



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



III ② - 146

DESCRIPTION
DU DÉPARTEMENT DU NORD.

—
IMPRIMERIE DE PIHAN DELAFOREST (MORINVAL),
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 54.
—

DESCRIPTION

DU DÉPARTEMENT DU NORD.

HISTOIRE.

TOPOGRAPHIE.

POPULATION.

ADMINISTRATION.

INDUSTRIE.

COMMERCE.

AGRICULTURE.

MOEURS.

Par F. Grille (d'Angers).

26.



PARIS.

SAZERAC ET DUVAL, ÉDITEURS.



DONDEY-DUPRÉ, PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE SAINT-LOUIS, AU MARAIS, N°. 46.

1825—1830.



AVANT-PROPOS.

ON se bat au moment où j'écris. La liberté ne s'obtient que par la guerre. C'est un trésor qu'il faut arracher aux gouvernemens, comme on arrache l'or aux entrailles de la terre par mille efforts et mille dangers.

Paris s'est débarrassé d'un pouvoir qui n'avait pas compris ses besoins et ses mœurs. Toutes les villes principales de l'Europe se sont émues; tous les peuples veulent imiter la France, car la France est toujours en tête des révolutions et de la civilisation.

On se bat en Saxe, on se bat à Bruxelles. Les Pays-Bas, que j'ai traversés naguère, sont en flammes; les deux Flandres, que j'ai parcourues dans toutes les directions et avec un si vif intérêt, sont aux prises avec d'imprudens enne-

mis, et tout le Nord est ainsi le théâtre des scènes les plus affreuses, des événemens les plus merveilleux.

La Belgique est digne, ainsi que nous, des bienfaits de la liberté. Elle l'obtiendra cette liberté, comme nous l'avons obtenue ; elle en jouira, comme nous en jouirons nous-mêmes. Il est impossible que la force la replace sous le joug. La force est où est la constance ; la constance où est la justice. Jamais plus juste cause ne fut soulevée que celle qui se débat et se plaide entre les rives de la Meuse et de l'Escaut.

Des milliers de voix sur les bords de la Seine font hautement des vœux pour le succès de ceux qui ont été nos compatriotes, qui sont nos frères, qui ont avec nous une origine commune, qui eurent nos lois, qui parlent notre langue, qui combattirent sous nos drapeaux, et qui partagèrent nos lauriers à la grande époque des victoires !

A voir les choses sans passion, sans ambition, sans vaine ardeur d'agrandissement et de conquête ; il est malaisé pourtant de ne pas se dire que Mons, Bruxelles, Anvers, Maëstricht, sont à nous par droit de nature, par les argumens de la raison, par le bras de la nécessité.

Ces villes, séparées de nous en divers temps, à divers siècles, reviendront à la mère-patrie. Quel jour ? à quelle

heure? je ne puis le fixer ; mais l'effet est certain ; car le principe est toujours dominant.

J'ai développé là-dessus des idées plus au long dans le volume que je publie , et que je livre aux méditations de ceux qui , au milieu des troubles , trouvent l'instant de réfléchir encore et de jeter les yeux sur les documens que les hommes laborieux présentent à leur examen et à leur jugement.

Mon livre fut commencé en 1824. La moitié fut mise au jour en 1825. Le reste était demeuré en portefeuille et en magasin. Mais voici le moment de tirer de l'obscurité ces pages consciencieuses. Le département du Nord , que je décris , est voisin des lieux où s'agitent de sanglantes querelles. Il est lui-même fortement menacé , et tout ce qui le touche et le regarde est palpitant d'actualité.

Étant au ministère , chef de la division des sciences et arts , j'avais fait rendre une décision pour l'achèvement de la description de l'Égypte ; mais il me sembla que ce n'était point assez. Il y avait une autre description à faire : c'était celle de la France. J'en préparai le travail , et le proposai successivement à MM. Decazes , Siméon , qui , l'un après l'autre , saisirent les rênes de l'intérieur. Tous deux ils aimaient le pays ; ils aimaient ce qui était glorieux et

utile ; ils approuvèrent mon rapport , et des fonds très considérables furent alloués pour cette entreprise que j'avais rêvée dans le silence , et dont l'exécution pouvait jeter tant d'éclat.

Le directeur de l'opération fut désigné ; ce devait être M. de Laborde , zélé pour tout ce qui est grand et généreux. Il avait fait la description de l'Autriche ; il avait fait la description de l'Espagne ; il devait presser avec chaleur l'accomplissement des desseins du ministère pour la description de cette France qu'il chérissait.

Un éditeur fut choisi ; des artistes , des gens de lettres allaient être mis en mouvement pour cette belle et noble affaire , et tout portait à croire qu'aucun obstacle sérieux ne s'opposerait à la réussite d'un projet éminemment patriotique et national.

Cependant M. de Corbières arriva de sa Bretagne à la Chambre ; de la Chambre il fut poussé au ministère. Homme d'esprit , mais chagrin et brutal , ne faisant d'épigrammes que contre la vertu , n'employant son savoir que contre la nation ; mal né , mal inspiré , bourru et brouillon , lent au bien , prompt aux rigueurs , détestable agent du pouvoir , et ne faisant de sa haute position que le plus déplorable usage.

Il me fit bien voir que le temps n'était pas venu encore de ces opérations libérales, toutes conçues et exécutées au profit des arts et du pays.

Je fus destitué en 1822.

J'avais eu déjà, sous M. de Vaublanc, un avant-goût de destitution. J'avais vu toute une existence de dévouement et de sacrifices compromise par les lâches intrigues et par les sourds complots de l'envie. Les plus dégoûtantes accusations étaient parvenues contre moi jusqu'au ministre; mais (je dois le dire à sa louange), sans lui avoir fait de concessions, sans avoir un moment fléchi sur mes principes, j'écrasai près de lui mes dénonciateurs par l'exposé rapide de ma conduite, et par le tableau des services que j'avais rendus à l'État.

Mon dialogue avec lui fut chose singulière. Je l'ai rapporté ailleurs, et il serait à souhaiter que tous les ministres, ceux surtout d'un gouvernement libre et juste, écoutassent leurs chefs de division avec une impartialité semblable à celle qui distingua et honora cette fois M. de Vaublanc. Ils y gagneraient, ces hauts et fiers personnages, de s'instruire mieux sur tant de détails qu'ils ignorent, ils connaîtraient le sol mouvant sur lequel les place le sort; ils apprendraient quel est leur entourage; et, quelle que fût alors l'absurdité

de leurs doctrines politiques, ils ne se prendraient pas du moins, comme plusieurs l'ont fait depuis dans les simples actes de leur gestion, ils ne se prendraient pas, dis-je, aux pièges de la bassesse, de la cupidité et de l'infamie.

M. de Corbières donc me destitua. Ce fut le prélude de ces disgrâces réitérées qui devaient désormais m'assaillir sous tous les régimes. Nos excellences d'un jour ou d'un semestre sont enveloppées dans un nuage qui les aveugle; tout ce qu'il y a de corrompu dans le pays les assiège à leur avènement, et si leur âme n'est pas trempée dans le filtre épurateur de l'équité, ils vont au hasard dans la voie de destruction qui est ouverte devant eux, pour n'établir sur ces ruines que l'édifice de la stupidité et de l'erreur.

Mais, si je traitais à fond cette matière, je m'écarterais trop de mon sujet. De quelque préoccupation que soit frappé mon esprit, il faut que je retienne ma plume en d'étroites limites et que je revienne aux explications que l'on s'attend à trouver dans cet avant-propos.

Quand M. de Corbières m'eut enlevé à ma division; quand je vis que je ne pouvais plus faire pour le compte du trésor la description de nos départemens, je cherchai autour de moi des hommes de résolution qui consentissent

à l'entreprendre pour leur propre compte à eux-mêmes sur une vaste échelle, et plutôt avec des espérances qu'avec des ressources, puisque c'était là que nous en étions réduits.

Sazerac et Duval se présentèrent. L'un était mon ami particulier; l'autre était un peintre connu qui avait de l'activité. Nous ne fûmes pas longs à nous entendre sur le dessein que j'avais formé et à peu de mois de là je partis pour aller moi-même visiter les lieux dont je voulais donner la statistique.

Je devais, dans ces grands travaux, être aidé par un bon nombre d'hommes habiles. MM. Champollion, Jomard, Brayer, Delpon, Golbery, Dumège, Audiffret, Lœve-Veymars, Aimé Martin, Demusset-Pathay, Rabbe, et d'autres, m'avaient promis leur secours, ou bien, on m'avait en leur nom, assuré qu'ils seconderaient mes investigations et mes recherches. Chacun eût fait l'histoire de sa province et la description de ses départemens. C'était une machine bien montée et une distribution qui paraissait répondre du succès.

Mais la marche rétrograde des choses influa sur notre édition. Au lieu d'avancer nous reculâmes, au lieu de prospérer notre établissement s'écroula. Le gouvernement, loin de nous soutenir, nous entravait. Dans mes courses dans

mes voyages , j'étais surveillé comme si j'avais été un homme dangereux : moi , qui n'étais animé que du plus pur amour de la France. On était inquiet de me voir parcourir les côtes et les frontières , le crayon et la carte à la main. Quand j'entrais dans une ville forte ou dans un port , ou dans une filature et dans un atelier , j'étais suivi de sbires malheureux qui épiaient mes pas et mes gestes , et me traitaient , enfin , en ennemi. On m'arrêtait à Lille , à Bergues , à Calais , on me relâchait à la vérité tout de suite , et les agens de ces manœuvres honteuses ne savaient en quels termes s'excuser de l'odieux caractère de ces persécutions.

Je poursuivais le cours de mes explorations au milieu de ces dégoûts de toute espèce. Lorsqu'enfin l'hiver amena les brouillards et les neiges , je rentrai à Paris chargé de notes importantes et curieuses. J'avais examiné de près et en détail le sol , les sites , les habitans , l'industrie et l'agriculture. Je mis en ordre mes papiers , et pour payer d'exemple je rédigeai , sans perdre de temps , mes vues et mes observations sur le premier des départemens que j'avais étudiés : celui du Nord.

Ce fut le seul qu'il me fut possible de faire. Mes éditeurs accablés de toutes les façons , et après une longue mais vaine résistance contre toutes les chances défavorables d'un commerce que le Ministère et la Cour vexaient et tourmentaient ,

se retirèrent et fermèrent leurs ateliers. Leurs frais et mes soins furent en pure perte, il fallut s'arrêter presqu'au point de départ et couper court à une entreprise qui avait promis de si nobles résultats.

Sur quatre livraisons, qui devaient composer le département du Nord, deux seulement avaient été publiées. J'ai repris les deux autres, et les réunissant aux premières, j'ai formé le volume que je viens offrir au public. Dans ce livre, quand j'ai rappelé un fait, établi un principe, j'ai tâché d'en tirer de justes conséquences. Lorsque j'écrivais sous un ministère de déception et de fraude, il y avait quelque honneur à ne farder en rien ses opinions. Ces opinions n'ont pas varié. Mes sentimens sont toujours les mêmes. *Je suis ce que je fus, je serai ce que je suis.* Cette devise en vaut bien une autre. Je l'ai inscrite sur mon drapeau, et j'en fais l'engagement de ma vie. Ainsi, lecteurs, prenez confiance en mes paroles. Je n'ai pas tout dit, car on ne peut tout dire; mais tout ce que j'ai exprimé, je l'ai senti. C'est une conversation que j'ai avec vous, ou plutôt c'est la peinture que je vous fais naïvement de tout ce qui a passé sous mes yeux, et le récit que je vous adresse des impressions diverses que j'ai reçues.

Si j'ai essayé çà et là de quelques citations, ce n'est pas que je veuille faire le savant et l'académicien. C'est une au-

torité qu'apparemment j'ai voulu joindre à la mienne où un souvenir qui m'est venu et que je n'ai pas voulu écarter. Si les circonstances eussent été meilleures, j'aurais repris mon plan et mes descriptions ; mais il faut attendre, ces projets ne sont pas mûrs, et les esprits, comme aussi les capitaux, sont ailleurs occupés.

Quand les choses se montreront sous un jour plus favorable ; quand un peu de repos succédera à nos troubles, je rentrerai dans la carrière et continuerai mes voyages : jusque-là je ferai de la politique avec indépendance et fermeté ; je consacrerai mes jours à la défense de nos droits : les droits des peuples bien respectés et leur prospérité bien garantie, sont la sauve-garde des trônes et des Couronnes, je combattrai pour eux sans trêve et sans relâche, quand je ne devrais en être payé que par l'ingratitude et par l'exil !

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.		Pages
Coup-d'œil sur l'Histoire du Pays.	5	Lille.	165
Régime actuel.	37	Marquette.	192
ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE.	65	Canteleux.	193
VILLE de Dunkerque.	37	Quesnoy sur Deule.	193
Lerofeuthal.	90	Wervick.	193
Bergues.	93	Commines.	194
Gravelines.	100	Mons en Pevele.	197
Bourbourg.	108	Phalempin.	197
Watten.	112	Cysoing.	197
Wormhout.	112	Bovines.	198
ARRONDISSEMENT D'HAZEBROUCK.	115	Séclin.	199
VILLE d'Hazebrouck.	121	Armentières.	200
La Motte.	123	Roubaix.	203
Thiennes.	124	Turcoing.	206
Morbecques.	124	Lannoy.	209
Cassel.	124	ARRONDISSEMENT DE DOUAI.	213
Stenvorde	133	VILLE de Douai.	215
Bailleul.	134	Many.	230
St.-Jean-Capelle.	138	Evain.	250
Fletteren.	139	Rache.	230
Nieppe.	140	Enchin.	251
Merville.	146	Flines.	231
Estaires.	147	Marchiennes.	233
Lagorgue.	148	Aniche.	236
ARRONDISSEMENT DE LILLE.	150	Auberchicourt.	236
Labassée.	157	Orchies.	237
Yllier.	158	Arleux.	239
Erlies.	158	Buignicourt.	244
Fournes.	158	Raimbeaucourt.	246
Hauhourdin.	160	Cuincy.	247
Looz.	160	ARRONDISSEMENT DE CAMBRAI.	249
Esquermes.	165	VILLE de Cambrai.	256

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.		Pages.
Crévecœur.	269	Bavai.	302
Thun-l'Évêque.	271	Malplaquet.	305
Escaudoœuvres.	272	Maubeuge.	306
Castaing.	273	Glisuelle.	312
Mareoing.	273	Vollers-Sernicolle.	312
Masnières.	273	Coursolre.	314
Auneux.	273	Sars-Poteries.	314
Vaucelles.	274	Solre-le-Château.	315
Honnecourt.	274	Trélon.	318
Cateau-Cambrésis.	275	ARROND. DE VALENCIENNES.	319
Catillon.	278	VILLE de Valenciennes.	312
Solesmes.	280	Famars.	335
Willers-Ploreich.	281	Marly, Onaing.	337
ARRONDISSEMENT D'AVESNE.	282	Sébourg.	337
VILLE d'Avesne.	283	Anzin.	338
Liessies.	287	Raismes.	339
Dourlers.	287	Beuvrages.	341
Felleries.	288	Saint-Amand.	341
Marbais.	288	Condé.	349
Cartignies.	289	Fresnes.	353
Marolles.	289	Mortagne.	354
Landrecies.	291	Bouchain.	355
Bonsies.	295	Azincourt.	356
Berlaymont.	295	Denain.	357
Lequesnoy.	296	Haspres.	361
Jallain.	299	Tableau général des Communes et	
Flamengrie.	300	de la Population.	363

LA FRANCE

AU XIX^e SIÈCLE.



DÉPARTEMENT DU NORD.



§ 1^{er}. *Coup d'œil sur l'histoire du pays.*

IL nous a paru que décrire un pays, ce n'était pas seulement donner le tableau de sa population, l'aperçu de ses richesses, l'état de son industrie; ce n'était pas non plus se borner à citer les faits principaux de ses annales, et se renfermer dans les formules laconiques de la chronologie : « Tel » jour cette ville fut assiégée ou prise; en tel lieu naquit cet » homme célèbre, et à telle époque il mourut; » c'eût été rétrécir un cadre qui ne pouvait devenir utile que s'il avait un peu d'étendue. Nous avons pensé qu'il fallait entrer plus avant dans les choses, observer de plus près les personnes; comparer les annuaires et les statistiques, pour bien établir ce matériel auquel on ajoute aujourd'hui tant de prix; compiler les chroniques, fouiller dans les manuscrits de famille, et y découvrir, s'il était possible, ces traits particuliers qui, mieux que des raisonnemens, feraient connaître la position des peuples, leur esprit, leurs préjugés, leurs qualités, leurs défauts, leur physionomie enfin, et ce naturel

qui, toujours combattu, revient toujours, et qui crée souvent toutes nos ressources comme il a fait tous nos périls.

C'est en ce sens que nous avons dirigé nos études, d'après ces idées que nous avons tracé le plan de notre ouvrage, avec cette attention que nous voulons l'exécuter. Et d'abord nous sommes frappés du peu de documens positifs qui existent sur les premiers tems de notre histoire : les Gaulois, qui furent nos pères, et qui nous ont tous devancés sur cette terre que nous habitons, avaient un culte et des ministres, des lois, des chefs, des rois, des poètes ; deux fois ils envahirent l'Italie, et l'on trouve jusqu'en Orient des traces de leur domination ; ils formaient une nation puissante, qui dut avoir ses monumens, ses titres, ses décrets, ses chartes, ou des formes équivalentes d'une vaste organisation. Cependant rien ne nous est resté que des pierres informes, des monnaies frustes et incertaines, des armes grossières et des tombeaux, qui ne font qu'ouvrir devant nous le champ vague des conjectures.

Les Gaulois vinrent-ils d'Égypte ? furent-ils amenés d'Arménie ? Se virent-ils, après la ruine de Troie, poussés par les vents sur ces bords ? Toutes les versions sont permises, toutes les migrations furent possibles ; et, dans le mouvement des siècles, qui nous répondra que les peuples qui étaient au midi ne vinrent pas au septentrion, ceux du couchant à l'aurore ; et que des guerres cruelles ou de grands cataclysmes (1) n'aient pas emporté les hommes loin de leurs demeures accoutumées, peuplant les lieux qui avaient été déserts, ou bien changeant en solitudes des pays jadis habités.

La lumière ne commence à luire sur les Gaules qu'au jour

(1) Tels que ceux dont M. de Humboldt parle dans ses ouvrages sur l'Amérique.

où arrivent les Romains ; et Jules-César est notre guide lorsque nous voulons pénétrer , sans nous perdre , dans le labyrinthe de ces tems reculés. Mais n'admirez-vous pas cette condition , qu'il nous faut juger des vaincus par le vainqueur. Les Gaulois n'ont de peintre que leur maître , et il faut qu'il soit généreux pour que leur portrait soit flatté.

César eut toutes les vertus et tous les vices des héros : il fut clément et sanguinaire , valeureux et fourbe , éloquent et immoral (1). S'il demanda le gouvernement des Gaules , ce fut pour en faire un instrument de sa grandeur. Une immense contrée et le sort de ses habitans furent regardés comme un simple moyen de fortune ; et ce consul audacieux , qui ne vit ceux qui nous précédèrent que combattans ou enchaînés ; qui ne fut , après sa victoire , environné que des transfuges ; qui , dévoré d'ambition , courut à d'autres batailles , soit pour asservir des peuples nouveaux (2), soit pour mettre aux fers sa patrie ; c'est celui-là qui est l'historien sur lequel se fondent nos croyances. Au-delà de ses *Commentaires*, nous demeurons dans les ténèbres ; et ce livre est ici ce que la Genèse est ailleurs : un code sacré dont nul ne doute , et un témoin irrécusable qui doit suffire à la raison pour établir ses jugemens.

Les Gaules donc , comme César les décrit après les avoir conquises , *les Gaules allaient jusqu'au Rhin* ; et , de ces limites naturelles , successivement abandonnées , ressaisies ou perdues , sont venues depuis toutes nos querelles. Les Gaules se divisaient en trois régions : la Belgique , la Cel-

(1) Il eut pour maîtresses des reines , entr'autres Eunoé et Cléopâtre. Lui-même il fut , en plein théâtre , salué (pour cause) du nom de *reine*. Il aima Servilie , mère de Brutus , et même Tertia , fille de Servilie. C'est pour la première qu'il acheta une seule perle six millions de sesterces (1,200,000 fr.)

(2) Les Germains et les Bretons.

tique , l'Aquitanique. La première était située entre la mer du Nord , le Rhin , la Seine et les Vosges ; la seconde s'étendait depuis les Vosges , le Rhin supérieur et les Alpes , jusqu'à la Méditerranée , la Gironde , l'Océan et la Seine ; la troisième était la portion qui se trouvait entre la Garonne , les Pyrénées et l'Océan (1).

Les trois régions comprenaient soixante-quatre peuples : chaque peuple formait une *cité* ; chaque cité avait plusieurs *pays* ; chaque pays avait plusieurs *villes*. Dans la Gaule on comptait huit cents villes ; mais chaque *cité* ou réunion de pays en avait une principale où résidait le gouvernement.

Ces peuples reconnaissaient pour la plupart un chef unique , mais non pas un chef absolu : ce chef , en toute occasion , consultait les principaux d'entre les guerriers qui combattaient à ses côtés. Avec eux , et par leur conseil , il faisait régulièrement la paix ou la guerre ; sans eux , ou contre leur avis , il n'agissait plus que comme un despote qui devait craindre pour ses jours.

D'autres *cités* avaient un sénat composé des chefs de l'armée , des druides et des *notables* (2). Ce corps suprême avait le pouvoir de faire les lois et de désigner ceux qui les devaient exécuter.

Les habitans de la Belgique , entre tous les peuples de la Gaule , étaient signalés par leur valeur. Ils s'unirent contre César , et ce ne fut qu'après six années de luttes et de victoires qu'il parvint à les réduire tous ; ils ne consentirent à se soumettre que sous la garantie de leurs lois , qui durent

(1) Nous ne parlons point de la Cisalpine , qui , depuis long-tems conquise , et située , par rapport aux Romains , en-deçà des monts , ne faisait point partie de ce qu'ils nommaient spécialement la *Gaule*.

(2) Les anciens de chaque pays.

leur être laissées , et ce fut ainsi que , sous un nom qui rappelait encore leur ligne sainte , ils firent partie de cette république qui , aux plus beaux jours de ses triomphes , devint la proie de ses tyrans , déguisés sous le nom d'empereurs (1).

Octave s'empara des conquêtes de César (2). Ce fut lui qui , sage administrateur , après avoir été lâche guerrier et proscripteur infatigable , donnant aux Gaules une organisation nouvelle , changea les noms et les limites , et enfin établit un ordre que la sagacité de nos géographes n'est pas toujours parvenue à expliquer. L'Aquitaine dut s'étendre jusqu'à la Loire ; la Celtique , réduite de moitié , eut Lyon pour capitale , et de là le nom de *Lyonnaises* que prirent ses subdivisions ; la Belgique fut reculée jusqu'à la Marne et à la Meuse (3). Ces contrées étaient gouvernées par des proconsuls , des préfets généraux , des empereurs mêmes qui s'y faisaient élire , et qui en conservaient la souveraineté tant que leurs gardes , bientôt las de leur joug , ne leur enlevaient pas la couronne pour la poser sur le front d'un autre ambitieux , ou plutôt d'une autre victime que l'envie ,

(1) Les Romains ne furent entièrement établis dans la Gaule qu'en l'an 51 de l'ère vulgaire.

(2) César avait adopté Octave pour fils. Cette adoption fut le prix du déshonneur de celui qui en était l'objet. En Espagne , Octave avait déjà fait un infâme traité avec Aulus Hirtius pour 300,000 sesterces. Il brûlait avec une noix ardente le poil de ses jambes pour le faire revenir plus doux , et l'on sait quel souper secret il fit à Rome , où les convives , des deux sexes , au nombre de douze , représentant les grandes divinités , étaient parés de leurs attributs.

(3) Il y eut encore une autre façon de désigner ces pays : ce fut selon le costume qu'avaient adopté les peuples qui les habitaient. On donnait le nom de *Togata* à la Gaule *sud-est* , où l'on portait l'habit romain ; de *Comata* à la Gaule *septentrionale* , où l'on portait les longues chevelures ; de *Braccata* à la Gaule *sud-ouest* , où l'on portait un juste-au-corps ou braguette qui se retrouve encore dans quelques cantons.

la haine et la mort attendaient toujours sur le trône, et frappaient au milieu de sa fausse puissance.

Pendant les débats des chefs, les peuples n'étaient ni contenus ni protégés. Ils murmuraient et se soulevaient ; ils étaient réprimés et écrasés. Les arts qu'on leur apporta les amollirent sans les changer (1). Il y eut un mélange de rudesse et de corruption qui, ne montrant nulle part de liens solides, de règles convenues, d'associations bien cimentées, laissait voir au contraire un édifice chancelant qui, à peine achevé, menaçait ruine. Mais le secret de la chute ou de la durée des empires est un mystère pour tous impénétrable : ce qui semblait devoir subsister tombe ; ce qui semblait devoir tomber, demeure. Cet état précaire de la domination romaine, qui devait à tout moment s'écrouler, résista pendant cinq cents ans aux attaques du dehors, aux vices du dedans. Les Cimbres, les Teutons et toutes les nations d'au-delà du Rhin, que les Romains nommaient *barbares*, avaient fait des tentatives pour s'établir sur la rive gauche du fleuve ; quelques-uns même avaient obtenu, vers l'an 287, des concessions, qu'un siècle après (en 358) confirma l'empereur Julien (2) ; mais c'était à charge de tributs onéreux et humiliants, et les limites de l'empire n'étaient point, à proprement parler, entamées.

Les Francs apparurent, et tout changea de face (3).

(1) Les Gaulois avaient repoussé le commerce extérieur, voyant bien qu'il altérerait les mœurs nationales, et ne jugeant pas que ses avantages compensassent cet inconvénient. Les Romains créèrent des gynécées, où l'on filait le lin et la laine, et où l'on fabriquait de la toile et des étoffes.

(2) Constantin, qui n'était plus païen, n'en était pas moins sanguinaire : il avait poursuivi et pris des chefs de ces nations, et il les avait livrés aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves (entr'autres les rois Astaric et Ragaise).

(3) Leibnitz les regardait comme des Cimbres échappés à la colere de Marius.

Long-tems ils étaient restés obscurs , inconnus , méprisés ; ils sortirent des bouches du Weser , et tout prit devant eux la fuite. Ils s'élancèrent sur la Belgique avec ce courage farouche que donne une vie errante , et brûlans de cette soif de posséder qui naît de longues privations. Ils étaient issus des Germains , dont les coutumes et les fables nous ont été transmises par Tacite (1) , et descendaient de cette famille même des *Belges* , qui s'étendait au-delà de l'Elbe , et qui , autrefois déjà , avait conquis une partie de la Gaule (2).

Pharamond était à leur tête. Il passa le Rhin le premier , comme César avait passé le Rubicon ; et , en mettant le pied sur la rive , il posa les fondemens d'un empire qui devait le disputer en éclat à celui que fonda Romulus. Clodion qui , s'il ne fut son fils , fut du moins l'héritier de son pouvoir , poursuivit ses desseins et accomplit ses destinées. Plusieurs fois repoussé , mais revenant toujours au combat , il enchaîne la victoire à ses drapeaux , et disperse les aigles romaines.

Les Francs s'établissent à Cambrai (3) ; l'Escaut n'est qu'une faible barrière opposée à leurs excursions. Ils franchissent le fleuve , et , se débordant de tous côtés , ils vont d'une part jusqu'à la Somme (alors , comme aujourd'hui , fangeuse) , et de l'autre ils se répandent jusqu'au-delà du Mont-Cassel sur les dunes de la mer du Nord.

Mérovée arrive à son tour. On le dit né d'une prêtresse et d'un monstre marin ; c'est par cette origine sacrée (4)

(1) Lisez la traduction et les notes publiées par Charles Panckoucke , originaire de Lille.

(2) Les Gallo-Belges avaient passé la mer , et , s'emparant d'une portion de l'île , qu'on a depuis appelée l'*Angleterre* , ils lui imposèrent leur nom : c'est encore le *pays de Galles*. Cette expédition eut lieu quatre-vingts ans avant celle de César.

(3) En 449. (4) Absurde.

qu'il impose à des peuples demi-sauvages ; c'est par-là qu'il donne son nom à la race des rois qui lui succèdent : car c'est un art dans les chefs des nations de s'entourer d'épais nuages ; plus certains , qu'ils doivent être , d'attirer ainsi le respect, l'obéissance et les hommages. L'homme ne veut plier que sous le pouvoir dont il ignore la source, et il n'ajoute foi volontiers qu'aux symboles qu'il ne peut comprendre.

Childéric (1) s'établit sur l'Aisne et se montra aux portes de Paris. Cette ville avait été le principal séjour des gouverneurs de la Gaule. Clovis s'en rend maître, et dès ce tems-là sa possession influe sur le sort de l'empire. La Gaule était agitée par les premières guerres de religion. Dès son berceau, le christianisme avait vu s'élever des doutes et des sectes. Les interprètes de la loi divine n'étaient point d'accord entr'eux, et des controverses sur les dogmes et les rites jetaient le trouble jusques dans l'administration des états.

Le christianisme avait pénétré dans les Gaules à la suite des aigles romaines ; ses ministres, d'abord repoussés et persécutés, mais fermes et persévérans, avaient à la fin trouvé grâce devant les Césars. Bientôt ils avaient été appelés près du trône impérial, ils en étaient devenus les soutiens : ils allaient en être les ennemis.

Les apôtres ou leurs délégués, en s'introduisant chez les peuples, avaient eu soin de se conformer aux circonscriptions établies. Ils ne blessaient point les usages, et s'impatronisaient doucement au milieu des institutions qu'ils devaient

(1) Célèbre par ses amours, qui faillirent lui faire perdre sa couronne. Il avait séduit toutes les femmes des grands de sa cour. Ces maris, désolés et furieux, s'unirent pour chasser leur roi. Childéric s'en va en Thuringe, y met dans ses intérêts Bazine, femme du monarque de ce pays, et rentre avec elle dans ses états, où il ressaisit le pouvoir. C'est de Bazine qu'il eut Clovis.

un jour renverser. Quand le nombre des sectaires s'accrut, quand l'église fut triomphante, et quand on créa des diocèses, chaque évêque fut le pasteur d'une des anciennes *cités gauloises*, réduites par les légions romaines. Ces évêques, toujours présents, toujours rapprochés des familles, toujours chargés de défendre leurs droits contre les vexations des préteurs et des tribuns, pouvaient être d'un grand secours pour le guerrier habile et politique qui, se trouvant en face des dominateurs, voudrait attaquer leurs possessions et précipiter leur défaite.

Clovis fut ce guerrier entreprenant (1) : il vit la discorde se faire jour jusques sur les marches de l'autel des chrétiens. L'arianisme était d'un côté, le catholicisme de l'autre ; celui-ci était le plus fort, mais il redoutait son adversaire. Clovis fait un pacte solennel avec le parti qui a le plus de chances de succès. Il renonce à son paganisme, désormais inutile ; il s'entoure d'évêques orthodoxes, fond avec eux sur les ariens ; comme il prête l'appui de son épée, on lui prête celui des miracles ; on sème dans l'esprit des peuples des germes d'amour pour son pouvoir ; quoiqu'il n'eût rêvé que la conquête, on ne l'appelle que *libérateur* : en effet, il avait délivré le *peuple* des désordres qui accompagnaient une autorité mal assise ; le *clergé*, d'une concurrence qui empoisonnait la jouissance des plus doux biens (2). Dès ce tems-là, on reconnaît donc le principe du crédit que le sacerdoce n'a pas cessé d'avoir dans les affaires de notre monarchie. Les dynasties ont changé, non les bases, et, quelque forces nouvelles qui soient venues avec la prétention de s'emparer du dia-

(1) On prononçait alors *Hildric*, *Clodvic*.

(2) Clotilde fut mêlée à ces intrigues ; car l'adresse des reines influa toujours, comme la conduite des plus simples femmes, sur la destinée de leurs maris.

dème, on les a toujours vues s'étayer de l'autorité de ce culte, où les offrandes se partagent entre la mitre et la couronne, où l'encens fume pour le monarque avant de monter vers le dieu.

Les Gaules, à l'approche de Clovis, présentent le triple spectacle d'armées qui défendent leur usurpation ; de prêtres qui secondent de toutes parts les desseins du guerrier converti ; de peuples qui, par le goût de la nouveauté, font en secret des vœux pour la réussite des Sicambres et la perte des Italiens. Ceux-ci succombent en effet ; la Gaule, bientôt, n'est plus romaine ; elle est aux Francs, qui l'ont conquise ;... et c'est quand ce grand œuvre est achevé, c'est lorsqu'après tant d'années de débats et de souffrances, les provinces doivent s'attendre à goûter quelque repos, c'est à ce moment que vont naître d'autres divisions et des querelles intérieures qui, bouleversant de nouveau l'état, changent encore une fois les limites, et rompent des liens et des relations qui se perdaient dans la nuit des âges.

Clovis, tant qu'il avait régné, avait su conserver entière la Belgique, et la maintenir en sa puissance. Si les chefs qui, en son nom, y commandaient, avaient eu la pensée, pendant ses lointaines expéditions, de se déclarer indépendans ; s'ils avaient même essayé la couronne, leur audace avait été promptement réprimée : Clovis avait puni par le glaive ce qu'il nommait leurs attentats. Les rois, ou ceux qui en prenaient le titre, tombaient sous le fer et la hache, comme les plus simples soldats. Quand il fallait des exemples, la justice, qui n'était que la force, et qui ne dépendait que d'un seul, levant son bras inexorable, en donnait alors de terribles. Ragnacaire et Régnier (1), Clodéric (2), Cararic (3) et dix

(1) A Cambrai.

(2) A Cologne.

(3) A Cassel.

autres de leurs pareils qui , ayant eu des gouvernemens dans le Nord , faisaient ombrage à la puissance de Clovis , périrent par son ordre : sorti naguère de leurs rangs , il n'admettait plus de rivaux et ne souffrait plus que des esclaves.

Cependant , à peine fut-il mort , que ses états furent partagés : ce système de démembrement fut la source de maux funestes. La Belgique fut comprise dans le royaume de Neustrie ; elle devint le théâtre des guerres de Sigebert et de Clotaire , de Frédégonde et de Brunehaut (1). Toujours couverte de guerriers mercenaires et d'assassins féroces , livrée aux flammes et dans tous les sens ravagée , elle ne vit renaître de beaux jours que sous le règne de Charlemagne.

On a fait venir ce prince d'un évêque (2). C'est par cette origine (3) qu'on explique son penchant pour les lettres et la protection qu'il leur accorda. La Belgique fleurit sous ses lois. Il porta ses regards vers la marine ; ses vaisseaux (4) purent naviguer dans les parages du Nord , à l'abri des phares qu'il fit élever ou reconstruire depuis Ostende jusqu'à Boulogne. Ces pays , souvent dévastés , étaient pleins de marais et de landes : il y fit amener des Saxons ; il enleva , des bords de l'Elbe , des peuplades entières qu'il transporta sur l'Yper , l'Aa et la Deule ; il fit , par elles , creuser des canaux , cultiver les campagnes , et il les attacha à la terre où il les entraînait , par les efforts mêmes qu'il les contraignit de faire pour la rendre saine et fertile.

Nous faisons voir les effets de la conquête sans en approuver

(1) On a calculé que la rivalité de ces deux reines avait occasionné plus de crimes , sinon fait verser plus de sang que la Ligue ensemble et la Terreur.

(2) Arnoul de Metz , précepteur de Dagobert.

(3) Que nous jugerions scandaleuse , mais qui , au tems passé , n'était qu'ordinaire et commune.

(4) Il avait des navires depuis le Tibre jusqu'au Sund.

les motifs. La guerre de Saxe dura trente-trois ans (1). Cette guerre injuste et sanglante est une tache ineffaçable dans la vie de Charles I^{er}. La Belgique profita des revers de Witikind; mais la source de sa prospérité n'était pas pure, et elle expia, dans les guerres civiles qui la déchirèrent, les violences de son régénérateur.

Charles étendit les bornes de l'empire; mais il n'assura pas pour long-tems le bonheur des peuples qu'il gouvernait. Aix-la-Chapelle était le lieu de sa résidence, et c'était du haut de son palais qu'il surveillait les travaux par lui ordonnés pour le dessèchement du pays plat (2). Tout fut louable et tout prospéra jusqu'à son départ pour l'Espagne et pour l'Italie, où d'autres intérêts exigeaient sa présence; mais ses capitulaires furent mis en oubli dès qu'il ne fut plus là pour en assurer l'exécution. Il délégua son pouvoir à des lieutenans qui durent régir le nord de la France; mais ces sortes de délégations sont toujours fatales aux peuples, et (s'il faut ici faire un choix) l'arbitraire des souverains vaut mieux que celui de leurs ministres. Charles avait trouvé en Belgique des comtes qui, sur la fin de la première race, gouvernaient cette province sous le nom de *grands forestiers*: il rendit ce titre héréditaire en faveur d'un de ses favoris (3); et

(1) Une excursion des Saxons sur les terres de l'empire français put servir de prétexte à la première guerre que leur fit Charlemagne; mais on ne saurait par-là justifier ses cruautés. Les autres guerres vinrent des prétendues révoltes de ce peuple belliqueux qui ne pouvait souffrir la servitude. Pour le vaincre, il fallut l'exterminer, et commencer par lui ôter son culte. On abattit l'idole d'Irminal, (dieu de la guerre): c'était une statue érigée en l'honneur d'Arminius, vengeur de la liberté germanique. Né à Salzbourg en Allemagne, Charles portait la terreur et la misère aux lieux où il avait vu la première aurore, et où vivaient encore les compagnons de ses premiers jeux.

(2) Voyez, pour les fêtes de sa cour et pour les mœurs de ce tems, la notice publiée dans les *Amours des Gaules* sur l'aventure d'Eginhard et d'Emma.

(3) Lidéric de Harlebec.

ainsi, de son propre mouvement, il prit lui-même des mesures qui tendaient à décomposer cet empire si formidable, qu'il avait mis tant de soin à fonder (1)!

Les forestiers héréditaires secouèrent le joug de Louis I^{er}, justement dit *le Débonnaire* (2). Cet empereur eut la bonhomie de croire qu'il plairait au clergé, en s'occupant de réformes religieuses : il l'indisposa au contraire, et le fit tourner contre lui. Les réformes, dès ce tems-là, étaient déjà passées de mode ; le retour à l'humilité primitive était une folle chimère aussi impraticable alors qu'elle pourrait l'être aujourd'hui. C'était une sorte d'outrage qu'on n'était pas fait à supporter, à une époque encore rapprochée des transactions du sceptre avec l'encensoir. Louis eut lieu de se repentir de son rigorisme intempestif (3). Abandonné par les évêques, emprisonné par ses enfans, il traîna son bandeau royal d'avanie en avanie, et fut peu propre à empêcher les usurpations qu'il plairait à ses feudataires d'oser. Plusieurs de nos grandes provinces se détachèrent de l'empire, et la portion de la Belgique comprise entre la Somme et le Rhin, commença dès-lors à former une souveraineté émancipée sous le nom particulier de *Flandre*.

Ce nom, que nous employons pour la première fois, remontait néanmoins jusqu'au tems de Clodion. Quand il combattit les peuples voisins de la mer, il prit leur général Golduère, et avec lui sa fille Blésinde (4). Il fit épouser la

(1) Charlemagne eut à ses pieds le pape et l'impératrice de Constantinople ; il fut sur le point de pouvoir dire : « J'ai vu s'abaisser sous mon sceptre l'empire romain et l'empire grec. »

(2) Henri III, au rapport d'Étienne Pasquier, disait que ce nom équivalait à celui de *sot*.

(3) Qu'on pourrait nommer un jansénisme anticipé.

(4) Ouvrez à la bibliothèque de Saint-Omer les manuscrits catalogués par

princesse à l'un de ses neveux, *Flandebert*, qu'il institua gouverneur des peuples qu'il venait de dompter. Ce fut du nom de ce guerrier que le pays prit celui de *Flandre*, qu'il a conservé depuis, et qui s'étendit par la suite (1)

« Jusqu'aux lieux où roulent leurs ondes ,
» La Lys et la Scarpe et l'Escaut. »

Louis I^{er} eut deux femmes et sept enfans : Ermengarde , née Française , lui donna trois fils et trois filles (2) ; Judith , née en Bavière , lui donna un fils , Charles , qui , par la suite , fut surnommé *le Chauve*. Celui-ci, repoussé par ses trois frères , semblait destiné à ne régner jamais. Des partages avaient été faits sans qu'il y eût été compris, et cette fois, comme toujours , les enfans du premier lit étaient peu disposés à satisfaire les prétentions de l'enfant du second. Mais que ne peut l'amour d'une mère ? et que ne doit-elle obtenir, quand elle est jeune, spirituelle , galante , et quand, unie à un vieux roi , elle a su à propos s'entourer de jeunes seigneurs , ou , si l'on veut, de jeunes amans , dévoués à ses intérêts ?... Judith gouvernait le Débonnaire ; elle fit casser le premier acte de distribution des provinces , et Charles , qui devait n'avoir rien, fut celui qui eut la meilleure part (3). Pépin, l'un des trois fils d'Ermengarde , était mort. Les deux autres , Lothaire et Louis , quoique nés de l'épouse française , allèrent régner en Allemagne et en Italie , tandis que le fils de l'étrangère eut la France pour héritage : la Flandre , aussi bien que la Bourgogne , firent partie de ses

M. Aubin , ancien religieux de la congrégation de Saint-Maur ; vous y verrez justifiées les assertions de Piganiol de la Force , qui admit ces faits avant nous.

(1) Suivant l'expression d'un poète de Lille.

(2) Lothaire , Pépin , Louis , Gisle , Alpaïde , Hildegarde.

(3) Des droits de *son enfant* une mère jalouse
Pardonne rarement *aux fils* d'une autre épouse.

possessions ; mais il se dessaisit presque aussitôt de la première , l'érigeant en *comté-pairie* au profit de Baudouin , dit *Bras-de-Fer* , qui déjà avait pris l'avance sur cette belle principauté.

Baudouin avait enlevé une fille de Charles-le-Chauve , veuve de deux rois d'Angleterre , le père et le fils (1). Il courait le royaume avec elle , tantôt s'arrêtant chez un seigneur , tantôt chez un autre ; prenant , près du monarque dont il voulait devenir le gendre , le ton de la supplication ou celui de la menace , selon que , par les promesses qu'on lui avait faites , ou auxquelles on avait manqué , il voyait ses chances de succès plus éloignées ou plus prochaines. Enfin , après bien des traverses , il obtint de Charles-le-Chauve l'autorisation d'épouser , et reçut même en apanage cette riche province de Flandre où il se trouvait réfugié.

Charles , en faisant cette concession , eut un motif particulier dont nous devons lui tenir compte. Les Normands , qui s'étaient montrés sous Charlemagne , avaient reparu sous Louis I^{er} , et s'apprétaient à troubler le règne de son successeur. Celui-ci espéra de les arrêter , en leur opposant dans le Nord un prince nouveau qui , ayant à défendre une souveraineté récemment fondée , y emploierait tout son courage , userait de toutes ses ressources et préserverait ainsi les frontières des entreprises des *gens du Pôlé*. Charles , dans l'état de faiblesse où le jetaient ses dissensions avec ses frères , engageait une partie de ses états pour conserver le reste. La concession eut lieu à charge de foi et hommage ; mais cette clause fut un sujet de guerre toutes les fois que le

(1) Cette princesse se nommait Judith comme sa grand'mère. Mariée d'abord à Éthelvolphe , roi de la Grande-Bretagne , mais trop jeune pour que le mariage fût consommé , elle avait épousé ensuite le propre fils de ce roi , qui la renvoya en France bientôt après les noces.

comté tomba aux mains de princes ambitieux et hardis : la liste de ceux-ci serait longue. Nous passerons rapidement en revue ceux qui se firent remarquer par leur audace et leur ingratitude. Ce sera comme un *petit précis d'usurpation*, qui, bien que les élémens nous en soient fournis par des princes, ne sera pas un *traité de morale*.

En 946, le comte de Flandre, Arnoul I^{er}, qui avait fait assassiner Guillaume de Longue-Épée, duc de Normandie, soutint Louis IV, dit *d'Outre-Mer*, contre Hugues *Leblanc*, comte de Paris, qui en voulait à la couronne ; mais en 965, son successeur, Arnoul II, refusa de reconnaître Lothaire, roi de France, pour son suzerain, et le monarque, forcé de marcher en personne contre lui, se saisit de plusieurs de ses villes.

En 1031, Constance, reine-douairière de France, lève l'étendard de la révolte : nouvelle Cléopâtre, poursuivant un nouvel Antiochus, après avoir semé d'amertume le règne de Robert, son mari (1), elle suscitait la haine entre ses enfans, et voulait, au préjudice de l'aîné, le prince Henri, déjà couronné du vivant de son père, porter au trône le prince Robert, son second fils, qu'elle supposait plus disposé à se soumettre à ses caprices. Que fait ici le comte de Flandre ? Prend-il parti pour la bonne cause, et sert-il l'héritier du trône contre la reine rebelle et le sujet usurpateur ? Non ; il s'arme pour l'injustice, et se fait rival dangereux, au lieu d'être allié fidèle.

En 1079, le comte Baudouin épouse Adèle, princesse du sang royal de France, et devient tuteur de Philippe I^{er}, qui était encore en bas-âge. Mais Baudouin meurt ; son frère, Robert-le-Frison, s'empare de la Flandre au détriment de

(1) Il fut canonisé à cause de la patience qu'il avait montrée avec sa femme.

ses neveux , et fait la guerre à ce même Philippe qui , sorti de tutelle sans être devenu sage , mit , par sa folle passion pour les femmes , dix fois sa couronne en péril.

En 1127 , Charles-le-Bon , comte de Flandre , est tué par des traîtres , à Bruges. Louis VI , dit *le Gros* , usant des droits réservés par Charles-le-Chauve , adjuge le comté-pairie au seigneur Guillaume Cliton , qui veut aussitôt s'en rendre maître ; mais il périt dans un combat , et c'est Thierry d'Alsace , son compétiteur , ennemi du roi et descendant de Robert-le-Frison par les femmes , qui s'empare de la Flandre , dont il fut toujours prêt à tourner les forces contre nous.

Jean , roi d'Angleterre , brouillé avec son clergé , avait voulu se faire musulman. Le pape Innocent III l'excommunie , délie ses sujets de leurs sermens , et donne son empire au roi de France. Philippe-Auguste régnait alors. Il accepte les dons du pontife , et veut partir pour l'Angleterre. Mais le comte de Flandre , dont il avait épousé la fille , jugea que son gendre et son suzerain était déjà assez puissant , et il mit toutes sortes d'entraves à l'expédition de Philippe. Le roi indigné court en Flandre , perd le tems à réduire son vassal , et ne peut plus aller se faire sacrer roi à Londres. Son fils même , que les Anglais avaient appelé pour régner sur eux , est bientôt par eux écarté : ces peuples inconstans préfèrent se laisser gouverner par le fils de ce Jean-sans-Terre qu'ils ont fait mourir en exil.

En 1304 , Gui de Bourbon Dampierre , ayant eu le comté de Flandre par son mariage avec une Marguerite , héritière de cette principauté , voulut se soustraire à l'hommage , et se séparer de Philippe-le-Bel. Le roi fait marcher son frère , le comte de Valois , contre ce vassal imprudent. Valois attire dans son camp Gui de Bourbon et ses enfans ; il leur persuade d'aller trouver Philippe , qu'il représente comme

disposé à un accommodement. Mais, quand ils arrivent à la cour, le roi ordonne qu'on les arrête, et il s'empare de leurs états. Rébellion d'un côté, perfidie de l'autre, ce sont là, dit-on, jeux de princes. Le pape Boniface VIII, et même saint Bernard, interviennent; ils ne font qu'aigrir ces démêlés. Philippe, bravant les foudres de Rome, porte en Flandre ses armes victorieuses, et laisse dans la tour de Compiègne, où il l'avait enfermé, le comte Gui de Bourbon, qui y mourut oublié, les cheveux blanchis par quatre-vingts hivers.

Robert de Béthune est admis à lui succéder; mais Louis, fils de ce Robert, est obligé de défendre son héritage contre un de ses oncles (1) qui prétend le lui disputer. Le parlement de Paris est saisi de la contestation : véritable cour souveraine, puisqu'elle juge les souverains, sa décision est favorable à Louis; Robert en appelle à son épée, et la guerre, qui n'avait pas cessé sous Louis-le-Hutin, se ranima sous Charles-le-Bel avec plus de fureur que jamais.

Ainsi cette Flandre, qui nous était unie par les liens d'une même origine, et qui aurait dû nous être secourable, nous était devenue funeste par les folles concessions de nos rois. Quand Philippe de Valois monta sur le trône et qu'Édouard III lui chercha querelle, les Flamands se joignirent à ce dernier, et qu'on juge des idées du tems par un fait que Froissard rapporte : « Dans une trêve, ceux de Flandre avaient juré d'obéir au *roi de France*. Afin de ne pas manquer à leur parole, ils exigèrent qu'Édouard prît ce titre avant de marcher sous ses drapeaux; il n'y était que trop enclin, et quand donc il en fut paré, les Flamands, qui se crurent dé-

(1) Robert de Cassel.

gagés de leurs promesses envers Philippe VI, contribuèrent sans remords aux triomphes odieux de l'Anglais. »

La France n'était pas au terme de ses infortunes et la Flandre de ses erreurs : quand ce n'était pas les princes de ce pays qui étaient contre nous, c'étaient ses peuples, et Jacques Artevelle, brasseur de bière de Gand, qui nous fut ennemi, nous fit bien autant de mal que des ducs et des comtes. Il s'était élevé par la confiance publique ; il fut massacré par la populace, donnant dès ce tems-là un exemple qui fut reproduit sous les Witt, à peu près dans les mêmes lieux. Car ceux qui veulent le bonheur des nations et qui se vouent à leur service, ont rarement d'autre récompense : il serait mal-aisé de dire lesquels des peuples ou des rois montrent le plus d'ingratitude.

Mais poursuivons notre récit. Comme l'Angleterre avait eu son roi Jean, nous eûmes aussi le nôtre, toujours trahi, toujours vaincu, jouet du sort et fléau de ses peuples. Sous son règne et par ses soins, la Flandre, la Bourgogne et l'Artois, que la mort de leurs souverains devait faire rentrer à la couronne de France, en furent de nouveau détachés. Le roi maria Philippe, le quatrième de ses fils, avec Marguerite (1), l'héritière de ces provinces, et, en renonçant pour eux à ses droits ou mieux aux nôtres, il fut l'auteur premier de ces guerres civiles, qui, sous ses successeurs, auraient englouti la France si la France avait dû périr.

Quatre ducs de la nouvelle maison de Bourgogne et de Flandre se signalèrent par leurs fureurs contre notre malheureuse patrie, qui était la leur à eux-mêmes. Le pre-

(1) Fille de Louis de Mâle, comte de Flandre, et veuve de Philippe de Rouvre, dernier duc de la première maison de Bourgogne.

mier (1), chargé de l'éducation de Charles VI, encore enfant, l'éleva de manière à en faire un roi insensé; le second assiégea Paris, assassina le duc d'Orléans, inonda de sang nos campagnes et nos villes, et périt par le poignard sur le pont de Montereau; le troisième se lia aux Anglais, fit la guerre à Charles VII, et n'agrandit ses états qu'à force d'injustices, d'exactions et de fourberies : son nom était *Philippe*; on le surnomma *le Bon*, apparemment par ironie. Le quatrième duc fut ce Charles-le-Téméraire, qui, né avec l'esprit d'un chef de partisans plutôt qu'avec celui d'un prince, n'en conçut pas moins le projet de se créer un royaume sous le nom de *la Gaule Belgique*. C'était la Belgique en effet qu'il possédait à peu de chose près, car ses états allaient des Vosges à la mer, et du Rhin à la Somme. Le roi de Hollande d'aujourd'hui n'en a pas la moitié, et le roi de Saxe n'en a pas le quart. Cependant ce n'était pas encore assez pour Charles, et il eut aussi le désir de s'emparer de la couronne de France, que Louis XI portait alors. Il mit une armée en campagne. Elle égalait celle de Louis, et celui-ci aurait succombé, s'il n'eût appelé à son aide la ruse et l'intrigue, qui, mieux que l'épée et la lance, mirent le succès de son côté, et raffermirent sa puissance (2).

(1) Il voulait mener la France, et sa femme le menait. Marguerite, impérieuse et vindicative, était en querelle ouverte avec Valentine de Milan, femme du duc d'Orléans. Celle-ci, orgueilleuse personne, ne le cédait pas à l'autre en mauvais penchans. Ces deux femmes excitèrent la haine qui s'éleva entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne, et ne firent pas moins de mal à la France que n'en avaient fait, sous la première race, les épouses coupables de Sigebert et de Chilpéric.

(2) Louis XI a été peint également bien, quoiqu'avec des couleurs différentes, par M. Alexis Dumesnil et par Walter Scott. Tous deux montrent à nu ce roi, qui ne voulait pas que son fils apprît d'autre latin que cette maxime : *Qui nescit dissimulare nescit regnare*.

Charles meurt au siège de Nancy. Il laissait une fille, Marie, dont les États de Flandre se rendirent maîtres. Souveraine de plusieurs pays considérables, elle avait deux ministres, Hugonet et Imbercourt, dont elle ne put sauver la vie (1). Ses sujets la tenaient en servitude, et envoyaient au supplice tous ceux qui contrariaient leurs vues. Louis XI voulut interposer son autorité, et s'emparer des provinces de Marie; mais cette princesse, héritant de la haine de son père contre la France, se jette dans les bras de l'Autriche, épouse Maximilien, fils de l'empereur Frédéric III, et, quoiqu'issue de la maison de France, porte en une maison étrangère des biens qui nous appartenaient (2).

Ces biens échurent à Charles-Quint, et cet empereur, qui régnait déjà sur l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie, forma le projet de renouveler le royaume de Neustrie en créant un état qui s'étendrait du Rhin à la Seine, de Bréda jusqu'à Rouen, et de Boulogne-sur-Mer à Paris et à Reims (3).

Charles-Quint était né pour la guerre, et lui-même il déclarait qu'il ne pouvait vivre que l'épée à la main (4). Il eût certainement accompli son projet, si François I^{er} ne se fût trouvé là pour arrêter ses pas et ses desseins. Tandis que

(1) Elle alla jusqu'au pied de leur échafaud demander leur grâce, et cette grâce lui fut refusée.

(2) Louis XV étant à Bruges, en 1745, dit, en voyant les mausolées de Charles-le-Téméraire et de Marie de Bourgogne: «Voilà le berceau de toutes nos guerres.»

(3) Brantôme a révélé ces secrets.

(4) Charles-Quint était un singulier personnage: il avait coutume de saluer les gibets devant lesquels il passait, *montrant par-là qu'il honorait la justice*. Il tenait de son aïeule, Isabelle de Castille, qui se réjouissait fort quand elle voyait des gibets bien garnis de malfaiteurs. Les soldats de Charles-Quint imitaient leur empereur, et jamais ils ne passaient devant les fourches sans qu'ils ne levasent à la file leur bonnet ou leur chapeau. Charles aussi aimait le nombre trois. Il faisait trois repas par jour; à chacun il buvait trois fois. Voltaire nie que ce prince ait eu l'idée de la monarchie universelle.

l'empereur marchait en Flandre , le roi entraît dans le Milanais ; ils voulaient s'enlever réciproquement , l'un la Belgique , l'autre la Lombardie , et traînaient à leur suite ces *lansquenets* et *soudoyers* qui mouraient en foule pour une cause dont la réussite , quelle qu'elle fût , ne pouvait , le plus souvent , manquer de leur être fatale.

La lutte , long-tems incertaine , sembla terminée à Pavie. François I^{er} , emmené prisonnier à Madrid , et s'ennuyant de sa captivité , accorda , pour s'en délivrer , tout ce qu'on voulut lui faire promettre. Charles-Quint , victorieux , n'en était pas moins son vassal ; il n'ouvrit la prison du roi qu'à la condition d'être dispensé de l'hommage qu'il devait pour la Bourgogne et pour la Flandre. L'accord fut fait (1) , François revint à Paris , mais le parlement ne reconnut point le droit du monarque de faire des renonciations de ce genre et de démembrer le royaume ; les idées étaient bien différentes alors de ce qu'elles avaient été précédemment , et de ce qu'elles ont été depuis. Les cours de justice veillaient aux intérêts des peuples , et sauvaient l'honneur de nos rois. Un arrêt , solennellement rendu , releva François I^{er} du serment qu'il avait prêté ; sa parole de gentilhomme qu'il avait donnée , fut regardée comme ayant peu de poids , et Charles-Quint fut ajourné à comparaître *pour rendre compte de la violence qu'il avait faite à son seigneur* (2).

L'empereur ne comparut point , il se moqua de nos sentences , et quand François I^{er} fut mort , il sembla que le roi Henri II ne mettrait que de faibles dignes à l'ambition de

(1) Traité du 14 février 1525 , confirmé par ceux de Cambrai et de Crépy.

(2) L'avocat-général Jacques Capelle porta la parole , et , si l'on peut argumenter sur la morale de sa logique , on ne peut du moins révoquer en doute la pureté de son patriotisme.

Charles-Quint. Les villes de l'Artois furent ruinées, mais ce furent les dernières prouesses du héros qu'a célébré Robertson (1). Devenu vieux, et las de la couronne, désenchanté de ses chimères, chagrin de l'ingratitude de son frère, et pressé de remettre à Philippe son fils un pouvoir dont il l'avait tenu long-tems écarté, Charles-Quint abdiqua toutes ses dignités, et alla porter dans un cloître un cœur qui était resté vide au milieu de tant de sujets dont l'amour l'aurait pu remplir.

Son empire, plus grand que celui de Charlemagne, s'étendait sur les plus belles contrées de l'Europe et de l'Amérique. Dans le partage qui en fut fait, Ferdinand, frère de Charles, eut l'Allemagne et l'Italie; Philippe, fils de l'empereur en retraite, eut l'Espagne, le Mexique et les Pays-Bas (2).

Entre Charles-Quint et Philippe, la différence est aisée à saisir : Charles, à un excès de bravoure, unissait toujours la prudence; Philippe, qu'on soupçonna de lâcheté, était rempli de présomption; les dégoûts de la vieillesse de l'un n'arrêtèrent point la jeune avidité de l'autre; la politique tortueuse de Philippe ne devait pas espérer d'atteindre au même but que l'indomptable volonté de Charles-Quint. Celui-ci, quoiqu'entouré des flambeaux de la réforme, vit toujours dans ses mains le pouvoir s'agrandir; celui-là vit se relâcher les ressorts de son autorité, malgré les bûchers de l'inquisition.

(1) Histoire de Charles-Quint (4 volumes). traduits par Suard.

(2) Ils étaient composés de dix-sept provinces, savoir : les duchés de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, de Gueldres, le marquisat d'Anvers, les comtés de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Zutphen, les seigneuries de Frise, de Malines, d'Utrecht, d'Over-Issel et de Groningue. L'évêché de Liège et l'archevêché de Cambrai y étaient enclavés.

Le besoin d'une entière liberté naquit des maux d'un entier esclavage. Les troubles fermentèrent long-tems dans les marais de la Hollande , avant de pouvoir éclater. Les grands furent ceux qui d'abord commencèrent. Ce sont eux qui partout marchent les premiers dans les insurrections ; ce sont eux qui ont le plus de ressources matérielles , et qui se sentent le plus de passion pour s'emparer du timon des affaires. D'Egmont , d'Horne , Orange , Nassau , menacèrent la puissance de Philippe. Le duc d'Albe , envoyé au milieu d'eux , les appelle à une conférence , et les invite tous les quatre à souper. Orange et Nassau prennent la fuite. D'Horne et d'Egmont se rendent chez le duc ; mais , arrêtés au milieu du repas , ils vont , de la salle du festin , porter leur tête à l'échafaud.

Cependant il n'y a que les lois sages qui empêchent les révolutions ; la terreur ne fait que les suspendre. Un demi-siècle ne s'écoule pas sans que huit des provinces dépendantes des Pays-Bas n'aient brisé les chaînes espagnoles. Elles se constituent en république sous le nom de *Provinces-Unies* : ces provinces étaient au septentrion. La France ne resta pas inactive en de pareilles circonstances , et , voyant cette lice ouverte , elle y courut avec empressement ; car elle avait des titres anciens à faire valoir sur les provinces méridionales. L'Artois avait été reconquis. La Flandre , la Gueldre , le Brabant , vont maintenant retomber en notre puissance. Louis XIV a connu les desseins de Charles-Quint , et si l'empereur de Germanie a voulu former un royaume composé de provinces françaises , à plus forte raison un roi de France peut-il chercher à ressaisir des dépendances de sa couronne échues à des princes autrichiens parés du diadème espagnol. Il lève des troupes , il est en marche , et tout s'émeut devant lui. L'empire de Clovis va renaître , et la Bel-

gique, ralliée à la France, fait entendre ses acclamations (1). Mais l'Europe, attentive à ces triomphes, est jalouse, inquiète, agitée. Elle arme contre Louis XIV, le Rhin se couvre de soldats. Nous avons attaqué, il faut à présent nous défendre. Turenne est mort; Condé, retiré à Chantilly, n'est plus que l'ombre de lui-même; Eugène et Marlborough s'avancent, nos légions plient, l'ennemi pénètre dans nos villes; les traités signés, il les déchire; les cessions faites, il les dénie; toute la Flandre est en son pouvoir, et, sans Villars, sans sa victoire (2), la douleur, la ruine et la honte allaient terminer un règne qui avait commencé sous de si pompeux auspices.

Quoi qu'il en soit, la paix négociée à Utrecht assure à la France une partie de ses conquêtes. Lille, Dunkerque, Valenciennes, Maubeuge sont rattachées à la mère-patrie, et la leçon que Louis-le-Grand a donnée ne sera pas perdue pour ses successeurs.

Les Pays-Bas formaient alors trois parts distinctes : le nord voyait croître sa prospérité sous les formes républicaines; le midi (moitié de la Flandre, moitié du Hainaut et le Cambrésis), rentré sous le sceptre de la maison de Bourbon, réparait les maux que lui avaient causés de longues dissensions; le centre, retombé au pouvoir de l'Autriche, formait un état isolé dont tout indiquait que le sort était précaire, et que la fortune n'était pas fixée.

(1) En 1665, nous avons prêté le secours d'une armée aux Hollandais contre l'évêque de Munster, et, à prix d'argent, nous avons conclu pour eux la paix avec Charles II. Colbert tirait des traites sur cette nation marchande, et comme il y avait peu de générosité d'un côté, il y avait de l'autre peu de reconnaissance. Des querelles survinrent. La politique changea. La France avait secouru la Hollande, et plus tard elle la combattit.

(2) Celle de Denain.

En effet , après vingt ans de relâche , de nouvelles divisions s'élèvent entre les princes. L'élection d'un empereur en est (1) le prétexte. Marie-Thérèse (2) , Frédéric II (3) , Louis XV, Georges I^{er} paraissent sur la scène du monde. Charles Albert de Bavière est celui pour ou contre lequel on combat : un moment favorisé par le sort , il est bientôt abandonné des cieux , ses lauriers se fanent à peine cueillis , et c'est en ses mains que le sceptre a la fragilité du verre. La guerre , portée en Allemagne , est ramenée en Flandre , comme si jamais un coup de canon ne pouvait être tiré en Europe sans que les citadelles de ce pays n'en soient aussitôt ébranlées. Le siège de Tournai fut le rendez-vous des combattans. Cette ville , au dix-huitième siècle , vit se renouveler les fureurs dont elle avait été témoin au quinzième. Ce fut à quelques lieues de ses murs , près d'Anthoin , que se donna cette bataille mémorable qui prit le nom du village de Fontenoi. L'émulation des différens corps de la *ligne* et de la *garde* enfanta des prodiges. La présence du roi ajouta à l'ardeur des troupes : on se bat volontiers pour un prince qui vient se mêler aux dangers. Mais ce qu'il nous faut signaler comme un jeu bizarre du destin , c'est ce qui arriva au maréchal de Saxe. Né près du trône de Pologne , et longtemps fameux par ses batailles , il vit sa gloire expirer dans les fêtes d'une cour victorieuse. Les félicitations qu'il reçut pour la journée de Fontenoi ne durent pas lui donner le

(1) Comme au seizième siècle.

(2) Elle avait gagné tous les cœurs par une affabilité populaire que ses ancêtres avaient rarement exercée. Elle bannit cette étiquette et cette morgue qui peuvent rendre le trône odieux sans le rendre plus respectable.

(3) On voulut mettre sur ses drapeaux cette devise : *Pro Deo , pro Patria*. Il raya *pro Deo* , disant qu'il ne fallait point mêler le nom de Dieu dans les querelles des hommes , et qu'il ne s'agissait que de provinces , non de religion.

change. Sa valeur ne s'était pas démentie ; il combattit porté sur un brancard ; mais sa fortune était usée , et il faisait sonner la retraite quand Richelieu , ranimant les esprits , arrêtant le soldat prêt à fuir , et faisant battre la charge , s'élança à la tête de la maison du roi (1) , enfonce la colonne ennemie (2) , culbute tout ce qui s'offre sur son passage , sauve la France d'une invasion , et pare son front , jeune encore , des palmes ravies au vieux comte Maurice.

Louis XV avait montré du courage , et la nation aussi l'adorait. Pourquoi faut-il que , s'endormant sur le trône , et s'entourant de viles maîtresses (3) , il soit abandonné du peuple et maudit jusqu'en son palais ! Jeune , on l'avait pleuré malade ; vieux , on osa bénir sa mort. Il laissa la France obérée et un ministère décrié. Un autre Louis prend sa place , et le nouveau roi sent fléchir sous ses pas la terre qui doit l'engloutir. Une révolution générale , dès long-tems prédite et devenue inévitable , se fait jour à travers les obstacles qu'on met au-devant de son énergie. La France , qui n'épargne pas ses maîtres , sème l'épouvante autour d'elle. Les souverains se liguent entr'eux ; mais trop faibles seront les digues qu'ils veulent opposer au torrent , tout doit céder à la France nouvelle , et nos ministres populaires , ouvrant les cartons de Versailles , y trouvent les plans généreux qui vont diriger leurs opérations.

C'est le projet même de Louis XIV que Dumouriez remet en valeur , et que plus tard exécute Carnot. C'est au Rhin

(1) M. de Cambise rassemble les gendarmes , M. de Chaulnes les chevaliers-légers , M. du Jumilhac commande les mousquetaires , M. de Grille est en avant d'eux tous avec les grenadiers à cheval.

(2) Cette terrible colonne anglaise dont parlent toutes les histoires du tems , et qui , quoique vaincue , se couvrit de gloire.

(3) Qui trouvèrent pourtant des poètes pour les chanter.

qu'il s'agit de marcher , c'est ce fleuve qu'il s'agit d'atteindre. C'est à ces antiques frontières que nos drapeaux seront plantés , malgré les efforts de l'Europe , coalisée encore une fois pour empêcher , s'il se peut , que les destins ne s'accomplissent ; dix armées assiègent nos places , et déjà prêtes à incendier Paris , sont repoussées , anéanties. Mons , Anvers , Bruxelles sont à nous ; et , derrière les flots du Rhin , si souvent teints du sang français , à l'abri des forêts du Luxembourg , berceau de nos vieilles histoires , nous pourrions enfin vivre en paix ; nos libertés se consolideront ; l'industrie réparera nos pertes ; et les bras de l'armée seront rendus aux travaux de l'agriculture.

Vain espoir ! trente ans de possession n'ont point assuré nos conquêtes. La guerre qui nous les donna est venue nous les arracher. Deux cents victoires remportées , des millions d'hommes sacrifiés , ont passé comme des ombres légères , et qui n'ont pas laissé de traces ! Jetez au feu vos nouvelles cartes , et n'étudiez que vos poudreux atlas. Oubliez les bornes placées sous l'empire de la victoire , et lisez nos désastres sur les poteaux plantés au milieu des deux Flandres !

Si le dix-septième siècle avait eu plus de philosophie , les dix-huitième et dix-neuvième auraient éprouvé moins de secousses. Si le traité des Pyrénées , celui de Nimègue , celui d'Utrecht , avaient été rédigés sur des bases plus larges , la Belgique n'aurait point ressenti les maux auxquels elle est restée en proie. Par les restrictions que l'on mit aux conditions de la paix , on coupa en deux des provinces qui avaient les mêmes mœurs , une même langue , qui avaient reconnu les mêmes lois ; et , sans considération pour la fortune , les penchans , les intérêts et les alliances des familles et des peuples , on traça des lignes arbitraires , disant ensuite aux habitans des deux côtés de ces frontières factices : *Désormais*

vous serez ennemis ! Au lieu d'accepter un grand fleuve pour terme commun des empires , on établit des douanes , on bâtit des forteresses qui attristèrent un beau pays , et couvrirent des signes d'une double guerre , commerciale et politique , ces vallées fécondes qui ne semblaient faites que pour les douceurs de la paix.

Hélas ! aujourd'hui comme alors , sur le bord de ces ruisseaux et de ces fleuves , où tout invite à jouir des bienfaits de la vie , on ne peut faire un pas sans rencontrer un champ de mort. Le sang des hommes a coulé sur tous ces rivages ; dans tous les lieux , sur tous les chemins , sont élevés , les uns près des autres , des trophées et des tombeaux. Le soc de la charrue heurte partout contre des débris de casques et d'épées. C'est ici comme la terre classique de la guerre ; et le luxe de végétation qui vous frappe de toutes parts en Flandre , vous inspire , comme malgré vous , une secrète mélancolie. On se demande s'il n'est pas dû aux dépouilles de ces générations qui , abattues comme des plantes fragiles , gisent maintenant sur la poussière , mêlant leurs cendres éparses aux élémens dont se nourrissent et la fleur et les fruits de l'arbre , et , par eux , l'homme aussi lui-même !...

Le Cambresis et le Hainaut eurent le plus souvent un destin commun à celui de la Flandre. L'histoire d'un état est aussi , à peu de chose près , celle des autres : dans les tems de trouble et d'anarchie , ceux qu'on avait chargés du gouvernement de ces provinces s'en emparèrent à main armée , et les régirent à leur profit. Tour à tour le Cambresis échappa et revint à la domination royale. Il fit partie du royaume d'Austrasie sous la première race , et du royaume de Lorraine sous la seconde. Les empereurs d'Allemagne y eurent des comtes amovibles jusqu'en 1007 , que l'un de ces seigneurs étant mort sans enfans , la succession

fut abandonnée à l'évêque, qui demanda et obtint que le pouvoir et les biens temporels fussent réunis à son église. Nos rois réclamèrent : le pays leur avait appartenu ; mais ils n'avaient, au onzième siècle, ni assez de force ni assez d'adresse pour revendiquer utilement leurs droits, et il fallut remettre à d'autres tems à reconquérir un pays qui était cependant si fort à notre convenance. Les évêques avaient une armée et des châtelains pour la commander. Ils tâchaient de faire respecter leur pouvoir et de perpétuer leur puissance. Mais qu'il est mal-aisé à de petits princes de rester possesseurs de leurs domaines, quand ceux-ci sont enclavés dans les états de souverains plus considérables qui en convoient toujours la possession. Les chances qui ont favorisé pour un tems leur indépendance, viennent tôt ou tard à cesser, et il faut qu'ils finissent par être la proie de leurs ambitieux et redoutables voisins. Les peuples de ces états mixtes sont excessivement malheureux. Il n'y a pour eux nulle sûreté. C'est tantôt un parti, tantôt un autre qui ravage leur territoire. Le Cambresis souffrit toutes sortes de maux pendant les querelles de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, et ses vicissitudes n'eurent de terme qu'après que le traité des Pyrénées l'eut enfin mis sous le sceptre de Louis XIV.

Le Hainaut (entre Escaut et Meuse), dépendant de la couronne de France sous les rois de la première race, eut des comtes qui, d'électifs, devinrent par la suite héréditaires. Lors de la chute de la maison de Charlemagne, le Hainaut resta aux empereurs d'*outre-Rhin*. L'un d'eux (1) en donna une partie (en 1006) au comte de Flandre, Baudouin, dit à *la belle barbe*. Cette portion échut à une branche cadette, et de là à la

(1) Henri II, celui qui avait abandonné le Cambresis aux évêques.

maison de Bavière. Guillaume VI, duc de cette maison, possédait le Hainaut à la fin du quatorzième siècle avec la Hollande, la Zélande et la Frise. Sa fille Jacqueline en hérita. C'était une *princesse amoureuse*, qui eut plusieurs maris non-seulement à la suite les uns des autres, mais même à la fois. Le premier de tous fut Jean, dauphin de Viennois, fils de Charles VI. Ce dauphin étant mort en 1416, Jacqueline fut remariée à Jean IV, duc de Brabant, cousin-germain de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne et comte de Flandre. Un oncle à elle, Jean de Bavière, évêque de Liège, s'étant épris de ses charmes, avait voulu aussi l'épouser, et avait quitté pour la suivre le sacerdoce et l'évêché. Mais elle avait repoussé son hommage, et le prélat, maltraité de sa nièce, mal vu de ses sujets, eut de la peine à recouvrer son siège et à s'y maintenir en repos. Quoi qu'il en soit, Jacqueline, mécontente de son second mari, le duc de Brabant, qui ne s'était pas d'abord montré assez attentif, et qui devint tout-à-coup d'une jalousie insupportable, se fit enlever par des capitaines qui la conduisirent en Angleterre. Elle écrivit à l'anti-pape Benoît XIII pour faire casser son mariage : ce qui lui fut accordé. Elle s'unit aussitôt à Humfroy, duc de Glocester, frère du duc de Bedford ; et, aidée de ce nouvel époux, elle reparut sur le continent. Toutes les places lui ouvrirent leurs portes, et tout marchait au gré de ses désirs. Mais la fortune ne tarda pas à l'abandonner. Elle fatigua son nouveau mari par ses caprices ; il fit à son tour annuler son contrat par le vrai pape Martin V ; et, s'en retournant à Londres, il livra en quelque sorte sa femme aux coups de Philippe de Bourgogne, qui avait pris les armes contre elle, et qui s'était bien promis de ne les déposer qu'après l'avoir réduite à la raison. Trahie par les habitans de Mons, Jacqueline fut prise en 1425, et renfermée dans la

citadelle de Gand. Philippe lui fit jurer de ne se remarier jamais ; mais ce serment était difficile à tenir pour la princesse. Au bout de trois mois de captivité , elle se sauva en Hollande , s'y fit des partisans , revint présenter le combat à Philippe , fut faite une seconde fois prisonnière , et mise sous la garde de Borsselen , que les uns regardent comme un simple gentilhomme, que les autres font amiral ou stathouder. De quelque condition qu'il fût , ce gardien se laissa séduire par Jacqueline , et il l'épousa secrètement. Mais les mystères de cette nature ne sont pas de ceux qui restent long-tems ignorés. Philippe le découvrit bientôt ; il fit mettre Borsselen en prison , et , de plus , il livra aux bourreaux tous les partisans de la princesse qui tombèrent entre ses mains. Jacqueline n'obtint la paix et la liberté de son dernier mari qu'en signant une renonciation absolue de tous ses droits , de tous ses états , au profit de son persécuteur (1).

De la maison de Bourgogne , le Hainaut passa à celle d'Autriche par le mariage de Marie , fille de Charles-le-Téméraire , avec Maximilien ; il devint province espagnole sous Philippe II , fils de Charles-Quint , et rentra pour moitié à la France par les conquêtes de Louis XIV.

A l'époque de la révolution , le Hainaut français , la Flandre française et le Cambresis , formaient un gouvernement général militaire , dont Lille était le chef-lieu , et qui était borné au nord par la mer , à l'est par les Pays-Bas autrichiens , au sud et à l'ouest par la Picardie et l'Artois.

La Flandre se divisait en deux parties : 1^{re} la Flandre maritime ou flamingante , où le peuple parlait flamand , et

(1) *Ce fut à ce prix qu'on lui permit de se rassasier en la jouissance de ses nouvelles amours.*

BAYLE , édition de M. Beuchot , tome IV , page 53.

qui , ayant Cassel pour chef-lieu , s'étendait de la mer à la Lys (1) ; 2° la Flandre wallonne ou gallicane , où toute la population parlait français , et qui s'étendait de la Lys à la Scarpe , ayant Lille pour capitale (2).

Le Hainaut avait pour chef-lieu Valenciennes , et s'étendait de la Scarpe aux sources des Helpes et de la Sambre (3).

Le Cambresis formait autour de Cambrai (4) un *pays d'états*, où la noblesse , le clergé et les communes avaient leur diète et leurs représentants.

Il y avait une intendance à Valenciennes pour le Hainaut , et une à Lille pour les deux Flandres.

§ II. Régime actuel.

La loi du 1^{er} février 1790 donna à la France une nouvelle division territoriale. Les provinces , au nombre de trente-trois , furent distribuées en quatre-vingt-trois départemens qui , depuis , par des conquêtes ou des subdivisions , furent portés jusqu'à cent trente (lorsque Rome , Hambourg et Saragosse étaient préfectures françaises) , et qui , par suite des traités de 1814 et 1815 , ont été fixés au nombre de quatre-vingt-six.

L'idée avait été d'abord de donner aux départemens le nom de leurs villes chefs-lieux ; mais ces villes pouvaient changer ; les chefs-lieux pouvaient être déplacés (ce qui arriva plus d'une fois en effet) , et l'on préféra tirer ce nom

(1) C'était l'ancien pays des *Morins* , tels que Jules-César les avait trouvés établis.

(2) Ancien pays des *Ménapiens*.

(3) Pays des *Nerviens*.

(4) Dans une circonférence de vingt à vingt-cinq lieues. Ce qui était à la droite de l'Escaut avait dépendu des Nerviens ; ce qui était à la gauche de cette rivière , jusqu'à la Scarpe , dépendait des Atrébates.

soit de la position des départemens , soit des rivières qui les traversaient , soit des montagnes qui s'y trouvaient situées.

Le département du Nord prit son nom de sa position septentrionale relativement au reste de la France. Il fut composé du gouvernement militaire de Lille, auquel on adjoignit quelques communes de l'Artois et quelques villages du Vermandois. Il est surprenant qu'en faisant ces modifications on ne soit pas allé plus loin, pour donner au département que nous décrivons une forme moins bizarre, moins étranglée que celle qu'il a dans son état actuel (1). Long de cinquante lieues environ, il n'est large au sud que de douze à quinze, au nord que de six à huit, et au centre, vers le pont de Nieppe, il n'a plus qu'une lieue de largeur. Les relations des administrés en sont souvent embarrassées, et cela était facile à rectifier. Ceux qui firent ces dispositions avaient sans doute leurs motifs; mais nous n'en avons pas le secret, et, dans la situation des choses, nous avons trouvé des personnes qui désiraient que, tirant une ligne du pont d'Estaires à la Bassée, on réunît à l'arrondissement de Lille des communes du Pas-de-Calais, qui redresseraient un peu la figure du département. Mais nos idées à nous ne s'arrêtent pas là; ce n'est pas à un seul département que se bornent nos vues: nous avons des projets plus étendus, et qu'un jour nous ferons connaître, sur la division administrative de la France. Contentons-nous cette fois de prendre le département du Nord dans l'état où il nous est offert, et faisons connaître succinctement les changemens

(1) Il est situé en longitude entre les 0 deg. 15 min. à l'ouest, et 2 deg. 5 min. à l'est du méridien de Paris; en latitude, entre le 49^e deg. 55 min., et le 51^e deg. 5 min. Ses limites sont, au septentrion, la mer du Nord; à l'orient, le royaume de Hollande; à l'occident les départemens du Pas-de-Calais et de la Somme; au midi, les départemens de l'Aisne et des Ardennes.

divers qu'il a subis depuis trente années dans sa distribution intérieure.

Les *départemens* étaient divisés en *districts*, et ceux-ci en cantons, qui formaient autant de petits centres pour un certain nombre de communes. Le département du Nord, qui avait six cent soixante-onze communes, les vit répartir en cinquante-quatre cantons, renfermés eux-mêmes dans huit districts, dont les chefs-lieux furent placés à Bergues, Hazebrouck, Lille, Douai, Valenciennes, Cambrai, le Quesnoy, Avesnes.

Chaque canton eut, suivant son importance, un ou plusieurs juges de paix : il y en eut quatre-vingt-onze pour le département du Nord. Chaque district eut son administration spéciale et son tribunal de première instance ; chaque département eut une administration centrale et un tribunal criminel : Douai fut la résidence de ces deux autorités principales pour le département du Nord.

En l'an IV (1796), une nouvelle organisation eut lieu : d'après la constitution de l'an III (1795), les districts furent supprimés ; chaque canton forma un arrondissement administratif, dont les autorités correspondirent avec l'administration centrale. Le département fut divisé entre six tribunaux correctionnels, dont les chefs-lieux furent à Dunkerque, Hazebrouck, Lille, Cambrai, Valenciennes, Avesnes.

La constitution de l'an VIII (1800), celle des consuls (ou si l'on veut du premier consul), renversa cet ordre de choses, et forma dans chaque département des arrondissemens communaux. A l'égard des cantons, on en augmenta plutôt qu'on n'en réduisit le nombre ; mais plus d'une fois on en déplaça le chef-lieu.

Ces changemens, quand ils se multiplient, ont l'inconvénient de jeter de l'incertitude dans l'esprit des administrés, et de

contrarier plus ou moins leurs spéculations ; mais des inconvénients plus graves et des mutations plus sérieuses eurent lieu dans la nature des autorités appelées à régir les revenus des communes , et à protéger les intérêts des localités.

Les administrations de département et de district , ayant des membres pris sur les lieux , connaissaient bien les besoins , et étaient les défenseurs nés de toutes les prétentions fondées et des citoyens et des villes. Mais ces conseils d'hommes choisis par des électeurs indépendans , ne convenaient pas à un pouvoir qui tendait à réunir en sa main tous les ressorts , et qui voulait anéantir toutes les résistances. Des agens pris hors des rangs de ceux qu'ils devaient conduire , soumis à des chances d'avancement ou de disgrâce qui répondraient de leur zèle , ou laisseraient les moyens de punir leur mollesse ; une façon d'intendans d'autrefois avec des attributions plus étendues , sans atteindre pourtant à l'ancienne influence personnelle ; des hommes enfin sans liens dans le pays , et qu'on supposa devoir être sans cotteries , entrèrent bien mieux dans le système que l'on voulait faire prévaloir , et promirent dès-lors les Séides dont on ne pourrait plus tard se passer.

Le travail fut rédigé et les mesures prises en conséquence. Aux administrations collectives on substitua des préfets et des sous-préfets. Un conseil resta auprès des premiers , mais pour ne s'occuper que des affaires contentieuses , laissant aux délégués de Paris le loisir nécessaire pour faire marcher , d'un pas égal , la politique et les finances , la police inquisitoriale , la censure et la conscription.

D'après cette nouvelle constitution , le département du Nord eut six arrondissemens de sous-préfectures , divisés en soixante cantons. Les chefs-lieux d'arrondissement furent placés à Dunkerqué , Hazebrouck , Lille , Douai , Cambrai ,

Avesnes. Douai ne fut plus chef-lieu de département, ce fut Lille. Valenciennes descendit au rang de simple chef-lieu de canton, et, malgré de longs murmures, de vives instances, elle resta soumise au sous-préfet de Douai jusqu'au mois d'octobre 1824, qu'un septième arrondissement communal fut à la fin formé pour elle (1).

Au moment où nous écrivons, le département du Nord est distribué en sept arrondissemens communaux, entre lesquels les cantons et la population sont répartis de la manière suivante :

1 ^{er} Arrondiss ^t ,	Dunkerque, chef-lieu;	7 cantons,	91,000 habitans.
2 ^e ———	Hazebrouck, ———	7 ———	102,000 ———
3 ^e ———	Lille, ———	16 ———	263,000 ———
4 ^e ———	Douai, ———	6 ———	90,000 ———
5 ^e ———	Cambrai, ———	7 ———	134,000 ———
6 ^e ———	Avesnes, ———	10 ———	115,000 ———
7 ^e ———	Valenciennes, —	7 ———	116,000 ———

Le mouvement de cette population s'établit ainsi que nous allons le voir, année commune :

Naissances...	{	Enfans légitimes...	{	mâles....	15,500	}	33,800
			{	femelles...	15,000		
		— naturels.....	{	mâles....	1,700		
			{	femelles...	1,600		
Décès.....	{	Hommes.....		12,500	}	24,500	
		Femmes.....		12,000			
Différence en plus pour les naissances.....							9,300
Mariages.....							7,000

Arthur Young, il y a trente-deux ans, ne portait qu'à

(1) Certaines gens qui ne veulent voir nulle part justice faite et convenance locale, affirment que cette sage mesure n'est venue que par suite d'élections faites dans la ville au gré d'un pouvoir qu'on nomme exigeant ou protecteur, selon qu'on emprunte le langage du ministérielisme ou de l'opposition.

568,533 le nombre des habitans du Nord. Ses bases étaient évidemment fausses ; car il n'élevait la population totale de la France qu'à vingt millions d'ames, et il était d'un quart au-dessous de la réalité. En 1792, les recensemens donnaient 828,000 ames pour le département du Nord ; en 1802, ils ne présentaient plus que 795 mille habitans ; en 1816, ils donnaient 808 mille ames ; en 1820, 905,000. Nous élevons notre tableau, d'après des données plus récentes, à 911,000 habitans. Les différences ne tiennent souvent qu'à des déclarations qui ne sont pas vraies, à des états qui ne sont pas justes. Mais quelque scepticisme qu'on apporte à l'examen de ces documens, il n'en faut pas moins ici reconnaître qu'il y a un accroissement rapide et considérable de la population. Il y a vingt ans, on calculait cette augmentation par sept ou huit mille individus chaque année. Nous disons qu'elle est aujourd'hui de neuf à dix mille, et nous ne craignons pas d'être démentis. Si nous trouvons les mêmes résultats par toute la France, et quand ils seraient moindres dans les départemens plus pauvres que celui du Nord, si la progression est partout croissante, quels effets doivent avoir sur l'état et les lois qui le régissent, ces causes une fois bien constatées ? Une grande nation sera-t-elle conduite comme une société restreinte ? N'y a-t-il pas des mesures à prendre pour satisfaire aux nécessités nouvelles nées de cet accroissement de volontés et de forces ? Si le système des migrations se présente d'abord à la pensée, de quels côtés se porteront nos regards, où s'établiront nos colonies, où nos enfans trouveront-ils des peuples qui les veuillent recevoir, des terres qui les puissent nourrir ? Quels continens nous sont ouverts, ou quelles îles nous sont fermées ? N'est-il pas tems de songer à ces déplacemens, et de tout préparer d'avance, afin d'éviter les secousses ? Si l'on attend trop, il y aura en-

combrement ; si on laisse sans guides agir les masses , il y aura bouleversement. Il faut que ceux qui sont à la tête des affaires prévoient les désirs , préviennent les vœux , devinent les besoins. Ils n'ont la première place qu'à ce prix , leur pouvoir est fondé dans ce but ; et ce n'est pas à titre gratuit qu'ils jouissent de leur élévation !...

Dans le Nord , la population des villes forme le tiers de la population totale du département. Le reste habite les campagnes ; c'est dans les premières qu'en tems de guerre diminue plus sensiblement le nombre des individus. Les ateliers tombent , il faut chercher ailleurs des ressources. Les campagnes offrent toujours des moyens d'existence plus sûrs ; mais aussi par momens il arrive que , lors de la présence de l'ennemi , ce sont les campagnes qui sont désertes , et les villes où l'on se réfugie , cherchant un asile et des secours contre l'incendie et la violence qui suivent toujours les invasions.

Dans les tems ordinaires , la mortalité est plus grande dans les villes que dans les campagnes. Cette observation n'est pas seulement pour ce département-ci ; elle se retrouvera dans tous les autres , et les réflexions qu'elle fait naître devraient empêcher un nombre infini de bons pères de famille d'envoyer loin d'eux leurs enfans , pour se placer dans les banques , les comptoirs , les études d'avoués et de notaires , où tant de vices moraux et physiques sont en peu d'années contractés. Il y a des collèges partout ; on acquiert partout de l'éducation ; et , quand un jeune homme est instruit , pourquoi ne retourne-t-il plus porter à son château ou à son village les connaissances qu'il a acquises ? S'il aime les arts , ne peut-il les pratiquer dans sa retraite ? L'agriculture ne lui offre-t-elle pas mille moyens d'employer son intelligence et de faire valoir ses capitaux ? Qu'il laisse aux jeunes gens des villes les emplois de boutique et d'administration ,

et que, vivant au sein de l'abondance, au milieu d'un air pur, il voit ses jours se prolonger comme ceux des patriarches, libres de soucis et d'infirmités !

Dans le département du Nord, on s'aperçoit que la mort est moins active, à mesure qu'on s'éloigne des bords de la mer pour se porter plus vers le sud. Ce n'est pas la mer qu'il faut fuir pourtant, mais les marais qui l'avoisinent. Ce sont eux, non pas elle, qui exhalent les principes délétères dont les habitans sont frappés. Ajoutons que dans les arrondissemens formés de l'ancienne Flandre, on fait abus de liqueurs fortes plus que dans le Hainaut et dans le Cambresis. De là, disent les docteurs, viennent des maux sans nombre que la sobriété seule peut réparer. Ainsi, dans ces contrées, le genièvre et l'humidité se disputent le triste honneur de moissonner plus cruellement une population imprévoyante.

Cette population est divisée en huit arrondissemens électoraux (1), qui sont composés des mêmes cantons, et ont le même chef-lieu que les arrondissemens communaux, à l'exception de deux d'entr'eux, qui se partagent le troisième arrondissement communal, mais qui ont l'un et l'autre Lille pour chef-lieu.

Le département (2) nomme douze députés à la chambre ; il est compris dans la seizième division militaire, la vingt-quatrième légion de gendarmerie, la deuxième division des ponts-et-chaussées et des mines, le quatrième arrondissement forestier, le premier arrondissement de théâtres. Il y a dans le département sept tribunaux de première instance, autant de police correctionnelle, quatre tribunaux de commerce, et une cour royale commune au Nord et au Pas-de-Calais.

Le culte catholique est généralement professé dans ce dé-

(1) D'après la loi du 16 mai 1821.

(2) Dont le préfet a 40,000 fr. de traitement, et 53,000 fr. pour frais de bureau.

partement, qui forme à lui seul un diocèse (1). Il y a soixante-une cures (2), cinq cent trois succursales et cent vingt-six vicariats, pour desservir six cent soixante communes qui existent aujourd'hui. Avant 1789, il y avait, dans les provinces qui forment ce département, trente-quatre abbayes royales (3), dont dix-sept appartenaient à l'ordre de Saint-Benoît, huit à celui de Saint-Bernard, sept à celui de Saint-Augustin, deux à celui des Prémontrés. Les bâtimens, pour la plupart, en ont été détruits, et, avec les matériaux, on a fait des fermes et des villages entiers. Plusieurs, cependant, subsistent encore, et ont été transformés en hôpitaux, en casernes, en prisons, en musées, en manufactures.

Le nombre des protestans qui existent en différentes communes du Nord, a déterminé le gouvernement, en 1807, à ouvrir des oratoires à Lille (troisième arrondissement), à Quiévy et à Valincourt (cinquième arrondissement).

Les recouvremens faits dans le département du Nord, par le trésor public, sont, année commune, de quarante-quatre millions de francs, et les paiemens opérés s'élèvent à vingt-sept millions (4).

(1) L'évêque réside à Cambrai : il est suffragant de l'archevêque de Paris

(2) Dont vingt-sept de première classe, et trente-quatre de seconde.

(3) Vingt-une d'hommes, treize de femmes, sans compter une infinité de couvens et de communautés d'un ordre inférieur.

(4) Développement des recouvremens et paiemens effectués sur les contributions et dépenses publiques, en 1823 :

1^o Recouvremens.

Contributions directes.	7,991,158 f.	} 36,601,988 f.
Impôts indirects	7,000,000	
Enregistrement, timbre, domaines.	4,900,579	
Douanes et sels.	10,740,053	
Boissons, tabacs, poudres.	8,753,729	
Postes.	697,713	
Loterie.	432,516	
Coupes de bois.	1,006,267	
Produits divers.	80,173	

Les dons et legs faits à des établissemens de charité, se sont élevés dans le Nord, de 1813 à 1823, c'est-à-dire, pendant onze années, à 430,034 fr. (1) Ces dons publics et par testamens sont souvent faits par ostentation, et au détriment de familles qu'on a réduites à la misère par ces actes qui sont fort inhumains, malgré leur vernis d'humanité (2). Les hôpitaux dans le Nord sont opulens, et suffisent aux besoins des pauvres infirmes; les valides ont des moyens de travail : que faut-il davantage? et pourquoi porter le superflu où la plus stricte économie doit être la règle invariable?

Le nombre des enfans trouvés, entretenus par le département, a été, depuis 1815 à 1823 (pendant neuf années), de vingt-sept mille cent dix-sept. La dépense s'est élevée

2^o Paiemens.

Dette publique et dotations.	2,925,253	} 26,655,487 f.
Frais de régie.	10,565,183	
Justice.	350,327	
Intérieur.	3,340,195	
Guerre.	8,920,398	
Marine.	116,904	
Finances.	437,187	} 430,034 f.
(1) Dons et legs. En 1813 —	1,625	
	1814 —	
	1815 —	
	1816 —	
	1817 —	
	1818 —	
	1819 —	
	1820 —	
	1821 —	
	1822 —	
	1823 —	

(2) Au mois de novembre 1824, un des grands-vicaires de Cambrai était à Paris pour solliciter le rejet d'un legs de ce genre qui portait la désolation chez d'honorables citoyens. Si les hôpitaux manquaient de fonds, il y aurait les octrois pour y suppléer. C'est aux villes à nourrir leurs pauvres, non à des particuliers inconsiderés ou mal entourés, à se ruiner pour les enrichir.

à 2,185,548 fr. (1) Cette dépense et ce nombre vont toujours croissans ; progression affligeante et qui révèle quelque vice dans l'éducation des familles et dans la direction des mœurs. Ce n'est pas assez d'instruire les enfans, il faut aussi des leçons pour les pères ; il faut de hautes vues sociales mises à la portée de tous les yeux, et une impulsion généreuse donnée à toutes les actions. Il faut une répartition juste des honneurs, et un grand discernement dans la distribution des récompenses nationales. Il faut une peine et des dégoûts infligés à la bassesse, et une déclaration formelle que l'hypocrisie ne sera plus un moyen de succès ; alors les esprits seront frappés d'une lumière nouvelle, toutes les nobles pensées s'éveilleront ; la justice rendue aux premiers citoyens excitera l'émulation des autres. La vertu descendra des hautes classes jusqu'aux rangs inférieurs, et la corruption, au lieu d'étendre ses ravages, verra, au contraire, chaque jour se réduire le nombre de ses victimes.

On envoie à Paris beaucoup d'élèves accoucheuses ; aussi le département est-il parfaitement fourni en sages-femmes. Long-tems les filles de ce pays répugnèrent à ce déplacement, mais enfin on est parvenu à le vaincre.

L'instruction publique a de nombreux agens dans le département du Nord ; on y trouve un collège royal, quinze

(1) Enfans trouvés.. . . .	En 1815 — 2738.	Dépense. . . .	201,419 f.
	1816 — 2831.	<i>Id.</i>	212,888
	1817 — 2955.	<i>Id.</i>	256,117
	1818 — 2991.	<i>Id.</i>	216,888
	1819 — 2941.	<i>Id.</i>	233,588
	1820 — 3042.	<i>Id.</i>	246,544
	1821 — 3171.	<i>Id.</i>	269,134
	1822 — 3163.	<i>Id.</i>	269,164
	1823 — 3285.	<i>Id.</i>	280,006
Totaux.		27,117 enfans.	2,185,548 f.

collèges communaux, seize écoles de second ou troisième degré, huit cent soixante-treize écoles primaires, dont huit de frères, vingt-quatre d'enseignement mutuel, et huit cent quarante-une d'enseignement ordinaire, c'est-à-dire, plus lent encore que celui des frères. Ce n'est pas assez que le nombre des agens, il faut s'assurer des doctrines. Ces hommes, à qui vous confiez vos enfans, en feront-ils des citoyens ? Tout est renfermé dans cette question, et si la réponse est favorable, vous avez résolu le problème. Malheureusement il y a trop souvent, ici comme ailleurs, des restrictions à donner à la louange. Les chefs de pensionnats se regardent comme des spéculateurs ; les régens comme des mercenaires ; les uns ont trop de cupidité, les autres trop d'indifférence. C'est bien pis dans les petites écoles ; là, pour ouvrir des cours publics, on affiche l'*humble* ignorance ; on perd le tems à de vaines pratiques ; on croit avoir tout gagné quand on a fait entrer dans de jeunes têtes bien des fausses notions qui n'en sortiront plus, tandis qu'il faudrait, au contraire, dégager ces imaginations de tous les nuages qui les couvrent encore, et faire pénétrer en de jeunes cœurs des principes de probité qui ne marchent point sans la franchise, afin que ces germes féconds, venant à se développer avec l'âge, missent en jeu toutes les facultés, et, en assurant le bonheur de l'individu, garantissent le repos de la société.

La superficie du département est de cinq cent quatre-vingt-un mille quatre cent vingt-quatre hectares (1). Le sol, de

(1) Flandres	266,357 fr.
Hainaut	197,864
Cambresis	96,985
Ensemble	561,206
Communes ajoutées	20,218
Total	581,424

formation féconde, est très-riche et très-variée. Il y a des terres légères et d'autres argileuses ; d'autres , et ce sont les plus fertiles , participent de ces deux qualités. Il y a des marbres , des grès exploités en grand pour le pavage des routes ; des mines de fer , des bois , des pâturages , des houillères considérables , des tourbes , des cendres fossiles ; enfin des landes et des bruyères ; mais tous les ans la persévérante industrie réduit l'étendue de ces dernières , et force la nature à produire lorsqu'elle se montre inerte et fatiguée.

La culture est portée dans le Nord au plus haut degré de perfection. Elle est en beaucoup d'endroits entre les mains d'anciens militaires qui ont rapporté du dehors des procédés et des méthodes qui , par la célérité et l'économie , produisent d'immenses avantages (1) ; on ne laisse rien à la routine. On est attentif , au contraire , à tous les genres d'améliorations ; chaque jour en voit éclore de nouvelles , et l'émulation en ces lieux fait de véritables miracles. Les environs de Lille , surtout , peuvent servir de modèle , et il n'est pas rare d'y rencontrer des Français de l'Ouest et du Midi , et même aussi des étrangers ; qui viennent y chercher des leçons (2). Il n'est point de plantes céréales ou légumineuses qui ne soient connues et récoltées dans le département du Nord. Les oléagineuses et les textiles , notamment le colzat ,

(1) L'ensemble des produits agricoles représente annuellement une valeur de 150,000,000 fr.

Les frais d'exploitation s'élèvent à 140,000,000

Le bénéfice est de 10,000,000

Cette indication des produits d'une bonne agriculture est de nature à détourner de l'agiotage ceux que de viles passions n'aveuglent pas.

(2) C'est là qu'on voit toutes les espèces de labour employées , et tous les instrumens mis en mouvement avec art et dextérité : la bêche , la houe , la charrue , le binot roide ou mobile , le *Brabant* et tant d'autres , dont il faut chercher la description dans les ouvrages consacrés spécialement à ces matières.

T. I.

4

le pavot et le lin y sont d'un énorme produit. La culture du tabac y est autorisée; les fourrages y excellent, soit que la nature du terrain les fasse naître d'eux-mêmes, soit que l'intelligence de l'agriculteur en obtienne d'artificiels. Sur tous les points se voient des pépinières qui, de même que des forêts enchantées, multiplient par milliers les arbres indigènes et exotiques. Les essences principales, dans les bois et forêts du Hainaut et de la Flandre, sont le hêtre, le chêne, le bouleau (1). Dans les champs et dans les prairies, sur le bord des fossés et autour des habitations, les arbres qu'on trouve le plus communément sont le peuplier (2), le saule, le frêne, l'aulne et l'orme. Dans la partie méridionale du département on voit beaucoup et de beaux pommiers et poiriers. Les fruits pourraient avoir plus de saveur, mais la grosseur et la forme ne laissent rien à désirer. La vigne seule est ici rebelle et ne donne de bon raisin qu'en serre chaude (3).

Ce département, quoiqu'élevé vers le nord, n'est point déshérité de la déesse des fleurs; elle tient pour lui en réserve les plus douces et les plus soudaines faveurs (4). Il y a partout en ces cantons une grande recherche de jardinage, et la terre, secondant les soins de la main qui la

(1) Il y a de l'érable et du châtaignier dans le septième arrondissement (celui de Valenciennes), et les plantations de ces essences intéressantes méritent d'être encouragées.

(2) Noir et d'Italie, blanc et de Hollande.

(3) On la cultivait autrefois dans le cinquième arrondissement, celui de Cambrai. Mais il a fallu l'abandonner, car elle coûtait beaucoup et ne rapportait rien. La température est devenue plus humide, plus inconstante: c'est ce que tout le monde assure dans le pays. Il y tombe, année moyenne, vingt-cinq à trente pouces d'eau (pluie, neige et grêle). Dans le tems de la guerre on dégarmit d'arbres cet arrondissement surtout, et de là beaucoup plus de cantons sujets aux inconvénients des gelées.

(4) La flore du Nord se compose de quinze à seize cents espèces.

cultive , se plaît à se venger des rigueurs passagères du ciel. Si l'hiver est froid et humide , si les vents sont rudes et impétueux (1) , si le soleil est long-tems caché par de noirs et épais brouillards , si la terre est en son absence insensible et décolorée , tout-à-coup , aux mois de mai et de juin , quand la neige a cessé de couvrir les guérets de sa nappe d'albâtre , la végétation se ranime , et va déployer ses merveilles ; la nature sort de son engourdissement , et toutes ses richesses innombrables sont étalées à nos regards. Les vallées et les collines se parent de leur manteau nuancé des plus riantes couleurs ; la thymellée des champs , la selli des montagnes, l'ornithogale jaune, la pâquerette chérie des enfans, le buplèvre faucillier ou autrement l'oreille de lièvre , qui passe pour vulnéraire et fébrifuge , brillent à l'envi de toutes parts. Auprès de la *violette de Parme* , qu'un moment on a crue séditeuse , et qui, depuis peu introduite en Flandre, se dérobe en vain aux investigations des jeunes filles , on voit la fleur pourpre de l'iris de Sibérie , l'hémérocale aux grappes d'or , l'anémone de Sylvie à fleurs de narcisse d'un éclat argenté. Le rosier du Bengale est dans tous les parterres , aussi bien que l'amaryllis , peut-être la plus belle des fleurs (2) ; la tulipe aux larges calices (3) , et l'œillet aux

(1) Les vents qui soufflent le plus souvent sur ces contrées , sont ceux du N. O.

(2) Apportée en Europe en 1590.

(3) En 1573, un gentilhomme nommé Busbec, né à Commines, et qui était en faveur à la cour du Grand-Turc, envoya de Cappadoce des semences de tulipe à l'Écluse, fameux botaniste d'Arras. Cette fleur passa en Flandre l'année suivante, et elle y devint l'objet d'une sorte de passion. En 1614, une tulipe fut vendue deux cent soixante florins par un sieur Patin, échevin de Cambrai. Les fleurs suivent, dans les noms qu'on donne à leurs variétés, les oscillations de la politique. On a vu des roses prendre les noms de *Joséphine*, de *Marie-Louise*. A Lannoy (troisième arrondissement du Nord), on appela des tulipes la *Bonaparte*, la *Caprara*, le *Concordat*, comme il y en a maintenant qu'on nomme la *Berrichonne* et la *Caroline*.

houppes panachées y reçoivent de particuliers hommages (1). L'aloès d'eau a été acclimaté dans le Nord par le savant Lesboudois, auteur d'une *Botanographie belge* ; et vers la fin du seizième siècle, le *lilas* y fut importé par Augerinus de Busbec, botaniste et ambassadeur, qui avait vu le jour à Commines. Quand vient l'automne aux tons grisâtres, on distingue, au milieu des fleurs qui naissent en cette dernière saison, l'aster de la Chine, si souvent reproduit sur les éventails des mandarins, ou plutôt la *reine Marguerite*, la plus belle espèce de ce genre, qui se varie à l'infini, et dont le nom rappelle à notre esprit la plus aimable de nos souveraines.

Après les plantes, parlons des animaux : les premiers qui se présentent sont ces chevaux de races différentes, qui ont des formes colossales dans la Flandre (2) ; plus fines et plus élégantes dans le Cambresis ; plus courtes et plus lestes dans le Hainaut, surtout au sud. C'est avec des chevaux qu'on mène la charrue et qu'on fait les transports. On ne se sert point de bœufs pour cet usage (3) ; on ne fait d'élèves mâles en bêtes à cornes que pour la boucherie et la vente au dehors (4). Les vaches (5) sont ici de la meilleure espèce ; nous voulons dire que, plus fortes vers le nord, plus minces vers le midi, elles donnent partout une grande quantité de lait ;

(1) La Société Linnéenne de Paris a de nombreux correspondans dans le Nord. A Armentières et dans beaucoup d'autres villes, il y a des sociétés particulières de fleuristes qui sont connues pour l'art du *marcottage*. Elles font des envois jusqu'en Angleterre ; et justifient, par un bénéfice réel, la plus tolérable de toutes les folies.

(2) Plus on avance vers la Belgique, plus les arbres, les plantes et les animaux acquièrent des formes amples et élevées.

(3) On n'emploie que cinq cents bœufs au labourage dans tout le département.

(4) Aussi, en tems de guerre, faut-il en faire venir de loin.

(5) Elles sont nos nourrices, dit Colin d'Harleville dans ses *Châteaux en Espagne*.

on préfère les blanches et les noires à celles dont la robe est *rouge-clair*. Les moutons forment une des branches de la richesse du pays , notamment au sud de l'Escaut (1). Le grand gibier était commun dans le département : on y voyait du chevreuil , du cerf , du sanglier ; mais la guerre en a beaucoup détruit , il en reste peu dans les forêts ; quelquefois les loups se montrent dans les cinquième , sixième et septième arrondissemens ; mais on leur fait bonne chasse , et l'on n'entend plus parler de graves accidens causés par eux. Les louvetiers veillent et les bergers dorment en paix. Le lièvre et le lapin seraient plus communs s'ils étaient moins colletés. On leur fait en Flandre une guerre d'extermination. Le lièvre est solitaire de sa nature , tandis que le lapin aime à vivre en société ; le lièvre est sobre et le lapin gourmand. L'un se blottit contre terre sans la fouiller jamais , tandis que si on laissait faire l'autre il excaverait bientôt tout un héritage (2).

Les oiseaux domestiques ou sauvages peuplent le département du Nord ; il y en a d'aériens , d'aquatiques , et d'autres qu'on peut nommer terrestres. Ceux-ci font la richesse des basse-cours ; dans la modeste ferme comme dans le magnifique château , il est rare qu'on ne voie pas également en Flandre le paon superbe étaler son plumage. Le coq et la géline sont à bon marché dans ces lieux , et le vœu de la *poule au pot* , formé par notre bon Henri , se réalise tous les jours dans les petits ménages de ces campagnes.

Le héron *au long cou* ; la grue , qui vient du pôle , ainsi que de l'équateur , et qu'on nomme tantôt l'*oiseau des Scy-*

(1) On a amélioré les races , mais il reste à faire à cet égard.

(2) La fécondité du genre lapin est si grande , que , malgré les collets , les fusils et les pièges , les champs de colzat sont souvent encore rongés et ravagés par ces troupes dévastatrices. Avec le pelage de ceux qu'on tue , on fabrique du feutre et des gants , ou des schalls , dont le Nord fait un grand commerce.

thes, tantôt la *demoiselle de Numidie* ; la cigogne voyageuse , qui dort sur un pied , habitent les deux Flandres et partie du Hainaut. La cigogne est silencieuse , elle aime à vivre dans l'aisance ; et par ce double motif elle se plaît chez un peuple qui ne passe point pour babillard , et sur une terre qui offre de tous côtés des ressources à son appétit. Elle y demeure tout l'été , va passer l'hiver en Afrique , et son retour est toujours fêté , car il annonce le printemps. La lune éclaire le plus souvent les amours du peuple cigogne ; et , fier de ses tendres conquêtes , l'échassier va se reposer sur la tourelle à demi-ruinée , que chante le poète romantique.

Le *linot brillant* (le verdier) , le chardonneret à la gorge écarlate (1) ; la bergeronnette , qui , toujours éprise de la vie pastorale , suit les troupeaux que le vieux devin conduit (2) , et *semble avec lui les garder* (3) ; le picvert , qui ne quitte point l'écorce des arbres où se trouve l'insecte qui le nourrit ; le savaçou , qui du haut des saules guette le poisson qu'il veut saisir *avec ses deux cuillers tranchantes* ; les cailles , les pluviers , les bécasses , les perdrix , les râles et toutes les espèces parfumées dont se couvrent les tables délicates ; la mouette qui se balance sur les nuages , et aime à suivre les tempêtes quand elles soulèvent les flots de la mer ; le corbeau vorace et rusé qui , s'il est captif , se distrait dans son esclavage , en étudiant la langue de ses maîtres (4) ;

(1) L'abus du chenevis le rend épileptique. Il se distingue par les soins dévoués qu'il donne à sa couvée , et des faits surprenans sont cités à cet égard dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*.

(2) Les bergers de la Flandre , comme ceux de la France , passent généralement pour sorciers.

(3) Suivant l'heureuse expression de M. Aimé Martin.

(4) Il existe dans une île , près d'Aubencueil-au-Bac , une *horde* de corbeaux

tous ces oiseaux, si différens par l'instinct, le chant et le plumage, se retrouvent dans les provinces du Nord, avec ces divers caractères que la nature leur imposa du bout de son empreinte éternelle. L'albatros même, avec ses voiles (1), vient naviguer dans les airs de la Flandre, se détachant de ces troupes nombreuses dont MM. Peyrou et Freycinet nous ont, dans leurs précieux ouvrages, peint les curieuses évolutions; mais celle qu'il faut signaler, qu'il ne faut oublier jamais, c'est la *plaintive Philomèle* qui, s'exilant en Syrie au tems des frimats (2), revole aux premiers jours sereins vers les bocages de la Sambre et de la Lys, et fait retentir de ses hymnes les grottes de la forêt de Nieppe et les profondeurs de l'antique forêt de Mormal.

Le département du Nord, en grande partie ravi aux eaux, est de toutes parts entouré par elles. Il est arrosé dans tous les sens par des rivières, des ruisseaux, des torrens, des fontaines, des lacs, des canaux. En quelques endroits les eaux sont au-dessus de la terre; et, pour garantir celle-ci des inondations, il a fallu construire des digues qui, sans cesse menaçant de se rompre, éveillent l'attention continuelle des magistrats et des citoyens; cette nécessité de veiller toujours a dû agir sur l'industrie et en être la première cause.

Les rivières sont au nombre de vingt-quatre, en comprenant celles qui portent à peine de petites barques pour le

qui, depuis un tems immémorial, y fait son séjour, et qu'on n'a pu parvenir à chasser des hautes cimes de la futaie qu'elle habite.

(1) Comment nommer autrement ces ailes de vingt-cinq pieds d'envergure que l'albatros déploie, et qui lui servent à parcourir l'immensité de la mer des Indes et de l'Océan pacifique.

(2) Ce qui surprend le voyageur, c'est de trouver le rossignol muet et sans voix durant tout le tems de son séjour en Afrique.

transport des légumes et des fruits que l'on cultive et qu'on cueille sur leurs bords (1). Les ruisseaux se comptent par

(1) L'Aa prend sa source à Bourth (Pas-de-Calais), entre à Watten dans le Nord, et se jette dans la mer à Gravelines. Une dérivation de cette rivière forme la haute et la basse Colme, qui passe à Bergues et se rend à Furnes.

L'Yser prend sa source à Rubrouck (Nord), et se jette dans l'Illeperlée en Belgique, après avoir passé par Wormhout, et reçu dans son cours sept ruisseaux ou becques.

La Pène naît dans les gorges de Cassel, et se jette dans l'Yser, près de Wilder.

La Lys a sa source à Lisbourg (Pas-de-Calais), devient navigable à Aire, entre dans le Nord à Thiennes, passe à Merville, Estaires, Armentières, borde le département jusqu'à Menin, en passant par Vervick et Commines, et va se jeter à Gand dans l'Escaut, après avoir reçu quatorze courans ou ruisseaux.

La Law naît dans le Pas-de-Calais, et se jette dans la Lys au-dessous de la Gorgue.

La Bourre naît à Borre (Nord), et se jette dans le canal d'Hasebrouck à Lamotte-en-Bois.

La Marque naît aux bois de Phalempin, et se jette dans la Deule à Marquette.

La Deule prend sa source à Carency (Pas-de-Calais), passe à Lille, ayant, au-dessus de cette ville, le nom de Haute, et, au-dessous, le nom de Basse-Deule, et va se jeter dans la Lys à Deulemont, après avoir été grossie par vingt ruisseaux, becques ou courans.

La Scarpe a sa source près d'Aubigny (Pas-de-Calais); navigable à Arras par le moyen des écluses, elle entre dans le Nord à Courcelles, passe à Douai, Marchiennes, Saint-Amand, et se jette dans l'Escaut à Mortagne, après avoir été grossie par sept courans principaux.

La Sensée naît à Éaucourt (Pas-de-Calais), entre dans le Nord à l'Écluse, et va se jeter dans l'Escaut à Bouchain.

La Gache prend sa source à Norceuil (Pas-de-Calais), et se jette dans la Sensée à Aubenchuel, au-dessous de l'ancienne abbaye du Verger.

L'Escaut prend sa source dans le département de l'Aisne, auprès de l'ancienne abbaye Saint-Martin; il entre dans le Nord à Ossa, passe à Cambrai, Valenciennes, Condé, sort de France au petit village de la Plaine, et se divise en deux branches, dont l'une tombe dans la mer à Flessingue, et l'autre, après avoir concouru à former le lac de Bierbos, va se jeter dans la Meuse à Dort, grossie dans son cours par dix-neuf ruisseaux, trois torrens, six rivières.

La Hayne naît à Binche (Belgique), et se jette dans l'Escaut à Condé.

La Trouille naît à Boussois (Nord), et se jette dans la Hayne à Mons.

L'Hogniau prend sa source dans la forêt de Mormal, passe à Sébourg, à Quiévrain, à Crispin, et se jette dans la Hayne au-dessous de Condé.

La Selle prend sa source à Moulins (Aisne), passe au Cateau, à Haspres, et se jette à Denain dans l'Escaut, alimentée par trois ruisseaux ou courans.

centaines ; les torrens sont au nombre de onze , qui sillonnent les vallées et ravagent les moissons (1).

Les lacs se trouvent surtout au nord du département ; les étangs se trouvent vers le sud. Les canaux se divisent en canaux de navigation , canaux de communication vicinale , canaux de desséchement (2). Toutes ces flaques ou tous ces cours d'eau abondent en poissons de toute espèce. Les truites

La Rhonelle et l'Escaillon prennent leur source dans la forêt de Mormal, passent à l'est et à l'ouest du Quesnoi, et vont se jeter dans l'Escaut à Valenciennes et à Prouvy.

La Sambre naît dans le bois de Cartignies (Aisne), passe à Landrecie (où elle devient navigable), ensuite à Maubeuge, sort de France à Jeumont, et se jette dans la Meuse à Namur.

Le Bazniau et le Bayart naissent et meurent dans le cinquième arrondissement ; elles se jettent dans la Selle, à Montay l'une, et près de Solesmen l'autre.

L'Herclain naît près d'Iruy, et se jette dans l'Escaut près du *Camp de César*.

La grande et la petite Helpe prennent leur source, l'une près d'Eppe-Sauvage, l'autre dans les étangs de Trélon, et se jettent dans la Sambre, la première à Noyelles, et la seconde au-dessous de Marolles.

Ces rivières, et les grands canaux du Nord, offrent dans le département un développement de navigation de cinq cent mille mètres.

(1) Le Torrent d'Ivuy, torrent de Nien, torrent de Navis ; quand ils roulent ensemble, l'Escaut, où ils se rendent, se déborde, et ses vallées sont inondées. Le Torrent du Bosquet, de Murcoing, de Metz en Couture, de Gouzeaucourt, de Raillencourt et de Sainte-Ole, d'Esvars et de Saint-Crépin.

(2) Les premiers sont au nombre de quinze : canal de Bourbourg, de Mardyck, de Dunkerque à Bergues, et de Dunkerque à Furnes, se prolongeant jusqu'à Nieuport, canal des *Moères*, canal de Neuf-Fossé ou de Saint-Omer, canal de Nieppe, canal d'Hazebrouck, de Préauvi, de la Bourre, de la Sensée ; canal des *Pestiférés*, qui sort de la Scarpe aux fortifications de Douai, et va se jeter dans la Deule au-dessous de l'écluse de jonction ; canal de la Bassée, qui se prolonge jusqu'à Béthune et Aire ; canal de Saint-Quentin, depuis la sortie du souterrain de Vendhuile et d'Honnecourt jusque dans les fossés de Cambrai ; canal de la Hayne, de Mons à Condé.

Il est question de joindre la Sambre à l'Escaut par l'Escaillon, et l'Oise à la Sambre par le Noirieux. Ce sera le complément d'une navigation intérieure qui n'a de rivale qu'en Hollande, et qui, dans son état actuel, lie déjà ensemble les mers du Nord, de l'Atlantique et de la Méditerranée. Nous parlerons des canaux inférieurs aux chapitres d'arrondissements dans lesquels ils se trouvent situés.

de l'Aa, de la Selle, de l'Escaut sont vantées par les Apicius du pays. L'alose de la Scarpe n'est pas moins renommée; le chabot ou cabot, dont la chair, comme celle du saumon, devient rouge dans l'eau bouillante, et constitue un aliment aussi agréable que sain, se trouve dans les eaux de la Sensée: Aristote (dont on ne déclinera pas l'autorité) disait que, pour prendre ce poisson avec facilité, il fallait frapper sur les pierres qui lui servent de retraite, et qu'à l'instant il s'élançait et se jetait étourdiment dans le filet du pêcheur.

La carpe, qui vit de préférence dans les eaux peu courantes, et qu'il y a trois ou quatre cents ans on ne connaissait que dans les parties méridionales de l'Europe (1), le barbeau, le goujon, le ciprin rouge, la tanche, l'anguille et le brochet (requin des eaux douces), sont communs en tous ces pays, et généralement ils y sont parfaits. L'épinoche, qui habite les ruisseaux, se montre, en quelques endroits, par bandes innombrables (2): c'est un des plus petits poissons connus. Sa chair est assez fade, et on ne l'apprête qu'en friture, avec le vinaigre et le persil; mais on peut tirer un meilleur parti de la pêche des épinoches, soit en les pressant au moulin pour en extraire de l'huile, soit en les répandant par milliers dans les champs où elles servent d'engrais, soit enfin en les donnant pour nourriture aux canards, aux oies, aux coqs d'Inde: ils s'en montrent tous très-friands.

Les routes de terre de première, seconde et troisième

(1) Ce fut Albert Ier, duc de Prusse, qui l'importa dans ses états en 1514. Pierre Maschal l'introduisit en Angleterre en 1560. Ce n'est que depuis ce temps-là qu'elle a été élevée en Danemarck, en Suède, en Hollande.

(2) On la trouve particulièrement dans les ruisseaux qui versent leurs eaux dans l'Escaut.

classes, parcourent dans le département des lignes qui, réunies, forment un total de 584,377 mètres (1).

Il est aisé de concevoir tout ce que ces voies différentes ouvertes au commerce peuvent lui donner d'activité. Il n'y a point ici de canton qui ne puisse être exploité commodément et de plusieurs manières. Il y a des voitures et des barques établies de tous les côtés. On peut, jour et nuit, se transporter et faire transporter ses marchandises, à peu de frais, sur tous les points; et pour peu qu'on ait le goût des affaires, on a bientôt trouvé, au milieu des richesses agricoles, manufacturières et commerciales qui couvrent ce pays, le moyen de faire valoir ses talents et de doubler ses capitaux.

(1) DÉNOMINATION de LA ROUTE.	LIEUX PRINCIPAUX où la route passe DANS LE DÉPARTEMENT.	LONGUEUR dans le DÉPARTEMENT.
1 ^o De Paris à Maubeuge et Bruxelles par Mons.	Avesnes, Maubeuge.	35,895.
2 ^o De Paris à Dunkerque.	Hazebrouk, Cassel, Bergues, Dunkerque.	53,873.
3 ^o De Paris à Lille et à Ostende.	Bonnavie, Cambrai, Douai, Pont-à-Marque, Lille.	93,667.
4 ^o Du Havre à Lille.	Séclin, Lille.	15,540.
5 ^o De Rouen à Valenciennes et à Mons.	Boursy, Cambrai, Bouchain, Valenciennes, Onnaing.	58,135.
6 ^o De Montreuil-sur-Mer à Mézières.	Cambrai, Cateau.	40,317.
7 ^o De Calais à Dunkerque et à Menin, par Bruges.	Gravelines, Dunkerque, Bergues, Texpoède.	34,807.
8 ^o De Saint-Pol à Lille et à Tournay.	La Bassée, Lille, Pont-à-Troisin.	33,289.
9 ^o De Lille à Boulogne.	Lille, Armentières, Bailleul, Cassel.	54,990.
10 ^o De Bouchain à Calais.	Lille, Armentières, Bailleul, Cassel.	27,963.
11 ^o De Châlons à Cambrai.	Bouchain, Douai.	
12 ^o De Marle à Valenciennes et Tournay.	Bonnavie, Cambrai.	6,744.
13 ^o De Valenciennes à Condé et à Gand.	Landrecie, Le Quesnoy, Valenciennes, St-Amand, Mande.	58,680.
14 ^o De Valenciennes à Maubeuge et à Philippeville.	Valenciennes, Condé.	18,124.
15 ^o De Douai à Arras.	Jallain, Bavai, Maubeuge, Coursolre.	42,351.
	Douai.	3,995.

Toutes ces routes sont pavées, moins 32,094 mètres, qui sont empierrés.

Les foires qui se tiennent dans le département sont au nombre de trois cent quatre-vingt; elles emploient, dans cinquante communes, six cents journées, sans parler des grands marchés qui ont lieu dans plusieurs villes deux ou trois fois par semaine, et des *petits marchés* qui se renouvellent tous les jours.

La bière, toujours amère et nauséabonde, faite avec de l'orge et du houblon, est d'un usage général dans le Nord (1). C'est la boisson habituelle du riche aussi bien que du pauvre; seulement le premier fait, à son dessert, apporter du vin choisi avec soin dans les crus de la Bourgogne, de la Champagne et du Bordelais, tandis que le second, le peuple des faubourgs et toute la classe ouvrière, se délecte avec ce genièvre qui devrait le réchauffer, et qui le tue. Les femmes ne boivent pas moins sec que les hommes, et dans la Flandre surtout, on les voit à l'estaminet aussi imperturbables que leurs maris; dans le Hainaut et le Cambresis, elles n'y vont guère que lorsqu'aux plaisirs de Bacchus, se joignent ceux de Terpsichore.

Le philanthrope sera charmé d'apprendre qu'en ce pays le peuple est logé et nourri de manière à ne pouvoir jamais mourir de froid ou d'inanition. On bâtit les maisons en pierres bleues vers le sud, en grès et en pierres blanches au centre, en terre et en colombages au nord, et en briques sur tous les points. Les couvertures sont en ardoises, en

(1) Dès le tems des Gaulois on buvait ici de la bière, et l'on faisait de l'hydromel. On mêlait de l'eau d'orge et du miel, et, pour obtenir ce dernier, on avait grand soin des abeilles. Au moyen âge on négligea leur éducation; mais, à la renaissance des arts, on s'occupa aussi des ruches: car tout se suit dans le bien comme dans le mal. A la fin du dix-huitième siècle, on comptait neuf à dix mille ruches dans la Flandre, le Hainaut et le Cambresis. Il n'y en a pas maintenant moins de douze à quinze mille.

Les moines, dans les tems reculés, et dans les provinces du nord, avaient cou-

tuiles , en paille ou en roseaux ; mais plus on avance dans le siècle , plus l'ardoise devient en usage , plus la paille est mise de côté. Autrefois les incendies étaient en ces contrées fort fréquens ; la malveillance y entraînait pour beaucoup. L'ouvrier dont on ne voulait pas élever à son gré le salaire , le fermier dont on augmentait les redevances , se vengeaient l'un et l'autre par ce moyen horrible qu'ils ont , depuis une vingtaine d'années , abandonné. Thémis s'est montrée rigoureuse , et des exemples faits partout , joints à de meilleurs principes jetés dans les transactions sociales , ont arrêté le cours de ces iniquités. Des brigades de pompiers établies sur tous les points , et les compagnies d'assurances , ont prévenu ou réparé ceux des maux de ce genre dans lesquels n'entraient plus pour rien la malignité de notre espèce.

Des observations faites avec patience , ont fait connaître les quantités moyennes de pain , viande , beurre et bière consommées dans le Nord par les habitans des campagnes.

Chaque individu mange.	450	livres de pain.	
Chaque fermier —	200	} livres de viande.	
Chaque domestique.....	150		
Le fermier —	100	} livres de beurre.	
Le domestique.	75		
Il est bu par. {	chaque fermier.....	250	} litres de bière.
	chaque domestique.....	125	

Dans les villes , ces quantités peuvent être doublées pour

tume de boire de l'hydromel aux jours de travail. L'abbé Théodemar écrivant à Charlemagne , lui raconte qu'en été son habitude est d'accorder quelques fruits à ses religieux , et que , lorsqu'ils sont occupés à couper les foin , il leur donne une potion au miel. Quelquefois on y mêlait des poudres d'herbes aromatiques. L'hydromel ainsi préparé se nommait *borgérase*. Les moines de Cluny l'appelaient *potus dulcissimus*.

les maîtres et les valets. Les artisans se nourrissent à peu près comme les fermiers, et de tout cela il résulte un état de choses qui est inconnu dans un grand nombre d'autres contrées du royaume. Il y a des provinces où les pauvres ne mangent pas par an, l'un dans l'autre, quinze à vingt livres de viande, et où ils ne boivent jamais que de l'eau.

Ici on a la prétention d'avoir de l'eau excellente, légère et faisant mousser le savon; mais le fait est qu'en **beaucoup** d'endroits il faut recourir aux citernes pour conserver de l'eau potable, et cela surtout est nécessaire vers les lieux voisins de la mer, ou situés dans les marécages.

On a écrit et répété que le département du Nord, quoique si fertile et si bien cultivé, ne pouvait pourtant nourrir sa population; qu'il n'exportait jamais de grains; qu'il en importait au contraire. Cette assertion, qui a été combattue, est difficile à vérifier. Nous croyons que si l'on voulait, au lieu de plantes oléagineuses, semer davantage de céréales, et qu'en outre si on faisait moins d'eau-de-vie de grain, on récolterait assez de blé pour se passer de ceux du dehors. Dans des tems de disette, les préfets ont pris des mesures qui tendaient à rétablir la balance et à calmer les inquiétudes; mais dans les tems ordinaires, on ne songe point à ces choses-là, et l'on fait bien: on laisse aller l'industrie où elle juge à propos de se porter; avec ses produits, elle trouve et au-delà de quoi se procurer les objets de première nécessité, et les échanges que cela occasionne donnent aux capitaux ce mouvement qui fait la fortune des empires.

Cependant, voyez donc un peu où nous menerait ce système poussé jusqu'à ses dernières conséquences: voyez tous les départemens ne cherchant que les graines qui font de l'huile, et négligeant celles qui font du pain; voyez l'accroissement de la population qui compliquerait cette hypo-

thèse et doublerait nos embarras, s'il arrivait que nos ports fermés, nos vaisseaux bloqués, ou les vents contraires, empêchassent les approvisionnements de nous venir des Échelles du Levant, de l'Afrique et de la Delaware.... On traite ces dangers de chimériques, et ce sont là des peurs paniques qui font rire nos hommes d'état; comme s'ils ne savaient pas mieux que nous que ~~pout~~^{peut} être tous les cinq ans, ou au plus toutes les *décades*, la France et l'Europe avec elle, réduites à leurs seuls produits, seraient menacées de la famine (1) !

Nous terminons là notre *exposé analytique* sur le département du Nord. Ce qui concerne les mœurs, les usages, les modes, trouvera sa place dans les chapitres d'arrondissements. Une description par masses n'eût point donné une idée suffisante des objets que nous avions à peindre. Notre manière, ainsi que nous l'avons dit en commençant, sera de faire juger des personnes et des choses par les détails, et de semer notre discours de citations et d'anecdotes qui, mieux

(1) On peut manquer de pain, mais on ne manquera pas de viande, si l'on en juge par le tableau suivant, qui offre la situation du département du Nord sous le rapport du nombre des animaux utiles :

Chevaux.	60,000.	Prix, de 300 à 500 fr.				
Race bovine. . .	<table><tr><td>{ bœufs. . . 500</td><td rowspan="3">} .. 167,000. { Une vache à lait vaut de 100 à 200 fr.</td></tr><tr><td>{ veaux. . . 36,000</td></tr><tr><td>{ vaches. . . 130,500</td></tr></table>	{ bœufs. . . 500	} .. 167,000. { Une vache à lait vaut de 100 à 200 fr.	{ veaux. . . 36,000	{ vaches. . . 130,500	
{ bœufs. . . 500	} .. 167,000. { Une vache à lait vaut de 100 à 200 fr.					
{ veaux. . . 36,000						
{ vaches. . . 130,500						
Anes et mulets.	6,000. *					
Moutons.	150,000.	Prix, de 15 à 36 fr.				
Porcs.	50,000.	— de 4 à 60 fr.				
Chèvres.	1,000.					
Volailles.	740,800.	— de 75 c. à 3 fr.				
Chiens.	90,000.					

* Aristote dit que de son tems il n'y avait point d'ânes dans la Gaule.

Le chancelier Duprat faisait engraisser des ânes pour sa table. Mécène avait fait la même chose à Rome.

que des définitions , atteindront le but que , dans ce livre , nous avons dû nous proposer : celui de transmettre au lecteur , sans pourtant lui causer d'ennui , les notions que nous avons acquises , et d'éviter la sécheresse sans négliger l'utilité (1).

(1) La tâche que nous nous sommes imposée a des difficultés que nous n'avions pas d'abord aperçues. Ces difficultés naissent surtout de l'état présent des esprits : ils sont dans une sorte de défiance qui les rend peu propres aux communications officieuses. Les hommes qui devraient aimer à se rapprocher et à s'entr'aider , se fuient au contraire , et s'isolent. On dirait qu'ils ne savent ni ce qu'ils doivent taire , ni ce qu'ils peuvent révéler. Il y a comme un pouvoir occulte qu'ils redoutent , qui les effarouche , et qui arrête sur leurs lèvres les effusions dont leur cœur a besoin.

Nous sommes le plus souvent parvenus à vaincre ces obstacles , et nous avons recueilli des renseignemens fort innocens d'ailleurs , mais qu'on n'avait pas moins refusé au premier moment de nous donner. Nous redirons tout ce que nous avons appris : nés avec la révolution , tous tant que nous sommes attachés à la composition de cet ouvrage , notre ame s'est nourrie , dès le berceau , d'idées de liberté qui ne nous abandonneront qu'à la mort. Nos vues sont généreuses , nos vœux désintéressés. Nous espérons que les sentimens qui nous guident obtiendront grâce pour nous devant les censeurs les plus ombrageux , devant les juges les plus prévenus ; mais après tout , qu'ils se courroucent ou qu'ils s'apaisent , nous n'en poursuivrons pas moins notre travail , forts de la pureté de nos intentions , assurés de la protection des lois , et jaloux de jouir de la plénitude de notre droit naturel , non-seulement de penser , mais d'exprimer hautement ce que nous pensons.

ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE.

C'EST ici qu'on admire l'homme , et que l'homme ensuite fait pitié. On l'admire pour sa patience , ses travaux et son industrie ; on le plaint pour sa condition , sa mauvaise santé , ses fatigues. Quand il y a tant de pays de France où à peu de frais il vivrait heureux sur un sol ferme , en un air pur , il reste en ces marais pestilentiels , toujours luttant contre les eaux , et toujours reprenant le matin l'ouvrage abandonné la veille , sans espoir d'arriver jamais à rien de stable et de complet.

L'homme s'établit sur un terrain mobile , semblable aux bogs de l'Irlande (1) ; il le dessèche , le cultive ; il élève des digues d'un côté ; de l'autre , il creuse des canaux : et quand il se croit en sûreté , voilà les marais qui s'irritent , les flots se soulèvent et s'élancent , les dunes , les barrières sont franchies , l'Océan ressaisit sa proie , et détruit , en quelques momens , les ouvrages de plusieurs siècles.

Un mal qui sera long-tems irrémédiable , c'est la rivalité qui existe entre les ingénieurs militaires et les architectes civils. Ceux-ci , pour féconder l'industrie , sont enclins à braver toutes les règles de la défense des frontières ; ceux-

(1) D'Autrun à Bellymena , la route est tracée au milieu d'un sol humide , auquel les habitans ont donné le nom de *bogs*. Ce sol est formé d'une terre meuble , recouverte et mélangée de feuilles et de racines pourries , que les pluies , les brouillards et les évaporations de l'Océan empêchent de prendre de la consistance. Lord Kames , dans le comté de Sterling , est cependant parvenu depuis quelques années à rendre à l'agriculture quelques-unes de ces terres , quelques-uns de ces bogs dont il est possesseur.

là, pour montrer leur génie, sont portés à sacrifier, comme à plaisir, tous les travaux qui favorisent l'agriculture. C'est en vain qu'en tems de paix on convient de quelques accommodemens; dès que la guerre est déclarée, tous les liens se rompent, et la destruction arrive, ou par ceux qui se disent alliés, ou par ceux qui sont franchement ennemis.

Ces alternatives de dessèchement et d'inondation, de succès et de revers, de bénéfices et de pertes, se sont vues depuis les Celtes et les Morins jusqu'à nos jours. Les Romains habitèrent ce pays et y firent des travaux d'assainissement. On retrouve encore de leurs routes qui traversent l'arrondissement dans les deux sens, du sud au nord, de l'est à l'ouest; de Cassel à Mardyck, d'Hondschoote à Pitgam. Les pavés sont doubles, posés l'un sur l'autre, ce qui explique la solidité de ces chaussées que, sous la première race des rois francs, Brunehaut fit réparer, expiant ses crimes par des bienfaits, plus encore que par son supplice. Sous la seconde race, Charlemagne, qui en fut le chef, fut le seul aussi qui s'occupa de grands travaux d'utilité publique, c'est-à-dire, qui voulut mettre sa gloire à l'abri de la reconnaissance des peuples. Il répara le tort que le règne des *Fainéans* (1) avait fait à la Flandre; mais ses successeurs, s'épuisant dans leurs haines de famille, oublièrent les nations qu'ils étaient appelés à gouverner, et permirent aux flots de la mer de submerger les vallées de l'Yser et de l'Aa.

Philippe d'Alsace vint à son tour : comte de Flandre et d'Artois, il voulut mettre en valeur ses domaines; et, au douzième siècle, il traita avec les moines de l'abbaye d'Aire, qui rétablirent les choses sur le pied où elles étaient avant

(1) Rois malheureux qui n'avaient que deux occupations toujours les mêmes : aller à la messe, aller à la chasse !

l'invasion des Normands. Toute la partie occidentale , comprenant la châtellenie de Bourbourg , fut desséchée , et les conquêtes de l'agriculture , gagnant de proche en proche , il arriva un moment où tout le pays fut sauvé des eaux et sillonné par la charrue.

A la partie orientale , près d'Hondschoote , sont deux lacs , l'un plus grand , l'autre plus petit , couvrant ensemble un espace de près de trois mille hectares , et que l'on désigne sous le nom de *moères*. Ces lacs furent taris par les soins de Cœbergher , simple particulier flamand qui ne jouit pas long-tems de son ouvrage , et qui , voyant par le siège de Dunkerque , en 1646 , ses écluses brisées , ses terres inondées , sa fortune anéantie , se laissa mourir de chagrin.

Dix fois on a recommencé l'ouvrage qu'il avait entrepris. Louvois et Colbert s'associèrent , en 1669 , pour le dessèchement de ces *moères* ; après eux , le marquis de Canillac et la marquise Desmaisons eurent , en 1716 , une concession pour le même objet ; mais ni eux , ni leurs sous-traitans , ne purent atteindre le but proposé. Le général d'Hérouville fut plus habile sans être plus heureux ; car il parvint à dessécher les lacs , et à mettre les terres en pâtures et en jardinage ; mais , en 1748 , le traité de Versailles renversa toutes ses espérances. Le comblement des écluses par lesquelles les eaux s'écoulaient , fut réclamé par nos ennemis , accordé par nos plénipotentiaires , et d'Hérouville , qui s'était cru millionnaire , mourut insolvable : mutation fréquente dans la fortune de ceux dont la position dépend du caprice des cabinets.

Les *moères* , malgré ces désastres , excitèrent l'envie de tous les spéculateurs. Les Hollandais fournirent des fonds pour reprendre les travaux ; mais leurs agens , comme les autres , échouèrent , et la prudence batave fut compromise

dans une opération qui offrait sans cesse quelque difficulté nouvelle. Un Anversois, nommé Vaudermey, leur succéda : les mesures qu'il prit étaient excellentes et la réussite allait couronner l'œuvre ; mais il fut contrarié par l'inexpérience présomptueuse d'un intendant de la province. Tout son système fut renversé, et il mourut à l'hôpital, tandis que celui qui causait sa ruine, s'élevait de faute en faute jusqu'aux plus hauts rangs de l'administration. Tous les intendans de ce tems-là n'étaient pas des Turgot, ce qui ne les empêchait pas souvent de devenir, comme lui, ministres.

Enfin, après vingt tentatives, l'affaire tomba entre les mains d'une société de cultivateurs qui, sans bruit, sans éclat, sans étalage, enlevèrent les eaux, firent sécher les terrains, enclorent, semèrent et plantèrent. A la tête de l'association, furent placés les frères Herwin, dont l'un est devenu sénateur, comme au tems des Cincinnatus, et est aujourd'hui pair de France. Poursuivant son entreprise avec persévérance, cette société ose assurer qu'elle en viendra à son honneur, et qu'elle fera une *terre promise* de ces lacs qu'on aurait pu, en un tems, comparer à la *mer Morte*; car tous les arbres périssaient sur ses bords, et toutes les plantes, comme toutes les femmes, y étaient pâles et flétries (1).

Un fait est prouvé : la pente est suffisante pour que l'eau des moères tombe dans la mer. Toutes les fois donc que les puissances civiles et militaires s'entendront pour autoriser une communication directe de l'une à l'autre, la possibilité du dessèchement sera manifeste ; mais le travail deviendra

(1) Les vents et les miasmes causent dans ces contrées aux enfans des dissenteries rebelles, aux femmes des hydropisies difficiles, aux hommes des apoplexies sans remède.

impraticable, quand ces deux pouvoirs, brouillés entr'eux, fermeront cette issue, et feront refouler les eaux vers la terre, les canaux et les lacs.

Dans l'état actuel, l'arrondissement se divise en pays de bois, pays d'eau, pays de sable. Le premier, le plus au sud, a des vergers et des clôtures, des plantes, des fleurs de toute espèce; le sol y est d'une argile jaunâtre; les habitants y sont plus robustes que sur les autres points de l'arrondissement. Le second, qui occupe le centre, est bas, humide, marécageux: c'est le pays aux moères et aux *watteringues*, aux prairies, aux canaux et aux fièvres; la terre y est noire et tourbeuse; on y voit des plantes aquatiques, une population malade, quoique toujours fort occupée (1). Le troisième, le pays de sable, est sur la lisière des mers; un peu élevé, sorti des eaux, il est tourmenté par les vents; la culture, en quelques endroits, a vaincu son aridité et fertilisé le gravier des landes; mais l'homme y vit dans une agitation perpétuelle entre les labeurs de la terre et les périls toujours renaissans de la pêche et de la navigation.

Les poissons qu'on prend sur la côte sont la morue, le merlan, la merluche et tout le genre *gade*, dans lequel on comprend l'églefin; que les matelots nomment l'*aigrefin*, moins gros et moins blanc dans ces parages que dans les mers de Surinam, où il se retrouve également. Le cabillaud

(1) Le nom de *watteringues* est celui qu'on donne aux travaux faits continuellement pour dessécher le pays, et le maintenir en état de culture. On a coupé le territoire par trois ou quatre cents fossés de différentes largeurs, qu'on passe sur cinq à six cents ponts ou ponceaux, et dont les eaux sont retenues ou lâchées par deux ou trois cents vannes ou écluses. Il y a de ces fossés qui ne servent qu'à l'écoulement des eaux; d'autres plus larges, plus profonds, qui prennent le nom de canaux, et qui, rendus navigables, servent au transport des denrées ou à la défense des places. Une administration spéciale est formée, et un impôt particulier est levé pour l'entretien de ces travaux, sans lesquels périrait la Flandre.

du Nord a la chair délicate. L'écrevisse et la sauterelle de mer forment la base de ce qu'on nomme le *coquillage*. Les moules communes sont d'une grande ressource pour la nourriture du peuple. Pour les officiers, les étrangers, les négocians et les gros fermiers, on fait venir des huîtres d'Ostende et d'Angleterre; mais on ne les a pas toujours plus fraîches et meilleures qu'à Paris.

La pêche n'occupe, comme on le pense bien, que les habitans de la côte. L'industrie de la plus grande portion de l'arrondissement se tourne vers l'amélioration des terres, la nourriture des bestiaux et le commerce des produits agricoles. Trois cent mille hectolitres de grains de toute espèce se vendent, année courante, sur les marchés de cet arrondissement. Les chevaux flamands, les vaches flamandes, les moutons flandrins, de formes colossales, doivent leur réputation à la qualité des races de ce pays-ci. On fait venir parfois des poulains de l'Artois, qu'on met au vert et qu'on engraisse, pour les revendre aux foires de Valenciennes et de Wissaut (1). De même, on achète au loin des génisses maigres, certain qu'on est de les voir se refaire promptement et acquérir de la valeur dans les herbages où on les conduit : on les y laisse nuit et jour, jusqu'au tems des fortes pluies et de la neige.

Ce pays, qui faisait partie de la Flandre maritime, se nommait *le Franc*, il y a deux ou trois cents ans, lorsqu'il fut cédé à Louis XIV par le traité des Pyrénées (2).

(1) On vend également à ces foires beaucoup de poulains originaires de Flandre, que l'on mène à l'engrais dans les pâturages de Normandie.

(2) L'arrondissement contient soixante-quatorze mille hectares métriques, et il formait, en 1790, le district de Bergues. Ce district avait sept cantons, dont les chefs-lieux étaient Gravelines, Dunkerque, Hondschotte, Ekerbeck, Watten, Bergues et Bourbourg. L'arrondissement communal actuel a conservé les sept can-

Deux siècles auparavant encore, et dans les dernières années du quatorzième siècle, il apprit ; à ses dépens, à connaître la fureur des guerres de religion, si l'on peut de ce nom appeler ces querelles, plutôt impies, que suscitérent, dans le nord et le midi, les papes Urbain VI et Clément, élus tous deux, par des conclaves rivaux, pour succéder aux prérogatives du Saint-Siège, et entre lesquels se partagèrent les rois et les peuples de l'Allemagne et de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre, de la France.

Pour se faire des partisans, les deux pontifes semèrent à pleines mains les pardons et les indulgences. De plus, et pour vaincre l'indifférence des incrédules, chaque pape, dans les provinces qui se pliaient à sa domination, ordonna la perception d'une dîme dont le produit fût dévolu aux barons, chevaliers et hommes d'armes qui combattraient pour la sainte cause, et partiraient pour ces croisades, plus méritoires que celles d'Égypte et de Syrie.

Les Anglais, tous urbanistes, et parmi lesquels la ferveur était grande, se divisèrent en deux bandes : l'une, sous le commandement du duc de Lancastre, dut aller en Castille, et notre devoir, non plus que notre dessein, n'est pas de la suivre si loin : c'est de l'autre qu'il doit être ici question. Cette seconde et pieuse cohorte était conduite par l'évêque de Nordwich qui, nouveau Pierre-l'Ermite, partit de Lon-

tons ; mais plusieurs chefs-lieux ont été déplacés, et la population, qui est portée à quatre-vingt-onze mille âmes, se répartit entr'eux de la manière suivante ; savoir :

Dunkerque.	{	est. 16,600	} 91,000.
	{	ouest. 13,300	
Hondschoote.		13,500	
Bergues.		15,300	
Bourbourg.		11,200	
Gravelines.		5,400	
Wormhout.		15,700	

dres accompagné de seigneurs bannerets, parmi lesquels on distinguait les sires Hue Calverly, Thomas Trivet, Guillaume Elmham, de Châteauneuf, Raymond de Marseu, Guillounet de Pau : ces trois derniers d'origine gasconne (1). Cette troupe descend à Calais, et de là se porte sur Gravelines qui, mal gardée, mal défendue, est prise et livrée au pillage. L'armée se présente devant Dunkerque ; la garnison veut résister ; neuf mille Flamands sortent hors des murs, mais ils sont battus près de Mardyck, et leur ville est à son tour capturée et incendiée. L'évêque pousse jusqu'à Furnes et Ypres, et ravage tous ces cantons pour la plus grande gloire du ciel.

Cependant, cette Flandre qu'on désolait devait, à la mort de Louis de Mâle, qui en était le souverain, retomber entre les mains de son gendre, Philippe-le-Hardi, fils du roi Jean et duc de Bourgogne. Or, Philippe était l'un des guides et tuteurs de Charles VI, roi de France, encore en sa minorité. Il employa, à la délivrance de son héritage, la puissance de son pupille, qui joua, en cette occasion, le rôle du singe qui tire les marrons du feu (si l'on ose pour tels personnages user d'une telle comparaison).

Une formidable armée française s'avance contre l'évêque de Nordwich qui, aux premières nouvelles de cet incident, quitta le siège d'Ypres, et, se retirant sur les derrières, laissa à ses lieutenants à se démêler comme ils pourraient du mauvais pas où il les avait engagés.

Calverly, Trivet, Elmham, abandonnant leurs conquêtes, ne songent plus qu'à faire une retraite, la plus prompte et la moins périlleuse possible. Ils reviennent par Cassel, Bergues et Bourbourg, où successivement ils font mine de vou-

(1) Trois ou quatre mille hommes les suivaient, et parmi eux nombre de prêtres ; la chose, en effet, intéressait l'Église principalement.

loir se défendre, et d'où ils sont tour à tour délogés (1). Enfin, ils arrivent à Gravelines, et, sortant de Flandre par la même porte qu'ils étaient entrés, ils ne laissent après eux que ruines et que morts, que cendres et désolations.

La guerre était horrible alors : chacun y apportait sa mise et voulait en retirer sa part. On n'y connaissait de loi que la colère ; de frein que la cupidité. Si l'on épargnait ses prisonniers, c'était pour leur imposer de fortes rançons qui n'avaient pour base que le caprice. C'était le droit de la guerre des Grecs et des Romains, devenu plus cruel chez les Francs, les Goths, les Germains ; droit affreux que l'homme s'arrogea, et ensuite les gouvernemens ; que le christianisme n'avait pas suffi pour adoucir et modérer, mais dont la philosophie, en hâtant les progrès de la civilisation, a commencé de régler l'exercice, et cherche par tous les moyens à resserrer encore les limites (2).

DUNKERQUE (3).

Au dix-septième siècle, vivait un ermite auquel la légende

(1) Mauvais succès passa toujours pour trahison. Les capitaines anglais furent réprimandés du roi Richard ; et deux d'entr'eux, Elmham et Trivet, accusés d'avoir vendu Gravelines au roi de France, furent enfermés à la Tour de Londres, et n'en sortirent qu'à la paix.

(2) A Bourbourg, dans cette excursion des Anglais, un pillard de cette nation monta, dans l'église de Saint-Jean, sur l'image de Notre-Dame, et voulut lui enlever son auréole qui était d'or. Il tira avec tant de violence que la tête de la statue se détacha, et que le voleur tomba avec elle sur le pavé où il resta mort. Ce fait, ou plutôt ce miracle, fit grand bruit dans toute la contrée, et tourna au profit de la morale. On laissa les églises en paix quand on vit qu'il y avait du danger à exercer ses rapines. Pour nous, qui ne révoquons point en doute ce que la tradition et l'histoire ont également consacré, nous ne voulons qu'en tirer cette conséquence : c'est que le ciel et que les saints savent très-bien, sans nos lois profanes, se venger eux-mêmes, quand ils le veulent, des larrons et des sacrilèges.

(3) Chef-lieu de sous-préfecture, à 68 lieues de Paris par Amiens et Saint-Pol.

a donné le nom de saint Éloi. Avec les dons de quelques fidèles , aidé de leurs bras et de leur secours , il bâtit au milieu des dunes une chapelle d'abord petite , et qui , depuis , fut agrandie (1). Ce saint lieu , au milieu des sables , battu des flots et des tempêtes , attira la vénération des matelots. On sait qu'au moment des orages , les marins sont tous très-dévots. Sur la mer du Nord , souvent agitée , il y avait de fréquens naufrages. L'église des Dunes voyait accourir un grand concours de femmes qui venaient implorer le salut de leurs maris ; de maris qui venaient remercier Dieu de les avoir réunis à leurs femmes. Autour de l'église se bâtirent des cabanes ; ces cabanes s'embellirent ; le nombre s'en augmenta ; l'affluence fit naître le commerce ; le commerce amena la richesse ; la richesse attira les voleurs. Pour se défendre contre leurs rapines , on éleva une enceinte de bons murs. Cette construction eut lieu en 960 , sous Baudouin-le-Jeune , comte de Flandre. En 1322 , Robert , dit de Cassel , y fit ajouter un château qui fut démoli dans une révolte. Robert-de-Bar , qui vint ensuite , fit faire une enceinte nouvelle , qu'on voyait encore il y a cent cinquante ans. La Flandre étant échue à l'Autriche , Charles-Quint fit construire , en 1538 , à Dunkerque , une citadelle pour défendre le port : on n'en trouve plus aucuns vestiges. Après Charles-Quint , la ville passa à Philippe II , aux Espagnols.

Les Anglais croisaient dans ces parages : déjà possesseurs de Calais , ils voulaient aussi avoir Dunkerque , et en effet ils

et à 77 lieues par Lille et Bailleul , 19 de Lille , 5 de Gravelines , 10 de Calais , 2 de Bergues , 7 de Cassel , 5 de Furnes , 4 d'Hondschoote , 5 de Bourbourg , 10 d'Hazebrouk , 9 de Saint-Omer , 9 d'Ostende , 18 de Gand , 5 de Nieuport.

— Longitude , 20 deg. 2 min. 23 sec. — Latitude , 51 deg. 2 min. 4 sec.

(1) « Les dunes sont des monticules de sable que la mer rejette , et qu'on trouve presque partout sur ses bords. »

s'en rendirent maîtres (1). Le maréchal de Thermes les en chassa en 1558 ; mais la France restitua le port à l'Espagne par le traité de Cateau-Cambresis. En 1646 , le duc d'Enghien (depuis le *grand Condé*), soutenu par l'amiral hollandais Martin Tromp , assiégea Dunkerque et la prit en dix-huit jours , malgré la résistance vigoureuse du marquis de Leyde , gouverneur.

L'excellence de la position militaire et maritime de Dunkerque , en faisait comme un point de mire en butte à toutes les attaques , et l'objet de tous les désirs. Retombée entre les mains des Espagnols , par suite de nos troubles intérieurs , et du peu de patriotisme des grands qui passaient à l'ennemi pour combattre le roi et la France , elle se vit assiégée de nouveau , et craignit pour sa ruine entière. Condé était à cette époque dans l'armée de don Juan d'Autriche. Turenne , qui avait eu ses jours d'erreur , se battait cette fois pour le pays qui l'avait adopté ; et , par une singularité remarquable , c'était cependant au profit des Anglais qu'il allait vaincre.

Charles I^{er} avait péri sur l'échafaud. C'était Cromwell qui lui avait fait trancher la tête , et qui , s'emparant des forces britanniques , remplissait le monde du bruit de ses exploits. L'Espagne et la France briguèrent son alliance. Ce fut la France qui l'emporta par les concessions qu'elle consentit à faire. Dunkerque manquait à Cromwell. L'Angleterre , qui avait eu cette ville en sa possession et qui l'avait perdue , voulait la ressaisir , espérant bien l'attacher désormais plus

(1) De tout tems leur méthode a été de s'emparer des points principaux sur les côtes , et de maîtriser par là le pays. Ils ont acquis de cette manière une quantité innombrable de *postes* qu'ils entretiennent à peu de frais , et par le moyen desquels ils font le commerce de toutes les nations. Cette politique vaut mieux que celle qui tend à conquérir des continens que l'on ne conserve qu'à grand' peine , et qui coûtent des sommes énormes par leur vaine occupation.

long-tems à sa fortune. Un traité fut passé le 9 avril 1657, où tout fut convenu en ce sens. L'exécution suivit de près ce marché. Six mille Anglais furent mis à la disposition de la France, et Louis XIV alla les recevoir à leur débarquement. Sans délai, on marche à l'ennemi. Turenne, qui dirigeait l'attaque, étonne les Espagnols par la rapidité de ses mouvemens. Condé jugea au premier coup-d'œil de la perte de ses maladroits alliés. Il dit au duc d'Yorck : *Avez-vous jamais vu une bataille perdue ?* — *Non*, répondit le prince. — *Eh bien ! vous allez en voir une.* La prédiction ne tarda pas à se réaliser. Les Espagnols furent culbutés ; Turenne fit entrer Louis XIV triomphant dans Dunkerque, mais ce ne fut que pour un moment. Le roi, en vertu des articles signés, échangea ce port contre celui de Mardyck, que les Anglais avaient, l'année précédente, pris *pour otage*, et qu'ils rendirent aux troupes françaises, quand celles-ci leur remirent Dunkerque.

Louis XIV, jeune encore, n'en sentit pas moins dès ce tems-là le désavantage de l'échange et la honte du traité qu'on lui avait fait accomplir. Il médita dans son ame le retour de ce port à la couronne ; mais, pour donner suite à ces desseins, il fallait attendre la mort de Cromwell. A peine la nouvelle en fut-elle arrivée à Saint-Germain, que Louis, dont le cœur était ulcéré par le souvenir de la triste cérémonie de la dépossession, fit négocier par Colbert pour rentrer par force ou par ruse dans la jouissance d'un bien qu'il importait tant à la France de ne pas abandonner à sa rivale. Si le roi se fût adressé à Louvois, les moyens de force eussent prévalu ; mais Colbert avait la ressource de l'or qu'il employait plus utilement que son collègue n'employait l'épée. Des économies sagement faites par ce ministre populaire, mirent Louis XIV en état de racheter Dunkerque pour cinq

millions, du roi Charles II, prince léger, qui avait besoin d'argent pour ses maîtresses. Le roi légitime vendait ce que l'usurpateur avait conquis. Mais Hyde, son chancelier complaisant et prodigue, bien différent de Colbert, et qui, en cette circonstance, avait été négociateur intéressé ou insouciant, fut chassé; d'après les remontrances du parlement d'Angleterre qui, plus d'une fois, exerça cette utile influence sur le sort des favoris de ses rois : favoris trop souvent aussi insolens qu'incapables.

Ce système d'acquérir à prix d'or les villes fortes, qu'on ne pouvait avoir par les armes, s'est plus d'une fois renouvelé depuis. A peine Louis-le-Grand eut-il Dunkerque en sa puissance, qu'il en voulut agrandir le port et augmenter les fortifications (1). Des travaux immenses furent entrepris, des sommes énormes dépensées; l'Angleterre prit l'épouvante, et, sur le déclin d'une gloire qui avait tant excité sa jalousie; elle exigea le comblement d'un port qui devait, à cette époque, faire la base essentielle du système de défense maritime dans lequel entraient déjà Toulon, Rochefort, Brest, et qu'aurait plus tard complété Cherbourg.

Le traité portait ordre de démolir; mais on comprend que nos ingénieurs n'y mettaient pas un grand courage. Ils

(1) Louis XIV fit une seconde fois son entrée dans la ville, précédé de l'Estade, qu'il en avait nommé gouverneur, et de Faulconnier, bourgmestre, qui, le cœur tout français, avait hâté le départ de la garnison anglaise, en donnant de l'argent de sa bourse aux officiers.

Faulconnier reçut le titre de grand-bailli et une chaîne d'or avec le portrait du roi, que l'on conserve précieusement dans cette famille. Son fils, Pierre, qui succéda à son père dans la charge de grand-bailli, fit une description historique de cette ville.

Bonaparte, premier consul, visita Dunkerque en l'an XI (1803). Monté sur un canot, il alla en rade, et devant lui un corsaire français amena une prise anglaise. Il y avait encore loin de là à Sainte-Hélène.

trânaient leur honte en longueur , et attendaient une circonstance qui arrêtât ces destructions. L'Angleterre, instruite de ces retards , fit elle-même , par ses ouvriers , couler un batardeau à l'entrée du port , et en interdit ainsi l'entrée aux gros bâtimens.

Louis , sous prétexte de procurer de l'écoulement aux eaux des environs de Dunkerque , commença à faire creuser au fort de Mardyck , à deux lieues de la ville , un long canal qui devait aller rejoindre l'ancien port , et qui , dans un développement de trois mille toises , destiné à recevoir les vaisseaux du plus fort tonnage , offrirait au besoin un asile à la marine royale , et tiendrait lieu du bassin qu'il avait fallu abandonner.

Un camp de vingt-cinq bataillons avait été formé pour creuser rapidement ce canal : sage emploi des bras de l'armée , et qui était renouvelé des Romains. Quelles ressources on aurait ainsi pour les grandes entreprises des ponts , des routes et des chaussées , si l'on imitait ces exemples , et si l'on trouvait dans les chefs des corps , comme dans les soldats , ce dévouement et cette soumission qui signalaient l'époque vers laquelle nous reportons nos regards !

Mais Amsterdam , ainsi que Londres , furent trop bien averties de ces opérations de Mardyck. Les amirautés ennemies reconnurent trop clairement les avantages que la France devait retirer de ces ouvrages , pour souffrir qu'ils fussent consommés. Elles exigèrent de Louis XIV, et plus tard aussi de Louis XV, qu'ils renonçassent à ces travaux. Cette suspension fut consentie formellement par les traités ruineux d'alliance passés à La Haye et à Versailles. On voit les restes de ce canal sur la route de Dunkerque , à la grande Synthe et à Gravelines. Les eaux qui n'ont plus de cours , forment un marais qui rend malsaines toutes les habitations voisines.

Mais que faisaient aux puissances maritimes la santé de nos citoyens et les pertes de notre trésor ? Elles avaient obtenu l'abaissement de notre orgueil et la réduction de nos forces : leur objet n'était que trop bien rempli. La reine Anne, entrant au parlement assemblé, commença ainsi son discours : « Je n'ai point de conquêtes à vous annoncer, mylords et » messieurs ; mais le port de Dunkerque est écrasé ! » Qu'on juge, par ces mots, de la terreur que cette ville causait à nos rivaux. Depuis 1140, le port jouissait de toute franchise. On y voyait de toutes parts arriver, sans être sujets à la douane, les navires de toutes les nations. La fraude y était fort active, et beaucoup de marchandises prohibées entraient en France sans payer aucun droit au fisc (1). Mais ce tort, si c'en était un, se trouvait bien au-delà compensé par les exportations et par une autre contrebande qui tournait tout entière à notre profit. Dunkerque est en face de la Tamise ; du port, on voit par le beau tems l'embouchure de la rivière ; quand le vent était favorable, il partait, à marée descendante, une infinité de bâtimens de toutes grosseurs qui s'élançaient vers l'Angleterre, et lui portaient, malgré ses garde-côtes, tous les produits de notre territoire, de nos manufactures ou de nos colonies. Les smogleurs anglais nous aidaient eux-mêmes à faire ce trafic ; et puisque, dans nos siècles démoralisés, tous les moyens sont bons pour affaiblir ses ennemis, celui-là était plus sûr que les autres pour offenser un gouvernement qui fait reposer toute sa force dans

(1) Le carnaval était surtout le tems de la fraude. Sous le masque, et à l'aide des divers déguisemens, on faisait passer toutes sortes de marchandises. Le costume qui se prêtait le mieux à ce genre de spéculation, était celui de Polichinelle. Il y en avait par centaines, et le ventre ou le dos de la plupart d'entr'eux était un riche magasin pour tous les objets prohibés. Il en reste encore quelque chose, et le carnaval de Dunkerque pourrait être cité aussi bien que l'est le carnaval de Venise.

les intérêts de son commerce. Albion était blessé au vif. Quinze cents navires entraient à Dunkerque ou en sortaient tous les ans. Les bénéfices n'étaient pas évalués à moins de trente millions, dont les deux tiers étaient pris sur Londres.

Ce fut là ce qui causa cette haine que les whigs, aussi bien que les thorys, vouèrent au port qu'avait vendu Charles, et que la reine Anne fit combler. Un commissaire anglais, vrai despote, argus incommode, veillait nuit et jour sur nos démarches, et régnait d'une manière absolue sur tous les mouvemens du port. On ne pouvait y poser une pierre, y planter un pieu, y recevoir ou y lancer un canot sans son visa et sa permission. Ces vexations ne cessèrent qu'à l'époque de la guerre d'Amérique : l'Angleterre alors perdit de sa prépondérance, la France reprit de la vigueur ; le *commissaire-geolier* de Dunkerque, moins soutenu, eut moins d'impudence ; les habitans, moins surveillés, furent aussi plus entreprenans ; de fortes marées avaient ébranlé le batardeau, gage de notre asservissement ; la main des hommes aida à l'impulsion donnée par les flots ; ce fut un coup de vent d'équinoxe qui rendit à Dunkerque ses issues et sa liberté, et la paix de 1783, signée et dictée par Louis XVI, effaça pour toujours les clauses humiliantes des traités de La Haye et d'Utrecht.

Cependant le trésor épuisé, à la fin du dix-huitième siècle, ne permit point de reprendre les grands travaux du port de guerre. Dunkerque resta donc seulement un port marchand qui, privé de sa *franchise* par les *nivellemens* souvent bien entendus, mais quelquefois inconsiderés de la révolution, ne fit plus aux Anglais le mal qu'ils en avaient précédemment souffert. Les bâtimens, soumis à des droits inaccoutumés, évitèrent ce port et cinglèrent vers la Hollande, qui hérita de notre commerce interlope et des immenses avan-

tages que la Flandre avait apportés en dot à la France après les avoir possédés seule pendant des siècles (1).

Deux grands bassins magnifiques (2), situés à l'arrière-port, furent et sont encore sans emploi. De vastes magasins restèrent vides, et la barrière en est encore fermée. Des forts défendaient les approches de la côte : le fort Risban, la batterie de Revers, le fort Blanc ; ces deux derniers ont disparu ou sont en ruines ; mais le Risban est encore debout, et de grands travaux ont été ordonnés par la loi du 20 juin 1821, pour la restauration du port de Dunkerque, toujours considéré comme port de commerce. Un emprunt de trois millions a été autorisé, remboursable en annuités fournies concurremment par le trésor, la ville et le département ; l'emploi de cette somme était applicable, 1° à la restauration du pont de la citadelle et de l'écluse dite de *Bergues* ; 2° au dévasement du port ; 3° à la construction d'une estacade en charpente, de quais en maçonneries, et d'un bassin de retenue d'eau avec des écluses de chasse.

La direction de ces travaux a été confiée à M. Cordier, ingénieur en chef du département. Déjà le pont de la citadelle a été redressé et mis dans l'alignement de la rue qui, de la place d'armes, conduit au port. L'écluse de *Bergues* n'avait pas été réparée depuis 1793 : on a refait à neuf les abords et les portes. La double estacade est fort avancée ; on va à une demi-lieue en mer sur une route de planches et de madriers, qui, rompant les lames et les vagues, et garantissant les vaisseaux des vents de l'est et du couchant, leur facilitent l'entrée du port et en diminuent les dangers.

(1) La Hollande avait hérité aussi de notre commerce de tabac, qui était énorme à Dunkerque, quand la fabrication était libre, mais qui fut enlevé à cette ville quand on établit le monopole.

(2) Celui de construction et celui de gréement des vaisseaux.

Le dévasement n'a pas été poussé avec autant d'activité que les autres ouvrages , parce qu'on espère , à l'aide des chasses de l'écluse , entraîner une partie des sables et des alluvions. On s'est borné à enlever les vases qui avoisinent les murs du quai ; la construction de ces murs se poursuit avec zèle : on a eu de la peine à les fonder ; mais on est parvenu à vaincre les obstacles , et ce qui reste à faire ne peut plus désormais être long. La rade est une des meilleures qu'il y ait dans les mers du nord (1) ; mais à l'ouverture du chenal , il y a un banc de sable opiniâtre qui résiste à tous les efforts , et qui a jusqu'ici exercé vainement le talent de nos ingénieurs. On a fait et refait des écluses , et celle qui est en construction donne encore des craintes aux vieux marins ; ils prétendent qu'elle sera insuffisante , et même que son effet sera nul ; mais il ne faut pas adopter légèrement ces défiances , et surtout il faut croire qu'aucun pouvoir étranger ne viendra plus empêcher que l'entreprise commencée ne soit conduite à son terme. La France a reconquis son indépendance ! Elle l'a assez chèrement payée , et elle comprend trop bien ses intérêts , pour qu'il ne soit pas permis de penser que bientôt on s'occupera de l'exécution des plans de Louis XIV. Ce n'est pas seulement de la marine marchande qu'il doit être à présent question , c'est de la marine royale. Il faut que Dunkerque soit enfin ce qu'Anvers a été sur le point de devenir : un arsenal qui nous fasse respecter aux portes de la Manche , du Zuyderzée , et non loin de celles de la Baltique. Il est tems que parmi les peuples il n'y ait plus de tyrans injustes ou de congrès envahisseurs , et que chacun , maître chez soi , puisse faire ce qui convient le mieux , non-seulement à son industrie , mais encore à sa po-

(1) Meilleure à l'est qu'à l'ouest. Il y reste 7 à 8 brasses d'eau à marée basse.

litique, et à ses relations du dehors comme à ses besoins du dedans.

Dunkerque, en 1704, avait seize cent quarante maisons et treize mille deux cents habitans ; elle n'en eut que dix mille tant qu'elle gémit sous un commissariat anglais. Tout-à-coup, après le renversement du batardeau et pendant la guerre d'Amérique, lorsque la franchise de son port produisait ses plus brillans effets, on compta trente mille âmes dans son enceinte ; dans ce nombre, il y avait six mille matelots, et parmi ceux-ci le quart était anglais ; ils montaient nos vaisseaux armés contre leur gouvernement. Ces insulaires, qui se piquent d'une sorte de culte pour leur pavillon, pliaient et servaient sous le nôtre : c'était déjà pour nous une conquête. Ce moyen fut trop dédaigné ou négligé par Bonaparte. S'il avait bien su s'y prendre, lors de ses idées de descente en Angleterre, les Anglais mêmes lui eussent montré le chemin (1) ! . . .

La pêche, florissante il y a un siècle, avait été presque nulle pendant les trente dernières années. Elle commence à reprendre son activité. Dix barques d'abord seulement se mirent en mer pour aller pêcher la morue ; vingt-cinq

(1) Dunkerque n'a plus que vingt-cinq mille âmes, aujourd'hui que l'escouade de la douane est installée dans la *tour des Pilotes*. Les recensemens de 1789 donnaient 28,000 habitans ; ceux de 1801, 23,000. — Les armateurs et les corsaires de cette ville firent beaucoup de mal à l'ennemi dans les guerres de Louis XV et de Louis XVI. En 1756, ils prirent six cent trente-cinq bâtimens anglais. De 1778 à 1784, ils armèrent en course cent quarante-six bâtimens, qui, ayant à bord neuf mille hommes d'équipage, firent douze cents prises, évaluées à vingt-quatre millions, indépendamment de dix mille prisonniers qu'ils débarquèrent, et dont la moitié paya de fortes rançons. Dans la guerre de la révolution, les Flamands se sont signalés par mer et par terre ; ils ont armé plus de cent cinquante corsaires, qui, portant près de huit cents canons et pierriers, et montés par quatre à cinq mille hommes, ont fait cinq à six mille prisonniers, et enlevé un nombre infini de bâtimens qui ont été vendus en Hollande et en Norvège.

furent ensuite équipées; cinquante partirent l'année suivante : en 1824, plus d'une centaine ont entrepris le voyage. Le succès obtenu fait penser que le nombre des bâtimens pêcheurs ira croissant encore toutes les saisons (1).

La navigation des canaux intérieurs est toujours très-animée. Il part le matin et le soir plusieurs barques pour Saint-Omer, Bourbourg, Calais, Bergues, Furnes, Hondschotte, et c'est par-là que se fait le transport des blés, des légumes, des charbons et des matériaux de toute espèce. Il avait été dit, lors du rachat de Dunkerque par Louis XIV, que toutes les tours seraient rasées jusqu'à la hauteur des maisons. On rasa même *la tour du Phare*, et peu s'en fallut que les marins, n'ayant plus de point élevé pour se guider sur le sein des mers, ne dussent venir infailliblement échouer et se briser sur la côte. Une supercherie tolérée obvia à cet inconvénient : on bâtit une maisonnette sur la grosse tour de l'Horloge, et par-là, sans rompre le traité, on se ménagea un guide indispensable pour l'arrivée des bâtimens. Mais quel tems déplorable que celui où un roi de France était obligé d'avoir recours à de si misérables subterfuges (2) !

(1) Les résultats de la pêche de la baleine ont été moins encourageans. On est parti, on est revenu, et l'on n'a rien rapporté : les avances ont été perdues. Mais il faut redoubler de constance, et avoir toujours devant les yeux les énormes produits que les armateurs de la Grande-Bretagne ont retiré de ces pêches lointaines. Nous avons le même courage, ayons aussi la même adresse, et nous aurons les mêmes profits. — A Dunkerque sont des fabriques de hameçons et de harpons, d'où il en sort par année plusieurs centaines de milliers. — En 1791, il fut établi dans cette ville des usines pour la fonte des vieux fers et la fabrication des gueuses destinées au lest des navires. On fit ensuite des poteries pour la France et pour l'étranger.

(2) Dans cette maisonnette du haut de la tour était logé un opticien. Depuis on y a mis le *guetteur* : c'est un homme qui veille jour et nuit pour avertir des incendies et des naufrages. Il répète avec un marteau sur le timbre d'une cloche toutes les heures qui sonnent au beffroi, afin de témoigner ainsi qu'il est à son

La ville de Dunkerque est très-joliment bâtie ; les rues sont larges , pavées en dos d'âne applati , avec des trottoirs en dalles : les maisons sont peu élevées , ce qui fait qu'on a autant d'air et de jour que le pays en peut comporter. Dans d'autres villes , on trouve de très-beaux quartiers où l'on arrive par des rues détestables. Ici il n'y a point de ces disparates ; tout est propre sans être somptueux , et il règne partout un air d'aisance et un ordre qui plaisent à la fois aux yeux et à l'esprit (1). Le pavé de la grande place est à compartimens. La place Jean-Bart est plantée d'arbres ; mais le monument érigé au célèbre capitaine est insuffisant , petit et mesquin. Sur un cype en pierre grise , on a mis un simple buste en marbre blanc. Ce buste a été donné par le ministre de l'intérieur ; mais il fallait le déposer à la mairie , et avoir une statue en bronze pour la place publique. Qu'on ne nous objecte point la dépense ; on n'en peut faire de mieux entendue que celle qui , dans un port de mer , tend à consacrer la mémoire d'un marin sorti de la classe la plus humble , et qui , par sa résolution , ses exploits , offre un bel exemple à suivre à ceux qui courent la même carrière. Il servit les

poste , et qu'il n'y est pas endormi. Il a un *second* qui partage avec lui cette tâche , et tous deux , en cas d'accident , se mettent à sonner le tocsin. — Cette tour a deux cent soixante-dix marches. De sa plate-forme on voit à dix lieues à la ronde. Elle servit à Cassini pour les observations relatives à la carte de France. MM. Biot et Arago y montèrent lors de leurs travaux avec des savans anglais pour le prolongement des triangles jusqu'à Londres , en Ecosse et aux îles Schetland , afin d'achever la détermination de la mesure de la terre. — Le *carillon de Dunkerque* , placé dans cette tour , s'est fait une réputation. On l'a mis en contredanse , et il a fait le tour de l'Europe , répété par tous les orchestres. Au commencement de la révolution , tous les carillons de la Belgique avaient adopté nos airs patriotiques , et l'on entendait sortir de toutes les cloches le *Ça ira* et la *Carmagnole*.

(1) Une chose pourtant qu'il faudrait proscrire , c'est l'usage de faire des lo-gemens dans les caves. L'ouverture de ces caves est dangereuse pour les étrangers qui se trouvent la nuit dans les rues , et ce genre d'habitations est aussi malsain qu'incommode.

rois et ne les flatta point. Les héros de cette trempe sont rares, et l'on ne peut trop les honorer (1).

L'église principale (Saint-Éloi) n'a rien par elle-même de remarquable. Elle attirerait peu l'attention, si ce n'était son portail, plus moderne que la nef. Il est composé de dix colonnes corinthiennes cannelées, qui portent un entablement aux deux côtés duquel s'élèvent des tourelles. C'est l'ouvrage de l'architecte Louis. Ce portail a été comparé à celui de Sainte-Geneviève de Paris; mais il n'a ni sa grandeur, ni sa majesté; il n'est point surhaussé comme lui, et il paraît même un peu enfoncé. C'est, toutefois, une décoration d'un beau style grec qu'on est surpris de trouver en Flandre, et qui est appliquée avec assez de bonheur à un vieux monument gothique que par-là on a rajeuni.

La salle de spectacle est de peu d'apparence, mais elle n'est pas mal distribuée (2). Les casernes sont ici comme dans toutes nos places de guerre, c'est-à-dire, fort belles. L'esplanade, qui est en face, offre une pelouse sur laquelle on joue à *l'oiseau*: c'est le jeu favori en Flandre, comme le jeu d'arc ou le jeu de paume dans l'Artois et la Picardie. L'hôtel-de-ville est à colonnes, mais il est en un lieu resserré, et la prison qui est derrière est étroite et insuffisante. Le palais de justice est à l'autre angle d'un même car-

(1) Dunkerque est aussi la patrie de Louis - Jacques Hardevuist, jésuite, né en 1645, et qui prit la peine de paraphraser en *vers latins* les odes d'Horace; de Paul Vander Kerckhove, traducteur de l'ouvrage de Guichardin sur l'histoire; de Guillaume Beauvais, savant antiquaire; de Jean de Reyn, peintre célèbre qui vivait au 17^e siècle; de Jean-Baptiste Descamps, aussi peintre, né en 1714: il écrivit beaucoup sur les arts, et dut peut-être sa célébrité à ses livres plus qu'à ses tableaux; il mourut à Rouen dans les fonctions de directeur du musée de cette ville. — Il est à remarquer que l'imprimerie ne fut introduite à Dunkerque que dans les dernières années du 17^e siècle.

Le général Bisson était né dans cette ville.

(2) Elle appartient à des particuliers qui la louent de 2 à 3,000 f. aux comédiens.

refour , et il semblerait que pour rapprocher les accusés de leurs juges , on dût mettre le tribunal à la mairie , et la mairie dans le local actuel du tribunal. C'est ainsi que l'hôpital , qui est à présent au centre d'un quartier populeux , pourrait être transféré , soit sur la gauche du port , derrière les magasins de la marine , soit à l'opposé de la ville , à l'orient du canal de Bergues.

Dunkerque renferme dans son sein différens établissemens de sciences et d'arts : une bibliothèque de quatre à cinq mille volumes , une école de dessin et d'architecture , une école de navigation , une école secondaire dépendant de l'université , une école d'enseignement mutuel , plusieurs autres bonnes écoles primaires , et un conseil philotechnique qui entretient l'amour de la philosophie et des études dans un pays éloigné du centre , et qui n'en a que plus besoin de se prémunir contre l'invasion et les erreurs du mauvais goût.

Il faut avouer qu'à Dunkerque on ne se dirait pas dans une ville séparée , par tant d'espace , de la capitale des modes , de l'élégance et du bon ton. Les mœurs de la classe aisée y sont toutes parisiennes (1) ; les magasins et les boutiques y sont tenus et parés à l'instar de ceux de la rue Vivienne ; les orfèvres , les parfumeurs , les coiffeurs et les couturières , y sont informés de toutes les nouveautés de Paris , à mesure qu'elles sortent du cerveau de nos artistes (2). Mais Dunkerque n'est pas seulement fourni en objets de frivolités. Tout y abonde en choses essentielles de toutes les parties de la terre. Cette ville qui , à des époques difficiles ,

(1) On y danse beaucoup , et bien. Mais il faut faire ses visites de bal et du jour de l'an en personne ; car , si on se borne à envoyer sa carte , on passe pour très-impoli. C'est au reste un *préjugé* enraciné dans toutes les provinces.

(2) C'est peut-être , parmi les ville de cet ordre , celle où il y a le plus d'abonnés au *Journal des Modes*.

montra un caractère si national, semble, dans les tems ordinaires, et par la force de sa position, se plaire à l'emploi des produits étrangers, de préférence à ceux de la France. Au reste, cet esprit s'améliore un peu, et chaque année elle tire moins de quincaillerie anglaise, de fromages de Hollande, de chanvre de Riga, de vins d'Espagne, de fer de Suède, et de bois de Droutheim (1).

Dunkerque fut assiégé en 1793. Aux premiers jours de la révolution, le duc d'Yorck se présenta devant ses murs. On reconnut les Anglais au poste qu'ils choisirent dans la confédération européenne. Ils en voulaient à nos ports, à notre marine : c'était là ce qu'ils devaient attaquer et détruire ; et lors même qu'ils combattaient sur terre, c'était par les portes de la mer qu'ils voulaient pénétrer chez nous. On montre sur les dunes et jusqu'au milieu des glacis, les lieux où le prince avait établi ses batteries, et jusqu'où il poussa ses grand'gardes. Il avait des légions de toutes armes et des pavillons de toutes couleurs ; car les Anglais et les Hanovriens étaient secondés par les Hollandais, les Hessois, les Saxons. Leurs escadrons venaient faire boire leurs chevaux jusque dans les fossés des bastions, et ce ne furent ni l'ardeur, ni l'audace qui leur manquèrent pour emporter la ville d'assaut.

Mais, si elle était vivement attaquée, elle était encore plus vigoureusement défendue. Laroque et Duhem y com-

(1) Avant 1789, il n'y avait dans toute la Flandre de geniévriers qu'à Dunkerque. (La première fut ouverte en 1775.) A présent, *on en a mis partout*, comme disait Boileau de la muscade, et nous avons déjà fait voir qu'à cette cause une foule de maladies sont attribuées. Quant aux brasseries, les cinq sixièmes des communes de l'arrondissement de Dunkerque en ont, et la ville à elle seule en possède une trentaine. La levure de bière est l'objet d'un grand commerce ; il n'en est pas vendu moins d'un million et demi de kilogrammes par an dans le département du Nord. Desséchée et préparée, cette levure se vend principalement à Paris et aux environs, pour les boulangers.

mandaient. Hoche, qui déjà était adjudant-général, signala tellement sa valeur à la tête de nos volontaires, dans une des sorties de la garnison, que les commissaires de la Convention, qui assistaient à ces combats, récompensèrent sa bonne conduite par les épaulettes de général de brigade qu'ils lui donnèrent au champ d'honneur et aux applaudissemens de l'armée.

A quelques lieues de là, on se battait aussi. Houchard, célèbre partisan, couvert de cinquante-cinq blessures, homme d'expédition plutôt qu'habile capitaine, fut créé général en chef de l'armée du Nord, après la disgrâce de Kilmaine. Carnot, membre du comité de salut public, quittant exprès Paris, vint lui apporter le plan arrêté pour la campagne (1). Houchard déploie ses bataillons; il prend en flanc et par derrière les nombreuses troupes du duc d'Yorck; il les enfonce, les renverse, et remporte la victoire d'*Hondschootte* (2), que proclament dans la république les cent bouches de la renommée. Le duc lève le siège de Dunkerque, et fuit avec tous ses soldats; la perte entière de son armée paraît imminente et certaine. Cependant, il gagne la Hollande, et ses régimens dispersés vont se reformer derrière l'Escaut, la Lys, la Meuse et le Rhin. Houchard n'a donc

(1) On forma le camp de Ghyvelde pour protéger la place. Ce fut de ce camp que le général O'moran, qui le commandait, partit avec Carnot, un mousquet à la main, pour aller, accompagné d'une poignée de braves, enlever la ville de Furnes, dont la garnison ravageait nos campagnes.

(2) Cette ville fut jadis florissante. Elle avait plus de 20,000 habitans. On y fabriquait des étoffes de laine : mais les villes voisines, qui en devinrent jalouses, incendièrent à deux fois ses métiers en 1576 et en 1582. On n'y compte plus que trois à quatre mille âmes. Les moères qui sont près de là en rendent le séjour très-malsain. Les décès y dépassent les naissances; et, de toutes les villes de l'arrondissement, elle est celle où les maladies ont les caractères les plus pernicieux. Nevius, ami d'Erasmus, était d'Hondschootte. Il reste de lui d'élégantes épîtres latines.

pas profité des avantages de sa victoire ? Il a donc agi mollement par faiblesse ou par trahison ? Toutes les voix s'élèvent contre lui ; les guinées anglaises ont ralenti sa marche ; on l'accuse dans l'armée , on l'accuse dans le port ; le bruit en parvient à Paris , ou plutôt ses rivaux , et peut-être nos ennemis , l'y portent avec rapidité. La Convention le mande à sa barre ; il y paraît , se défend mal. Il faut un exemple , une victime , et le guerrier naguère vainqueur , le libérateur de Dunkerque , le front ceint encore de lauriers , est envoyé à l'échafaud !

LE ROSENTHAL.

Aux portes de Dunkerque est le Rosenthal , espèce de faubourg de cette ville , et dont le nom veut dire *vallée des Roses* ; les plus belles fleurs y croissent en effet par les soins de ses habitants : elles y croissent en été ; car en hiver la neige y tombe quelquefois avec une telle abondance , qu'on a de la peine à ouvrir sa porte et à sortir de sa maison. Cette vallée , il y a deux cents ans , était tout-à-fait inculte : c'était un terrain sablonneux aussi blanc que cette neige qui le recouvrait en décembre. Des pêcheurs y avaient leurs *huttes* : ils firent du jardinage autour , pour tâcher d'y recueillir les légumes nécessaires à leur famille. Les engrais et la culture , d'aride qu'était le sol , le rendirent productif. Les tempêtes et les ouragans arrachent les herbes des mers ; les grosses marées jettent ces algues sur le rivage : les cultivateurs les recueillirent et en couvrirent leurs terres fraîchement labourées. Ces efforts et ces soins eurent leur récompense , et les fruits les plus savoureux naquirent sur ces dunes qui avaient paru jusque-là déshéritées.

Cette colonie fut menacée de ruine , peu de tems après qu'elle eut pris naissance. Le Rosenthal était couvert d'habi-

tations, quand la bataille des Dunes fut gagnée en juillet 1656. Les jeux de Mars furent de tout tems funestes à ceux de Vertumne et de Cérès. Ce pays, si florissant la veille, fut dévasté le lendemain; après l'action, il ne restait plus que deux maisons debout au lieu où elle s'était passée.

La paix une fois signée, la culture reprit son empire et répara les maux que la guerre avait faits. Le Rosenthal était dans un état prospère, et tout annonçait l'accroissement de ses richesses, lorsqu'à son tour parut le duc d'Yorck. Il établit là son quartier-général, et les retranchemens de ses soldats furent élevés dans les jardins. Chaque maison devint une forteresse prise, reprise, et enfin brûlée. Quand l'ennemi arriva, il y avait cent trente-sept habitations; après son départ, pas une n'était sur pied. Mais cette fois aussi, comme la première, on fit disparaître les ruines quand le canon se fut éloigné. L'industrie de l'homme ne se lasse point de refaire d'un côté ce que de l'autre sa folie ne se lasse point de détruire. En 1800, on comptait cent dix-neuf maisons et sept cent quatorze habitans. En 1825, il y a près de deux cents maisons et plus de mille individus. Ces maisons ne sont point agglomérées; elles sont éparses et placées au centre de chaque exploitation: on voit le toit et la fumée au milieu des arbres, et dans les beaux jours de l'automne rien n'est plus gai et plus pittoresque. C'est le port et la jetée de Dunkerque que les dames et les élégans prennent pour but de leur promenade; mais c'est au Rosenthal que le peuple se porte aux jours de fête. On y voit ces bonnes Flamandes bien grasses, bien rondes, bien potelées, qui s'en vont au *Jardin Royal* boire de la bière avec leurs maris, leurs enfans et leurs domestiques. On se mêle, on danse, on fume, on rit, et, si les soldats de la garnison veulent y faire du tapage, des hommes fermes et de sang-

froid s'interposent entre les querelleurs, et mettent le holà sans avoir recours aux gendarmes. C'est la *police des jardiniers*, qui, dans le pays, passe en proverbe.

Le territoire est divisé en longs carrés bordés de saules coupés par la tête, et qui ne croissent pas au-delà de huit à dix pieds. Les branches dont ces saules se couronnent, servent à faire des fagots que l'on vend à un prix élevé. Les intervalles d'un arbre à un autre sont fermés par des roseaux secs. Outre ces séparations particulières de chaque carré, il y a, le long des chemins, des haies de clôture, qui sont en général d'épines blanches. La vallée produit des pommes de terre délicates, des choux-fleurs précoces et des légumes de toutes sortes qu'on porte aux marchés de Dunkerque, de Bergues, de Lille même et de la Belgique. On voit là, comme à Sceaux et à Montmorency, des lignes de groseillers et de cerisiers qui coupent les jardins. Toutes les espèces d'arbres à fruits y réussissent à merveille (1). Les arbres forestiers et d'agrément n'y viennent pas avec moins de vigueur. Avant la guerre, il y avait, dans les maisons de plaisance et les enclos que les négocians de Dunkerque ont au Rosenthal, des ormes, des frênes et des chênes (2) de sept à huit pieds de circonférence. La hache du sapeur a laissé peu de ces beaux arbres; mais on a fait des remplacements avec du *blanc d'Hollande* qui est d'une belle venue et d'un joli aspect.

On ne cultivait qu'à la bêche, dans le Rosenthal, comme dans les îles de la Loire. Mais depuis que du côté de Mardyck et de Zudcoote, au couchant de Dunkerque, on a imité le Levant, il s'est ouvert de plus grandes exploitations

(1) La pomme de reinette est renommée au Rosenthal.

(2) M. Michaux a trouvé, dans son voyage en Amérique, trente espèces de chênes qui nous étaient inconnus, et qui, transportés dans nos climats, y réussiraient à merveille.

des dunes où l'on a employé la charrue (1). Pour augmenter ces exploitations, il faudrait que le gouvernement, propriétaire des terrains vagues, les concédât par portions à des particuliers, à charge de les semer et planter en un tems déterminé. Il ne faudrait pas permettre d'arracher les épines sauvages qui naissent sur les sommets les plus arides des dunes, et garantissent ce sol mouvant contre les vents impétueux (2).

En 1815, par mesure de sûreté, on était encore sur le point d'abattre une bonne partie du Rosenthal; mais le général Leval, gouverneur de Dunkerque, épargna ce désastre, et mérita la reconnaissance des habitans. Lorsque la frontière était plus reculée, et que les bornes de la France étaient reportées au-delà du Rhin, le *Val des Roses* semblait être pour long-tems à l'abri des chances fatales; mais cette position a peu duré. Les limites se sont resserrées et les craintes sont revenues. En moins d'un siècle, la fortune des états plusieurs fois varie, et le sort des hommes est incertain comme celui des empires.

BERGUES (3).

Un saint était à Bergues en grande vénération : c'était saint Winox, moine anglais, qui, s'étant joint à saint Bertin, bâtit, en 680, un monastère de l'ordre de Saint-Benoît,

(1) Avant ces travaux, les sables s'amoncelaient et gagnaient tous les jours. Déjà de la tour de Zudcoote on n'apercevait plus que la flèche.

(2) Non plus que les hoyas (roseaux des sables). Les pauvres les arrachent pour la fabrication de *vergettes*, à laquelle la racine est propre. Quant aux épines, elles servent de combustible.

(3) D'abord chef-lieu de district : à présent chef-lieu de canton; à 66 lieues de Paris, 17 de Lille, 8 d'Hazebrouck, 7 de Saint-Omer, 2 de Dunkerque, 5 de Cassel, 5 de Furnes, 3 d'Hondschoote.

— Longitude, 20 deg. 6 min. — Latitude, 50 deg. 57 min.

sur le *Groenberg*, montagne verte, ou plutôt éminence, où le comte Baudouin, dit *le Chauve*, fonda la ville de Berg-Saint-Winox, ou Bergues, en 900 de l'ère vulgaire.

Ce respect pour le saint d'outre-mer était éclipsé en 1792. On abattit l'église de son couvent, et l'on n'en conserva que la tour. Une autre église, celle de Saint-Martin, était placée tout vis-à-vis; on la jeta de même par terre, et de même aussi on en conserva seulement le clocher. Ces deux tours, en face l'une de l'autre, et qui existent encore à présent, font un effet extraordinaire au milieu de la place où elles sont demeurées : on les voit jusqu'à cinq ou six lieues en mer, quoique Bergues soit à deux lieues dans les terres; elles servent de guides aux marins qui cherchent la rade de Dunkerque, ou qui veulent entrer dans le port.

A l'endroit où étaient les églises, on élève maintenant un fort. Nous trouverons en d'autres lieux des mesures d'un genre opposé. C'est un échange continu des pierres d'églises pour bâtir des citadelles, et des pierres de citadelles pour reconstruire des églises. Les prêtres et les militaires se font en apparence de grandes civilités, mais la vérité est que, de vues et de mœurs, ils sont en opposition partout; ils se font une guerre sourde, perpétuelle, et s'arrachent les matériaux. Plus d'un édifice ne dut sa ruine qu'à ces funestes intérêts, et cette lutte, qui a commencé avec notre organisation sociale, ne peut guère finir qu'avec elle.

La ville de Bergues est forte par ses remparts et surtout par ses inondations; et ces flaques d'eau qui l'emprisonnent, peuvent aussi parfois la sauver (1). Trois canaux se

(1) Il est à croire qu'au tems du monastère ce pays n'était pas si marécageux. Saint-Winox ne se serait pas établi au milieu d'un cloaque. Sans doute alors tous ces cantons étaient desséchés, et ce ne fut que les guerres qui survinrent qui rendirent ces terres à l'empire des eaux.

réunissent dans ses murs : ceux de Dunkerque , de Saint-Omer , de Furnes (1). Des embarcations partent à toutes les heures pour ces villes, ou reviennent dans ces directions. On a fait un port intérieur qui fait arriver les marchandises jusqu'à la porte des magasins , et l'on a multiplié les écluses , qui font la fortune du pays , par les irrigations qu'elles facilitent et par la navigation qu'elles assurent : chacune a son numéro ; en les ouvrant toutes à la fois , on submergerait dix lieues de prairies , et on rendrait l'accès de la ville impraticable. Si ces digues venaient à se rompre par quelque circonstance fortuite , on conçoit quel serait le danger. L'habitude fait qu'on vit là-dessus fort tranquille , en attendant le refoulement des vagues de la mer du Nord , et quelque catastrophe du genre de celle de Cronstadt et de Saint-Pétersbourg.

Bergues est assez bien bâtie ; elle a une belle rue circulaire et de belles places , sur l'une desquelles est l'*hôtel-de-ville* : cet *hôtel* est une auberge où descendent les voyageurs. L'administration municipale n'occupe qu'une portion du bâtiment , et les salles se partagent entre le maire et le restaurateur. C'est un effet de la bonhomie et de la simplicité des mœurs flamandes. On ne met là aux emplois que ce qu'ils méritent d'importance , et l'on ne prend de local pour les affaires publiques que ce qui est indispensable.

De Bergues à Dunkerque , la grande route est tracée le long du *grand canal*. A l'est de ce canal , au milieu de la distance , entre les deux villes , est le port Saint-François , qui lie les fortifications des deux places. A portée de canon

(1) Il faut se rappeler que la Colme , qui passe à Bergues , n'est pas une rivière , mais une branche de l'Aa , canalisée , qui vient de Saint-Omer par Wtaten , et se rend à Furnes par Houdschotte. A l'ouest de Bergues , elle a le nom de Haute-Colme , et à l'est , celui de Basse-Colme.

de Bergues sont le fort Lapin et le fort Suisse, qui empêchent, au besoin, les approches. Le collège, composé d'un principal et de quatre régens, est dans l'ancienne maison des jésuites, et les études y ont un petit *goût de terroir*. Un savant médecin, né à Bergues, Nicolas Baselins, décrivit la comète de 1577; et à Herzèele, près de la ville, naquit, en 1530, Jacque Sluper, poète fécond, dont on a quinze volumes qu'on n'ouvre plus.

Le commerce est en grand honneur à Bergues; c'est la seule distraction qu'on y ait, et il ne faut pas un moindre appât que les fortunes rapides qu'il permet de faire pour attirer et retenir en ce lieu où long-tems, par l'influence de l'atmosphère, les décès dépassèrent les naissances. Il fallait que les étrangers vinssent aider à cette *consommation*, et que la mort se saisît d'eux, pour assouvir sa faim cruelle. Les dispositions faites pour assainir les environs, et l'amélioration de l'hygiène, ont changé la situation de Bergues sous ce rapport. En définitive, la population, au lieu de diminuer, augmente : la ville, en 1714, avait sept cent quatre-vingt-six maisons et trois mille cent soixante-quinze habitants; on y compte aujourd'hui douze cents maisons et six mille âmes.

Les marchés qui s'y tiennent en blé, lin, légumes, beurre, fromages (1), sont très-forts, et c'est sur le prix courant de ces denrées que se basent les mercuriales du département. Cette ville fut, en même tems que Dunkerque, assiégée par le duc d'Yorck, qui fut battu non loin de ses murs, et ne put pas s'en rendre maître. Ballottée dans les siècles précédens, entre les puissances rivales, elle fut prise

(1) Aux halles de Bergues il se vend une quantité considérable de fromages *façon de Hollande*, et que les correspondans de Paris donnent, au *marché des Innocens*, pour des fromages de Groningue.

successivement, et dans l'espace de deux siècles, par le duc de Parme, le duc d'Orléans, les Espagnols, le maréchal de Turenne, et enfin réunie à la France par le traité des Pyrénées.

Bergues a un hôpital où les lits ne sont jamais vacans ; il est fort bien administré, et c'est un éloge qu'on peut faire de tous les hôpitaux de la Flandre. Là aussi est un mont-de-piété et une petite bibliothèque : la bibliothèque est moins visitée que le mont-de-piété. On s'occupe en ces lieux de commerce et d'argent bien plus que de science et de philosophie (1). La ville de Bergues est célèbre dans l'histoire de Flandre par un événement que nous ne pouvons passer sous silence. Il date déjà de plusieurs siècles, mais il nous a paru avoir encore tout l'attrait de la nouveauté.

La bataille de Crécy, gagnée sur Philippe de Valois par Édouard III, avait laissé les Anglais maîtres d'assiéger la ville de Calais. Pour faire plus librement ce siège et suivre avec plus de sécurité ses projets sur le royaume de France, Édouard voulait mettre dans ses intérêts les Flamands, et il pratiquait en leur pays force manœuvres pour faire épouser à sa fille leur jeune comte Louis, surnommé *de Mâle* (du lieu d'où il était né). Les Flamands en étaient d'accord, mais le prince n'y voulait pas consentir. Son père, grand ami de Philippe VI, avait été tué à Crécy, et quoiqu'à peine âgé de quinze ans, Louis de Mâle en avait ressenti contre les Anglais une haine que rien ne pouvait éteindre.

Un autre souverain avait jeté les yeux sur lui, et désirait l'avoir pour gendre. Le duc de Brabant voulait joindre son héritage à la Flandre par un mariage que le roi de France

(1) Le *prinsel* (bœuf salé) de Bergues, est d'une qualité supérieure.

favorisait : ainsi un comte adolescent était recherché par deux princesses, non par des sentimens d'amour, mais à cause de la politique, entremetteuse accoutumée des alliances des ducs et des rois.

Cependant le comte Louis était à la cour de Philippe, et il fallait l'en faire sortir. Il n'y eut sortes de promesses que ses sujets ne lui fissent pour le déterminer à quitter Paris ; et quand ils l'eurent attiré au milieu d'eux, ils se saisirent de sa personne, et le mirent en charte-privée, espérant l'amener ou le contraindre à se rendre aux vœux du roi Édouard.

En effet, pour sortir de prison, Louis de Mâle usa d'un stratagème qui mit toutes les mesures en défaut. Il feignit, après quelques mois de captivité, de céder enfin à l'obsession, et même d'entrer dans les idées de ceux qui le retenaient en esclavage. Dès qu'on vit le prince radouci, on écrivit au roi d'Angleterre pour lui dire d'amener sa fille Isabelle à Bergues, où les fiançailles se feraient.

Édouard ne se fit pas attendre. Il arriva avec sa femme et la jeune princesse : une cour nombreuse les suivait. Ils descendirent à l'abbaye de Saint-Vinox ; et Louis de Mâle, leur faisant accueil, sembla tout-à-fait oublier la perte de son noble père, et le nom de ceux qui l'avaient causée. Se faisant effort, et déjà consommé dans l'art de la dissimulation, il promit solennellement de prendre Isabelle pour femme. De grandes réjouissances furent faites pour célébrer cet heureux jour. Les Anglais et les Flamands se séparent ensuite. Trop jeunes sont les deux époux pour être ensemble laissés seuls. Isabelle est emmenée du côté de Calais, et Louis reste en la ville de Bergues. La joie qu'il montra de la cérémonie, fit qu'on eut moins les yeux sur lui. On le crut lié par le cœur plus encore que par les sermens, et l'on se relâcha

d'autant plus des précautions que jusque-là on avait prises , que le jeune comte , par son adresse , les fit juger moins nécessaires.

Sa prison était ce qu'en ce tems-là on nommait une *prison courtoise*. On savait qu'il aimait la chasse , et on lui permit de s'y livrer ; on le suivait , mais pas de trop près ; on le gardait , mais tous les jours avec moins de rigueur et de gêne ; enfin , un soir que , le faucon sur le poing , il semblait suivre un héron le long des marais de la Colme , il s'écarte un peu de ses gens , et se conduit comme un chasseur que la passion de ce jeu entraîne ; il saute un fossé , puis un autre , puis , jugeant que ses geoliers sont assez loin , il presse son cheval de ses éperons , et , sans regarder en arrière , il gagne à travers les plaines , et parvient au pays d'Artois , sans que désormais on puisse l'atteindre.

Il se rend auprès du roi de France , qui le reçoit à bras ouverts. Édouard , en apprenant cette nouvelle , en eut un cruel déplaisir. Quant aux Flamands , dupes de leur prince , ils lui en gardèrent rancune. Gagnés d'abord par des présents et des promesses , ils ne s'opposèrent plus au mariage de Louis avec l'héritière de Brabant ; mais , quelques années après , ils levèrent l'étendard de la révolte , et cherchèrent à vaincre par les armes celui qui , grâce au privilège de son rang , l'emportait sur eux par la ruse (1).

(1) Ce Louis de Mâle , qui était comte de Flandre , d'Artois , de Nevers , de Rethel , de Franche-Comté , eut une fille unique , qui , d'abord mariée à Philippe de Rouvre , devint veuve , et fut alors demandée par le roi Jean , pour Philippe son troisième fils , et par Édouard III , pour son fils le prince Noir. Louis de Mâle balançait entre ces princes ; mais il fut déterminé en faveur de la France par sa mère , Marguerite , fille de Philippe-le-Long. « Si tu refuses , dit-elle » à son fils , de faire les noces que ton roi et moi désirons , je te jure (tirant » sa mamelle droite) que je la trancherai en ta présence comme un opprobre » éternel à ton nom. » De là on peut inférer que la princesse avait nourri son fils

GRAVELINES (1).

Les habitans de Gravelines sont renommés pour leur politesse. Les marchands ne trompent point les acheteurs, les aubergistes ne rançonnent point les voyageurs : on en pourrait conclure que la ville serait bonne à aller habiter ; mais le pays n'est pas très-sain, et le port est dans un état d'abandon qui ne contribue pas à la salubrité de la ville (2). On dit qu'on y fera des travaux ; on le dit ; mais cela se fait attendre, et les projets que l'on annonce iront peut-être à contre-sens de ce qu'on se sera proposé.

Expliquons-nous sans passion, et dans ces vues de bien public qui dirigent toutes nos pensées. Le port est plein de vase, et des bancs se forment à son entrée. Une écluse, placée au bas de la citadelle (3), devait, par le moyen des eaux de la rivière de l'Aa, chasser les sables et débarrasser le passage ; mais le port fait un coude ; le chenal a une lieue de long, et l'eau de l'écluse, quelle que soit sa force, n'en a point assez pour entraîner, dans une si grande étendue, tous les obstacles qui s'offrent devant elle. Dans sa chute, elle creuse en certains endroits ; dans d'autres, elle élève la terre, et elle augmente ainsi le mal qu'elle était appelée à diminuer.

de son lait, et que l'usage des mères d'allaiter leurs enfans était, dès ce tems-là, en faveur même à la cour, où il s'est perdu depuis.

(1) Chef-lieu de canton, 3,000 habitans, à 69 lieues de Paris, 21 de Lille, 5 de Dunkerque, 5 de Calais, 6 de Bergues, 1 de Bourbourg, 7 de Saint-Omer, 11 d'Hazebrouck, 8 de Cassel, 25 de Gand.

— Longitude, 19 deg. 47 min. — Latitude, 50 deg. 59 min.

Pierre Ligueus, célèbre juriconsulte, naquit à Gravelines en 1520.

(2) On était jadis à Gravelines sujet à des fièvres gastriques qui disparurent par l'effet du canal creusé jusqu'à la mer ; mais elles reviendront si on le néglige. Nous disons confidemment aux dames qu'ici les *couches* sont difficiles, et que le *tems critique* y devient parfois calamiteux.

(3) Elle fut construite en 1699 par Vauban.

Autre inconvénient : pour communiquer de la ville à la mer, et pour border le chenal à l'est et à l'ouest, il y a des *levées* ou chaussées en terre que battent sans cesse les marées, et qu'elles tendent à détériorer. Pour réparer ce que les flots dégradent, on prend des sables dans les champs voisins, et l'on en charge les chaussées. Qu'arrive-t-il ? Cette terre meuble et sans consistance, attaquée par la vague, est enlevée au premier choc, et, tombant alors dans le canal, elle ajoute à son comblement (1). Il faudrait commencer par établir un pilotis sur les deux lignes intérieures du chenal, retenir là les terres de la levée, rejeter les sables derrière, et, de plus, reprendre les travaux d'une ancienne écluse de chasse qui se trouve au bas des fossés de la ville, en face même de la mer et du banc, et qui, par la chute directe des eaux, pourrait opérer le dévasement (2).

Bonaparte avait un autre projet. En l'an 11, lorsqu'il visita les côtes de la Manche, il entra dans le département du Nord par Gravelines, venant de Calais. Il s'arrêta à l'écluse Vauban, ordonna le curement de l'Aa jusqu'au-dessus de Watten ; et, allant à pied jusqu'à la mer, il eut l'idée de renoncer au port actuel, et d'en faire un à la hauteur du fort Philippe, à la *flaque des Espagnols*. Sous Philippe II, fils de Charles-Quint, on avait eu déjà des desseins semblables, et plus tard, en 1658, le directeur du génie de Dunkerque (3) avait fait des travaux dans le même sens. Une écluse devait être placée au col même de cette flaque, qui, retenant les eaux de l'Aa et celle aussi des hautes marées, au-

(1) Chaque jour les habitants craignent que dans une tempête les flots fassent irruption, et, en se répandant sur la vallée, n'engloutissent des propriétés immenses.

(2) Cette écluse fut construite en 1740. Elle est à présent en ruines. Il y a vingt-cinq ans qu'on en demande la réparation : quand donc pourra-t-on l'obtenir ?

(3) Cet officier se nommait Damoiseau.

rait, par son mouvement et sa masse, emporté infailliblement le banc de sable qui gêne l'entrée, et ouvert aux bâtimens une large voie. Les fondations de cette écluse étaient faites; en sondant, on les retrouva. Une ville nouvelle devait s'élever en cet endroit, et l'on y bâtit même alors des casernes, des corps-de-garde. C'était une ville de smogleurs qui eût inquiété l'Angleterre, et qui bientôt lui eût fait ombrage; mais le fondateur a disparu, et avec lui ses entreprises. Le fort Philippe, qui défend la côte en cet endroit, n'est pas même entretenu; la mer en a depuis deux ans fait tomber une partie, et quelqu'ouragan fera le reste....

Le phare est au bout d'une longue perche, et mal-aisément aperçu de loin; il ne peut aider à conduire que des marins bien informés de l'état de l'*estrau*: c'est le nom qu'on donne à ces parages; il induirait plutôt les autres en erreur, et ne serait propre qu'à causer des naufrages.

Malgré le mauvais état de son port, Gravelines fait un commerce assez considérable avec l'Angleterre. Ce commerce consiste en beurre, en noix, en pommes et surtout en œufs. Des barques et des charrettes arrivent tous les jours chargées de ces objets; elles viennent de l'intérieur de la France et jusque des environs de Paris; on en forme la cargaison de bâtimens de trente à quarante tonneaux, qui partent régulièrement toutes les semaines pour Douvres et pour Londres. Les œufs valent quelquefois 70 à 80 fr. le mille. La quantité qu'on en exporte fait croire aux Flamands que les Anglais ne peuvent se passer d'omelettes, et l'on ne manque jamais à Gravelines de leur en servir, quand ils débarquent directement dans ce port, ou qu'ils y passent, soit en allant de Calais à Dunkerque, soit en retournant de Dunkerque à Calais (1).

(1) Le seul département du Nord peut fournir par an 53 à 54 millions d'œufs, dont la majeure partie se consomme dans le pays; le reste passe en Angleterre.

Les Anglais ont tiré de tout tems beaucoup de nos denrées par Gravelines ; les fréquens voyages qu'ils y faisaient leur avaient fait naître le désir de s'en emparer ; ils eussent été à la vérité, de cette manière, plus à portée de faire leurs provisions. Le comte de Salisbury vint y prendre à son bord, en 1378, un duc de Bretagne qui, chassé de ses états par ses gentilshommes mécontents, poursuivi par le roi de France, et ne trouvant plus sur le continent de prince qui osât le recueillir, voulait passer en Angleterre, assuré que, dans ce royaume, il aurait asile et secours, puisqu'il se montrait notre ennemi.

La ville avait été fondée par Théodoric, comte de Flandre, vers le milieu du douzième siècle, et déjà, en 1214, elle était une ville importante. Mais, détruite en grande partie par les Anglais au quatorzième siècle (1), elle ne se releva que lentement, et long-tems on ne parla plus d'elle que pour la plaindre et pour la fuir.

Elle fut le théâtre de la réconciliation des maisons d'Orléans et de Bourgogne, au quinzième siècle. Charles, fils de Louis d'Orléans, assassiné par Jean de Bourgogne, dans la rue Barbette, à Paris, avait été fait prisonnier à la bataille d'Azincourt. La duchesse de Bourgogne, femme de Philippe-le-Bon, paya sa rançon (de quatre cent mille livres, ou près de quatre millions de notre monnaie), et, quand il débarqua à Gravelines, le duc et la duchesse allèrent le recevoir, le fêter, le consoler. L'entrevue des deux princes fut touchante. « Par ma foi, dit le duc d'Orléans en embrassant » le fils de l'assassin de son père, je dois vous aimer plus » que tous les princes de ce royaume, et ma belle cousine, » votre femme ; car, si vous et elle ne fussiez venu à mon

(1) Au tems de la guerre des Urbanistes et des Clémentins.

» secours , je serais toujours demeuré au pouvoir de mes
» adversaires.... Je n'ai pas trouvé de meilleurs amis que
» vous!... » Philippe , mettant le comble à ses bienfaits ,
emmena le duc d'Orléans à Saint-Omer , où il lui fit épouser
Marie de Clèves , dont il paya la dot.

Charles-Quint eut Gravelines en sa possession , et la fit
fortifier. Son fils , continuant les travaux , fit construire sur
la dune le fort qui porte son nom , et qui est aujourd'hui en
ruines ; l'hôtel-de-ville date aussi de ce tems. Sous les murs
de Gravelines , le comte d'Egmont gagna , au profit des Es-
pagnols , une grande bataille sur les Français ; ceux-ci
étaient commandés par le maréchal de Thermes , qui ne fut
pas toujours si malheureux. Gaston , frère de Louis XIII ,
prit notre revanche en 1644 , et se rendit maître de ce port.
L'archiduc Léopold assiégea la citadelle et la prit en 1652.
Enfin , attaquée de nouveau en 1658 , et reprise par le ma-
réchal de La Ferté , elle resta à la France d'après le traité
des Pyrénées (1).

De Gravelines à Dunkerque la plaine est cultivée , mais
peu productive. Les fermes sont prises en partie sur les
dunes et en partie dans les bas-fonds , et de l'un ou l'autre
côté de la route le terrain , tantôt par trop d'humidité , tantôt
par trop de sécheresse , répond mal aux soins de l'agricul-
ture. Sur cette route , on a constamment à l'horizon , vers
l'ouest , la chaîne de montagnes qui , traversant le Pas-de-
Calais , entre dans ce département à Bapaume , et , passant
par les moulins de Fiennes , qu'on aperçoit à plus de vingt
lieues , va former les caps Grinez et Blanez , entre Saugatte
et Ambleteuse.

(1) La citadelle fut restaurée par le chevalier de Ville , et puis par le maréchal
de Vauban.

Aux approches des villages, autour de la grande et de la petite Synthe, en arrivant à Laonne, et même au petit hameau des *Huttes*, qui est comme un faubourg de Gravelines (à l'est), le jardinage a fait des progrès, et l'aspect n'est pas toujours si misérable que dans quelques autres parties du chemin. S'il y avait là de grands capitaux employés avec intelligence, on tirerait des richesses d'un canton qui, dans l'état actuel, rapporte généralement peu au-delà des avances faites.

Les autorités flamandes eurent toujours le soin de faire donner de l'éducation aux enfans; elles favorisèrent de tout leur pouvoir l'établissement des écoles, et, voisines de la Hollande, où il ne régnait à cet égard aucun préjugé, elles étaient disposées à accueillir les nouvelles méthodes éprouvées ailleurs par l'expérience. L'enseignement mutuel fut reçu par elles avec empressement, et mis en pratique à son apparition. Beaucoup de villes du Nord eurent aussitôt d'excellens maîtres, et ceux-ci eurent tout de suite des élèves. Gravelines (qui déjà possédait une école secondaire dépendante de l'université) fut des premières à suivre cette impulsion, et son école, bien organisée, ne tarda pas à prospérer; mais elle a subi depuis quelque tems le sort commun à toutes les autres, et, faute d'encouragemens d'en haut, et peut-être par quelques basses contrariétés, est-il à craindre qu'elle ne tombe dans les réformes dont une certaine classe de personnes se fait un mérite et une loi.

Gravelines a une maison de *dames anglaises* où des femmes discrètes de cette nation vivent en commun, mangent leurs revenus et veulent finir leurs jours. Cela apporte de l'argent en France, et il faut s'en féliciter : il en sort assez de mille autres manières!

L'église tombait en ruines : on l'a rebâtie en 1824. De-

puis long-tems , elle n'avait plus de clocher ; on y voyait un mausolée , ouvrage de Girardon : c'était celui de Claude Barbier Dumetz , seigneur de Charlette , gouverneur de Gravelines , tué à la première bataille de Fleurus , le 1^{er} juillet 1690. Ce monument fut déplacé lors de la chute de la flèche.

Le cimetière est au levant , en dehors des portes , et , à la tête de toutes les tombes , il y a une petite planche ronde portée sur un piquet , et où l'on inscrit les noms et qualités du défunt. Ces planches sont peintes en blanc , les piquets sont peints en noir , et , de loin , cela fait l'effet de tambours de basque ; il n'y manque que des grelots. Le but n'est pourtant pas sans doute de rappeler ici des idées folles , à moins que l'on ait adopté quelques-unes des vues de ces sauvages qui font de la vie une amertume , et de la mort un sujet de fête , d'espérance et d'exaltation. Le spectacle à l'ouest est d'une gaieté plus positive et d'un agrément moins abstrait. Les bords de l'Aa sont fertiles ; l'eau qui se précipite par l'écluse sur le pont de laquelle on passe à la marée basse , forme une chute rapide et écumante qui , si elle ne produit pas le résultat que les ingénieurs en voulaient obtenir , offre du moins au peintre et au curieux des effets assez pittoresques.

L'observateur trouve son compte à ces scènes diverses , et ce qui est utile et bien entendu , n'est pas toujours ce qui plaît le plus aux yeux de l'amateur en voyage. Un peu de désordre est amusant , et , sous ce rapport , Gravelines a son mérite.

Cette ville a un chantier renommé pour la construction des petits navires ; elle fait venir son bois de la Norwège , en attendant que nos directeurs-généraux des forêts aménagent celles que nous possédons encore , et en fassent planter de nouvelles qui nous puissent , à cet égard , soustraire aux

tributs payés à l'étranger. On fait ici la pêche de la morue , du hareng , du maquereau (1) ; mais tous ces poissons , qui se tenaient volontiers jadis sur nos côtes , se rejettent depuis plusieurs années sur la côte d'Angleterre. Nos pêcheurs en souffrent beaucoup ; mais peut-être que les tems sont proches où leur situation doit changer , et leur ancienne fortune renaître. Divers systèmes se sont élevés les uns contre les autres , tous fondés (ce qui est singulier) sur des faits faciles à constater. Les uns ont dit : « Nous trouvons la » cause de la disparition des poissons dans la tendance » des mers à s'éloigner de nos rivages pour se porter sur » les rives opposées. Les harengs ont suivi les courans , et , » en rassemblant là-dessus les observations , on trouve que » la mer se retire insensiblement depuis Dunkerque jusqu'à » Cherbourg ; elle a quitté successivement les dunes du Rosenthal , de Mardyck , les plaines de Bourbourg , d'Ardres , de Saint-Omer. Entre les caps Blanez et Grinez , elle a » délaissé l'ancien port de Wissaut ; l'embouchure de la » Liane , à Boulogne , forme des attérissemens , et les travaux qu'on fait à Saint-Valery et au Crotoy parlent en » faveur de notre système. Il faut toute la force des eaux de » la Seine pour empêcher les bancs de sable de s'étendre » en face du Hâvre. Mais des sables s'entassent à l'embouchure de l'Orne ; Onestreham , qui voyait les marées battre les murs de son église , en est maintenant séparé par » une large prairie. Les marais d'Hermanville sont desséchés » et cultivés (2). La mer se retire du Calvados ; elle a aban-

(1) La pêche du maquereau ne se fait que par les grands vents , et quand la mer est agitée. Il faut voir , quand les flots s'élèvent , cette foule de petites barques qui s'élancent loin des côtes , et vont , au péril de la vie de ceux qui les montent , braver la colère de Neptune , et tendre leurs filets autour du trident de ce dieu.

(2) Disons , en passant , que l'amélioration de la culture en ce canton est due

» donné, près de Bernières, à trois lieues de Caen, un vaste
 » territoire qui fut autrefois une forêt...» Tous ces faits sont
 très-graves et paraissent concluans. Mais d'autres, remontant
 moins haut, signalent les envahissemens des mers aux caps
 Grinez et Blanez même, déjà cités, et que rongent les va-
 gues; ils montrent du côté d'*Etaples*, et plus à l'est, vers le
Portet, des invasions récentes, et qui sembleraient annoncer
 le retour des eaux vers nos côtes. Entre ces phénomènes,
 notre esprit demeure incertain, et, tout ce que nous pou-
 vons faire, c'est de livrer nos remarques à l'étude des physi-
 ciens et à l'attention des géographes.

BOURBOURG (1).

Obscure et inconnue sous la première race de nos rois,
 le ville de Bourbourg fut, sous la seconde, le centre d'une
 principauté; elle avait ses comtes particuliers, sa haute,
 moyenne et basse justice; elle fit ensuite partie des seigneu-
 ries de la maison de Guines, passa bientôt aux comtes de
 Flandre, et revint à la monarchie sous le règne de Louis XIV.

Robert II, comte d'Artois, et Clémence de Bourgogne,
 sa femme, avaient fondé, près de Bourbourg, un couvent
 de chanoinesses de l'ordre des Bénédictines. Ces religieuses,
 placées en dehors des murs d'une ville qui était alors forti-
 fiée et souvent attaquée (2), eurent beaucoup et long-tems

en grande partie aux soins de M. Lehodey, qui, après avoir rempli avec distinc-
 tion des emplois dans la finance, s'est retiré dans sa terre d'Hermanville, se
 vouant tout entier au perfectionnement des travaux de la campagne, d'où dépan-
 dent aussi le sort des villes et la prospérité réelle des états.

(1) Chef-lieu de canton, à 1 lieue de Gravelines, 5 de Dunkerque, 6 de Saint-
 Omer, 4 de Bergues, 20 de Lille.

— Longitude, 19 deg. 50 min. — Latitude, 50 deg. 55 min.

La vaccine a eu de la peine à prendre en cette ville.

(2) Une vieille tour reste encore de ces fortifications.

à souffrir des insultes des assiégeans , et même aussi des assiégés. Mais , au milieu du seizième siècle , elles transférèrent leur couvent dans la ville , et furent ainsi préservées d'une partie du moins des périls qu'elles avaient courus jusque-là.

Pour entrer dans cette maison , il fallait faire preuve de noblesse , mais on était dispensé d'apporter de dot. La reine Marie-Antoinette , en août 1782 , prit la qualité de première chanoinesse du chapitre de Notre-Dame de Bourbourg , qui , dès-lors , eut la permission de se qualifier du nom de *Chapitre de la reine*. S. M. revêtit les chanoinesses d'un cordon jaune liseré de noir , auquel était suspendue une croix émaillée portant l'image de la Vierge , et sur le revers le portrait de la reine. Le duc de Nivernais donna l'idée de la légende : autour de l'image de la Vierge , *Ave Maria* , et autour du portrait de la reine , *gratia plena*.

En 1449 , une aventure singulière était arrivée à la nièce d'une abbesse de Bourbourg. Cette nièce se nommait Béatrix , et elle était belle comme un ange. Se promenant un jour dans la campagne , elle fut rencontrée par Louis de la Vieuville , qui était gouverneur de Gravelines. Ce seigneur était beau , bien fait ; mais il poussait l'amour du sexe à un point qui passait les bornes. Il était sorti avec sa femme et l'avait conduite à la chasse , justement du côté de Bourbourg. Il s'en revenait tranquillement , lorsque , tout-à-coup , il aperçoit la jeune Béatrix. La voir et la trouver charmante , courir à elle , la prendre malgré ses cris , la mettre sur son cheval , tout cela fut l'affaire d'un moment , et il emmena sa proie à Gravelines , bravant et sa femme et l'abbesse , et tout ce qui pouvait en arriver.

La femme du gouverneur était pourtant jeune encore et jolie ; il avait d'elle trois enfans. N'importe ; il n'en était

pas moins épris de Béatrix, et, au grand scandale de ses gens, il-fit souper les deux dames à la même table. Il mangea et il but gaîment placé entr'elles d'eux, qui se regardaient, faisant la mine, et n'avaient guère d'appétit. Ce n'est pas tout; le repas fini, la Vieuville éloigne sa femme, et la contraint de céder ses droits à la nouvelle venue qui; gémissante et tout en larmes, se déshabille et n'en peut mais.

Grand bruit fut fait de l'événement. L'abbesse se plaignit au duc de Bourgogne, maître du pays en ce tems-là. Louis de la Vieuville fut mandé pour se justifier de sa conduite, et la demoiselle en même tems, afin d'expliquer ses griefs. Il n'y allait pas moins que de la tête du coupable, et sa mort, pour un tel sujet, eût fait rejaillir une grande honte sur ses enfans et sa famille.

La femme du chevalier, fort courroucée jusque-là, mais émue à la seule pensée de la punition et de l'infamie, courut (quoiqu'il lui en coûtât) se jeter aux pieds de celle qui était la cause innocente de ses malheurs, et là, par ses prières, par ses présens, par mille florins d'or qu'elle fit briller à ses yeux, elle obtint la promesse que, devant le juge souverain, aucune plainte ne sortirait de sa bouche; qu'elle n'accuserait en aucune manière son ravisseur, et avouerait même, s'il le fallait, avoir été vaincue, non par force, mais par douceur.

Ces promesses faites et les gages reçus, on se rend par-devant le duc qui, malgré la clameur publique, malgré les vœux formés par plus d'un père et d'un mari pour que la Vieuville fût condamné, se vit dans le cas, par la déclaration de la fille, de renvoyer le gouverneur absous (1).

(1) A peu de tems de là le chevalier mourut subitement à Saint-Omer, à l'âge de quarante ans. Mais sa femme l'avait devancé d'une année, ayant succombé à l'excès de son chagrin et de sa jalousie.

Ce couvent de chanoinesses et la petite cour des anciens seigneurs , avaient donné à la ville un air de fête et de prospérité. Mais au tems de nos guerres civiles et des guerres de la Succession , souvent prise , reprise et brûlée comme Gravelines , elle perdit ses richesses et vit diminuer sa population. Il y a un siècle , elle ne comptait que douze cents habitans. Démantelée lors de la réunion à la France , il semblait qu'elle dût être ruinée de fond en comble ; mais ce qui venait de ses revers , tourna bientôt à son profit. Ayant cessé d'être ville de guerre , elle se livra entièrement au commerce , se releva par l'industrie , et vit augmenter sa population jusqu'à près de deux mille ames. C'est là où elle en est aujourd'hui. Quoique moins grande que Gravelines , elle a des marchés bien plus forts. Placée sur un canal en tout tems navigable , et traversée par des chemins soigneusement empierrés , elle a des communications faciles avec Dunkerque , Bergues , Saint-Omer , Calais , Ardres. Elle est , comme Bergues , dans une vallée très-basse et très-humide ; mais elle tire parti de cette position même , et , en multipliant les fossés , elle fait sortir de ses marécages des jardins et des pâturages où elle cultive beaucoup de légumes , où elle engraisse beaucoup de bestiaux.

Il y a du bois le long des clôtures , mais il n'est pas à bon marché à Bourbourg et aux environs. On y supplée par le charbon de terre qui vient de Valenciennes , et par une espèce de tourbe qu'on tire en creusant la terre à quatre ou cinq pieds de profondeur. On trouve alors un banc de deux pieds d'épaisseur , qui est composé de bois pourri ; on y reconnaît des arbres entiers avec leurs feuilles et leurs fruits. On distingue des glands , des noisettes ; et des découvertes du même genre ont eu lieu dans plusieurs cantons du département. Comment les expliquer autrement que

par des invasions subites et considérables de la mer, qui se sera ensuite retirée, et qui, traversant les forêts, déracinant les arbres, les aura laissés couchés sur la terre spongieuse. Ces arbres, s'étant couverts de sable et de terre dans la suite des siècles, fournissent aujourd'hui à l'homme, sous une forme, le combustible qu'ils avaient été, dans l'origine, destinés à lui donner sous une autre.

Quoi qu'il en soit, cet usage de la tourbe est répandu par tous les pays plats et marécageux, et notamment dans cette portion du Nord qui est entre Dunkerque, Bergues et Bourbourg.

WATTEN (1).

PETITE ville sur une éminence, dont le fond est de sable et de gravier, au point de partage des eaux de l'Aa, qui, venant de Saint-Omer, fournissent aux navigations de Gravelines, de Bergues et de Dunkerque. Son territoire produit beaucoup de chanvre. Il y a les *taillis de Watten*, qui sont de sept à huit cents hectares, et qui appartiennent au domaine. On y conserve une tour antique, reste des fortifications de la ville. Les Romains et les preux firent ici leur séjour, et combattirent sous les aigles et sous les bannières. Cette tour, au haut de laquelle il faut monter pour jouir d'une vue à la fois étendue et bocagère, et de toute manière charmante, sert de point de vue aux navigateurs, comme celles de Bourbourg et de Bergues.

WORMHOUT (2).

QUAND ON sort de Gravelines ou de Dunkerque, et qu'on

(1) A 7 lieues de Dunkerque, 4 de Bourbourg, 5 de Gravelines, 5 de Bergues, 2 de Saint-Omer, 17 de Lille, 5 d'Hazebrouck.

(2) Chef-lieu de canton, à 3 lieues de Bergues, 2 de Cassel, 5 de Dunkerque, 14 de Lille, 5 d'Hazebrouck, 4 d'Houdschotte, 5 de Popevingues.

veut aller à Cassel, le terrain commence à monter à Wormhout, après la petite rivière de l'Yser, qui passe au midi de ce village, ou plutôt de ce bourg, ou même de cette ville. On donne en Flandre le nom de village à des lieux qui, dans les Alpes ou les Pyrénées, seraient très-bien des préfectures. Wormhout a trois ou quatre mille âmes, et les maisons sont tenues avec une propreté qui annonce l'aisance des habitans, et fait la consolation du voyageur. Quand on a quitté sa famille ou ses amis, et qu'on traverse seul et rêveur un pays jusque-là inconnu, il est doux de rencontrer ce bon ordre, ces soins qui vous font un peu oublier les plaisirs que vous avez perdus. Rien ne manque dans la chambre qui vous est donnée; tout y est simple, mais de bon goût, et le luxe des rideaux de croisées, des papiers de tenture, des franges de l'alcove, s'est glissé jusque dans les plus humbles demeures.

On ne voit pas ici précisément des parquets à la mode parisienne, mais des planchers fort bien joints, lissés, lavés, cirés, quelquefois recouverts d'un sable fin qu'on renouvelle tous les jours. Une chose qu'il ne faut point oublier, et qui n'est pas indigne de nos remarques, c'est le brillant de la batterie de cuisine. Le cuivre a l'éclat de l'or, et le fer a le poli de l'acier. Tandis qu'à Paris, chez les restaurateurs, vous voyez des cheminées enfumées et des fourneaux qui répugnent à l'œil, à Wormhout et dans toute la Flandre, les fours de campagne, les *trois-pieds* et les crémaillères sont fourbis matin et soir, et ne laissent au gourmand le plus timide aucune crainte d'être empoisonné.

Ces choses ne doivent point être dédaignées, et il n'y a pas de petite maîtresse qui ne fit bien d'avoir égard à ces paroles. Que de fois, dans nos bonnes maisons, les maux de nerfs, les crampes d'estomac et les coliques importunes sont

venus de la négligence des domestiques et du mauvais état des ustensiles qui servent à l'apprêt de nos repas ; mais qu'on prenne ses gens dans la Flandre , ou qu'on mette ceux qu'on a sur le pied des gens de ce pays , et l'on en éprouvera bientôt les plus notables avantages. Les cuisinières flamandes ont , chez les connaisseurs , le même renom que les perruquiers gascons , les rémouleurs de Lorraine , les porteurs d'eau de l'Auvergne et les ramoneurs savoyards.

L'Yser , qui passe à Wormhout , a des bords vraiment enchanteurs ; et , quand on passe en ce pays dans l'arrière-saison , on est surpris d'y voir encore la terre parée de ses fleurs les plus belles. Les plantes s'endurcissent avec le climat , et elles résistent plus long-tems dans le Nord à une température alternativement humide et froide , qu'elles ne le feraient dans le Midi. En approchant de Wormhout , notamment du côté de Cassel , on respire un air embaumé qui sort des jardins , des vergers , des parterres et des bocages. De ce village à Bergues , et dans tous ces cantons , on trouve des haies formées d'épines entrelacées , vives , mais étroites , et qui ne prennent que très-peu de terrain. On n'a que rarement des murs pour entourer les héritages , les haies suffisent dans les plus riches domaines , et cette espèce de clôture , plus riante que l'autre , ajoute encore à l'agrément du pays. Les maisons portent sur leur toit la date de leur construction ; les barrières , les arbres mêmes , ont souvent un chiffre qui indique l'année de leur plantation , tant on aime , dans ces contrées , à se rendre compte de tout et à tenir en règle ses moindres affaires !

ARRONDISSEMENT D'HAZEBROUCK.

IL y a cinquante ans, on ne trouvait pas dans ce pays un fermier sur vingt qui parlât notre langue, cette langue française, dont on a fait le plus digne éloge, en disant que c'était celle de l'amitié et de la bonne foi. Mais, depuis lors, le passage des troupes, les nouvelles formes d'administration, les transactions chez les officiers publics, ont fait connaître la langue nationale dans la plupart des fermes et des familles. Les écoles, ouvertes partout, acheveront ce qui est commencé, et la génération qui s'élève s'éloignera de plus en plus d'une sorte de patois mêlé de hollandais et d'allemand, qui ne restera désormais que pour les relations obscures des classes les plus misérables. Déjà le voyageur qui a besoin de renseignemens, a plus de profit à s'adresser à un enfant qu'à un vieillard : tous deux mettent de l'amour-propre, celui-ci à se taire, celui-là à parler ; mais la vanité qui babille est, en cette circonstance, moins fâcheuse que la vanité muette et surnoise. Quand toute cette contrée parlera français, on aura obtenu un changement qui était depuis long-tems désiré, et que pouvait hâter la révolution seule (1). Cette révolution a été dans les mots comme dans les choses, et ses suites sont incalculables ; elle a changé la face, non-seulement de la France, mais de l'Europe ; elle a établi des relations qui, sans elle, ne l'eussent pas été de quelques siècles encore, et elle a donné, à l'esprit humain engourdi, un élan dont il est mal-aisé de prévoir

(1) La première imprimerie de l'arrondissement ne remonte qu'à 1792.

toutes les conséquences. On dit sans cesse : *Tout est fini* ; on ajoute même : *Tout rétrograde* ! Fausse illusion ou vaine terreur ! Tout s'anime , tout marche au contraire , et nos enfans cueilleront le fruit de l'arbre que nous avons planté pour eux....

La grande route de Lille à Dunkerque , qui traverse l'arrondissement d'Hazebrouck et passe par Bailleul et Cassel, est , sans contredit, une des plus belles qu'il y ait en France. Le pays est ombreux et bocager ; le sol est celui d'un jardin ; les champs sont couverts de moissons (1) ; les chemins sont bordés de peupliers et de saules : on laisse monter les premiers , on étête les seconds , d'où il naît des nuances de verdure qu'augmentent encore les couleurs sombres de l'aulne planté le long des ruisseaux , et la teinte moins foncée de l'orme , qu'on met en quinconce auprès des châteaux et des fermes.

Nous ferons sur ces quinconces d'ormes une observation dans l'intérêt des propriétaires. Comme ces arbres demandent beaucoup d'espace pour se développer et de place pour étendre leurs racines , on devrait les planter de préférence en ligne et sur les routes , comme l'ordonna Colbert dans ses réglemens d'administration publique ; comme l'indiquait François de Neufchâteau dans ses circulaires , lorsqu'il était ministre de l'intérieur ; comme MM. Lainé et Decazes en ont depuis renouvelé l'invitation. Si l'on veut planter *en bosquets*, du moins faut-il mettre les pieds à de grandes distances les uns des autres , afin d'obtenir les produits les plus beaux et le plus entier développement.

Les planteurs d'ormes se bornent trop souvent au moyen

(1) Cent mille hectolitres de grains se vendent annuellement sur les marchés de l'arrondissement.

le plus facile, qui est de planter par rejeton et par éclats de racines ; mais ils en sont les dupes , et ils n'obtiennent que des sujets rabougris qui ne rapportent presque rien. On distingue au premier coup-d'œil , à la beauté de leur port et à la vigueur de leur végétation , les ormes de semis , et ceux à feuilles étroites greffés sur sujets écossais , dans les plantations d'agrément , dans les parcs , et sur les pelouses qui environnent les maisons de campagne (1).

Nous avons vu auprès de Wormhout des barrières avec des numéros ; nous en trouvons ici avec des verrous et des serrures toujours bien faites et bien établies , jamais disloquées et renversées , comme il arrive dans nos provinces de l'ouest. Dans tout le Nord , mais particulièrement dans cet arrondissement-ci , les maisons ont de grands jours , de larges fenêtres. On se plaignait du contraire il y a vingt-cinq ans ; mais les avis de l'administration ont prévalu sur la routine. On donne de l'air à toutes les pièces. Cependant il faut remarquer que dans les fermes , le plus souvent , les fumiers

(1) Dans le département du Nord , on cultive surtout deux variétés d'ormes : l'une à feuilles lisses , qu'on y appelle *orme de Hollande* ; l'autre à petites feuilles , qu'on nomme *orme pyramidal*. Mais que d'autres espèces on pourrait y naturaliser ! La Grande-Bretagne seule en compte cinq : *l'orme champêtre* , qui est le plus solide , le plus durable , le mieux à l'épreuve de l'humidité , mais qui croît lentement ; *l'écorce de liège* , qui croît plus vite , mais dont la qualité est bien inférieure ; *l'orme des montagnes* , c'est celui d'Écosse , qu'on transporte à présent dans presque toutes les contrées de l'Europe ; *l'orme lisse* , orme d'Essex , qui peut acquérir une grosseur considérable , et dont le cœur , très-estimé , est employé dans le charonnage ; enfin , *l'orme de Hollande* , le plus petit de tous , dont le bois est très-inférieur à tous les autres , et qui n'est le plus souvent bon qu'à brûler. Le bois d'orme dure des siècles quand il reste dans un état constamment sec ou humide ; mais il dépérit s'il est exposé aux variations de l'atmosphère et à la succession de l'humidité et de la sécheresse. On peut citer en preuve les pilotis sur lesquels est établi le pont de Londres : ils existent depuis six cents ans , et ne paraissent pas avoir souffert le moins du monde.

sont encore beaucoup trop rapprochés des habitations. De cette cause, jointe aux brumes et aux brouillards, naissent des maladies graves et de meurtrières épidémies. Il y a plusieurs villages de ces cantons où les décès dépassent les naissances, comme dans le premier arrondissement (1). Ne serait-il pas possible de trouver une construction de maison rurale qui, sans éloigner les étables, prévînt les inconvénients de leur voisinage et de l'insalubrité qui en résulte ? L'architecte habile qui, descendant de ses hautes conceptions, voudra bien tourner son attention de ce côté, aura bien mérité de l'humanité et de l'agriculture. Le gouvernement devrait ouvrir un concours, et donner cette fois le prix à l'artiste qui aurait fait, non pas le meilleur dessin de quelque temple, mais le meilleur plan d'une ferme avec sa grange et ses écuries (2). C'est quand le génie daigne se rabaisser jusqu'à servir nos besoins réels, qu'il a droit surtout à nos hommages ; et, aux yeux des philosophes de notre trempe, le bon arrangement d'une chaumière aurait autant de prix que la vaine élévation d'une colonnade.

L'arrondissement d'Hazebrouck a une surface de soixante-onze mille arpens métriques. Tout le centre est formé de terres glaiseuses, jaunâtres et quelquefois grises, que recouvre une argile brune. A l'est d'Hazebrouck, les terres sont marneuses, et connues, dans le pays, sous le nom de *terres rouges*. Le reste de l'arrondissement est composé d'argile et de terre *clître* ou glaise de bonne qualité. Les éminences que l'arrondissement renferme, telles que celles de

(1) On voit, dans le second arrondissement, beaucoup d'écrouelles, de scorbut et de rhumatismes.

(2) Dans le second arrondissement, comme dans le premier, on nourrit beaucoup de chevaux. M. Huzard, dans son *Instruction sur l'amélioration des races*, reconnaît la bonne qualité de celles d'Hazebrouck et de ses environs.

Boescheppe, de Cassel, de Bailleul, sont d'un sable mêlé de grès tendre. La terre à brique est ici commune, comme dans tout le département. C'est le long de la Lys que sont les meilleures briqueteries. Il ne se fabrique pas dans le Nord moins de cinquante à soixante millions de briques de toute espèce, blanches ou rouges : les blanches s'embarquent à Dunkerque pour les colonies ; les rouges servent ordinairement pour les besoins du pays. En tout, c'est pour le département un objet de commerce de près d'un million. Voilà comme les plus petites choses qui se multiplient s'élèvent à des sommes énormes.

La population de l'arrondissement s'élève à cent deux mille âmes (1).

Dans cet arrondissement, on trouve (en outre des grands canaux et des rivières principales) la *Becque-du-Vieux-Berquin*, qui se jette dans la Bourre, près Merville ; la *Metterbecque*, qui naît au Caest-Berg, et se jette dans la Lys au pont d'Estaires, navigable depuis le moulin de cette ville ; le *Stenwerch*, ruisseau qui prend sa source au mont Noir et au Boescheppe, et se jette dans la Lys près de Sailly ; la *Becque de Nieppe*, qui naît au mont de Lille, près Bailleul, et se jette dans la Lys à Ecquinghem ; la *Vieille-Rivière* qui, du *Clair-Marais* où elle prend naissance, va tomber dans l'Aa, au-dessous de Saint-Omer (2).

(1) Elle se divise ainsi qu'il suit entre les sept cantons :

Hazebrouck. . .	{	nord.	14,500	} 102,000.
		sud.	13,200	
Cassel.			15,000	
Stenvorde.			14,600	
Bailleul.	{	nord-est.	13,400	
		sud-est.	12,900	
Merville.			18,400	

(2) Entre Hazebrouck et Saint-Omer sont les *îles flottantes*, dont nous parle-

Toutes ces eaux donnent aux habitans du pays la facilité et le goût d'avoir des *jardins anglais*, ou prétendus tels (1). En Flandre, au lieu de donner du développement aux enclos où l'on cherche à imiter la nature, on les resserre au contraire, afin de ménager le terrain. On fait tourner les allées dans un petit espace; on a des figures de mauvais style dans les coins, dans les bocages, et l'on estropie le genre, en mettant de la parcimonie où il faudrait de la grandeur et une sorte de prodigalité.

Ce n'est pas la simplicité des jardins d'Alcinoüs, peints par Homère, où le luxe consistait dans l'ordre et la symétrie, dans la richesse du sol, la fertilité des arbres, la limpidité des fontaines; c'est encore moins la somptuosité des jardins de Lucullus ou de Pompée, et de tous les vainqueurs de l'Asie. On ne sait ni porter si haut, ni régler si sagement ses idées. Il y a une habitude de calcul qui, se mêlant à une manie de briller maladroite, produit une composition mixte moins propre à séduire qu'à déplaire, par le défaut de caractère et d'unité: on a voulu, on n'a osé. La vanité a été contrariée par l'avarice, et de tout cela il est résulté un ensemble qui choque la raison sans que le caprice en puisse être flatté. On avait à sa disposition toutes les ressources, et l'on n'a pas su ou voulu en profiter. Le poète a beau dire aux Flamands:

« La nature est à vous, et votre main féconde
» Dispose pour créer des élémens du monde. »

Ils ferment l'oreille aux sons de la lyre harmonieuse; et, de

rons en détail à l'article de cette dernière ville, quand nous décrirons le Pas-de-Calais.

(1) Il faudrait dire *jardins chinois*, car les peuples de l'Asie orientale avaient eu, bien avant les Européens, l'idée des jardins irréguliers. Consultez à cet égard l'ouvrage de Chambers.

tous les préceptes de Delille, ils n'ont retenu que ces vers :

« L'art des jardins exige un artiste qui pense,
» Prodigue de génie et non pas de dépense! »

Avec de pareils principes, on conçoit que l'on ne peut aller loin. Le génie ne fait rien à l'affaire : *il n'invente rien, il observe* ; et, pour rassembler de jolies choses, pour varier les masses, les aspects, il faut qu'il sache les payer ; que, si l'on veut de l'économie, des produits et des bénéfices, pourquoi planter un parc anglais ? Il ne faut qu'une plaine unie, des charrues, des herses, des trèfles, du colzat et du pavot blanc!...

HAZEBROUCK (1).

C'est à sa position plus centrale, dans le deuxième arrondissement, que la ville d'Hazebrouck doit d'avoir été choisie pour chef-lieu de sous-préfecture ; elle eût été sans cela bien enfoncée et presque sans vie. On y commerce sur le fil et la toile ; mais son mouvement principal lui vient des administrations, des tribunaux et du concours journalier qu'ils attirent. On a toujours quelque petit procès à juger, quelque petite faveur à obtenir ; on se rend auprès de M. le président, de M. le sous-préfet ; on s'arrête dans les auberges, et cela rapporte toujours à la ville un peu d'argent, un peu d'honneur.

L'hôtel-de-ville est d'une construction remarquable. Il fut bâti en 1808, sur les dessins de M. Drappier, alors ingénieur en chef du département du Nord (2).

(1) A 10 lieues de Lille, 3 de Cassel, 5 de Saint-Omer, 10 de Dunkerque, 4 de Bailleul, 5 de Béthune.

— Longitude, 20 deg. 12 min. — Latitude, 50 deg. 44 min.

(2) Ce bâtiment est d'ordre dorique. La façade du rez-de-chaussée est formée

Au rez-de-chaussée , on a mis les magasins de la halle ; les salles de la mairie sont au-dessus. Cet hôtel est sur la grande place. C'est un soin que l'on a dans toute la Flandre plus qu'en d'autres provinces , de ménager au centre des villes de très-grands espaces où se tiennent les marchés , et de percer , pour y arriver , de larges rues qui permettent à l'air et aux gens de circuler (1).

Hazebrouck a une bibliothèque publique de trois à quatre mille volumes , qui pourraient à la vérité être mieux choisis. Il manque à l'établissement des traités élémentaires qui mettraient les hommes studieux à même de suivre les progrès des arts et des sciences. Ces traités et les livres nouveaux en général , ne se trouvent point dans les villes de province. On a eu , par les couvens et les émigrés , des livres de théologie et d'ancienne littérature , mais il n'a jamais été fait de fonds , ou du moins jamais assez pour acheter de la nouvelle librairie , et se tenir au courant des connaissances actuelles. C'est un objet pourtant que ne devraient pas négliger les conseils municipaux. Une ville perd toujours à rester en arrière , tandis qu'elle a des avantages réels à marcher toujours en avant : il ne faut , pour la faire prospérer , qu'un bon livre et un homme d'esprit.

par des arcades sur pilastres , d'un très-bon goût ; celle des premier et second étages présente une galerie de douze colonnes de vingt-quatre pieds de hauteur , et d'un aspect agréable. La corniche de cette façade est surmontée d'un mur d'appui qui sert à cacher la toiture. Cet hôtel-de-ville est construit en marbre de *Marquise* (Pas-de-Calais) , et il n'y a qu'un malheur en tout cela , c'est que les maisons avoisinantes ne répondent guère à cette magnificence. On est un peu surpris , en arrivant à Hazebrouck , de voir un si beau monument en un tel lieu. Mais ce qui est bien , doit l'être partout , et il faut excuser un ingénieur des ponts-et-chaussées d'avoir saisi l'occasion qui se présentait , de donner carrière à son imagination , et de prouver qu'il savait faire autre chose que des parapets et des lignes droites.

(1) Le dernier recensement de la population a donné 7,354 habitants.

Au lieu d'une salle de spectacle , Hazebrouck en a deux , mais rarement il y vient des acteurs. La comédie est si mal jouée par les troupes ambulantes , qu'on préfère les cercles particuliers où l'on fait de la musique d'amateurs , assez pauvre souvent , mais où chacun a son intérêt par soi-même , ou par ses enfans , ou par ses amis. La ville a un collège (1) et une société d'agriculture. Cette société a des séances solennelles dans lesquelles des prix sont décernés. En 1824 , elle en a donné un , entr'autres , à un brasseur de Caestre , pour le perfectionnement de la culture du houblon , qui équivalait maintenant dans le pays à celui de la Belgique.

LA MOTTE.

ROBERT-LE-FRISON fit , en 1065 , bâtir à La Motte un château qui était alors important , et qui , au débouché des bois dont le territoire est couvert , défendait la Flandre contre les entreprises de l'Artois.

Les guerres durèrent jusqu'à la réunion des deux provinces sous un seul et même gouvernement. La réunion une fois opérée , on démolit le château ; ce fut au dix-septième siècle , et il ne reste plus que quelques traces de ses remparts , baignés par le canal d'Hazebrouck (2).

(1) Avec un principal et quatre régens.

(2) Dans ce lieu même , Isabeau , duchesse de Bourgogne , et fille du roi de Portugal , fonda un couvent de sœurs grises de l'ordre de Saint-François (mendiant) , et elle alla s'y enfermer.

Le duc son mari prétendait qu'elle était cause des différens qu'il avait avec le duc de Charollais , leur fils unique. Ce fils était Charles , qui , sous le nom du Téméraire , fit le plus qu'il put de mal à la France.

En ce pays , et à cette époque , un marchand pelletier , nommé Jean Pinto , étant mort , sa femme le fit enterrer , et le jour même de la cérémonie funèbre , elle en fit une autre plus gaie : elle épousa Villaret de Neuville , autre marchand de fourrures. Ces mariages si diligens n'étaient point rares à cette époque , et ils

THIENNES.

Aux limites orientales du département, sur le canal de *Neuf-Fossé*, est le village de Thiennes, sur le territoire duquel on trouve des carrières de silex (1). Les cornues sont ou noires ou jaunes dans leur cassure : calcinées et réduites en poudre, elles entrent dans la composition de la pâte de faïence, façon anglaise, qui se fabrique dans le département.

MORBECQUE.

Nous ne citons ce village que parce qu'il donna le jour à *Charles Saint-Omer*, savant naturaliste qui vivait au seizième siècle; il fut le premier qui, dans le pays, créa un jardin de botanique, et fit une collection d'oiseaux.

CASSEL (2).

La capitale des Morins, la principale ville de la Flandre

avaient bien leur excuse, car il était d'usage alors qu'aussitôt qu'une femme était veuve, si elle était en âge de se remarier, surtout si elle avait du bien, le seigneur du lieu qu'elle habitait désignait parmi ses archers et ses gardes celui qu'elle devait prendre en secondes noces. A grand'peine obtenait-elle, à prix d'or, et à force de cadeaux faits aux principaux personnages de la seigneurie, ou au seigneur lui-même, de faire un choix selon son cœur. Les filles étaient de même forcées de se marier de bonne heure, et furtivement en quelque sorte; sans cela leur comte ou duc les pourvoyait et les retenait pour ses officiers ou ses valets, selon la qualité et la richesse de la belle.

(1) Ce n'est qu'à Thiennes et à Boeseghem, près de là, qu'on exploite en grand le silex; mais on en trouve en état de rognons dans les carrières de pierre calcaire blanche des autres arrondissemens, et l'on en a rencontré des bancs entiers dans l'extraction des mines d'Aniche et d'Auzin.

(2) Quatre mille cinq cents habitans; à 5 lieues de Bergues, 7 de Dunkerque, 3 d'Hazebrouck, 12 de Lille, 61 de Paris, 5 d'Aire, 4 de Saint-Omer, 8 de Furnes, 6 d'Ypres, 4 de Popevingues.

— Longitude, 20 deg. 9 min. — Latitude, 50 deg. 47 min.

Anian, né à Cassel, écrivit la *Chronique du Monde* depuis la création jusqu'au 15^e siècle. C'était le plan de Bossuet, non le style. — De la même ville était le savant Zutpeen.

flamingante , n'est plus que la seconde du deuxième arrondissement du Nord , et n'a plus que le titre de chef-lieu de canton. Mais sa position singulière sur le haut d'une montagne élevée , la rendra toujours intéressante , et la fera visiter par tous les voyageurs. Il n'y a pas un lieu en Europe où l'on jouisse d'une vue plus belle , nous voulons dire plus étendue. Quand le ciel est dégagé de nuages , et qu'aucune vapeur ne couvre l'horizon , on peut porter ses regards dans une circonférence de quinze à vingt lieues , comptant tout à l'entour les villes et les clochers par centaine. L'immensité de cet espace agrandit aussi la pensée. On plane sur tant de peuples divers , on est témoin de tant de scènes différentes , on respire un air si raréfié et si pur , qu'il est impossible que l'on n'éprouve pas quelque sensation vive qui porte dans l'ame une sorte de bonheur qu'il serait mal-aisé de définir. On va d'un objet à un autre ; on fixe tantôt l'azur des cieux , tantôt les vagues de la mer , tantôt la verdure des plaines ; on suit de l'œil les longues chaussées qui s'en vont dans toutes les directions , couvertes de voyageurs que tant de passions agitent !... L'heure fuit , et il est tems de partir ; mais on ne peut s'arracher à ce spectacle. C'est un panorama unique où toutes les couleurs sont vraies , et auquel une main toute-puissance a imprimé ce mouvement éternel qui manque à ceux que l'art nous donne.

Mais , si tout-à-coup les vents soufflent , si les orages s'amoncellent , si l'éclair sillonne la nue , si la foudre gronde sur vos têtes , c'est alors que cette vaste scène étonne et enchaîne vos regards. A votre admiration se mêle une sorte de terreur ; mal affermi sur cette pointe élevée , ouvrant l'oreille au sifflement des orages qui se battent dans les espaces , frappé de ces lueurs soudaines qui naissent d'un côté , tandis que de l'autre tout est sombre et menaçant , vous cédez tour à

tour à mille impulsions qui , jusque là , vous avaient été inconnues , et vous oubliez ces jeux vulgaires du monde social , si rapetissés auprès de ces décorations , de ces grandes magies de la nature.

Quand on monte à Cassel par la route de Bailleul , on suit une rampe ménagée le long de la colline , et qui laisse sur la gauche une vallée riante , tandis que sur la droite on a le mont sauvage des Récollets , mont couvert de bois , sans nulle habitation , et qui , lorsque les brouillards du matin s'élèvent , ressemble au sommet d'un volcan qui lance ses tourbillons de fumée (1). En avançant , on laisse derrière soi cette première montagne , et l'on passe par la ville pour arriver à la seconde , qui est de moitié plus élevée que l'autre. Sur cette montagne , qui domine Cassel , était jadis un château féodal , construit lui-même sur une tour romaine. On ajoute qu'avant Jules César , les Gaulois avaient là une de leurs forteresses , et ainsi , en remontant d'âge en âge , on trouve que ce lieu fut célèbre jusqu'à des tems dont notre esprit ne peut pénétrer le mystère.

Le monument gaulois a été renversé , le fort des Romains a disparu , le château féodal a été renversé ; un vieux pan de mur qui était long-tems demeuré , et qui (s'élevant comme une aiguille) était au loin signalé par les matelots , a été aussi jeté par terre. Il ne reste que l'entrée des souterrains , quelques vestiges de maçonnerie près de l'entrée , et la cime du mont elle-même , que tout annonce avoir été surhaussée à main d'homme , sur le sommet déjà très-haut du rocher. Un modeste moulin à farine , dont les ailes tournent au plus léger

(1) Cette montagne prit son nom d'un couvent de récollets qui y était établi. Quand les jésuites , qui avaient un collège à Cassel , en furent chassés , trois récollets vinrent les y remplacer en 1770.

vent, a succédé au donjon de la puissance déchue, et la plateforme sur laquelle il est placé sert de promenade aux habitants et aux curieux (1). Il n'est pas rare d'y rencontrer à la même heure et au même instant, l'Anglais vagabond qui passe rapidement sur le globe, et la Parisienne élégante qui va s'égayer dans la belle saison loin des cascades de Saint-Cloud et de Versailles. Tous deux interrogent avec un accent différent, mais avec une égale vivacité, le meunier actif qui arrive de la plaine avec son mulet chargé de sacs. La Parisienne rit des tournures embarrassées de la réponse de son interprète; l'Anglais, le crayon à la main, note sur son livre de route les noms qu'on prononce devant lui, tous plus ou moins défigurés. L'Anglais veut tout voir, tout écrire, pour tout raconter à son retour, mais pesamment et sans nul charme; la Parisienne glisse sur toutes choses, n'écrit rien, ne prend note de rien, et, rentrée dans la capitale, elle rapporte pourtant mille traits qui brillent comme des diamans, au milieu de ses soirées délicieuses.

Un jeune garçon se présente; il vous offre, pour un peu d'argent, de vous conduire chez le général Vandamme. Il ne vous taxe point; mais comme il vous dit qu'il partage avec la femme du concierge, vous comprenez qu'il faut être généreux, et vous mettez la main à la bourse pour aller voir cette demeure jolie d'un des braves de notre armée. Le général ne sait rien de l'impôt qu'on a mis en dehors de sa porte, et il a donné une autorisation (dont on abuse) pour introduire les amateurs dans la demeure qu'il s'est créée. Sa maison de plaisance (et c'est ici plus qu'ailleurs le mot propre) est au bout de la ville au couchant, et au pied du vieux

(1) Le Mont-Cassel est de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. La terrasse, élevée à main d'homme, et sur laquelle était le château, a quatre mille pieds de circonférence.

château détruit. Elle est bâtie, et son parc est planté et percé de manière à ce qu'aucun des points de vue principaux ne soit perdu. Les deux faces de cette habitation ont été débarrassées par l'achat et la démolition de bicoques qui masquaient les plus beaux aspects. Rien n'a été épargné pour mettre à profit cette situation extraordinaire, et (par exception à tant d'autres lieux que nous avons visités) le meilleur goût a présidé aux dispositions qui ont été faites. On vous fait voir les pièces d'eau, les serres, les écuries surtout, qui sont très-somptueuses; mais, ce qui vous occupe toujours, c'est l'horizon qui s'ouvre devant vous et qui vous déploie toutes ses richesses.

Le général Vandamme était sorti de Cassel même, et il a dû être doux pour lui de venir y goûter le repos que lui avaient mérité trente années de fatigues et de victoires. Ce fut à dix lieues de là, à Furnes, qu'il remporta ses premiers succès; et fit voir à l'ennemi ce qu'il fallait attendre des soldats de la révolution.... En 1815, lors de l'invasion, les ennemis vinrent à Cassel, et ils saccagèrent la maison du général.... Folle vengeance, qui n'effaçait pas, et qui plutôt relevait encore les titres de gloire de celui qu'on voulait basement offenser!...

L'ordre a reparu, la maison est rétablie; de belles vaches ont été achetées au loin: elles paissent l'herbe savoureuse de ces vallées, et la simplicité de l'exploitation rustique se mêle au luxe des cités. Des graines et des méthodes nouvelles sont introduites dans le pays, et beaucoup de bien est opéré dans l'agriculture par la même main qui se signala dans la guerre.

Tout ce qu'on peut dire de Cassel, après qu'on a parlé de l'antique château et de la maison *Vandamme*, n'est que d'un intérêt bien secondaire. Une fontaine qui ne se tarit

jamais, et dont l'architecture est belle, se voit sur la place principale. Devant est la *mairie*, derrière est une auberge qu'on nomme l'*hôtel-de-ville*. C'est ici comme à Bergues : le traiteur est au rez-de-chaussée; et au-dessus, dans le même bâtiment, le juge-de-paix a son bureau. Le remède est auprès du mal, et, si en bas naît la discorde, en haut est la réconciliation.

A Cassel, il se fait un grand commerce de beurre (1). Pour l'avoir odorant et à bon marché, il faut l'acheter au *tems des roses* : c'est l'expression du pays. Quand les fleurs couvrent les prairies, les vaches ont du lait excellent, et le beurre en acquiert une qualité d'autant meilleure. Au mois de septembre et aux premiers jours d'octobre, il est encore très-bon et pas trop cher; mais en novembre et en hiver, indépendamment de ce qu'il est moins propre à faire des provisions, il est aussi d'un prix bien plus élevé. Le lin se vend en même tems que le beurre, et Cassel est renommé sous ce double rapport. Le marché se tient le jeudi, et de toutes parts on y afflue.

La ville est ouverte aujourd'hui; elle était autrefois entourée de demi-lunes et de bastions (2). Sous ses murs et au pied de ses monts furent livrées de sanglantes batailles. Trois Philippe de France y signalèrent leur valeur : Phi-

(1) La première qualité se vend pour du beurre de *Dixmude*. Le beurre de Flandre a de la réputation; il s'en vend moins à Paris que de celui Gournay, d'Isigny, de Bretagne. Cependant on compte qu'il s'en fait huit cent mille myriagrammes dans tout le département, et qu'il en est vendu au dehors cinq cent mille.

Champier dit dans son livre : « La nation qui consomme le plus de beurre, c'est » la flamande; elle ne passe aucun jour ni aucun repas sans en manger, et je » suis surpris qu'elle n'ait pas encore essayé d'en mettre dans sa boisson. Aussi, en » France, l'appelle-t-on par dérision *nation beurrière*; et quand quelqu'un doit » aller dans ce pays-là, on lui recommande d'emporter un couteau, s'il veut » tâter aux bonnes mottes de beurre. »

(2) Les anciennes portes d'Aire et de Bergues étaient des ouvrages des Romains.

lippe I^{er}, au onzième siècle ; Philippe VI, au quatorzième, et Philippe d'Orléans, au dix-septième. Ces événemens se rattachent à l'histoire de Cassel ; ils ont rempli tout ce paysage, au milieu duquel nos lecteurs se sont transportés avec nous, et, pour ne pas manquer à nos devoirs, nous nous y arrêterons un moment.

§ I^{er}. — Philippe I^{er}, roi de France, avait eu pour tuteur Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut. Ce Baudouin avait pour frère Robert-le-Frison, et pour femme Richilde, dont il avait eu deux enfans. Quand il mourut, sa succession fut en péril ; Robert voulut usurper le comté de Flandre (1). La veuve recourut à Philippe qui, jeune encore et généreux, résolut de défendre l'héritage de la veuve et des orphelins. La guerre eut de grandes alternatives. Le roi et la comtesse furent successivement pris et délivrés. A son tour, Robert fut battu et fait prisonnier à Cassel. Mais le roi, vainqueur par les armes, fut vaincu par les attraites de Berthe, la fille de ce même Robert. Philippe épousa cette princesse, donna le comté de Flandre à son beau-père, ne laissa à Richilde, sa première alliée, que la province de Hainaut, et fit voir trop à découvert qu'il ne faut qu'une circonstance pour que la justice des rois fléchisse devant leurs passions.

§ II. — Philippe VI avait pour vassal le comte de Flandre, Louis, dit *de Nevers* et *de Crécy*. Ce comte n'était pas aimé de ses sujets, ou plutôt il en était haï, à cause des impôts excessifs qu'il mettait sur les terres de sa domination, et surtout à cause des rigueurs dont il souffrait que ses agens accompagnassent la perception de ces tributs. Plusieurs fois, les Flamands se révoltèrent ; ils allèrent même jusqu'à mettre leur souverain en prison. Le roi, craignant que cet exemple

(1) Nous avons indiqué le fait dans notre *Coup d'œil sur l'histoire du pays*.

ne trouvât en France des imitateurs , et jaloux , d'un autre côté , d'exercer les droits de sa couronne , convoqua avec appareil les grands de son royaume , pour marcher contre les rebelles. Une répugnance singulière fut montrée par les ducs , marquis et barons , pour être de cette expédition ; ils disaient que c'était se compromettre , que d'aller se mesurer avec des marchands , des matelots , des ouvriers. Le roi eut beaucoup de peine à leur faire entendre raison là-dessus , et à les entraîner à sa suite. Ce qui n'est pas moins bizarre , c'est que les Flamands nobles ne voulurent pas non plus se mêler à ces querelles , regardant comme au-dessous d'eux de défendre l'indépendance de leur pays , s'il fallait se trouver confondu , dans cette œuvre louable en soi-même , avec les artisans et la roture. Malgré ces scrupules d'étiquette , on ne s'en mit pas moins en campagne. Philippe prend l'oriflamme à Saint-Denis , et se dirige vers Cassel. C'est dans cette ville que se rassemblent des citoyens , des paysans qu'exaltent encore leurs dangers. Mal armés , peu nombreux , les Flamands se postent sur le mont des Récollets , qui est précisément sur la route que l'ennemi paraît vouloir prendre. Les Français ont des forces supérieures , des soldats aguerris , et ils gagnent chaque jour du terrain sur leurs audacieux adversaires. Cependant la victoire est sur le point de se déclarer pour ceux qui , selon tous les calculs , ne devaient s'attendre qu'à des revers. Profitant d'un moment de repos et de négligence , un homme , jusque-là obscur , mais que la nature fit intrépide , Zennequin , simple tisserand , qu'une action téméraire va rendre à jamais célèbre , s'élance à la tête des siens ; il marche avec eux en silence , pénètre dans le camp français , trompe les premières sentinelles , renverse tout ce qui s'oppose à son passage , et court vers la tente du roi : il veut enlever le mo-

narque, et d'un seul coup finir la guerre. Tout succède d'abord à ses vœux. Le roi dort, sa garde est égorgée, la fortune de la France est en péril ; mais on s'éveille, on crie, on se précipite. Philippe se lève ; il s'arme seul, car tous ses officiers sont morts ; il se jette hors de sa tente ; l'étendard royal est sauvé ; il flotte aux regards des soldats qui s'y rallient. Zennequin redouble vainement de courage ; cerné de toutes parts avec sa troupe, il fait face partout et combat en désespéré jusqu'à ce qu'enfin, percé de coups, il tombe sur la terre baignée de son sang et de celle de ses ennemis. Vingt mille morts restèrent sur la place ; pas un seul Flamand ne demanda quartier, pas un seul ne réchappa de ce massacre. La ville fut prise, brûlée et renversée, et la province vit se river les chaînes qu'elle avait voulu rompre. Les nobles de la Flandre apprirent l'événement avec une parfaite indifférence : les impôts ne pesaient point sur eux, et ils avaient apparemment fort peu de souci de leur gloire.

§ III. — Philippe d'Orléans, *Monsieur*, frère de Louis XIV, avait en tête le prince d'Orange, qui, sous le nom de Guillaume III, alla régner en Angleterre. Guillaume était jeune, mais grave ; ambitieux, mais discret ; général habile, mais souvent malheureux (1). Philippe vivait dans la mollesse ; il s'habillait en femme, et affectait de montrer la frivolité d'un sexe dont les vertus mêmes ne sont pas à notre usage. De ces deux rivaux, il semble que le vainqueur n'est pas difficile à désigner. Ce sera le plus appliqué, le plus vigoureux qui l'emportera sur le plus faible et le plus indolent ; mais le sort des princes ne se conduit pas toujours

(1) Il préluda à son élévation par des défaites. Chose remarquable, car la fortune donne rarement la couronne aux vaincus.

par ces règles ordinaires. La nonchalance habituelle n'exclut pas le courage d'esprit, et la sagesse même n'est pas toujours exempte d'une présomption qui nuit au succès des affaires.

L'airain des combats a sonné ; Cassel est le lieu du rendez-vous. Les deux princes sont en présence ; ils s'attaquent, s'avancent, se repoussent ; leurs officiers font merveille sur leurs traces, et leurs soldats sont des héros ; mais enfin les Français l'emportent. *Luxembourg*, par une charge heureuse, décide le gain de la bataille, et le prince d'Orange, ordonnant la retraite, laisse à *Monsieur* les honneurs de la journée. Louis XIV ne vit pas sans jalousie cette gloire personnelle que son frère avait acquise. Il fut peu parlé à la cour de cette victoire de Cassel, cependant si importante : on comprit que c'était un chapitre qui ne flattait pas le cœur du maître, et depuis on laissa dans l'ombre ce Philippe, qui, semblable à l'Achille d'Homère, avait fait voir qu'il savait à propos passer des jeux voluptueux aux chevaleresques aventures.

STENVORDE.

Le Furnembach a de la réputation pour la fécondité de ses brebis : il y en a qui portent deux et trois fois l'an. Le canton de Stenvorde a des moutons de cette espèce, et il s'y fait un grand commerce de laines (1). Ses marchés sont aussi très-abondans en beurre, et cette ville dispute à Cassel l'honneur des grandes exportations en ce genre pour les provisions d'hiver.

(1) Arthur Young, qui n'est pas porté à flatter la France, trouve la laine de ce pays-ci aussi bonne à peigner que la laine anglaise.

BAILLEUL (1).

On retrouve Louis XIV dans toutes les villes de Flandre. Le génie de son administration se montre dans la plupart d'entr'elles. Les ports, les canaux, les forteresses, tout est plein de son souvenir, et en voyant tous les travaux qu'il entreprit, tous ceux qu'il conduisit à leur terme, on est tenté de s'écrier : *Le grand roi est passé par là !* Mais à Bailleul les éloges cessent, et l'admiration se change en reproches. Cette ville était dans l'état le plus florissant ; on la citait pour ses étoffes de laine, et dans tous les villages environnans, on fabriquait jour et nuit pour satisfaire aux demandes qui arrivaient de toutes parts. Deux montagnes peu éloignées de la ville (le mont Noir et le mont aux Chats, *Caest Berg*), étaient couvertes de petites bourgades où des ouvriers industriels faisaient du drap pour les magasins de Bailleul ; mais ces ouvriers étaient protestans, et leur crime était irrémissible. Il y avait à la cour une femme née d'un père qui était de la religion réformée. Sans sortir de l'obscurité, elle s'était élevée à la puissance ; son trône était une ottomane, et sa salle d'audience un boudoir ; mais du fond de sa retraite galante, elle gouvernait l'empire. Pour se soutenir à ce poste envié, il fallait faire oublier le lieu d'où l'on était parti, et ne pas laisser de crainte sur l'attachement au culte qu'on avait embrassé. La conscience du roi était timorée, et, pour excuser ses amours, il fallait au moins que sa maîtresse fût dévote. Elle le fut, et même fanatique, ou, si l'on veut, elle feignit de l'être ; elle

(1) Chef-lieu de canton, à 3 lieues d'Hazebrouck, 7 de Lille, 5 de Cassel, 12 de Dunkerque, 10 de Bergues, 3 de Merville, 3 d'Armentières, 5 d'Ypres, 65 de Paris.

— Longitude, 20 deg. 25 min. — Latitude, 50 deg. 45 min.

persécuta ceux qu'elle aurait dû protéger, et ce fut en sortant d'un souper où le monarque avait été entouré de toutes les séductions, que, pour ajouter encore à son ivresse, et profiter de son aveuglement, on lui apporta à signer l'édit de la révocation. Un jésuite tenait le papier, une femme présentait la plume; le roi hésita un moment; il entendait au fond de son ame une voix qui lui criait : *Ceux-là aussi sont tes enfans !* Mais on le presse, on parle de conspiration, on fait voir le trône en péril, on ébranle la bonté par l'orgueil, et l'on obtient une signature qui va porter le trouble et le deuil dans l'esprit et dans la maison de plusieurs millions de citoyens (1).

Les protestans de Bailleul et de ces campagnes n'eurent qu'un pas à faire pour éviter les outrages dont ils allaient devenir l'objet. Ils sortent du royaume, et transportent en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, leurs métiers et leur industrie. Ceux, en petit nombre, qui restèrent et abjurèrent, montrés au doigt par les catholiques, furent longtemps encore désignés à Bailleul par le nom de *Hauts-Capiers*, parce que, dans le principe, ils portaient de hauts chapeaux (2).

Les fabriques de laine disparurent avec les religionnaires, nous voulons dire les fabriques de drap, et ce qui fut tissé depuis, ne consista plus qu'en étoffes grossières, bonnes à

(1) Madame de Maintenon ne fut pas la seule femme qui persécuta les protestans. Avant elle, la princesse Marguerite avait, sous Philippe II, roi d'Espagne, introduit en Flandre les horreurs de l'inquisition. Elle fit, en une semaine, dresser à Douai quatre auto-da-fé, et elle disait en plein conseil « qu'il valait mieux réduire ce peuple misérable à passer en pays étranger ou l'exterminer par le feu et le fer, s'il ne voulait renoncer à l'hérésie. »

(2) Bailleul ne fut pas la seule ville à souffrir de la révocation de l'édit de Nantes. Lille, Valenciennes, Armentières, Orchies, Lannoy, Houdschotte, Douai, en furent atteintes et abîmées. Plus de cent mille protestans sortirent de la Flandre, du Hainaut et du Cambrésis.

peine pour le plus bas peuple (1) : indépendamment de la laine, les habitants de Bailleul filaient et tissaient le chanvre et le lin ; mais, depuis quinze ans, cette branche de commerce a toujours été en diminuant. Nous aurons ailleurs occasion de faire des observations plus étendues sur l'état de cette industrie. A Bailleul, on l'a remplacée par la fabrication des toiles de coton. Il n'y a point ici de filature. On pourrait cependant en établir sur la petite *rivière aux Foulours*, nommée ainsi parce qu'autrefois on y foulait le drap, et qui, n'ayant aujourd'hui sur ses bords que des blanchisseries, offrirait des ressources pour l'établissement de belles mécaniques. Mais, jusqu'à présent, on est allé acheter le coton filé au-dehors. Il en vient beaucoup d'Aulchi-les-Moines (Pas-de-Calais), où M^{me} Grivel a sa grande filature.

Du côté de la rivière aux Foulours, le paysage est très-joli. La vallée est riante, fertile, ombragée, et les collines qui occupent le fond du tableau ajoutent à l'agrément de ces sites. Bailleul, que quelques géographes nomment *belle*, était fortifiée il y a un siècle ; elle n'a plus qu'un mur d'octroi (2). Les rues sont larges, les maisons bien bâties ; la place principale est grande et carrée. Plusieurs fois incendiée et dépeuplée, cette ville s'est relevée de ses ruines, et l'on y compte en ce moment huit à dix mille âmes. — Les femmes et les jeunes filles sont généralement appliquées à faire de la dentelle dite *fausse valenciennes* (3). Il y a des dentelles étroites et larges. Les premières se vendent beaucoup

(1) Ces étoffes sont nommées *villing*.

(2) C'était Robert-le-Frison qui l'avait fait entourer de murailles.

(3) Cette application, qui les rend sédentaires, altère leur santé : elles sont en général malades, et peu robustes. L'âge de puberté ne vient pour elles qu'à treize, quatorze ou quinze ans.

pour les fichus et les bonnets des paysannes des environs de Paris, ou bien pour la garniture des trousseaux des petites-maîtresses de Paris même. Les dentelles larges se vendent dans le midi, notamment à Toulouse, où les dames les emploient à leurs robes et à leurs écharpes. Il en est expédié aussi en Angleterre et à Bruxelles. Cette dentelle est d'une solidité à toute épreuve, et l'on en envoie à Caen même, qui est pourtant un centre de fabrication de dentelles, mais plus légère, et d'infiniment moins de durée.

Une chose qui surprend, c'est qu'à Bailleul et dans tout le pays on fait venir pour les toitures beaucoup d'ardoises anglaises; il y en a un dépôt à Saint-Omer, et c'est de là qu'on tire celles qu'on achète pour les maisons un peu considérables. On ne couvre que les petites maisons avec l'ardoise de Rimogne. Il est certain que nous en avons vu venant des Ardennes, qui étaient bien pesantes et d'une qualité bien médiocre. Mais, outre qu'on en pourrait avoir de Rimogne même, ou de Fumai, d'un modèle plus avantageux, n'y a-t-il pas l'ardoise d'Angers, qu'on peut amener par le cabotage ou par les canaux intérieurs, qui ne coûterait pas le prix de celle d'Angleterre, et qui serait au moins aussi bonne?

On tire également de Saint-Omer les marbres de Marquise et du Boulonnais, qui y sont en magasin. On s'en sert pour les grandes constructions, les autels, les pavés d'église; mais, pour l'usage commun, on a la pierre bleue de Tournay. Le fromage de Bailleul a de la réputation, plus que n'en a aujourd'hui son collège (1).

La route de Lille à Dunkerque, qui passe au milieu de

(1) Un principal et trois régens. — Bailleul vit naître François Thorins, qui fut médecin, mathématicien et poète tout ensemble.

Bailleul, est superbe ; la route d'Ypres est impraticable , et celle qui conduit à Estaires l'était aussi ; mais on la pave en ce moment, et par-là on rend un vrai service au commerce et à toute la population. Sur le sommet du mont Noir est la borne qui sépare la France de la Belgique ; sur celui du mont aux Chats , M. Ruissen a fait construire un grand bâtiment où est placé un pensionnat. Loin du monde, au milieu des bois, les enfans sont là comme des ermites. M. Ruissen est un peintre qui sortit de France à la révolution, et qui, après avoir fait fortune par son talent en Angleterre, est venu jouir de son bien dans sa patrie. La maison qu'il a établie serait peut-être mieux placée sur le mont des Récollets, près de Cassel, ou sur le *mont de Lille*, près de Bailleul ; mais, telle qu'elle est, elle rend des services ; tout ce qui sert à répandre les lumières est bon et utile, et, dès qu'il y a quelque part une maison d'éducation, on ne peut qu'en rendre grâce aux fondateurs.

SAINT-JEAN CAPELLE.

Près de Bailleul, au milieu des bois, il exista jadis un couvent d'anachorètes dont on aperçoit encore les fossés. Les bâtimens furent démolis au treizième siècle. Ces solitaires, si l'on en croit la tradition, ne sortaient jamais que de nuit pour se procurer les fruits et les racines dont ils faisaient leur unique nourriture ; espèce d'êtres sauvages, sinon à charge, du moins inutiles au monde ; et qui, sous le ciel humide du Nord, voulaient transporter les usages des bramines. La contemplation a ses zones, et il n'est permis de s'y livrer que sous le beau ciel de l'Inde ou de l'Italie.

Les moines de Saint-Jean faisaient vœu d'ignorance ; mais la civilisation, par ses progrès, les chassa hors de leur refuge. Les lumières gagnèrent leur couvent, et le nombre

des cénobites se réduisit , à mesure que la raison prit dans ces contrées plus d'empire. On les avait rencontrés au sein des ombres , et comme des ombres mêmes parcourant les vallées incultes , faisant peur aux voyageurs égarés et aux femmes imprudentes. Mais cette fantasmagorie , très-propre à servir de base à l'intrigue de quelque roman , cessa peu à peu , et par la force de l'opinion , et par les soins de l'autorité civile , et par les ordres mêmes de la puissance ecclésiastique. Le doyen du couvent , resté seul à la fin , ne put réparer les bâtimens , et, avec les débris de l'ancien monastère , on lui éleva une maison qui , après lui , passa à des laïques , et qui subsiste même encore : dans le pays on l'appelle le *Clôture*.

FLETTEREN.

En sortant de Bailleul pour aller à Cassel , on trouve à deux lieues le village de Fletteren. C'était autrefois la résidence d'un seigneur aux oreilles délicates , et qui , ne pouvant souffrir le bruit des cloches , ne permit pas qu'on fît de flèche à l'église du lieu , trop voisine de son château : la mort fit raison de son petit despotisme ; il périt à la fleur de l'âge , mais non pas d'excès de piété. A peine fut-il enterré , qu'on se mit , par forme de dédommagement , à abattre dans ses bois des arbres dont on fit des planches pour construire un clocher en charpente , détaché de l'église , et qu'on voit sur le chemin avec l'horloge et la loge vide du *guetteur*. Le château a été démoli ; les terres ont été divisées par lots et vendues à la folle enchère. Il ne reste plus qu'une tour peu élevée couverte en ardoises ; ses murs ont neuf pieds d'épaisseur ; Sauderas en a donné le dessin. Ce donjon , redouté jadis , sert en ce moment de colombier , et c'est maintenant le ramier timide qui remplace l'arbalétrier.

C'est à Fletteren, qu'on nomme aussi *Fletter*, que naquirent les *Meyer*, célèbres historiens. Jacques, le premier de tous, commença des *annales* que son neveu Antoine et son petit-neveu Philippe continuèrent. Jacques, qui était ecclésiastique, se montre, dans ses écrits, très-partial, et il tourne tous ses argumens contre la France, au profit des comtes de Flandre. Néanmoins ses ouvrages sont consultés avec fruit, à cause des faits qui sont exacts, et qui valent mieux que ses raisonnemens. Il fut dans son pays le restaurateur des bonnes études; c'était au seizième siècle, et il fut l'ami d'Érasme, qui vivait en même tems que lui. Jacques Meyer mourut en 1552, dans la cure de Blankenberg où il s'était retiré. Antoine fut trente-sept ans principal au collège d'Arras; son fils Philippe lui succéda dans cette place, et composa des poésies dont le manuscrit, déposé à l'abbaye de Saint-Waust, se voit encore à la bibliothèque de la ville (1).

NIEPPE (2).

Les bords de la Lys sont charmans, et surtout aux environs de Nieppe. La rivière ne passe pas dans le village même, mais sous un pont un peu au sud. On voit au levant les terres de la Belgique et la rivière qui va se perdre derrière des moulins qu'elle fait tourner. Au couchant on a le canal qui sort de la forêt à laquelle *Nieppe* donne son nom. Cette forêt, de quatre mille sept cents arpens, appartient au domaine (3).

(1) Entre Fletteren et Bailleul est Metteren, village dont le curé, Vanavenkoven, organisa des ateliers de charité qui ont fait beaucoup de bien au pays.

(2) A 2 lieues de Bailleul, sur la route de Lille par Armentières.

(3) Le chêne et le charme forment le fond de cette forêt, où l'on trouve aussi du bouleau, de l'érable, du hêtre et du frêne.

Les prairies couvertes de bestiaux, la belle verdure, les bateaux qui descendent ou qui remontent la Lys, tout, en été, et même en automne, rend du bout de ce pont la vue délicieuse. Là, les paysages sont tout composés, et, pour l'artiste, il n'y a plus qu'à placer sa chambre noire et à copier. La route de Lille jusque-là, est bordée de belles maisons de campagne à Lomme, à Premesque, à Armenières; mais elle s'embellit encore au *pont de Nieppe* jusqu'à Bailleul, Cassel, Wormhout et Bergues. On conçoit, en voyant ces vallées, que les peintres flamands ne durent pas aller chercher ailleurs des inspirations. On rencontre, sur le chemin, des vieillards, de jeunes filles, des bergers, des cavaliers et des chariots qui reportent tout-à-fait aux *Van Ostade* et aux *Paul Potter*.

Quand nous passâmes sur ce pont, deux douaniers étaient appuyés sur le parapet : le caractère de ces messieurs est ordinairement soucieux et sévère; mais ceux-ci, soumis à l'influence du lieu, avaient une physionomie moins sombre; ils sentaient le prix de la position où ils étaient placés, et ils nous firent part avec obligeance des remarques qu'ils avaient faites sur les mœurs des gens du pays et sur les productions du sol. Douaniers, soldats, curés, matelots, bourgeois, laboureurs, gentilshommes, juges, négocians, voyageurs, nous avons tout consulté; tout écouté. Quelquefois, à table d'hôte, des femmes spirituelles nous ont initiés à des particularités originales, ou bien, dans l'intérieur des familles, de vieux fermiers blanchis d'expérience, nous ont expliqué des habitudes qui nous avaient d'abord choqués.

Les Flamands ont assez souvent de l'embonpoint et de l'indolence, mais cela ne va pas toujours jusqu'à la pesanteur et à la paresse; ils ont de la raison par-dessus tout,

et une application constante qui compense l'activité légère de quelques autres peuples (1). Il y avait dans la Flandre flamingante une coutume singulière, et qui témoignait des goûts casaniers des habitans du pays, en même tems qu'elle aidait à les comprendre. La loi était née des mœurs, et à son tour elle réagissait sur elles. Cette loi était que nul ne pouvait quitter le lieu où il avait vu le jour, ni se marier, ni acheter de biens ailleurs et s'y fixer, sans payer un droit assez fort. La crainte de ces frais empêchait les déplacements, et le fisc tirait peu de produit de cette taxe. Plus tard, les villes de cette partie de la Flandre convinrent entr'elles que le droit ne serait perçu que quand on irait s'établir hors de la province. Cela annonçait déjà un changement dans les idées, et un besoin de se *dépays*er qui ne fit que s'accroître à partir de cette époque. On imita la *Flandre wallone*, qui n'avait point de lisières semblables; et, quand vint la révolution, on se trouva presque à la hauteur des principes qu'elle proclamait. On voulut voir, on vit. On quitta ses foyers pour courir le monde; on entra dans les régimens et dans les administrations; on participa au mouvement partout imprimé. Ces Flamands, engourdis depuis long-tems, sortirent de leur apathie, et se montrèrent sur tous les points où il y eut de l'argent à gagner ou de la gloire à acquérir. La paix faite, chacun est rentré dans ses foyers; mais on y a rapporté des préceptes, des théories qu'on met à présent en pratique; on a pris de toutes parts des leçons pour l'emploi des produits et l'élégance des modes; on s'est fortifié dans ce qu'il y avait de bon; on a cherché à éviter ce qu'il y avait de mauvais; on jouit mieux

(1) Un ancien intendant de cette province disait : « Les habitans y sont d'un » naturel pesant et lent dans la manière d'agir. » Cela s'était modifié déjà au tems du préfet Dieudonné, qui a publié une excellente statistique de ce pays.

des avantages qu'on possède, et enfin l'on a fait des progrès sensibles dans toutes les branches de l'industrie et de l'éducation.

Les femmes, ces compagnes de notre sort, qui influent si visiblement sur notre bonheur ou sur nos ennuis, qui causent notre ruine ou notre fortune, les femmes, dans le département du Nord, ont toujours passé pour être belles et bonnes. Nous ne voulons pas attaquer cette renommée, mais pourtant il y a des restrictions. Les Flamandes sont blanches à la vérité, et leurs couleurs sont fraîches et vives; mais elles passent promptement, et c'est ici que la beauté n'est réellement qu'une fleur qu'un souffle ternit et décolore. Quant à la bonté, elle demeure, et le commerce intime est, dans ces lieux, aussi sûr qu'il y est doux. Il ne faut pas oublier de dire que les Flamands, malgré leurs anciennes relations avec les Espagnols, ne sont ni vains, ni despotes, ni jaloux; ils s'occupent des affaires du dehors, et laissent leurs femmes maîtresses au logis. *Il faut toujours que la femme commande*, a dit Voltaire. En Flandre, dans tout ce qui est de l'intérieur de la maison, cette sentence est sans appel, et c'est là peut-être ce qui assure le repos des familles et le train paisible des ménages.

Le Flamand vit sobrement, si on le considère en son particulier; son régime habituel est fort simple; mais quand il y a réunion pour des noces ou des baptêmes, la gourmandise alors se montre, et, devant les étrangers surtout, il faut boire fort et faire bonne chère. Il y a donc deux hommes dans le Flamand, celui du dedans et celui du dehors: l'un, qui est naturellement économe et modeste; l'autre, qui est prodigue par ostentation (1). Tous, grands et petits, plus

(1) Ces remarques s'appliquent aux habillemens. *Luxe* au dehors, *exiguïté* au

ou moins riches , sont amateurs des processions , des jeux publics et des *kermesses*. Ces fêtes patronales (qu'on nomme quelquefois des *ducasses*) mettent en l'air la population. Les maîtres ne se refusent point au plaisir d'y paraître ; mais ce sont surtout les *petites gens* et les domestiques qui s'y portent avec fureur. Ces fêtes durent trois , six , huit jours , et pendant tout ce tems-là , c'est une foire et des danses , et une ivresse continuelles. Ces Flamands , si flegmatiques , si pleins de sang-froid dans les tems ordinaires , s'enflamment tout-à-coup par l'abus du vin et des boissons fermentées (1). Dans leurs disputes et leurs *batteries* , ils se servent fréquemment de leurs couteaux et de tous les instrumens qui leur tombent sous la main , si bien que des blessures graves sont souvent la suite de ces déplorables querelles. Ces désordres ne sont-ils pas au reste les mêmes partout ? Et ne peut-on pas demander dans quel coin privilégié de la France on voit des assemblées sans discordes , et des hommes en présence , des intérêts en contact sans mal-entendus et sans batailles ?

On a vu , en commençant , que les Belges , qui sont nos Flamands , avaient vivement résisté à César ; ils se montrèrent souvent , plus tard , rebelles à leurs souverains. L'affranchissement de la Hollande et les révoltes de Gand et de Bruges , échauffèrent le sang de leurs voisins , et leur firent naître un grand désir de secouer le joug et de briser leurs chaînes ; mais on sait déjà comment à Cassel ces velléités furent réprimées. S'il n'y avait eu que les comtes de Flandre , la révolution eût été prompte ; mais les rois de France inter-

dedans. Ce n'est pas en Flandre qu'on peut aller voir les femmes dès le matin : on les trouverait dans un négligé trop complet. Mais quand viennent les jours et les heures de toilette , rien alors n'est épargné pour qu'elle soit éblouissante.

(1) On a dit d'eux qu'ils étaient *exacts à la messe et au cabaret*.

vinrent, et il fallut, bon gré mal gré, s'accoutumer à leur pouvoir. Diverses causes successives, et toutes puissantes, ont contribué à enlever aux Flamands cet esprit de mutinerie qui caractérisait chez eux les siècles du moyen âge. D'abord, on abattit leurs forêts, qui rendent toujours les hommes plus farouches, plus amis de leur indépendance, moins susceptibles de souplesse et de corruption. Ensuite, on les vit se livrer à la culture de leurs champs, et ces travaux, essentiellement pacifiques, modifièrent encore leur tempérament et leurs idées. Enfin, des guerres sont arrivées qui, sans se faire à leur profit, ont amené sur leur territoire des nations de tous les pays; qu'ils prissent ou non parti dans la mêlée, ils étaient toujours écrasés. Il fallait dans les momens de trêve retourner à la charrue, pour rétablir son patrimoine; et cette succession de fatigues, soit des tems de guerre, soit des tems de paix, cette série de chefs différens qui s'emparaient de leurs provinces; ces réglemens contradictoires qui tour à tour leur étaient donnés, toutes ces causes n'étaient que trop faites pour dompter leur génie, et leur faire oublier la trace de leur antique liberté.

Ce qui a achevé de séparer, à leur égard, les tems anciens des tems modernes, c'est cette multitude de places fortes qu'on a élevées au milieu d'eux; ils en ont vu couvrir leurs héritages. Il n'y avait pas un hameau qui ne fût entouré d'un fossé et défendu par des palissades. Leurs jardins se terminaient par des redoutes, et pour aller à la messe ou à la halle, il fallait passer nécessairement sous le canon de la citadelle. Or, chacune de ces forteresses avait sa garde, chacune avait son commandant. Les soldats avaient tout pouvoir, et l'on se doute bien qu'ils en usaient sans réserve et sans ménagement. Les *bourgeois* et les *citadins* étaient assujettis, à peu de chose près, aux règles faites pour la gar-

nison. Il y avait la *diane* et la *retraite* qui faisaient lever et coucher tout le monde. Des sentinelles étaient en faction à tous les carrefours; les *qui vive* allaient leur train jour et nuit, et c'était une alerte continuelle. Comment était-il possible qu'avec un semblable régime, prolongé pendant des siècles, les esprits les plus fiers ne fussent pas réduits et abattus? Ils l'ont été sans nul doute, et les descriptions d'autrefois passeraient aujourd'hui pour des fables. Mais, pour être comprimés, les sentimens ne sont pas éteints. Cette vieille ardeur belliqueuse s'est ranimée aux jours de l'invasion; et s'il s'agissait encore à présent ou de défendre nos frontières, ou de les reporter jusqu'au Rhin, on reverrait les courages sortir de leur sommeil, et l'on retrouverait alors le vrai *Belge des commentaires*.

MERVILLE (1).

ARROSÉE par la Lys, et dans une situation pittoresque, cette ville a des fabriques de tabatières de buis, de velours de coton, de linge de table; elle expédie ses marchandises à l'intérieur et à l'étranger. C'est un chef-lieu de canton, sur la lisière même du Pas-de-Calais, et dont il eût été convenable d'arrondir le territoire, en prenant quelques communes sur ce département. Merville a six mille habitans, et, par la bonne direction de son commerce, par les mœurs de ses citoyens, elle doit être citée au nombre des villes les plus intéressantes du Nord (2).

(1) On fait à Merville d'excellent vinaigre de poire et de pomme.

(2) A 3 lieues d'Hazebrouck, 3 de Bailleul, 1 d'Estaires, 4 de Béthune, 5 d'Armentières, 8 de Lille.

— Longitude, 20 deg. 18 min. — Latitude, 50 deg. 38 min.

ESTAIRES (1).

O merveilleuse mutation des empires ! Nous avons vu des trônes brisés , relevés , usurpés , ressaisis , perdus de nouveau et retrouvés , et tout cela en quelques années , en quelques mois , en quelques semaines ! Comment ne pas devenir sages en assistant à de pareils spectacles , et quelles grandeurs désirer encore , quand on voit les vicissitudes auxquelles leurs pompes sont sujettes ! Long-tems on se souviendra de 1815 et des événemens dont Estaires fut le théâtre à cette époque. Le roi avait quitté Paris dans la nuit du 19 au 20 mars ; il avait pris par la Bassée et Lille. Les princes s'étaient d'abord dirigés sur Abbeville ; mais revenant par Saint-Pol , Lillers , Béthune , ils apprirent bientôt le départ du roi pour Gand. Ils résolurent alors de licencier les corps qui les avaient suivis ; un groupe d'amis fidèles resta seulement autour des voitures (2) , que des guides imprudens ne craignirent pas de faire gagner par des chemins de traverse. On s'engagea dans le *bas pays* , et l'on s'enfonça dans des routes où , malgré l'approche du printemps , les roues entraient jusqu'aux essieux : calèches et berlines y restèrent. Il fallut monter à cheval , souvent même marcher à pied , et , traversant Estaires après y avoir pris quelques minutes de repos , poursuivre jusqu'à la frontière , en laissant derrière soi des malles , des valises , et aussi nombre de serviteurs que décourageaient les difficultés , ou que fai-

(1) Cette ville , qu'on nommait jadis Estelle , a un collège communal , à la tête duquel sont un principal et trois régens. — Elle est à 7 lieues de Lille , 3 d'Armentières , 2 de Bailleul , 1 de Merville , 5 d'Hazebrouck , 4 de Béthune , 4 de La Bassée , 10 d'Arras.

Il en est fait mention dans l'*Itinéraire d'Antonin* , sous le nom de *Minariacum*.

(2) MM. Marmont et Lauriston étaient de ce nombre , et commandaient l'*armée des princes*.

sait rétrograder une vacillante ambition (1). Déjà l'on avait eu le projet, avant la restauration, de faire une grande route de Lillers à Hazebrouck, avec un embranchement par Merville et Estaires, pour regagner le chemin pavé de Lille. Mais ce plan n'était pas exécuté en 1815, et il faillit en coûter la vie, ou du moins la liberté aux princes français, contraints alors, pour la seconde fois, de quitter le sol de la patrie.

On a remédié au mal, quoiqu'un peu tard. Les travaux ont été entrepris, et bientôt ils vont être achevés. On ouvre, et l'on empierre des chemins qui offriraient des issues plus commodes en cas de malheur. Outre les routes, il y avait des canaux navigables; on en a ajouté de nouveaux; celui d'Hazebrouck (alimenté par les eaux d'un petit ruisseau qui prend sa source auprès de la ville, et par celles de la rivière de Berre) se joint aux canaux qui conduisent à Lille, à Aire, à Béthune. Estaires et les communes environnantes fabriquent une quantité considérable de toiles de toute espèce. A l'industrie manufacturière se joint l'industrie agricole, et cette ville, de six à sept mille âmes, tend à s'accroître tous les jours en population et en richesses (2).

LA GORGUE.

DANS un département où l'industrie se porte autant que dans celui-ci vers la filature, le tissage, la retorderie, il

(1) Dans ces chemins, d'où en hiver les charrettes les mieux attelées peuvent à peine se tirer, les piétons ne voyagent qu'en sautant de pas en pas sur des blocs de grès, espacés sur un des côtés des routes. Pour ne pas glisser, les gens du pays portent des souliers ferrés dont l'habitude leur rend l'usage facile.

(2) De cette ville à la Bassée, il y a une route qu'on nomme le *chemin volontaire*, et qui n'est autre chose qu'une *voie romaine*. Elle est du même genre de construction que celle qui traverse le premier arrondissement.

était nécessaire d'avoir un grand nombre de blanchisseries, et c'est ce qu'on a eu en effet. Il s'en élève chaque jour encore de grandes et de petites, où tous les procédés sont mis en pratique, depuis ceux que la nature a donnés, jusqu'à ceux qu'enseignèrent les Chaptal, les Bertholet, les Vauquelin, Laugier, Thénard, Chevreul et tous les hommes de la chimie nouvelle.

Les bords de la Lys, en remontant depuis Armentières jusqu'à Merville, étaient voués particulièrement, et presque seuls d'abord, à ce travail. A la Gorgue surtout, ce genre d'industrie était poussé fort loin ; mais depuis qu'on a fabriqué partout, partout on a voulu blanchir. On voit sur tous les points de petits moulins qui élèvent l'eau, pour la distribuer ensuite dans les canaux dont les prairies sont coupées à dessein, et ce département, qui était déjà si curieux à visiter, il y a vingt-cinq ans, le devient tous les jours encore davantage. Il y règne une action créatrice qui effraie les gens à vues courtes. « Où ces fabricans, demande-t-on, » placeront-ils leurs marchandises ? où trouveront-ils des » débouchés ? — Laissez faire, répond un ancien ministre » devenu pair de France, après avoir été ambassadeur, » laissez-les faire, ils savent où ils vont ; et quand la France » ne suffira plus à leur vente, ils sauront bien, par le seul » mouvement des affaires, par la fermentation des esprits, » contraindre le gouvernement à leur ouvrir des routes au- » dehors, et à donner de l'aliment à leur industrie affa- » mée !... »

ARRONDISSEMENT DE LILLE.

Nous quittons la Flandre maritime pour entrer dans cette Flandre wallonne qui, au tems des guerres des Gantois (que secondaient les forces britanniques), montra tant de partialité, tant de dévouement pour la France. La Lys séparait les deux armées et les deux intérêts. À Gand, à Bruges, à Ypres, l'Angleterre avait tout crédit; à Douai, à Tournai, à Lille, tous les cœurs étaient pour nos rois, tous les vœux pour le succès de nos entreprises.

Un poème épique serait à faire sur les querelles et les batailles de la fin du quatorzième siècle. Les scènes en sont toutes tracées dans les pages des mémoires du tems. Le merveilleux et les traits d'héroïsme n'y manqueraient pas. Les fêtes et les tournois se mêlaient aux combats plus sérieux; la variété des images se présenterait d'elle-même aux crayons du peintre, aux chants du poète, et nous sommes à nous demander comment il se fait qu'aucune de nos jeunes imaginations ne se soit emparée d'un aussi beau et brillant sujet, pour en faire la base de ses travaux et asseoir dessus sa renommée. Le poème s'ouvrirait par le songe prophétique que Charles VI, âgé de sept ans, fit dans la ville de Senlis. Il vit un cerf-volant sur lequel il s'élança, et qui, à travers l'éthérée, l'emporta jusqu'au champ d'honneur. La résolution de combattre fut prise à Arras, à la sortie même d'un sermon où la paix avait été prêchée avec éloquence : on admira le prédicateur, et l'on ne suivit point ses préceptes. Le rendez-vous des preux et chevaliers était à Séclin, et dans ce lieu se tint le grand conseil où le brave Olivier de Clisson

fit preuve de si lourde ignorance , et peut-être même s'en piqua , quoiqu'il fût alors connétable , et qu'il eût dans ses mains le sort de plus de cent mille guerriers.

Les Gantois avaient rompu tous les ponts sur la Lys , à Merville , Estaires , Commines et Menin. Retranchés derrière la rivière , ils se croyaient dans des positions inexpugnables. Clisson cependant ne savait ce que c'était que la Lys , que sa source , sa largeur , le sol mouvant de ses rives , la lenteur de son cours , la difficulté de ses passages. Il n'y a pas aujourd'hui de sous-lieutenant qui (ses cartes de Cassini sous les yeux) ne pût résoudre ces problèmes et ne sût mieux conduire une armée. Mais alors la valeur tenait lieu de toute science , et rien n'était impraticable , parce qu'il n'y avait rien qu'à l'aventure et à tout événement l'on n'osât tenter.

Les uns pour chercher un gué , les autres pour trouver des arches de pierre , auraient voulu remonter ou descendre la Lys. Au lieu de cela , on résolut de pousser en avant , droit à Commines , où l'ennemi était en bon ordre , et où le point d'honneur , qui tenait lieu de tactique militaire , prescrivait d'aller l'attaquer. Le roi Charles VI couche à l'abbaye de Marquette , près de Lille. Pendant son sommeil , l'avant-garde arrive sur les bords de la Lys. Sempy et quelques seigneurs , à défaut de barques , forment des radeaux ; ils passent par neuf ou dix à la fois sur la rive opposée ; à ceux-ci d'autres se joignent ; malgré le péril , ou mieux à cause du péril , tout le monde veut en être ; quand on se voit au nombre de trois à quatre cents , ainsi passés et lancés , sans retraite , et sans autre secours que le courage et la constance , on se met en bataille dans les marais , ayant de l'eau jusqu'aux genoux. C'est ainsi que nos gentilshommes marchent fièrement aux Gantois , et que , franchissant les

palissades, ils enlèvent une position d'où le succès de la campagne dépendait. L'insurrection flamande avait à sa tête Philippe d'Artevelle, qui, lui-même, comptait sous ses ordres plusieurs chefs intrépides, entr'autres, Piètre Dubois, qu'il avait chargé spécialement de défendre le *sas de Commines*. Dubois fut mis hors de combat, et sa troupe battit en retraite, vaincue, mais non découragée. D'Artevelle, instruit de ce revers, s'avança pour en arrêter les suites; honteux de cet échec, il jure de le réparer. Quoique *vilain et issu de roture*, il avait l'âme forte et élevée (1); il imposait par sa stature; il étonnait par sa valeur et par un art de conduire les batailles aussi bien que les négociations.

Ce fut dans le vallon de Rosebèque et sur le versant du mont d'Or, que les Gantois, de nouvelle levée, se rencontrèrent avec les forces de la France et de la Bourgogne réunies. Toute la contrée était couverte de combattans bardés de fer, et ce serait là que les fils d'Apollon, donnant carrière à leur génie, auraient à décrire les deux camps rivaux avec leurs gonfanons flottans, leurs pavillons et leurs devises. Il ne s'agissait pas seulement d'une bataille à gagner ou à perdre, d'une province à rendre ou à conserver. La question était plus grave, et il y allait du destin de la couronne et de la forme du gouvernement. Le tiers-état et la noblesse étaient de toutes parts en présence; le serf et le vassal, relevant leur front, regardaient en face leur seigneur et leur maître, et le peuple, indigné de l'impertinence des grands, ne craignait plus d'arroser de son sang cette terre qu'il avait tant baignée de ses sueurs. Sous la dénomination de *Jaquerie*, une ligue d'hommes obscurs, mais courageux, embrassait toutes les

(1) Les *nobles* habitaient les châteaux, les *vilains* les villes, les *roturiers* étaient dans le principe ceux qui s'occupaient de la rupture de la terre et du labourage.

campagnes, et menaçait d'une réforme violente les classes supérieures de l'état. Les Gantois avaient donné le signal de ces révoltes ; ils avaient des émissaires et des partisans dans tout le royaume ; c'était contr'eux qu'il avait fallu se porter pour couper le mal dans sa racine, pour faire tomber la tête de l'hydre, et *frapper enfin le monstre au cœur*.

Ce fut le 29 de novembre que les dispositions furent faites de part et d'autre pour décider ce grand débat. Dès l'aurore, les trompettes sonnèrent, et, dans cette journée mémorable, on eût dit que tous les marteaux de Lemnos (1) étaient en mouvement et tombaient en cadence sur l'enclume retentissante, tant était grand et épouvantable le bruit des haches et des épées qui frappaient sur les boucliers et les cuirasses. Vaincus et vainqueurs, tous étaient mêlés et confondus. On se battait à outrance et à mort ; plus de trente mille hommes restèrent sur la place. Le corps de bataille du roi de France, assailli avec fureur, perdit d'abord du terrain. Charles VI fut en danger d'être pris ; quelques instans de plus, et le jeune souverain, étant au pouvoir des rebelles, ceux-ci allaient dicter la loi, faire les conditions, régler les partages ; ils se déclaraient indépendans, et, sur les débris du trône, ils proclamaient la république.

Les tems n'étaient pas accomplis ; le dieu des plaines de Tolbiac, le sauveur de la monarchie, rétablit bientôt les affaires. On vit (mille voix l'assurèrent), on vit une blanche colombe qui planait sur le casque du roi et se jouait dans son panache. Ce signe protecteur et céleste a ranimé tous les esprits. Nos Français, valeureux comme les anciens Romains, étaient, comme eux, livrés à tous les prestiges de la

(1) Les chroniques disent : Toutes les forges de Paris et de Bruxelles.

superstition; ils s'élancent contre les Gantois; le sire de Villiers, qui portait l'oriflamme (1), s'ouvre un passage à travers les rangs ennemis; les lignes flamandes sont rompues; d'Artevelle tombe parmi les morts, et sa chute entraîne après elle le désespoir et la ruine des siens. Tout fuit devant nous, tout se disperse, et c'est au milieu des cadavres, qu'enivré de cette victoire, Charles VI fait dresser son pavillon royal. D'Artevelle vainqueur eût été un héros; vaincu, il eut le sort des traîtres: son corps, que le jeune roi de France avait voulu contempler de près, fut pendu à un arbre et livré aux insultes des courtisans et des valets.

Ainsi finit la tragédie, ainsi finit cette épopée dont nous soumettons le canevas aux Homères de l'époque présente. Maintenant il nous faut descendre des hauteurs de ces poétiques aperçus pour rentrer dans la route battue des études économiques.

L'arrondissement de Lille comprend quatre-vingt-onze mille hectares, ou arpens métriques. Son sol se compose de trois sortes de terres: argileuses, sablonneuses, marneuses.

Sa population est de deux cent soixante-trois mille âmes, répartie entre seize cantons (2), qui tous sont re-

(1) On ne l'avait vue encore déployer contre les chrétiens que cette fois-là, et c'était même parce que les Flamands étaient contraires au pape Clément, et *hors de la foi*, qu'on s'était déterminé à l'apporter. L'oriflamme était une bannière envoyée du ciel par grand mystère. Elle montra sa vertu ce jour-là; car le matin il y avait un brouillard épais qui nuisait beaucoup à notre armée; mais sitôt qu'elle fut développée la brume tomba, et le ciel se montra plus pur, l'air plus vif qu'il n'avait fait de toute l'année.

	nord-est. . . .	18,400
	ouest.	16,000
(2) Lille.	sud-est.	17,500
	sud-ouest. . .	15,000
	centre. . . .	16,600
Haubourdin.		15,800

nommés pour la culture du colzat, espèce de chou à petite graine noire, avec laquelle on fait de l'huile; cette graine est d'un produit immense et d'une ressource infinie; on la semail, dans le principe, à la volée et en plein champ; mais l'expérience a démontré qu'il était plus avantageux de la semer sur un terrain particulier, pour repiquer ensuite le plant en rayons quand il aurait acquis suffisamment de force. Pour cette opération, un homme marche devant sur la terre préparée, avec un instrument à deux pieds espacés. Il fait ainsi deux trous à la fois, et des femmes ou des enfans viennent par derrière, qui plantent en peu d'heures un vaste champ de colzat. On ne laisse pas le terrain tout uni pour cette espèce de chou; on le divise par bandes ou planches, laissant entr'elles une rigole. C'est au mois de juillet qu'on commence à semer le colzat. La graine étant levée, on arrose le plant pour le fortifier, s'il fait trop sec; on l'éclaircit, s'il a levé trop serré, et on le débarrasse des mauvaises herbes. Le meilleur tems pour le transplanter est le mois d'octobre. C'est presque toujours dans une terre où l'on vient de couper le blé, que se fait cette plantation, après avoir légèrement fumé le sol, et lui avoir donné deux labours.

Les jeunes pieds de colzat doivent être arrachés, non à la main, mais à la pioche, afin de ménager leurs racines, et

La Bassée.	12,700
Séclin.	16,300
Quénoy-sur-Deule.	16,600
Pont-à-Marque.	15,500
Roubaix.	15,300
Turcoing.	{ nord. 17,500
	{ sud. 18,000
Launoy.	16,000
Cysoing.	15,000
Armentières.	15,100

l'on doit choisir, pour le moment de la replantation, un tems couvert et pluvieux même, afin que le plant reprenne mieux. C'est en quinconce et à quinze ou dix-huit pouces les uns des autres qu'on plante les pieds de colzat. Les soins qui restent à prendre de cette plantation, sont de remplacer, quelque tems après qu'elle est faite, les pieds qui n'ont pas repris, et de lui donner deux binages dans le courant du printems, l'un à la fin de mars, et l'autre dans les premiers jours de mai. La graine est mûre à la fin de juin dans le nord; elle peut l'être un mois plus tard dans le midi. Lorsque l'époque de la maturité est arrivée, on coupe la plante avec une faucille, à peu de distance de terre, et on la transporte sous des hangars, où les tiges sont amoncelées sans être pressées, de manière que l'air puisse, en circulant autour de chacune de leurs branches, en opérer la dessiccation. Quand les pieds de colzat sont bien secs, on peut les battre avec le fléau, pour faire sortir la graine des siliques; puis on vanne cette graine comme le blé. C'est au commencement de l'hiver, avant les fortes gelées, qu'il faut s'occuper de l'extraction de l'huile contenue dans les graines de colzat. Cette huile est bonne à manger, propre à brûler, et employée aussi pour la fabrication du savon, la préparation des cuirs, le foulage des étoffes de laine. Elle est un grand objet de commerce dans la Flandre et la Belgique. Le résidu de la graine, nommé *tourteau de graine* (ou autrement *trouillo*, et *pain de trouillo*), se vend pour être donné aux bestiaux, surtout aux vaches, qui en sont très-avides. On l'emploie aussi comme engrais, notamment pour le lin et pour le tabac (1).

(1) Ces instructions sur le colzat nous ont été fournies par un maître passé en agriculture.

LA BASSÉE (1).

Au quatorzième siècle, la filature de laine était renommée dans ce pays ; mais l'industrie a changé de direction, et c'est par un autre genre de commerce que la ville est aujourd'hui recommandable. Elle est le centre d'une grande distribution de charbon de terre pour les cantons de Saint-Pol, Béthune, Lillers, Lens ; et ses marchés de graines et de bestiaux attirent l'affluence de toutes les communes circonvoisines.

Le canal qu'on y creuse en ce moment, et qui y donne beaucoup de mouvement, ne se fait peut-être pas absolument à son profit. Il modifiera ses relations, et amenera de nouvelles combinaisons dans les entreprises de ses habitants. Les dépôts de houille, par exemple, seront nécessairement reportés plus loin, et les chances de bénéfices pour la Bassée seront par cela même moins fortes. Mais les intérêts particuliers d'un canton ont fait place à des intérêts généraux. D'autres canaux sont tracés de la Bassée à Merville (au nord) et à Lens (au sud) ; des retranchemens avec des fossés existaient là depuis 1053. Baudouin de Lille les fit faire en trois jours et en trois nuits, pour les opposer aux ravages que l'empereur Henri IV faisait sur les terres de Flandre ; on les nommait les *Crêtes-le-Comte*. Ce fut derrière ces retranchemens, qu'en 1709 le maréchal de Villars mit la réserve de son armée. En 1813, on vendit le terrain comme propriété communale. Toutefois ces fossés entrèrent comme moyen dans le plan de canalisation de ces contrées. Par-là on joint la Lys à la Haute-Deule, et de nouveaux débouchés sont fournis à un pays riche et fertile (2).

(1) Chef-lieu de canton ; 2,500 habitans ; à 5 lieues de Lille, 3 de Béthune, 3 de Lens, 6 d'Arras.

— Longitude, 20 deg. 30 min. — Latitude, 50 deg. 53 min.

(2) La Bassée fut une des premières villes prises par nos troupes dans les guerres

YLLIES (1).

Là était une abbaye qui a été changée en ferme. L'agriculture, si souvent ruinée par les conquérans, s'est faite à son tour conquérante. On la trouve établie en maîtresse dans les lieux où elle fut esclave ; car la terre a porté ses fruits, et les blonds épis de Cérès se sont changés en épis d'or.

ERLIES.

Nous nommons cette commune parce qu'elle donna le jour à Chombard, qui, de cultivateur excellent, devint fort mauvais législateur. Il était membre de l'Assemblée nationale, et ses collègues disaient de lui : *Qu'il retourne planter ses choux !* Il y revint en effet, et mourut dans ses terres, tandis que d'autres plus habiles périrent par le tranchant du fer.

FOURNES (2).

Un des plus jolis châteaux du pays est situé à Fournes. Son avenue aboutit à la grande route, et l'écorce des arbres est ratissée et débarrassée de la mousse jusqu'à la naissance des branches ; c'est une recherche de ce pays. De la Bassée à

sous la minorité de Louis XIV. Alors on la fit fortifier. Mais, quand ce monarque eut étendu plus loin ses conquêtes, les remparts de la Bassée furent démolis, et à peine soixante ans s'étaient écoulés depuis leur construction, que déjà ils étaient oubliés. — Quant à l'origine de la ville, elle se perd dans la nuit des tems. Les Romains autrefois l'habitèrent : on trouve fréquemment dans les bas-fonds qui l'environnent des monumens qui attestent leur séjour. Deux figurines en bronze, représentant la déesse Lucine et Jupiter-Tonnant, furent trouvées, entr'autres, vers la fin de 1810, dans les marais de Sanghin en Vvepe, à dix pieds de profondeur dans la tourbe. Au même endroit on a découvert des médailles, parmi lesquelles il y avait un *Antonin* grand bronze, et un *Philippe* alliage de bronze et d'argent.

(1) A une lieue de la Bassée ; dans un pays de plaine, mais qui est rendu agréable par les arbres qu'on y a plantés.

(2) Du canton de la Bassée, à 2 lieues de cette ville, 2 d'Haubourdin, 4 de Lille.

Fournes , et de ce village à Haubourdin , la route serpente au milieu des champs toujours en pleine culture. La terre est là comme les hommes , elle ne se repose point ; les moissons se suivent sans intermission , et l'on ignore à Fournes , comme dans tous les environs , ce que c'est que *jachères* (1).

(1) Après le *blé* on met indistinctement orge , avoine , colzat , seigle , fèves , olettes , tabac , navets , chanvre , trèfle , luzernes , hivernages ; après *avoine* , blé , cameline , colzat , tabac , chanvre ; après l'*orge* , froment , seigle , avoine , fèves , lin , olettes , tabac ; après *navets* , blé , avoine ; après *fèves* , blé , seigle , olettes , camelines ; après *oliettes* , blé ; après *sarazin* , fèves , orge ; après *colzat* , *pomme de terre* et *carottes* , blé ; après les *grands choux* , de l'avoine et du blé de mars ; après toute *production manquée* , cameline , olette.

Nous espérons que ces détails ne paraîtront pas trop arides : ils seront nouveaux pour un grand nombre de lecteurs. Puissent-ils arrêter un moment leurs regards ! Si ce livre tombe dans les mains d'un homme retiré au fond de la Bretagne , il peut le frapper par la comparaison de la culture de son pays avec celle de la Flandre , et exciter en son esprit une émulation qui ne sera pas profitable seulement à lui seul , mais à toute la province. L'exemple d'un propriétaire entraîne tous les autres , et le plus simple essai tenté par désœuvrement , a quelquefois , par le succès obtenu , enrichi tout un royaume. Le coton , le café , le tabac ont fait une révolution dans l'hygiène et dans les finances de l'Europe. Une plante , un arbre , un fruit sec , peut changer la face du monde ! — L'amélioration de l'agriculture vaut mieux que la conquête d'une province. Qu'on juge de ce que Bonaparte eût gagné à défricher les landes de son empire plutôt que d'aller perdre son temps et ses régimens en Allemagne et en Moscovie. Il dépendait de lui de doubler la valeur de nos terres , et cette gloire moins brillante eût été plus solide que celle qu'il allait chercher si loin. Cependant , quoi qu'on en ait dit , et puisque nous sommes sur ce chapitre , il faut reconnaître que c'est de tous les conquérans , celui qui , eu égard à l'étendue des acquisitions faites , *dépensa* le moins d'hommes et d'argent. Il avait rattaché à la France quarante millions d'ames , et n'avait pas laissé sur les champs de bataille plus de deux millions de ses soldats * ; tandis que , pour la seule conquête de la Flandre , Louis XIV avait fait tuer trois millions de ses sujets : c'était donner trois Français pour un Belge. Mais il est juste d'ajouter que Louis garda ses conquêtes , et que Napoléon a vu s'échapper toutes les siennes.

* Deux millions ! Nous pouvons calculer cela froidement !

HAUBOURDIN (1).

C'EST une petite ville de deux mille âmes (2) qui est éclairée et balayée. Il y a peu de villes en Flandre qui n'aient des réverbères. De Haubourdin à Lille, la route est presque partout bordée de maisons où tout respire l'aisance et la joie. En sortant à droite, on voit des *jardins anglais*; et à gauche, un peu plus loin, le portail isolé de l'*Abbaye-prison* de Looz (3).

LOOZ.

ON parle de pudeur publique, et nulle part nous ne la voyons respectée. On dit de belles paroles, et jamais les actions ne sont d'accord avec elles. Que voyons-nous ici, et quel scandale ! Dans une abbaye magnifique (4), autrefois richement dotée, et célèbre dans la chrétienté, qu'a-t-on mis, et par quelles gens a-t-on fait remplacer les moines ? Par des bandits et des voleurs !... Looz, ce lieu de retraite et de science, ce palais à grands frais bâti pour les heureux du siècle passé, est devenu l'asile de l'ignorance et de l'incurie, de la paresse et de la corruption. S'imagine-t-on réformer nos mœurs avec de pareilles inconvenances ? Quelles idées voulez-vous que le peuple ait de l'honnête et du juste,

(1) Chef-lieu de canton, à 2 lieues de Lille. — Les *clairs* d'Haubourdin fournissent le meilleur poisson d'eau douce aux marchés de Lille.

(2) Il n'en avait que douze cents il y a cinquante ans. Haubourdin a une école secondaire où l'instruction est principalement dirigée vers le commerce.

(3) Un seigneur du lieu, Jean de Luxembourg, fils naturel de Vallerand, comte de Saint-Pol et d'Agnès Dabos (paysanne du canton), légitimé en 1433, fut un chevalier nourri des anciennes guerres de France et d'Angleterre, au tems où le roi Henri V se qualifiait roi de Paris, et où le duc de Bourgogne était son allié.

(4) De l'ordre de Cîteaux, fondée en 1145. Sa chapelle passe pour un chef-d'œuvre d'architecture.

si vous troublez sans cesse sa raison par la vue de pareils désordres ? Vous donnez pour successeurs à des hommes pieux et sages , des hommes libertins et cruels. Vous resserrez le mur d'enceinte, vous mettez un garde à la porte , et vous croyez avoir assez fait. Le besoin de local vous aveugle , et , pour quelques frais épargnés , vous consacrez une mesure qui va précisément en sens contraire de vos desseins. Vous voulez punir , et vous récompensez. Quel est le misérable , écroué à la prison de Looz , qui ne doive se féliciter de son destin ? Le voilà dans l'asile de la vertu (1) , pour apprendre que sur la terre rien n'est sacré , et que tout est chance ou fortune. Il n'y a point de lieux vénérés ; l'utilité est le seul guide. On a des criminels , il faut les renfermer ; tout sera bon pour cet usage : un couvent , un magasin ou une église , peu importe ; pourvu qu'il y ait place , l'ordonnateur trouve cela bien. Mais attendez , les tems vont changer ; nous entrons dans un autre système ; d'autres nécessités se présentent ; voici des blessés à soigner , voici des prêtres à instruire : la prison devient un hôpital ou un petit-séminaire. Cela suffit à l'administration ; elle loge ses gens , elle est satisfaite... , et nous disons qu'elle est coupable ! L'argent qu'elle croit ménager , elle le perd. Il lui en coûte deux fois plus pour approprier à des maisons de détention d'anciennes maisons conventuelles , qu'il ne lui en coûterait pour avoir un bâtiment neuf , convenablement placé et distribué. — Si nous prenons Looz pour exemple , nous trouvons qu'un million a été ou sera avancé pour mettre à même d'y détenir mille individus hommes et femmes (2). Or , nous le deman-

(1) Ou du moins qui le dut être.

(2) Ce fut un décret du 8 mars 1812 qui créa un *dépôt de mendicité* dans l'abbaye de Looz. On devait y recevoir mille vagabonds , et les y instruire au travail , à la règle , à l'économie. Les frais de premier établissement furent évalués à 860,000 francs ; ceux d'entretien à 200,000. On devait avoir une admi-

donc , avec un million , n'aurait-on pas eu partout un terrain , de la brique et des charpentes pour construire une maison centrale , en un lieu séparé des villes , en un lieu jusque-là désert , et à distance des hommes de bien ?

Frappez les regards et les esprits ; jetez sur les dunes ou dans les bruyères ces êtres dégradés , qui , s'étant fait ennemis de la société , ne méritent pas d'être rapprochés d'elle. Éloignez de nous cette contagion , et , par des mesures bien prises , employez ces bras dangereux à des travaux qui nous rapportent ; parquez ces hommes qui se sont donnés à vous par leurs vices ; la loi les a faits vos esclaves , profitez de ce qui est un mal inévitable pour en retirer quelque bien : faites nettoyer les ports , labourer les sables , planter les dunes de pins et de mélèses ; que les dispositions une fois faites en ce sens ne soient en aucun cas suspendues , modifiées , oubliées ; ne variez point dans vos projets ; ayez de la suite dans vos vues , de la fermeté dans vos actes , de la justice dans vos répartitions de peines ou de récompenses , et vous retirerez le fruit de vos œuvres. Vos prisonniers relégués ainsi , et contraints à des travaux pénibles , aspireront à sortir de l'exil par une conduite mieux ordonnée , et les citoyens honorables se sentiront relevés encore par le soin que l'on aura pris de séparer d'eux et de leurs enfans , les

nistration bien distribuée , et des entrepreneurs pourvus de bons honoraires ; car chez nous tout se perd en luxe et en moulures. L'habit est brodé , mais il n'y a pas de chemise. A Looz , il y avait des colonnades et pas de lits. Le dépôt ne put être mis en activité. Le 6 août 1817 , par ordonnance royale , on le transforma en *maison centrale de détention* , et il fut dit que la dépense serait réduite de moitié pour un même nombre d'individus. Mais ceux qui savent ce que c'est que des constructions , des réparations , des travaux de maçonnerie , de menuiserie , de serrurerie , surtout quand ces travaux sont exécutés *pour le gouvernement* , comprendront que ce qui devait être de moitié sera du double ; en sorte que , tout compte fait , chaque lit de prisonnier aura coûté mille francs à établir.

auteurs souvent de leur ruine , les objets de leurs craintes et de leurs dégoûts.

Nous avons dit que l'abbaye de Looz avait été l'asile des vertus. Ceci n'est point une dérision , et nous protestons formellement contre les déclamations dont les religieux ont été l'objet. Expliquons mieux notre pensée.

Les moines , comme les autres hommes , ont suivi le mouvement des siècles : ils ont été grossiers dans les siècles barbares ; mais , dans ces tems-là mêmes , ils n'étaient pas aussi stupides que la plupart de nos ancêtres. Ils surent se tirer de la foule ; ils furent paisibles et studieux à une époque où tout était en guerre ; ils cultivèrent les arts , assurèrent les progrès de l'agriculture , acquirent des richesses immenses , et ce furent ces richesses mêmes qui les perdirent (1). Ils s'étaient fait bâtir des demeures somptueuses , et ce fut là ce qui excita la colère et l'envie ; ils abusèrent de leur position , parce qu'il n'est pas donné à l'homme de modérer ses désirs. Ils eurent contr'eux les grands aussi bien que les petits. Leur imprudence amena leurs revers , et dès qu'ils furent dépouillés de leurs biens , on crut qu'ils méritaient leur sort : le monde juge par le succès !

Rien ne dure , rien n'a qu'un tems , tout s'use , tout doit changer de forme : ce sont là des maximes banales qui furent applicables aux moines , et qui causèrent leurs disgrâces. Ils finirent parce que tout finit , et qu'il ne nous est pas donné de construire des édifices qui ne doivent s'écrouler jamais , de fonder des institutions qui doivent se perpétuer toujours. Certes , il y eut des moines fanatiques ; mais dans quels

(1) « L'établissement des communautés neutralisant insensiblement l'oppression » du régime féodal , eut pour principal effet de rétablir chaque citoyen dans la » propriété sacrée des fruits de son industrie , dont il était privé depuis long- » tems : » (DIEUDONNÉ, *tome II* , page 3.)

rangs , dans quelles classes le fanatisme ne pénétra-t-il pas ? Il y en eut de cupides et d'insolens , d'impudiques et de pervers ; mais leur tort surtout fut d'avoir en leur possession et les plus belles forêts , et les plus belles métairies , et les plus beaux monumens. Les nobles comme les roturiers , les évêques , et peut-être les rois , furent jaloux de cet état prospère , et la chute de leurs monastères fut le signal des réformations. L'industrie était à leurs ordres , et elle passa en d'autres mains : tout se réduit à cette conclusion. C'est ici que j'en appelle à la saine philosophie. Ce qu'ils avaient exploité , d'autres l'exploitèrent ; les excès qu'on leur reprochait , d'autres les commirent ; ils amassaient , et on dilapida ; leurs trésors étaient après tout une ressource pour les gouvernemens , et l'on dévora ces épargnes sans calcul et sans prévoyance. Ils avaient protégé les artistes ; ils s'étaient entourés de toutes les productions du génie ; ils vivaient sous des portiques qui rappelaient ceux de la Grèce et de Rome , et qu'a-t-on fait de ces monumens qu'ils avaient partout érigés ? On les a renversés , incendiés , on a brisé les statues et les vitraux ; et dans les murs , qui sont restés debout , on place avec indifférence des fourrages ou des canons , des gendarmes ou des faussaires !

En vérité, il y avait mieux à faire, et nos administrateurs, si vains, si fiers, si enflés de leur mérite, n'ont pourtant rien prescrit cette fois qui n'atteste la petitesse de leur génie (1).

(1) Looz se divise en trois parties : le village , l'abbaye et les manufactures. Le village est sur la grande route de Béthune à Lille , à une lieue et demie de cette dernière ville. Les maisons y sont jolies , et se dessinent sur un fond de beaux arbres qui rendent ce séjour très-agréable. L'abbaye est sur la gauche de la Deule. Les manufactures d'indiennes et les blanchisseries sont sur la droite du canal. Les chefs de ces établissemens sont d'une politesse qu'on ne rencontre pas toujours , il faut l'avouer , dans nos fabriques.

ESQUERMES.

JOLI village à une lieue de Lille. Des dames y ont élevé un pensionnat de demoiselles, qui d'abord ne semblait comporter que de très-faibles développemens. Peu à peu, il s'est étendu, la confiance s'est établie, les parens y ont amené leurs filles de tous les pays voisins. On a fait bâtir une maison et une chapelle; on a entouré de hauts murs un grand jardin; on s'est cloîtré là avec rigueur, et l'on a fondé une institution qui compte dans son sein les enfans des plus riches propriétaires et négocians de la Flandre et de la Belgique (1).

LILLE.

QUAND on quitte Paris pour aller dans le Nord, on traverse cinquante lieues d'un pays qui n'est pas toujours amusant. On est las de la route et des plaines, de la voiture et des postillons; en sorte qu'en entrant à Lille, on est séduit par l'espoir de trouver enfin dans cette ville à qui parler (2). En effet, il règne sur la *grande place* une activité divertissante (3). Si vous êtes logé à l'*hôtel de Gand*, ou que vous déjeûniez au *café de Foi*, vous avez sous les yeux un tableau fort animé, et qui varie à toutes les heures du jour. En face du café est la bourse, espèce de cloître (4) où l'on ne se

(1) Dans le même village, entr'autres établissemens, sont les blanchisseries de MM. Bigot frères, placées au château des anciens comtes d'Esquermes. — M. Joly a dans ce village un pensionnat dépendant de l'Université.

(2) Chef-lieu de la deuxième division des ponts-et-chaussées, de la seizième division militaire, est en ligne directe à 105,970 toises de Paris. On compte par Amiens, 58 heures, par Péronne, 56.

— Longitude, 22 degr. 44 min. — Latitude, 50 degr. 37 min.

(3) Elle a quatre cent vingt pieds de long sur deux cent vingt de large.

(4) D'architecture espagnole. La statue de Louis XVIII y a été érigée.

tient que quand il pleut : s'il fait beau, les courtiers restent dehors, et traitent en plein vent les affaires.

Les rues de Lille sont bien percées; celles de Béthune et de Paris, les *grandes chaussées*, et la rue de Labarre ont des magasins bien fournis. La rue Esquermoise est plus brillante : c'est la rue Vivienne de l'endroit.

- La richesse et l'abondance se montrent en cette ville de toutes parts; on y vit à bon marché. Les denrées coloniales et indigènes y sont pour rien. Si les plaisirs sont uniformes, du moins ils ne sont pas ruineux : on fabrique et on gagne beaucoup; on dépense peu; il est donc facile d'amasser : aussi peut-on citer à Lille des fortunes considérables. Ces fortunes sont dans le haut commerce, dans les marchands de fil et de coton, de toiles ou de calicots. Les nobles ne viennent, pour les revenus, que bien loin après les fabricans, et ne se confondent point avec eux : jaloux de leurs succès, ils font mine de les dédaigner. Les négocians, de leur côté, se moquent des nobles, et se vengent de leurs mépris affectés en achetant et leur enlevant tous les ans quelques-uns de leurs châteaux.

Le commerce est donc fort occupé et la noblesse fort retirée, de manière qu'un pauvre étranger qui n'est là que comme un oiseau de passage, ne sait trop où donner de la tête, et comment employer ses soirées. Il y a peu d'autres cercles que ceux des intimes, peu d'autres dîners que ceux de famille : on boude, et l'on travaille toujours (1).

(1) Il est évident qu'il y a là des exceptions comme il y en a partout. A Lille, comme dans toutes les grandes villes, on trouve des gens aimables et désœuvrés; des personnes qui n'ont ni vanité, ni avarice, et qui, pour peu que vous n'en soyez pas indigne, vous admettent avec empressement dans le partage des jeux et des folies dont ils remplissent leurs loisirs. Ceux-là ont du goût et de la grâce, un cœur ouvert, un esprit dégagé des liens dorés de la maltote ou des préjugés

Rarement un filateur a-t-il le tems de vous recevoir, si vous ne venez que pour admirer ses mécaniques ; il n'a de momens à donner qu'aux acheteurs. Avez-vous de l'argent, du crédit ? avez-vous besoin de quelqu'*article*, et votre signature est-elle connue ? alors on vous ouvre son atelier, son comptoir, ses dépôts, et l'on a pour vous toutes sortes de déférences. Hors de là point de salut, point de salutations ; on vous ferme la porte au nez, et l'on s'inquiète peu de votre colère. Dans une ville de commerce, il faut être commerçant, ou bien s'attendre à dévorer tous les ennuis d'un homme qu'on rebute ou qu'on abandonne (1).

Le dimanche est un jour à part ; on sort des mécaniques pour aller à la *Bonne aventure* (2). C'est une grande et superbe guinguette où l'on boit, où l'on fume, où l'on danse, où l'on joue quelquefois la comédie, et où Téniers prit une partie de ses scènes flamandes. Cette guinguette est située à Wazemmes (3). On y va à pied, en cariole, en calèche, et

de la naissance. Quand vous êtes dans leur salon, vous croyez assister aux soirées les plus délicieuses des gens de Paris du meilleur ton. Mais nous ne devons pas établir nos jugemens sur ces réunions choisies, qui, répandues sur la surface du globe, se tiennent par des fils délicats d'un bout de l'univers à l'autre, et forment comme les colonies éparses d'un monde privilégié : ce qu'il nous faut étudier et dépeindre, ce sont des classes plus générales et l'ensemble de la population ; c'est en se plaçant à ce point de vue, que nos lecteurs apercevront la justesse de nos remarques, la bonne foi de nos réflexions.

(1) C'est ce qui nous est arrivé chez M^r A... M..., le premier filateur de Lille, et qui, aux expositions du Louvre, a eu deux ou trois médailles d'or. Le coton filé chez lui est employé dans les fabriques de Saint-Quentin, Paris et Tarare, pour la fabrication des mousselines.

(2) D'autres disent *la Nouvelle aventure*.

(3) Village aux portes de Lille, et qui lui sert de faubourg au midi. On fait beaucoup d'huile dans le département et beaucoup de bière, d'où il suit qu'il faut beaucoup de tonnes et de futailles. On en fabrique en effet sur tous les points. Mais c'est à Wazemmes qu'est le centre de cette fabrication. Les tonneliers y sont plus habiles et mieux famés. La qualité du bois, du cercle, la dextérité de la mise

c'est une curiosité de voir tous ces gens, qui durant la semaine sont assidus et taciturnes, se porter avec une sorte de fureur aux jours de fêtes vers des lieux où le plaisir pourrait bien aussi passer pour une fatigue ; on remplace un métier par un autre. Le peuple ne fait rien avec modération : il aime l'excès, et il trouve froid et glacé tout amusement qui ne va pas jusqu'à la licence (1). L'inconvénient est la fermeture des portes de ville. Quand le tambour bat ou quand sonne la trompette, la foule rentre au gîte comme un troupeau. Il faut s'arracher de la walse au moment où elle s'animait ; il faut remettre au lendemain la fin d'une histoire commencée, et couper en deux les plus doux entretiens. Il n'y a que ceux qui ont passé par-là qui puissent juger de l'impatience que cause la clôture régulière de toutes les issues d'une place forte. Vous êtes prisonnier ou dedans ou dehors. Avant ou passé une certaine heure, on vous tient en charte-privée ; vous ne pouvez ni entrer, ni sortir ; il n'y a d'exception que pour la malle-poste ou pour les amis de M. le général et les *habitués* du concierge.

Lille dut son origine à un château nommé *du Bucke*, bâti, assure-t-on, par César lors de la conquête, c'est-à-dire, vers l'an 50 de notre ère, dans une espèce d'île formée par la Deule, et d'où lui vint plus tard le nom qu'elle porte aujourd'hui. Ce château fut le séjour des gouverneurs que les Romains laissaient dans les pays conquis, et ce fut aussi là que par la suite résidèrent les *comtes forestiers*, qui, sous nos premiers rois, gouvernèrent la Flandre. Autour du palais, ne tarda pas à se former une ville que Baudouin VI

en œuvre, tout se trouve ici, et cela devient une branche de commerce qui a de l'importance et de l'intérêt.

(1) A toutes ces fêtes on mange beaucoup d'une espèce de pains d'épices dits de *rouge-croix*, et dont les Lillois sont friands.

commença à faire entourer de murs. Son fils, vers l'an 1030, continua ces travaux, qui furent terminés en 1047. Il y fit ouvrir quatre portes, et fut nommé *Baudouin de Lille*, à cause de l'affection qu'il eut pour sa nouvelle cité, et des établissemens qu'il y fonda : c'était une noble manière de s'illustrer (1).

Lille fut assiégée, pour la première fois, en 1128, par Louis-le-Gros, qui ne la put prendre. En 1213, le père de saint Louis, Philippe II, l'assiégea à son tour, et la prit. Il y fit bâtir le fort des *Renneaux*, et crut, en y laissant des troupes, avoir assuré sa conquête ; mais il avait oublié d'y laisser aussi des réglemens doux et supportables, un régime approprié aux besoins, et des commandans assez sages pour adoucir l'amertume de la soumission. L'attente donc du roi fut trompée. A peine était-il hors de vue, que les habitans se révoltèrent, les troupes du roi furent chassées, et il fallut recommencer le siège. Philippe y revient en courroux. Il attaque, il reprend la ville, sans pitié la livre au pillage, et ordonne qu'à ses yeux elle soit réduite en cendres. C'est Alexandre devant Thèbes ; mais ce n'est pas pour de telles actions que l'un a reçu le nom de Grand, que l'autre a pris le nom d'Auguste !

Ce désastre devint la cause de l'accroissement rapide de Lille : ce que Philippe s'était hâté d'incendier, on s'empressa de le reconstruire, et l'activité des Lillois effaça les traces de la haine du vainqueur. Ferrand, comte de Flandre, avait été pris à Bovines ; la comtesse Jeanne, sa femme, nommée régente de ses états, mit sa gloire à réparer les malheurs de son pays. On lui dut en grande partie le quar-

(1) Ce Baudouin VI fut le tuteur de Philippe I^{er}, et il le fit élever à Lille même, dans un château qu'il fit bâtir exprès pour l'y loger, sur l'emplacement de celui des forestiers qui était tombé en ruines.

tier qui reçut le nom de *Saint-Sauveur* ; elle y érigea un hôpital en 1216. Étant veuve en 1226, elle se retira à l'abbaye de Marquette (1) ; et, en 1243, elle ordonna du fond de sa retraite que, du palais qu'elle avait habité, on fit un second hôpital qu'on appela l'*hôpital Comtesse*. Elle mourut, et sa sœur Marguerite maintint ces établissemens, les agrandit, et protégea de tout son pouvoir le commerce. Les hommes et la guerre avaient fait le mal ; les femmes et la paix le réparèrent. Pour se garantir de nouvelles attaques, on voulut, en 1283, ajouter aux fortifications. Cela déplut au roi Philippe III, qui ordonna de suspendre les travaux ; il fallut offrir une somme d'argent pour obtenir l'autorisation de les reprendre ; car l'argent fait fléchir les princes aussi bien que les particuliers : il n'y a que la somme qui diffère.

Au lieu de quatre portes, la nouvelle enceinte en eut six (2). Les souverains s'étaient réservé les boucheries et les droits qui en dépendaient ; leurs seigneuries avaient le monopole des abattoirs (3). Le *magistrat* de la ville prit possession de ces établissemens en 1285.

En 1296, Philippe-le-Bel mit le siège devant Lille. C'était Guy de Bourbon-Dampierre qu'il voulait punir, et ce furent les habitans qui en souffrirent. La ville fut prise et saccagée. Six ans après, Dampierre y rentra de vive force : mais enfin, en 1304, après la bataille de Martinval, Philippe s'en rendit définitivement maître, et la réunit à ses domaines par un traité de 1312.

En 1356, pour donner un gage de son attachement à la

(1) Elle habitait un petit corps de logis qui ne fut démoli qu'en 1775.

(2) Porte des Malades, de Saint-Pierre, de Fives, de VVepes, du Molinel et des Renneaux.

• (3) De nouveaux abattoirs sont en construction à l'ouest de la ville, près du rempart.

couronne , Lille offrit de payer la rançon du roi Jean , fait prisonnier par les Anglais à la bataille de Poitiers. Elle passa au pouvoir de Philippe , quatrième fils de Jean , quand il fut devenu , par les héritages de sa femme et les concessions de son père , duc de Bourgogne , d'Artois et de Flandre (1). Ce Philippe , surnommé le Hardi , principalement à cause des *soufflets* qu'il avait distribués aux échantons de la cour de Londres , qui à table voulaient servir à boire au roi d'Angleterre vainqueur , auparavant le roi de France prisonnier ; Philippe , disons-nous , créa en 1385 à Lille une cour des comptes qui subsista jusqu'en 1667.

En 1458 , cette ville fut témoin de la solennelle réception que Philippe-le-Bon fit à la femme de son fils , à la belle duchesse de Nevers , fille du sire d'Albret en Auvergne. La nuit de son arrivée , on *joua des personnages* devant son hôtel , et pendant huit jours il y eut des tournois où sept , huit et jusqu'à vingt chevaliers coururent des lances en l'honneur de la dame (2).

(1) Le roi Jean avait pour Philippe une affection tendre fondée sur les marques d'affection qu'il en avait reçues. Philippe l'avait suivi dans sa captivité , et il l'y avait fait respecter , après avoir , à Poitiers , combattu vaillamment à ses côtés.

(2) La même année , Baudichon-Mallet et son frère , maîtres des comptes , firent violence à une jeune femme de Lille , chérie d'un officier du duc de Charolais , depuis Charles-le-Téméraire. Pour toute autre femme il n'en eût été rien ou peu de chose ; mais s'attaquer à la maîtresse de l'ami d'un fils de souverain , c'était à coup sûr grande folie. La punition ne tarda pas à suivre le forfait. Les deux frères furent mis en prison , et Baudichon l'aîné , comme le plus coupable , fut condamné à être décapité. Quand donc il fut sur l'échafaud , il ne voulut pas se mettre à genoux , et fit mine de résister. Mais le bourreau , prenant à deux mains sa tranchante épée , frappe le cou , fait tomber la tête , et termine ainsi cette lutte à laquelle le peuple , excité par une compassion tardive et par les sanglots des femmes spectatrices , allait à la fin prendre part.

— Vers le même tems , aux environs de Lille , Guillaume de Chelers , et sept de ses compagnons , prirent en plein champ une jeune fille qui ramassait de l'avoine avec sa mère : la fille fut fort *maltraitée et meurtrie* : la mère fut tellement

Ce fut à Lille que le duc de Bourbon vint, au nom de tous les seigneurs de France, solliciter du duc de Bourgogne des secours pour la guerre dite *du bien public* (1). Ce fut à Lille aussi que le duc Philippe-le-Bon ayant quitté la ville d'Hesdin, où il craignait d'être enlevé par les troupes françaises, reçut les ambassadeurs de Louis XI, qui venaient justifier leur roi d'avoir voulu faire assassiner le comte de Charolais à Gorcum. Philippe dit à cette occasion : « Le roi est bien » malheureux d'exciter de tels soupçons. Pour moi, je suis » aussi loin d'en inspirer que d'en concevoir. J'ai bien pu » quelquefois manquer de parole aux femmes, mais quant » aux hommes, jamais ! »

Lille passa depuis au pouvoir des Autrichiens, et ensuite à la couronne d'Espagne. Elle ne redevint française que sous le règne de Louis XIV. Sous les Espagnols, elle avait été augmentée du quartier Saint-André, et défendue par une enceinte nouvelle : sous les Français, elle vit achever ses murailles et rebâtir une partie de ses portes, qui furent alors au nombre de sept (2).

Ce fut par la porte de Fives qu'elle fut prise en 1667 par Louis XIV en personne, et ce fut la porte de Paris qu'on érigea, en 1682, comme une espèce d'arc de triomphe en

battue, qu'elle resta en danger de mort. Elle se releva néanmoins, et courut se plaindre au sire de Griencourt, qui approchait du duc de Bourgogne ; mais *il ne s'en bougea*. Tant il est vrai de dire qu'alors les grands, qui se donnaient entr'eux de si belles fêtes, et qui savaient si bien se venger des offenses qu'on leur faisait, n'usaient que de peu de justice envers les petits, et se riaient volontiers de leurs plaintes.

(1) Ce duc de Bourbon était poète, et il reste de lui entr'autres une ballade qui atteste sa *libéralité*.

(2) Porte Saint-André ou d'Ypres, porte de la Madeleine ou de Gand, porte Saint-Maurice ou de Roubaix, porte de Fives ou de Tournay, porte des Malades ou de Paris, porte Notre-Dame ou de Béthune, porte de la Burre ou de Dunkerque ; plus, deux portes d'eau, celle de la Haute et celle de la Basse-Deule.

l'honneur du monarque victorieux (1). Cette porte triomphale, un peu trop tôt bâtie, n'empêcha point Eugène et Marlborough de venir mettre le siège en 1708, et de la prendre au grand étonnement de l'Europe, qui croyait la ville imprenable, et qui jugeait probablement de l'état des affaires de Louis XIV par les *Te Deum* que ses ministres faisaient chanter. Boufflers était dans la place et s'y défendit vaillamment. Les Lillois, rassurés par le bon ordre que ce maréchal avait mis à toutes choses, s'accoutumèrent tellement au bruit du canon, qu'ils ne cessèrent pas un moment de fréquenter le théâtre; une bombe qui vint éclater à la porte même de la salle n'interrompit point le spectacle. Ce siège coûta aux ennemis dix-huit mille hommes et dix-huit millions (2). La ville n'en fut pas moins restituée à Louis par le traité de 1713. La citadelle fut remise à neuf par le maréchal de Vauban, qui en fut créé gouverneur. Cette citadelle passe pour être la plus belle et la plus forte de toutes celles que possède la France; elle est séparée de la ville par une vaste esplanade, un canal et des allées d'arbres. Ce canal est celui de la Haute-Deule, qui entre dans la ville à l'est de la porte de la Barre, en sort au nord de la citadelle, passe dans les fossés qu'il longe, et après avoir franchi une écluse, rentre auprès de la Madeleine, pour former le port de la Basse-Deule. Sur le canal de la Haute-Deule est une arche élevée et couverte où l'on monte par des degrés, et qui forme comme une espèce de pont chinois, d'assez mau-

(1) Les plans furent donnés par l'architecte Volans et les sculptures exécutées par Moitte.

(2) Anecdote à laquelle on peut ou non ajouter foi : « Louis XIV avait donné sa foi de couronner madame de Maintenon si la ville était sauvée. La cour frémit d'une telle nouvelle : une femme obscure à un tel rang ! Boufflers fut circonvenu, et la place alors fut rendue après quelques mois de défense. »

vais goût en lui-même , mais dont l'aspect au milieu des arbres ne manque pas d'une certaine grâce. Ce pont se nommait *Pont Napoléon* ; il date de la fin de son règne : on l'appelle à présent le *Pont Royal* (1). Il y a des bains non loin de là , et sur l'esplanade un café très-fréquenté dans la belle saison par les jeunes gens et par les dames (2).

Lille a des hôpitaux célèbres , et qui furent d'un grand secours aux officiers français et anglais blessés à la bataille de Fontenoi (3).

L'hôpital des malades est près la porte de Paris ; l'hôpital militaire près la porte Béthune ; près de la porte de la Madeleine est l'hôpital général (4) ; l'hôpital Saint-Sauveur est près de la porte de Fives , faisant face à la place du *Réduit* (5). Tous les hôpitaux touchent aux remparts , ce qui est fort bien entendu. Le mauvais air qui toujours s'en exhale ne pénètre que le moins possible dans la ville.

Le mont-de-piété de Lille fut fondé en 1607. On y prêtait sans intérêt jusqu'à 150 francs. On y a réuni le *Lombard* (6) , où de tout tems on prêta à usure , et l'on a réor-

(1) A la fin du dix-huitième siècle , il y avait à Lille vingt-sept places , cent soixante-dix rues , quatorze cours bannales. Plusieurs places ont été formées , et des rues ouvertes par l'effet de la démolition d'églises. Il y a deux ponts principaux : celui du Pin fut construit en 1263 , et le Pont-Neuf en 1701.

(2) Il y a aussi à Lille plusieurs maisons de bains sulfureux. Ce genre de traitement se propage dans tout le Nord.

(3) A l'hôpital Comtesse il existe deux épitaphes en marbre blanc , dont copie fut envoyée au conseiller d'état Fourcroy , sur sa demande , au tems où il était directeur général de l'instruction publique. L'une est à la mémoire des officiers morts dans l'hôpital en 1744 ; l'autre en l'honneur des officiers blessés à Fontenoi , et morts à l'hôpital en 1745. A l'hôpital Saint-Sauveur il y a l'épitaphe d'un mousquetaire blessé à la même bataille , et mort en 1745.

(4) Fondé en 1738. Il n'est pas achevé. On y travaille encore en ce moment.

(5) Le *Réduit* , ou fort Saint-Sauveur , est au sud , et le commandant de la place y est logé.

(6) Ces établissemens , qui prirent leur nom des *Lombards* qui nous les ap-

ganisé le tout dans les formes des monts de Paris. Il y a des maisons d'orphelins, de vieillards et de femmes folles. Celle des orphelins date du cinquième siècle. Lille avait une maison de la *noble famille*, établie sur le même pied que celle de St.-Cyr, et où l'on élevait jusqu'à dix-huit ans les demoiselles de condition de Flandre, de Hainaut et d'Artois. Dans ce moment même, la ville a plus de deux cents associations de secours mutuels, où les fonds produits par le moyen de retenues volontaires sur les salaires hebdomadaires sauvent une foule d'ouvriers de la misère qui les attendait sur la fin de leurs jours.

Le collège est placé dans l'ancien couvent des Récollets; le refuge de la paresse est devenu l'asile de l'étude. Dans les mêmes bâtimens sont la bibliothèque et le musée. Parmi les tableaux, il y en a de précieux (1); parmi les livres, il y en a de rares. Le conservateur de ce dépôt littéraire fut long-tems M. Marlier, qui mit durant sa vie le meilleur ordre dans le classement des dix-neuf ou vingt mille volumes confiés à sa garde. Depuis sa mort, le catalogue qu'il avait commencé a été achevé par les soins de son successeur, et par les conseils ou même sous la direction de M. Barrois, adjoint de maire, et maintenant député. M. Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, visitant cet établissement il y a trois ans, y trouva des manuscrits précieux, entr'autres, un beau Grégoire de Tours.

portèrent, firent beaucoup de bien au tems où ils furent fondés. Les Lombards étaient alors les courtiers, voituriers et banquiers de l'Europe. Ils furent bien accueillis des Flamands, qui eux-mêmes ayant suivi en grand nombre leurs souverains dans les croisades, n'y périrent pas tous, et puisèrent en Syrie ces connaissances des Arabes, et cet amour du trafic, qui donnèrent l'idée de la Ligue Anséatique à laquelle Lille fut affiliée.

(1) Dans une répartition faite des tableaux du Louvre et de Versailles excédant les besoins de Paris, le musée de Lille fut, en l'an IX, compris pour quarante-quatre sujets.

Quant au jardin de Botanique , il sert aux leçons qu'on donne aux élèves des cours établis près les hôpitaux. Ce jardin est petit et négligé (1).

La douane a été mise dans le *Cirque*. Dans la même rue est la Monnaie, établie en 1685, et conservée par la loi du 22 vendémiaire an 4 (2). La loterie n'avait pas assez de Paris pour allécher les faibles têtes, et pour ruiner le petit peuple. Elle a placé des *roues* à Strasbourg, à Lyon, à Bordeaux, à Lille. Il faut voir dans cette dernière ville le Flamand renoncer à son apathie pour courir chercher les numéros, quand la fortune, aux yeux bandés, veut les faire sortir de son urne. Quel empressement, que d'espérances ! puis tout-à-coup quelle pâleur, quel désespoir, quels murmures, quelles scènes grotesques et lugubres, quelles imprécations ! et

(1) C'est un *nid à vers*. Expression d'une dame spirituelle, madame Leleux, femme de l'éditeur responsable de l'*Écho du Nord*. M. Leleux est un écrivain courageux, écrivain patriote, souvent poursuivi, plusieurs fois emprisonné, et toujours persévérant dans la défense de nos libertés, qui sont les plus forts appuis d'un pouvoir juste.

Le jardin de Lille florissait quand il était sous la direction de M. Lestiboudois, auteur de la *Botanographie belge*.

(2) Relevé des espèces de monnaies fabriquées à Lille jusqu'au 31 décembre 1823, en exécution de la loi du 7 germinal an XI (28 mars 1803.)

Pièces de.....	40 fr.	18,200,360 fr.	» c.
	20 —	60,640,520	»
	5 —	126,842,715	»
	2 —	1,791,870	»
	1 —	4,019,352	»
	1/2 —	1,246,562	50
	1/4 —	11,881	75
TOTAL.....		212,653,261	25

Au tems de la franchise du port de Dunkerque, lorsqu'affluaient une grande quantité de monnaies étrangères et de lingots, tout cela était porté à la Monnaie de Lille; à cette époque, il y fut fabriqué, en une seule année, pour cinquante millions de pièces d'or, sans que cela nuisît à la fabrication des espèces d'argent.

quels retours cela fait faire sur les moyens employés dans un grand état pour subvenir aux dépenses communes, pour remplir ce trésor royal, qui cependant est toujours vide, pour payer les courtisans ou les maîtresses, les filous qu'on enrôle comme espions, pour pensionner quelques gens de cour, et pour cacher mille bévues (1)!

Pour consoler de cet antre immoral, où le pain du pauvre s'engloutit, on trouve à Lille une école de dessin, une société savante, un cours de chimie et de physique appliquées aux arts, et une académie de musique (2).

Les paroisses de Lille sont au nombre de six : Saint-Maurice, Saint-André, la Madeleine, Sainte-Catherine, Saint-Sauveur, Saint-Étienne.

On restaure la vieille tour de Saint-Maurice. On voulait d'abord abattre cette tour; mais toute l'église eût croulé après elle, et la dépense de la restauration a été jugée moins forte que n'eût été celle de la démolition. C'est dans une des chapelles de cette église qu'on a placé le monument que la ville a fait ériger à la mémoire du duc de Berri, qui présida en 1814 le collège électoral du département (3). L'église

(1) Produits de la loterie de Lille :

En 1822.	{	Mises faites. . . .	12,831,312 f.	80 c.
		Lots gagnans. . . .	7,136,988	5
		Reste.	5,694,324	75
En 1823.	{	Mises faites. . . .	6,742,321 f.	30 c.
		Lots gagnans. . . .	5,231,009	5
		Reste.	1,511,312	25

(2) La salle de concert, bâtie à neuf, a parfois retenti des sons les plus suaves; mais il y a eu de mauvais jours, et qui ne justifiaient que trop ce qu'on a dit de plus piquant sur les *concerts d'amateurs*.

(3) *C'est entre nous à la vie et à la mort*, dit-il aux électeurs. Ces paroles sont gravées sur le marbre du cénotaphe. M. Peyre neveu a fait les plans; M. Gois fils a fait les figures.

Saint-André est celle du beau monde. Elle est d'un excellent goût d'architecture ; elle possède de bons tableaux , une jolie chaire à prêcher , où la parole évangélique est expliquée en termes fleuris , et un jeu d'orgues dont les sons quelquefois sont vraiment angéliques. L'église de la Madeleine a un dôme avec des chapelles , à peu près dans le même genre que *l'Assomption* à Paris. Sainte-Catherine a vu sur sa tour poser les télégraphes. Les autres églises n'ont rien de particulier. A l'égard de la salle de spectacle , les Lillois s'en plaignent généralement. Ils sont parfois caustiques et difficiles.

Le théâtre serait toujours assez bon si les acteurs étaient présentables. Mais pour avoir de bons acteurs , il faut leur donner de quoi vivre. Un jeune premier qui meurt de faim , et une jeune princesse qui n'a que des dettes ne peuvent faire bonne figure en scène. Tout cela , qui paraît misérable , et dont on nous reprochera de tenir compte , est pourtant la base d'une entreprise qui , en définitive , a plus d'importance qu'on ne le croit. Le théâtre se lie aux mœurs , à la littérature , aux arts , à la politique , et il mérite qu'on s'arrête aux moyens de le faire prospérer. A Lille , on ne va guère au spectacle que le dimanche. Nous voulons dire que c'est seulement ce jour-là qu'il y a quelquefois affluence. Pendant la semaine , à moins de représentations extraordinaires , on ne voit aux loges et aux galeries que les femmes des employés supérieurs de l'administration , les officiers abonnés , et les étrangers. Jamais troupe de tragédie ou d'opéra , jamais ballet ou même vaudeville ne pourra se soutenir avec de si minces ressources. M. Duverger , qui , avant d'être régisseur à Feydeau , était directeur à Lille , ne s'y maintint qu'à grand-peine avec les subsides du budget municipal. Ses successeurs s'y sont ruinés. On a offert quinze

mille francs et jusqu'à trente mille à des entrepreneurs qui n'ont pas voulu accepter (1), ou plutôt qui avaient accepté d'abord, et qui se sont dédits par prudence et par réflexion.

Comment donc faire en ces circonstances ? Si c'est nous que l'on consulte à cet égard, nous dirons : Donnez 1° la salle pour rien ; 2° allouez chaque année un crédit de cinquante mille francs. C'est avec ces moyens-là seuls que vous aurez un spectacle supportable. Ces sacrifices sont considérables ; mais, croyez-nous, vous les retrouverez. Ce qui sera avancé d'un côté, on le retirera de l'autre par le droit des pauvres, et par le mouvement surtout que des représentations suivies imprimeront à tout ce qui tient au commerce de *nouveautés*. A ces avantages, il faut ajouter celui d'entretenir le goût de la langue et les habitudes d'une prononciation pure dans cette partie du peuple qui garnit l'amphithéâtre, et qui tend toujours à retomber dans ses locutions vicieuses et dans son barbare jargon (2).

Pour les dames qui veulent aller au spectacle ou au bal, il y a trois sortes de voitures à numéros : les carrosses, les cabriolets et les chaises. Les cabriolets et les carrosses stationnent sur la grande place ; les chaises sont en dépôt dans la cour de l'hôtel-de-ville. Cet hôtel est fort ancien. En 1407, Jean, duc de Bourgogne, le fit bâtir pour s'y loger quand il se fut retiré à Lille après l'assassinat du duc d'Orléans. En 1430, Philippe-le-Bon s'y établit à son tour, après l'a-

(1) Notamment à M. Lecomte. Depuis peu, M. Floricourt a pris cette direction.

(2) A Lille fut donnée la première représentation de *Mahomet*. Voltaire y fit imprimer sa pièce ; mais M. Beuchot, qui a examiné depuis cette édition, juge que l'auteur partit après la correction des trois ou quatre premiers actes ; car le reste est plein d'imperfections qui ne furent corrigées que dans les éditions subséquentes.

voir fait embellir. Ce palais fut appelé *Cour de l'empereur Charles-Quint*, parce que cet empereur l'habita en 1541 et en 1549. Acheté de Philippe IV, roi d'Espagne, par la ville en 1664, il fut brûlé en partie en 1700, et on commença à le reconstruire presque aussitôt ; mais on ne l'acheva pas ; et l'ensemble des vieux et des nouveaux bâtimens, quoique formant une masse imposante, ne répond pas toutefois à la richesse, à la renommée et à l'état actuel de la ville.

Les maisons de Lille n'ont en général que deux étages, excepté sur la grande place, où la plupart en ont trois, non compris les mansardes. Les vieux bâtimens espagnols disparaissent tous les jours au grand regret des amateurs d'antiquités. Pendant le siège de 1792, il en fut incendié un grand nombre ; ils ont été reconstruits à la française.

Ce siège de Lille vaut bien la peine que l'on s'arrête un moment sur sa description, sa durée, ses circonstances et ses effets. La ville fut investie le 23 septembre par le duc de Saxe-Teschen à la tête de vingt-cinq mille Autrichiens. C'était trop peu pour prendre la ville, c'était assez pour lui faire beaucoup de mal. La garnison était de huit mille hommes : trois mille soldats, cinq mille volontaires. Le général Duhoux prit le commandement supérieur de la place ; il avait sous ses ordres les généraux Ruault, Lamarlière, Champmorin, le capitaine de génie Marescot (1), le lieutenant-colonel Guiscard pour l'artillerie (2), et M. Bryant, qui commandait la garde nationale.

Le 29, la ville fut sommée de se rendre ; mais cette sommation fut reçue avec hauteur. On fit promener le parlementaire autrichien dans la place, et puis on le renvoya avec

(1) Aujourd'hui lieutenant-général et pair de France.

(2) Il n'y avait que cent trente-deux canonniers de ligne ; mais les volontaires et les gardes nationaux y suppléèrent.

une réponse vigoureuse de la part des généraux. Quant au maire, M. André, voici quelle fut sa réponse : « Nous ve-
» nons de renouveler notre serment d'être fidèles à la nation,
» de maintenir la liberté et l'égalité, ou de mourir à notre
» poste, et nous ne sommes pas des parjures. » Ces paroles, rendues publiques par la voie de l'impression, électrisent tous les citoyens. On court aux armes, on s'embrasse dans les rues, on s'excite à combattre avec résolution, et le parti est pris de souffrir les plus cruelles extrémités plutôt que de subir jamais le joug honteux des étrangers.

Exemple généreux d'une population nombreuse que tant d'intérêts devaient occuper, qui devait être agitée de tant de craintes. Rien ne l'arrête ; un ennemi barbare s'approche de ses murs, et médite froidement la perte de tant de familles ; il leur fait dire par un de ses lieutenans : « Soyez
» déshonorés, et je consens à vous laisser vivre ; car, si
» vous préférez la gloire, je vais vous envoyer la mort. » Cependant c'est la gloire qu'on préfère, c'est à l'honneur qu'on restera fidèle, et la terreur des femmes, la prudence des vieillards, les larmes des enfans, tout se change en autant de gages d'un enthousiasme qui ira jusqu'à l'héroïsme. Le bombardement commence ; il est trois heures après midi : vingt-quatre canons de gros calibre lancent des boulets rouges sur la ville ; douze mortiers tirent en même tems, et tout ce fracas est horrible. Le canon des remparts répond aux batteries autrichiennes. C'est un échange de fer et de bronze qui porte la destruction dans tous les rangs, dans tous les quartiers. L'homme en ces instans sort de sa sphère accoutumée, il s'élève au-dessus des périls, un aveuglement sublime lui fait braver tous les obstacles ; il ne voit rien, n'entend rien qu'un devoir qu'il s'est créé, et auquel il tient plus qu'à la lumière du jour. Toutes ses facultés sont

en jeu, toutes ses passions en effervescence ; et , au milieu des scènes les plus affreuses , vous allez le voir se livrer aux émotions les plus tendres. Il frémit , il espère , il accuse , il console ; d'une main , il frappe son ennemi , et de l'autre , il le relève ; véritable fou que signalent mille traits de sagesse ; tigre affamé de chair , altéré de sang , qu'un mot , un signe va rendre plus doux que la colombe , et qui peut passer tout-à-coup du désespoir le plus sombre à la joie la plus immo-dérée.

Les maisons , les souterrains , les caves ne sont plus des asiles sûrs ; les bombes percent et enfoncent tout. Les églises Saint-Étienne et Saint-Pierre s'écroulent , les casernes sont la proie des flammes ; ce sont surtout les rues qui entourent Saint-Sauveur que dévore l'incendie : car l'ennemi a ses redoutes et ses parallèles sur les routes de Fives , de la Madeleine , de la Croix. Sa fureur s'irrite par la résistance , et pendant cinq jours et cinq nuits il soutient la surprenante activité de son feu dévastateur. Mais c'est en vain : il ne peut lasser la constance des Lillois. Le premier jour , la première nuit ont été rudes à passer ; mais à ces transes naturelles , à cet effroi que devait inspirer d'abord une attaque aussi terrible , succède la confiance qui naît d'une volonté ferme de périr à son poste , et de ne capituler à aucun prix. Le sacrifice est accompli , et désormais il n'y a plus qu'à vaincre.

Marie-Christine , sœur de notre reine , et gouvernante des Pays-Bas , était dans le camp autrichien. Elle dirigeait en personne les batteries , et semblait prendre plaisir à contempler les ravages que causait à Lille cet embrasement effroyable. Quelle fatalité l'entraînait ? quels conseils la dirigeaient ? quel avenir pouvait la flatter ? Était-ce ainsi qu'elle espérait sauver sa sœur ? Hélas ! c'était le moyen de la perdre !

Qu'on se reporte aux scènes de cette époque : Louis XVI et Marie-Antoinette au milieu d'un peuple soulevé, soupçonneux (1), conduit par des hommes animés du plus ardent patriotisme, et par des scélérats qui veulent élever leur fortune sur des échafauds : les uns qui invoquent les lois, les autres qui ne sont avides que d'or, tous se disputant le pouvoir, et chargeant de fers les mains de leurs maîtres !

C'est à ce moment que l'étranger se met en marche ; il ravage nos moissons, pille nos richesses, brûle nos cités ; ce n'est pas assez des princes, ce sont aussi des femmes qui s'avancent, et qui viennent, la menace à la bouche, redemander ce qu'elles ne peuvent ressaisir, et faire agir des forces impuissantes contre des peuples indomptables. On vit en ce tems-là ce que pouvait le seul nom de patrie sur des ames françaises ; on vit, au nom de la liberté, des provinces entières courir à l'ennemi, et le repousser dans ses limites. Que devinrent alors ces victimes augustes et si mal entourées et si mal défendues ? Elles furent enlevées par les orages ; elles disparurent au milieu de la tempête ; elles furent englouties dans l'abîme que leurs propres amis avaient creusé sous leurs pas ; et le bombardement de Lille fut comme le signal donné pour ces épouvantables catastrophes.

Saxe-Teschen et Marie-Christine eurent la honte de lever le siège peu de jours après l'avoir entrepris. Dès le 6 octobre, leur grosse artillerie rebroussa vers Tournay (2). Le 8, toute l'armée ennemie quitte ses retranchemens, et la garnison de Lille et les citoyens se précipitent hors des murs, étonnés de leur délivrance. Les femmes étaient ivres de joie ;

(1) Ingrat même.

(2) Après avoir tiré sur la ville soixante mille boulets, et des bombes et obus en proportion ; on ne s'arrêta que faute de munitions.

elles avaient partagé les dangers , elles s'associaient à la victoire. Les femmes ont une manière si vive de sentir et d'exprimer ce qui est doux et ce qui est pénible ! Elles avaient soigné les vivans , pansé les blessés , enterré les morts , et maintenant , revenues comme d'un rêve , elles embellissent le triomphe de leurs époux et de leurs frères. Les voilà relevant leur chevelure qui flottait éparse sur leurs épaules aux jours de carnage et de deuil. Elles ceignent leurs fronts de guirlandes de roses , et , comme d'augustes prêtresses , elles consolent la terre , et vont donnant à chacun des couronnes.

Tout dans les campagnes est bientôt remis à sa place ; les lignes autrichiennes sont détruites, leurs chiffres tracés partout sont effacés, leurs armes sont brisées, ces tranchées profondes d'où partaient la destruction et la mort sont comblées , et les Lillois indignés font disparaître jusqu'aux plus légers vestiges d'une cruauté qui avait été inutile, ou plutôt qui n'avait été fatale qu'à ceux qu'on prétendait vouloir secourir (1).

Que ces événemens sont déjà loin de nous ! Ceux qui furent témoins de ces combats descendent l'un après l'autre dans

(1) Plusieurs habitans firent sceller sur les façades de leurs maisons les boulets qui s'étaient enfoncés dans les murailles. Quelques-uns de ces boulets, peints en rouge, se voient même encore, et ont échappé aux investigations de certains gens, qui mettaient, on ne sait pourquoi, du prix à les faire enlever.

On raconte qu'un canonnier, garde national, servant une pièce sur les remparts, fut averti que sa maison était en flammes. Il continue cependant de charger, en s'écriant : « Je suis ici à mon poste, rendons-leur feu pour feu ! »

D'autres couraient sur les boulets rouges avec des pinces et des tenailles, et les saisissant dans leur cours, quand ils commençaient à s'amortir, ils les jetaient dans les bassins et les canaux, parvenant ainsi à préserver un grand nombre d'habitations.

Le nom de Lille fut donné à l'une des rues de Paris en mémoire de cet événement. Elle a repris depuis dix ans son nom ancien de rue de Bourbon.

le tombeau. La haine que ces souvenirs excitait s'est éteinte ; d'autres circonstances ont fait naître d'autres sentimens , et tant de choses se sont passées , que celles-ci se perdent dans le nombre , et s'enveloppent comme d'un nuage. L'industrie a fermé toutes les brèches , le tems a cicatrisé toutes les plaies. On est surpris de la multitude d'ateliers qui se sont élevés sur les décombres. Tout est neuf , tout est beau , tout est florissant , et il règne dans tous les cœurs une émulation qui promet les plus vastes résultats. Dès l'aurore on est réveillé par le bruit des moulins à vent et de leurs marteaux , qui pressent la graine pour en extraire l'huile (1). A ce bruit, qui vient du dehors , se mêle celui des machines du dedans. Il y en a pour le travail du fil et pour celui du coton. Les marchands de fil le font bouillir, tordre et teindre , pour le vendre à la France et à l'étranger. Les filateurs de coton font eux-mêmes fabriquer des calicots , ou bien ils vendent leurs produits à ceux qui ne s'occupent que de fabrication. On fabrique peu de toile de fil dans la ville. C'est dans les campagnes environnantes que sont les métiers et les tisserands (2). De gros marchands ou des commissionnaires ras-

(1) On nomme ces moulins des *tordoires*. Il y en avait trois cent cinquante en 1770, dans la Flandre. On en comptait deux cent soixante-sept rien que dans l'arrondissement de Lille en 1789, et deux cent quatre-vingt-dix-neuf en 1801 ; plus cent soixante-douze dans les autres arrondissemens. Il y en a de cinq à six cents aujourd'hui dans le Nord. M. Gentil-Muiron fut le premier à établir une raffinerie pour enlever à l'huile sa mauvaise odeur. Les Lillois ont des citernes pour conserver leurs huiles de grain , comme les Marseillais ont leurs fosses pour conserver les huiles d'olive.

(2) Pour les cotons filés , il faut distinguer MM. Freméaux frères , qui ont eu (comme M. Auguste Mill) une médaille d'or au Louvre ; MM. Flament, Leblanc, Fiévet, Lambert, qui ont obtenu des médailles d'argent ; MM. Vatter, Coursier et Florine Scheffer, qui ont été honorablement cités et mentionnés aux expositions de 1819 et 1823. — MM. Bruynel et Cullernieu ont eu une mention honorable pour du linge de table ouvré.

semblent ensuite des assortimens qu'ils expédient aux villes et provinces lointaines.

Une fabrique à visiter est celle de MM. Scrive, rue du Lombard. C'est une fabrique de cartes qui offre un mécanisme ingénieux que ces messieurs ont importé d'Angleterre, et qu'ils ont même perfectionné (1).

Geniévrieres, brasseries, raffineries de sucre, fabrique de savon, commerce de place, banque, entrepôts, tout à Lille se presse et se multiplie. La dentelle emploie toujours beaucoup de personnes, et tous ces moyens d'existence donnés au peuple favorisent l'accroissement de sa population. En 1724, il y a précisément un siècle, on comptait à Lille six mille maisons (2) et cinquante mille habitants. Le dernier recensement donne huit mille maisons (3) et soixante-deux mille âmes (4).

Le grand cimetière de Lille est tantôt clos de murs, et tantôt entouré de simples haies. En tems de paix on bâtit des murailles, mais, quand vient la guerre, on les jette par terre pour dégager les avenues de la place, et ne laisser que le moins possible d'abris aux assiégeans. En 1815, le général Maison, gouverneur de Lille, fit abattre les murs du cimetière qui depuis dix ans n'ont pas encore été relevés. C'est ainsi dans presque toutes les villes de Flandre, où le champ des morts est ouvert, malgré l'arrêté de prairial

(1) Ils ont eu une médaille de bronze à l'exposition. Des mentions ont été faites de MM. Robert Lanson, pour engrenage de pompes à feu; de M. Verhelst, pour plomb laminé; de M. Arnold-Haucitz, pour voiture à essieux mouvans; de M. Steverlinck, pour bleu d'azur.

(2) Presque toutes en bois et en terre.

(3) Presque toutes en pierres et en briques.

(4) Beaucoup d'ouvriers logent dans les caves. Le recensement de 1789 donnait soixante-deux mille âmes comme aujourd'hui, et celui de 1801, cinquante-six mille âmes seulement.

an XII, l'instruction du ministère, et les lois sacrées de la décence publique.

Lille a une manufacture et un entrepôt général de tabacs. Mais de plus, et dans la crainte des disettes, cette ville a un grand magasin où au besoin, et en cas de siège, on tient en réserve des grains pour la ville et la garnison. Ses magistrats ont de tout tems été fort attentifs au bien-être de leurs administrés. Ils exerçaient jadis un droit particulier : à l'avènement d'un nouveau roi, ils allaient aussitôt prêter serment de fidélité entre les mains du monarque ; mais de son côté, celui-ci, à sa première entrée dans la ville, jurait d'observer les usages et privilèges dont elle était en possession. C'était une espèce de grande charte qui garantissait ses libertés (1).

Ce n'est qu'un siècle après l'invention, c'est-à-dire en 1556, que l'imprimerie fut introduite à Lille. On y débuta par un in-16, et depuis, cette ville ne s'est signalée ni par l'importance, ni par le luxe de ses éditions. Cependant une famille en est sortie qui, amèrement critiquée par les uns, vivement défendue par les autres, s'est fait un nom dans la librairie, et mérite, à plus d'un titre, une place dans notre ouvrage. Nous voulons parler des Panckouckes, dont le premier, André-Joseph, né en 1700, mort en 1753, commença par vendre beaucoup de livres, et finit par en faire lui-même qui ne laissèrent pas que d'avoir du succès. On cite entre autres son *Dictionnaire historique et géographique sur la chât-*

(1) Les bourgeois de Lille et de toutes les villes de la Flandre, jouissaient, sous les ducs de la seconde maison de Bourgogne, du droit de prouver leurs prétentions avec le bouclier et la massue en mesplier. Ils oignaient de suif leur pourpoint, parce qu'ils avaient entendu dire qu'autrefois les athlètes se frottaient d'huile ; ensuite ils se plongeaient les mains dans un baquet plein de cendres, et mettaient du miel dans leur bouche, après quoi ils combattaient jusqu'à la mort, et le vaincu était pendu.

tellenie de Lille, et son *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre* (1).

Le second, Charles-Joseph Panckoucke, plus illustre que son père, naquit à Lille en 1736, et vint de bonne heure à Paris. Il lui fallait un grand théâtre pour l'exécution des desseins qui germaient dans son imagination. Il voulut y débiter par une édition de Voltaire, qui lui fut enlevée par Beaumarchais : il se rejeta sur l'Encyclopédie méthodique, entreprise colossale qui lui fit beaucoup d'honneur, et lui donna peu de profit. A son retour d'un voyage de Londres il créa le *Moniteur*, « cette feuille dont le témoignage peut » être quelquefois récusé (2), mais qui contient un grand » nombre de renseignemens précieux pour l'histoire....., » et dont les colonnes impassibles font la gloire et l'héritage des hommes de bien et de courage qui ont passé depuis trente ans, comme elles sont la honte et l'effroi des êtres vils et méprisables qui voudraient qu'on anéantît toutes les traces de leurs turpitudes. Il fonda la *Clef du cabinet des souverains*, qui, rédigé par des hommes d'esprit, contrariait souvent la *Gazette universelle*, déplaisait fort au gouvernement, et fut supprimée par les consuls. Il imprima le *Mercur* et le *Journal des Dames* ; composa un grand nombre de livres sérieux et légers ; traduisit le Tasse et l'Arioste, en société avec Framery ; eut une correspondance singulière avec J.-J. Rousseau ; se fit en un tems la providence des hommes de lettres, et laissa à ses enfans un nom respectable à soutenir, de beaux exemples à imiter....

(1) Il écrivit contre les philosophes, et fit profession lui-même d'une telle philosophie, qu'à son heure dernière, il refusa de signer le formulaire que le curé lui présentait ; en revanche, le curé lui refusa les sacremens, et il fallut l'intervention de l'autorité pour que l'inhumation eût lieu en terre sainte.

(2) Dit l'auteur du *Journal de la Librairie*.

En remontant au onzième siècle, on trouve Rimbert, qui, né à Lille en 1088, y enseignait la dialectique. Gauthier de Châtillon fit au douzième siècle un poème de l'*Alexandriade*, qui eut de la réputation. Alain, qu'on n'appelle qu'*Alain de Lille*, était un grand théologien qui vivait au treizième siècle. Vers le quatorzième, Jacquemar Giélée fit paraître son *Nouveau Renard*, satire allégorique des mœurs du tems de Philippe-le-Bel, composée dans la langue de Juvénal, plus tard traduite et imprimée dans la langue de Despréaux.

Au seizième siècle, Lille vit naître Doudeghest, auteur des *Chroniques et Annales de Flandre*, commençant à Libéric de Buck et finissant en 1477, époque du mariage de la fille de Charles-le-Téméraire avec Maximilien, et de la réunion de la Flandre à l'Autriche; Pierre Huionnier, 1552, qui voyagea en France, en Italie, en Allemagne, et publia à son retour un recueil fort curieux d'inscriptions, d'épithaphes, etc. (1); Guillaume Hanneton, célèbre jurisconsulte; Jean de Vaudevillè, qui professa à Louvain, et obtint de Philippe II, roi d'Espagne, l'établissement de l'université de Douai, où il mourut en 1595; Wallerand Hougart, qui, après avoir accompagné Charles-Quint dans ses voyages d'Allemagne, d'Italie et d'Afrique, en qualité d'aumônier, fut le premier appelé au rectorat de l'université que le fils de ce prince avait fondée; Jean Dubois, qui se faisait nommer *Sylvius*, et qui professa la médecine à l'université créée en Flandre; Mathias Delobel, autre docteur en médecine, qui fit en latin une *Histoire des plantes*, avec figures; Dominique Baudier (2), qui fut professeur d'éloquence à Leyde;

(1) Martin Trézel dit, dans une élégie latine, qu'il fut aussi auteur de poésies.

(2) Né en 1561, mort en 1613.

Jacques Hœmus, le Casimir Delavigne du tems, et qui en ses vers élégiaques chanta la destruction de Téroienne, par les fureurs de Charles-Quint (1); Jérôme du Mortier, poète médiocre, qui mourut de la peste en 1580 (2); Hippolyte Petitpas, seigneur de Gamard, qui se distingua par la publication de quelques poésies latines (3); Favier, excellent bibliographe, que le chapitre de Saint-Pierre s'attacha comme conservateur de ses livres et manuscrits; Jacques Dujardin, jésuite, auteur de poésies sacrées qui rappellent les vers de Voltaire sur Pompignan (4); Théodore Vande Walle, auteur d'une tragédie latine qui ne fut point représentée, mais dont les caractères ont de la noblesse, les pensées de l'élévation, et qui, traduite en vers français, pourrait lutter avec celles des maîtres actuels de la scène.

Au dix-septième siècle, Lille se glorifia d'avoir donné le jour au peintre de portraits Vaillant, qui le premier grava à la manière noire, et à Jean-Baptiste Monnoyer, peintre de fleurs, qui mourut à Londres en 1699 (5); ainsi qu'à deux jurisconsultes fameux, Lebouck et Georges de Ghewiet. La famille Godefroy, dont les aînés étaient de père en fils gardes des archives de la chambre des comptes, publia une foule de pièces importantes sur l'histoire de France, en y joignant des notes explicatives et pleines d'érudition. L'un d'eux (6),

(1) Il composa aussi une élégie sur l'incendie de trois cents maisons de Lille en 1545. Il avait alors vingt-quatre ans, puisqu'il était né en 1521.

(2) Il était né en 1520.

(3) Son fils, au dix-septième siècle, fut un savant jurisconsulte.

(4) *Sacrées! ... car personne n'y touche.* Né en 1585, il mourut en 1633. Un autre jésuite, Jean Vincart, né en 1593, mort en 1679, fit aussi des poésies du même genre, et composa l'anagramme suivante de son nom latinisé (*Joannes Vincartius*): *Nasoni arte vicinus.*

(5) Le premier de ces artistes était né en 1623, et le second en 1635.

(6) Il mourut en 1732. — Lille fut la patrie de Romé, qui poussa si loin la science de la cristallisation.

Jean Godefroy, donna des éditions de Philippe de Commynes.

Au commencement du dix-huitième siècle, en 1720, naquit à Lille un poète très-remarquable, et dont la renommée n'égale assurément pas le talent. Un homme de goût qui entreprendrait de donner une édition complète de ses œuvres rendrait service aux lettres, et ferait une bonne spéculation. Ce poète est Feutry (Amé-Ambroise-Joseph), que Thémis disputa toujours à Apollon, mais qui préférant le dieu à la déesse, obtint plus de couronnes qu'il ne gagna de causes, quoiqu'il eût un bel et bon diplôme d'avocat au parlement de Douai. On le compara à Thomas de l'Académie française; s'il eut le style moins nerveux et moins animé, on peut lui trouver plus de charme et plus de naturel. Son *Ode aux Nations* remporta le prix à l'académie des Jeux Floraux. Il composa successivement des poèmes sur les *Tombeaux*, les *Ruines*, le *Temple de la mort*....

« Le tems qui détruit tout en affermit les murs, »

s'écrie le poète, et il nous semble que dans ce vers qui se fait remarquer au milieu d'un grand nombre de beaux passages, la pensée, déjà forte par elle-même, s'embellit encore par l'expression, et s'élève jusqu'au sublime (1).

Il faut voir dans les annuaires du département la suite des hommes qui ont été élus pour figurer dans nos assemblées délibérantes, et l'état des militaires qui successivement ont servi sous les drapeaux de la république, de l'empire et de la monarchie. Lille a fourni son contingent comme les autres

(1) Feutry se pendit lui-même dans un accès de frénésie. Il avait tant aimé à réciter ses vers, qu'un jour, sur la place du Louvre, pendant qu'un jeune homme (M. de Jouy) examinait la colonnade, il l'aborda pour lui réciter sans le connaître des bouts-rimés qu'il venait de faire chez M. de Buffon, sur M. Necker, et qui avaient remporté le prix sur ceux qu'avaient faits Jacques Delille et La Harpe.

villes , et elle s'est toujours signalée par son zèle et son dévouement au pouvoir *légalement* institué.... En 1793, on l'a vue jurer de périr plutôt que d'abandonner la Convention ; en l'an XI (1803), elle fit à Bonaparte , premier consul, une réception magnifique , et frappa pour lui une médaille dont l'inscription portait *amour, fidélité, reconnaissance* ; en 1815, elle se distingua , entre toutes , par son respect pour les malheurs du Roi. Il fut question de s'y renfermer , et de braver, au milieu des bourgeois et des compagnies rouges , l'empereur revenu de l'île d'Elbe ; mais le duc de Trévise qui commandait la ville ne put répondre de la garnison , et le roi, quoique touché des larmes des Lillois , n'en fut pas moins contraint de sortir de France , sans même prendre la route de Dunkerque qu'il avait d'abord indiquée aux princes son frère et ses neveux qui le suivaient de quelques heures (1). Après le départ de S. M. , le duc d'Orléans resta à Lille comme gouverneur ; mais il n'y fit pas un long séjour , et il lui fallut fuir bientôt devant ce drapeau tricolore sous lequel il avait combattu avec courage dans les premières campagnes de la révolution.

MARQUETTE.

EN 1225, Jeanne , comtesse de Flandre et femme du comte Ferdinand , fonda en ce lieu une abbaye de religieuses de l'ordre de Citeaux. Elle y fut inhumée auprès de son mari. Cette maison a été depuis la révolution transformée en une blanchisserie de fil.

(1) Louis XVIII fut long-tems connu à l'étranger sous le nom de comte de Lille.

CANTELEUX (1).

DES bâtimens considérables viennent d'être construits en cet endroit pour y placer une manufacture d'indiennes. Les femmes portent dans le Nord de grands mantelets qui consomment beaucoup de toiles imprimées. Autrefois ces mantelets étaient d'étamine que l'on fabriquait dans le pays. On portait aussi des *failles* comme en Hollande ; mais l'usage en est abandonné aux vieilles femmes du plus bas étage. Il y a enfin des *cappes* rouges et grises , avec des capuchons , mais qu'on ne porte que dans les grands froids , et quand on se dirige vers la mer et le nord du département.

QUESNOY-SUR-DEULE (2).

QUESNOY-SUR-DEULE , *Quesnoy-lès-Lille* , est un bourg de quatre mille âmes situé non loin du confluent de la Lys et de la Deule. Il avait un ancien château baigné par la dernière de ces rivières , et qui devait son origine à la famille de Neuilly , alliée à celle de Croy. Les tours qui en défendaient l'entrée étaient fort élevées. Il fut vendu à la révolution , et le marquisat dont il avait le titre a disparu avec l'ancien propriétaire.

WERVICK (3).

Là , sur l'emplacement même où l'on voyait il y a quel-

(1) Aux portes de Lille. En l'an IX, M. Dumont y établit le premier moulin à scier du bois qu'on ait vu dans le département.

(2) Chef-lieu de canton. Au territoire, on cueille et l'on fabrique beaucoup de lin , qui est expédié en Normandie. Quesnoy est la patrie du célèbre jardinier Marescot, qui trouva et fit naître une nouvelle et excellente variété de pêche , connue depuis sous le nom de *Quesnoy-Marescot*.

(3) *Viroviacum* de l'Itinéraire d'Antonin.

Cette ville , jadis très-commerçante , fut ravagée et incendiée aux douzième , treizième et quinzisième siècles , et ne s'est jamais relevée de ces désastres.

ques années encore l'abbaye de Saint-Martin, les Romains avaient un temple érigé par eux au dieu Mars.

COMMINES (1).

IL y a deux Commines pour un, ou plutôt ce sont deux parties d'une seule ville que traverse la Lys. De la plate-forme du beffroi on voit sur la rive gauche de la rivière un tertre élevé, jadis recouvert de gazon, mais que depuis on a démoli (2). Dans la guerre de la révolution les Autrichiens y placèrent des batteries pour assiéger Commines. C'est dans le château de cette ville que naquit en 1443 l'historien Philippe de l'Éclite, dit *de Commines*, dont sa famille était maîtresse (3).

Philippe fut en 1464 conduit à Lille, où il entra au service du comte de Charollois. Il vécut dans une grande familiarité avec ce prince; mais les intimités de ce genre ne sont pas sans inconvéniens pour la dignité des sujets. Un jour à la chasse le comte dit à Commines de lui tirer ses bottes. Celui-ci obéit; mais, piqué d'une telle fantaisie, il tendit la jambe à son tour, et pria le comte de lui rendre le même service. Charles est furieux, il prend la botte de Commines, et la lui jette à la tête, d'où vint à celui-ci le surnom de *Tête-Bottée*. On a beaucoup disserté sur cette aventure. On a dit qu'elle était invraisemblable, et pourtant nous la trouvons dans les mœurs du tems. On ne nie pas l'impertinence

(1) Capitale d'un petit pays qu'on nommait le *Ferrain*; à 4 lieues de Lille.— Cinq mille habitans. — Extrême frontière. — On citait, au quatorzième siècle, sa fabrique de chapeaux.

(2) Les uns disent que c'était un lieu où se rassemblaient les druides pour y faire leurs sacrifices. D'autres y voient le tombeau d'un chef gaulois. On y a trouvé des armures.

(3) Cette famille est éteinte, aussi bien que celle de Busbeck, qui, au seizième siècle, donna à la France un négociateur habile, un zélé naturaliste.

du maître, mais on se rejette sur la gravité du serviteur. Pour nous, c'est cette gravité même qui nous paraît avoir dû être blessée de la proposition du comte. Ce ne fut pas sans une réflexion aussi profonde qu'elle fut vive, que Philippe se résolut à des représailles qui devaient lui fermer le cœur du prince. S'il resta cependant à la cour de Bourgogne quelques années encore, c'est qu'il entraînait dans son caractère de dissimuler ses desseins, et de ne prendre ailleurs parti que quand il serait assuré d'y trouver une solide fortune.

L'occasion se présenta quand Louis XI offrit sa faveur pour prix d'une défection qui entraînait depuis long-tems dans le plan de conduite de notre seigneur flamand. Commynes quitta le duc de Bourgogne quand les dieux semblèrent s'être déclarés pour le roi de France, et nous avons vu trop souvent cette façon d'agir se renouveler pour en être grandement surpris. O fidélité vraie, que tu es rare ! ô dévouement absolu, que tu es mal-aisé à rencontrer ! Mais aussi où sont les hommes qui méritent qu'on fasse pour eux abnégation de tout intérêt personnel, et où est l'amitié des princes qui jamais n'autorisa l'inconstance de leurs favoris ?

Si donc Commynes apporta à son nouveau seigneur les secrets et les projets de l'ancien, il est peut-être facile de le justifier par le ressentiment de l'injure qu'il avait reçue. Il ne dépend pas de nous seuls de rester fermes dans nos affections, et il est des outrages que non-seulement il y aurait de la lâcheté à oublier, mais qu'il est même du devoir de tout homme d'honneur de se venger : vengeance n'est pas ingratitude. Philippe quitta ce qui était dangereux pour ce qui était profitable. Il avait peut-être sauvé la vie à Louis XI en calmant à Péronne la colère de Charles-le-Téméraire, qui tenait le roi prisonnier. Louis, reconnaissant par calcul, mit Philippe dans ses bonnes grâces, jusque-là qu'il le faisait

quelquefois coucher avec lui dans le même lit. « Mœurs » gentilles de ce tems-là, et qui faisaient voir que même les » princes les plus enclins au despotisme ne se croyaient pas » si différens des autres hommes, qu'ils ne pussent bien » souffrir leur tête avec la leur sur le même oreiller. »

Philippe de Commines qui convenait à un prince prudent comme l'était Louis XI, ne plut guère à un prince léger comme l'était Charles VIII. Employé cependant à quelques négociations en Italie, il conserva ses biens, ses titres, et se consola aisément d'avoir perdu de son crédit. Quand Louis XII arriva au trône, Commines, qui avait conspiré avec lui contre Anne de Beaujeu, reine et régente, se présenta dans la salle du trône; mais il y reçut peu d'accueil. Il dit dans ses *Mémoires* : « Le nouveau roi se souvint mal » de l'ancien serviteur. » Mais nous croyons, nous, qu'il ne s'en souvint que trop bien. Les princes qui prennent la couronne ne sont pas jaloux de s'entourer de ceux qui sauraient la leur ôter.

Ce qui est utile est bon : c'était la maxime de Commines (1); c'était la maxime du tems; c'est peut-être encore celle du nôtre. Philippe considérait le pouvoir comme la richesse; il n'estimait que ceux qui, les ayant su acquérir, savaient aussi les conserver. Tout moyen lui semblait légitime pour atteindre à ce but; il admirait également Louis XI pour son autorité qu'il avait maintenue, et les Anglais, à cause de leurs libertés qu'ils avaient su défendre. Commines aurait fait un excellent ministre dans un gouvernement représentatif (2).

(1) Commines écrivait aussi « que le roi n'avait pas le droit de mettre des impôts sur le peuple sans le consentement des états-généraux. »

(2) Brantôme dit que Charles-Quint fit traduire les *Mémoires* de Philippe de Commines dans toutes les langues qu'il savait. Or, cet empereur parlait dix-sept langues.

MONS EN PÉVÈLE (1).

DANS les champs voisins de ce bourg, Philippe IV (dit *le Bel*) gagna la bataille qui le rendit maître des états de Bourbon de Dampierre (2).

PHALEMPIN.

C'ÉTAIT le chef-lieu d'un petit pays qu'on nommait *Carrembaud*. Dans ce lieu il y avait une abbaye d'Augustins fondée en 1039, et qui est devenue maintenant un établissement agricole. — La forêt (de quatorze cents arpens) a été réunie au domaine.

CYSOING (3).

LES moines de l'abbaye de Cysoing élevèrent à Louis XV, qui coucha dans leur maison quand il marcha sur Fontenoi, un monument qu'ils placèrent au milieu des charmilles de leur enclos, et qu'ils chargèrent d'inscriptions latines, où l'exagération de la flatterie fut poussée à un point qui contraste avec l'amertume et les dégoûts dont on abreuva ce monarque sur la fin de sa vie et de son règne. C'est surtout des princes qu'il faut dire qu'on ne peut juger de leur bonheur ou de leur malheur qu'après leur mort.

L'abbaye (4), vendue à la révolution, a été démolie,

(1) Village sur une colline formée de sable mêlé de pierres meulières, et d'où la vue s'étend sur les départemens du Nord et du Pas-de-Calais.

(2) Ce fut le 18 août 1304. En mémoire de cette victoire, on éleva à Notre-Dame de Paris une statue équestre de Philippe IV. D'autres on dit, mais par erreur, que c'était une statue de Philippe VI, élevée après la victoire remportée à Cassel.

(3) Chef-lieu de canton. — 2,400 habitans; autrefois capitale du petit pays nommé Puel ou Pévèle. — On y a établi depuis peu des filatures.

(4) Dont la fondation datait de 838.

et avec les matériaux on a bâti une maison de plaisance. L'enclos du couvent forme le parc du château, et la pyramide royale figure au lieu même où elle fut dans le principe édifiée.

BOVINES (1).

Les esprits sont émerveillés de cette victoire de Bovines qui sauva la France d'une invasion. Nos histoires nous retracent avec détail cette journée où le prince ne dut en quelque sorte la couronne qu'à sa valeur, où il voulut la tenir de la gloire, et ne la conserver que parce qu'il en fut jugé le plus digne (2). Mais la place où se passèrent ces mémorables événemens n'est indiquée par rien (3). On la cherche et on ne la trouve point. La terre est muette, la tradition incertaine (4); et après avoir inutilement parcouru ces lieux, vous en sortez en regrettant que quelques hommes amis des belles actions n'aient pas fait pour le *vainqueur de Bovines* ce que des moines avaient fait pour le *spectateur de Fontenoi* (5).

(1) En 1214, Philippe II y défit l'armée de l'empereur Othon.

(2) Le chevalier Guérin, nommé à l'évêché de Senlis, commandait l'armée du roi, et sous ses ordres, *non mie pour combattre, mais pour admonester les barons et les autres chevaliers à l'honneur de Dieu, du roi et du royaume, et à la défense de leur propre seigneur.*

(3) Mathieu II, baron de Montmorency, eut grande part à cette victoire. L'abbaye de la Victoire fut fondée en mémoire de ces succès.

(4) Dans cette commune est une éminence qu'on nomme le *Mont des Tombes*. On ignore si ce sont des tombeaux gaulois ou romains, ou bien le lieu où l'on enterra les morts après la bataille de Bovines.

(5) Vers le milieu du quatorzième siècle, il y eut à *Pont-à-Bovines* un combat entre les Hennuyers, les Flamands et les Français. Le baron de Montmorency fut attaqué en particulier par le frère Regnault de Scoinevorst. Celui-ci était jeune et beau, et tout fraîchement armé chevalier; on ne le croyait pas de taille et de force à lutter contre le premier baron de la chrétienté. Cependant ce fut lui qui fut vainqueur, et le baron de Montmorency, fait prisonnier, ne recouvrit sa liberté qu'en payant une forte rançon.

SÉCLIN (1).

IL s'est élevé dans cette ville des filatures de lin qui donnent des produits remarquables. Ce succès amenera des imitateurs, et de grands résultats peuvent être obtenus par des travaux qui n'ont d'abord été entrepris que sur une petite échelle. Beaucoup d'étrangers vont à Séclin pour juger des progrès de cette industrie, dont les secrets ne sont pas tous révélés aux curieux. Le problème à résoudre est d'avoir un fil doux et flexible qui soit, quand il est retors, aussi fort qu'il paraît fin; deux qualités indispensables pour les batistes, les dentelles, et pour tous les ouvrages délicats qui ne doivent cependant pas manquer de solidité. Les procédés à mettre en œuvre ont présenté bien des obstacles. Mais il n'y a point en mécanique de difficultés insurmontables, et c'est dans cette persuasion que les filateurs pour le lin poursuivent leurs opérations. Un prix d'un million avait été créé pour cet objet par Napoléon. Cet appât n'a point continué d'être offert par le gouvernement; mais le million se trouvera dans le commerce lui-même quand une fois le mode pratiqué aura reçu les perfectionnements nécessaires.

Séclin est à trois lieues de Lille. C'était autrefois le chef-lieu du *Mélenctois*. Le chapitre de Saint-Piat prétendait être le plus ancien de tous les chapitres de Flandre; il faisait remonter son origine à douze cents ans, quand la révolution vint le détruire.

En 1340, Séclin fut brûlé par le comte de Hainaut, pendant que le roi d'Angleterre assiégeait Tournai.

En 1772, cette ville comptait deux mille habitants; elle en a aujourd'hui deux mille sept cents (2).

(1) Chef-lieu de canton.

(2) C'est à Séclin, qu'en l'an VII, M. Lefèvre-Bourghelle établit une des pre-

ARMENTIÈRES (1).

IL y a des maisons spéciales pour les aliénés dans dix de nos villes de France. Où il n'y a pas d'établissement spécial, on met ces infortunés dans des hospices généraux, ou bien on les enferme dans des maisons de force et de correction. Le malheur est alors traité comme le crime, et de là ce préjugé contre la folie, qui fait que ceux qui en sont atteints (du moins dans beaucoup de provinces) font rejallir une sorte de honte sur leur famille.

En France, où l'on dit que l'esprit *fait fortune*, mais où il n'enrichit pourtant pas toujours ceux qui en ont; en France, où le gros bon sens, qui n'excite point la jalousie, est un gage de protection et de succès, la perte de la raison est moins regardée comme un accident que comme une faute. Il serait peut-être tems de réformer les idées là-dessus. Mais la philosophie a bien du mal à percer à travers les ténèbres qui l'entourent, et il faut craindre que nous ne marchions encore long-tems comme avec une sorte de délectation dans l'obscurité, avant d'arriver franchement à nous servir des lumières acquises.

Au Nord, il y a beaucoup de folles et de fous. Le peuple les nomme *sots* et *sottes*, et cela revient à la mode anglaise, où le même mot signifie les deux choses. On dit les *sots*

mières mécaniques anglaises (petites jennys), connues dans le département du Nord pour la filature du coton.

(1) Chef-lieu de canton; à 4 lieues de Lille, 3 de Bailleul, 15 de Dunkerque, 14 de Gand, 59 de Paris.

— Longitude, 28 deg. 17 min. — Latitude, 50 deg. 40 min.

Armentières a un collège communal composé d'un principal et de quatre régens. Cette ville tire son nom du mot *armenta*, à cause des nombreux troupeaux qu'on entretenait autrefois dans ses prairies. — On vend ici de bons cervelas qui se mangent crus par fines tranches.

d'*Armentières* pour désigner les insensés qu'on y tient claquemurés. Deux couvens de *Bons - Fils* existaient dans la Flandre wallonne, l'un à Lille et l'autre à Armentières. Tous deux ont été transformés en hôpitaux pour les soins à donner à ceux ou celles qui ont perdu l'esprit. Les femmes sont à Lille, les hommes sont à Armentières. Le nombre des individus varie dans ces établissemens de trois à quatre cents. La peur en tems de guerre, et l'amour en tems de paix, sont les deux grands principes de déraison. L'ambition déçue fait des fous à lier; la poésie fait quelques fous tranquilles. On en voit beaucoup qu'ont amené là des revers de fortune, mais fort peu y sont arrivés par suite de condamnations infamantes : d'où il faut tirer la triste conséquence que, dans l'état actuel de nos mœurs, nous sommes plus vivement frappés par la perte de notre argent que par celle de notre honneur.

Nous sommes surpris qu'en un temps où les sociétés philanthropiques sont à la mode, et où d'en être membre est un moyen tout comme un autre pour parvenir aux plus hauts emplois, nous sommes étonnés, disons-nous, qu'il ne se soit pas formé d'association dans le but spécial de visiter les maisons de fous, et d'aviser aux moyens d'en améliorer le régime. Mais la mode ne tourne pas ses regards de ce côté; car cette divinité qui passe pour être si frivole, influe chez nous sur les affaires les plus sérieuses. Elle s'occupe en ce moment des prisons et des prisonniers, et cet objet absorbe toutes ses pensées. Elle a fait former de grandes et petites sociétés qui tiennent des séances, rédigent des rapports, remplissent les journaux, et font pourvoir autant qu'elles peuvent aux besoins des assassins, des parricides ! Quant aux malheureux à qui l'amour et la détresse ont dérangé la cervelle, il n'y a point de comité qui s'inquiète de leur posi-

tion, de leur régime, de leurs destins. Cette étude-ci serait pourtant au moins aussi intéressante que l'autre, et rien que dans le peu d'heures que nous avons passées dans ces établissemens, combien d'observations n'avons-nous pas faites, quel spectacle ne s'est pas offert à nos yeux, quel état singulier de l'espèce humaine, et que notre orgueil a dû s'abattre devant ces marques déchirantes de l'état d'abaissement où quelques nerfs, en se détraquant, pouvaient tous tant que nous étions nous jeter (1)!

L'air qu'on respire à Armentières est propre à rétablir la santé des plus malades. La Lys coule sous les murs de la ville; ces murs ne sont que ce qu'on nomme *une chemise*. Les vieux remparts furent jetés par terre après la conquête de Louis XIV. L'industrie se presse et s'excite dans cette ville, qui compte huit mille âmes. De grandes filatures y sont établies au milieu des ateliers de tissage. On fait des toiles de coton, des toiles de fil (2), des toiles fil et coton, des toiles pour draps, pour rideaux, pour matelas, pour serviettes, pour chemises d'élégans et pour chemises de nègres, et l'on expédie des calicots, des siamoises, des coutils et

(1) Il y aurait beaucoup à dire si l'on voulait raconter l'histoire de tous les fous et de toutes les folles; on en deviendrait fou soi-même; mais sans blâmer, à Dieu ne plaise, le zèle qui fait descendre dans les cachots pour y porter des soulagemens, nous voudrions qu'on n'oubliât pas qu'il y a auprès de là des peines plus amères, et des douleurs moins méritées: L'administration et la médecine ont déjà beaucoup fait; les localités ont été agrandies, les distractions multipliées et les moyens curatifs perfectionnés de toutes façons. Mais qu'il reste encore à faire! et que ce serait une noble entreprise que d'approfondir cette matière, et quel bonheur que d'arriver peut-être un jour à rendre à leur famille et à la société des êtres qui ne sont pas dégradés eux-là, et qui ne tombèrent souvent dans leur misère que par excès de sensibilité, ou par quelque grande injustice à laquelle leur âme n'a pu ni se soumettre, ni résister!

(2) Les toiles de fil d'Armentières sont particulièrement enlevées pour la consommation des casernes et des hôpitaux.

des ginges pour tous les pays de l'ancien et du nouveau monde.

Les ouvriers ne sont pas tous à Armentières comme on le peut penser. Ils sont répandus dans les environs, et notamment dans le petit pays de Wepes, dont Armentières était le chef-lieu. Ces ouvriers ont un, deux ou trois métiers; ils travaillent pour les gros marchands des villes voisines. Armentières est le centre d'une grande fabrication de briques et de tuiles. On y fait aussi des dentelles, et à côté de cela des fromages (1). Ici nul n'est oisif, chacun a sa partie, ou même, selon le tems et la saison, la même personne fait tantôt une besogne, tantôt une autre, mettant de la sorte à profit tous ses instans et toutes ses facultés.

La ville a une jolie maison commune, un beffroi élevé, un clocher pointu, et une école d'enseignement mutuel. Ses promenades sont agréables et peu fréquentées, comme cela arrive toujours en province. On se met en frais pour planter de belles rangées d'arbres, et personne ne va jouir de leur ombrage, si ce n'est le dimanche entre la messe et vêpres ou le salut (2).

ROUBAIX (3).

CETTE ville n'a pas encore de gendarmes; à peine son service des postes est-il organisé, et déjà elle pèse dans la balance du commerce. Elle a un conseil de prudhommes, un poids public et des diligences à toutes les heures du jour. On n'y fait qu'entrer et sortir, et c'est tout au plus si l'on y trouve des auberges et des cafés. Tout est filature et fabrique. Cette ville a cela d'excellent, qu'elle fournit du tra-

(1) Armentières est aussi renommé pour les marchés de blés à semences.

(2) Les principaux filateurs sont MM. de la Croix, Dansette, Delemazure.

(3) Chef-lieu de canton; à 2 lieues de Lille, 4 de Tournai.

vail aux habitans de tous les âges. Dans les lieux où l'on ne fait que filer, on prend des enfans très-jeunes qui suffisent au service des bobines; quand ils deviennent grands, on ne peut plus les garder, et ils ne savent que devenir. Ils ne peuvent plus filer, ils ne veulent point labourer, et s'il n'y a pas d'autre métier auquel on puisse les appliquer de suite, ils tombent dans le désœuvrement; et trop enclins à tourner au mal, ils vont peupler la geole et les galères. Dans les villes, au contraire, où l'on emploie en toiles ou en étoffes le produit des filatures, il est évident qu'on a par cela même le moyen de placer, quand ils sont hommes, les ouvriers qu'on a pris enfans, et que de cette manière on assure à la fois le bonheur et l'honneur du pays. Ceci mérite l'attention des hommes d'état.

C'est d'après ce système qu'à Roubaix vont les choses. Sur soixante à quatre-vingts filateurs, il y en a plus des trois quarts qui emploient leur fil chez eux-mêmes. C'est le petit nombre qui vend au-dehors, et l'argent qui rentre par cette voie ajoute, loin de nuire, au bien-être des gens du canton. La ville s'accroît sans cesse. Nous avons vu tracer en plein champ le plan d'un nouveau quartier. Les anciennes habitations n'étaient à vrai dire que des cabanes; on touchait le toit avec son chapeau en passant. Celles d'à présent, construites en belles briques, ont deux étages, et la population peut y développer aisément son industrie.

Chacun a son nom sur sa porte, et vous pouvez reconnaître par ces inscriptions et ces pancartes quel est l'usage du lieu de s'unir entre parens et voisins. Vous retrouvez le même nom sur vingt enseignes. Parmi les chefs d'ateliers, il a régné jusqu'à ce jour un accord bien nécessaire. Mais il n'en est pas tout-à-fait de même des ouvriers. Quand les *commandes* se ralentissent, quand il faut *démonter* des mé-

tiers , des disputes alors naissent de toutes parts , et on a de la peine à les apaiser.

Roubaix compte quatorze à quinze mille habitans. Dans ce nombre il y a quatre à cinq mille ouvriers qui viennent de la Belgique , et ce sont ceux qui sont les meilleurs pour la filature. Si l'on voulait les garder de préférence dans les momens de relâche du commerce , on serait certain d'exciter des soulèvemens parmi les hommes du pays. Il faut donc se décider à les renvoyer ; mais avant le départ , de quelque manière qu'on s'y prenne , ce sont toujours des querelles furieuses et sanglantes entre les étrangers et les nationaux. On craint de revoir à Roubaix les scènes de Manchester , et il faut que la vente reprenne pour rétablir l'équilibre , calmer les effervescences , et faire taire les inimitiés (1).

Pour aller de Lille à Roubaix il y a deux routes ; la grande et la petite , toutes deux pavées , car la dernière vient d'achever de l'être. Mais un malheur réel , et auquel on ne pourra remédier qu'à grands frais , c'est le manque d'eau qui s'y fait sentir , et qui est une calamité véritable. Les fontaines qu'on a faites tarissent quelquefois , et en été il faut aller chercher au loin , et acheter très-cher l'eau nécessaire pour les besoins ordinaires de la vie. Quelle privation et quel embarras pour une ville où il y a des teinturiers , et où il est indispensable de laver et de purifier toujours !

Les logemens sont à Roubaix à très-haut prix. Une petite maisonnette se loue deux et trois cents francs. Les simples ouvriers ont des locations de trois ou quatre cents francs. Il n'y a point de chute d'eau à espérer pour les mécaniques ;

(1) Une remarque à faire , c'est que tandis qu'à présent on voit accourir des Belges pour travailler en France le coton , on voyait il y a vingt-cinq ans beaucoup de Flamands passer en Belgique pour y être employés au tissage du lin.

on n'a encore construit que deux pompes à feu. Le reste va par les chevaux et les hommes ; car l'homme , cet orgueilleux animal , est souvent employé à l'ouvrage des chevaux. Il y a là de grands perfectionnemens à attendre ; mais par l'économie et l'activité , on soutient dès à présent la concurrence avec les autres villes ; on obtient des avantages sur elles.

Le pays est plat et cultivé admirablement. On ne trouve pas une pierre dans les champs , et pas un pouce de terrain n'est perdu (1). Les champs et les routes sont bordés de *blanc de Hollande* : on voyage au milieu de la fraîcheur , et l'on pourrait dire de l'humidité qu'entretient l'ombrage de ces arbres.

L'hôtel-de-ville de Roubaix est bâti à neuf. L'église est ornée avec soin , et les offices sont très-suivis. Mais ce qu'il faudrait voir s'élever au milieu de cette population turbulente , ce serait de nombreuses écoles , qui la formeraient aux bonnes mœurs , sans lesquelles il n'y a que des richesses vaines et une prospérité fugitive (2).

TURCOING (3).

CETTE ville n'était qu'un simple bourg qui s'est tout-à-

(1) En 1776 , le bœnnier , mesure de trois mille sept cent vingt-huit toises , se vendait cinq mille francs , et il faudrait aujourd'hui doubler le prix.

(2) Parmi les filateurs , il faut distinguer M. Carlos Florins et madame veuve Defresne , qui ont obtenu des médailles d'or aux expositions du Louvre. M. Auguste Defresne a eu une mention honorable. On cite MM. Delrue-Florins et Roussel d'Azin pour les casimirs de coton ; MM. Pierre Parent , de Crosne , Gaydet et Destombes pour les étoffes à gilets ; M. de Surmont pour les prunelles de coton. Il n'y a encore à Roubaix qu'une filature de laine : c'est un ancien officier retraité qui l'a élevée , et qui la conduit avec intelligence. Roubaix fournit au commerce de Paris des étoffes fil et coton (qu'on appelle *satins*) , coton et laine , laine et soie (qu'on nomme *alpines*.)

(3) Chef-lieu de canton à 3 lieues de Lille ; douze mille habitans. — De cette ville on aperçoit au nord le *Mont-Hollain* , fameux par les monumens d'anti-

coup agrandi depuis la séparation de la Belgique. Ce qui se fabriquait au-delà des frontières actuelles, reflue au-dedans, et ajoute à l'activité de nos manufactures. Ce n'est pas un bien général, c'est une faveur particulière du sort, dont les mieux avisés profitent.

Turcoing, qui ne manque pas de filatures de coton, est renommée surtout par ses filatures de laine. Les produits de ses mécaniques sont employés aux ouvrages les plus fins, comme aux étoffes les plus communes; molletons, camelots, printanières, et tout ce qui concerne la petite draperie (1). Avant quinze ou vingt ans, Turboing ne formera qu'une seule et même ville avec Roubaix, dont elle n'est qu'à un quart de lieue. Le chemin de l'une à l'autre est horrible pour les voitures; mais qu'on prenne le soin de le paver, et l'on verra s'opérer la jonction.

Turcoing, qui fut le théâtre d'anciennes guerres, et qui fut prise entr'autres en 1566 sur les catholiques par les protestans, est célèbre dans les fastes de la nouvelle gloire militaire par la victoire que les généraux Moreau (2), Souham, Bonneau et Macdonald, remportèrent sur le duc d'Yorck, le prince de Cobourg, l'archiduc Charles, et les généraux Clairfait, Busch et Otto.

Au mois de mars 1794, les chefs de la coalition étaient réunis à Tournai (3). Là ils dressèrent un plan de campagne

quité que l'on y trouve, entr'autres, *la table de Brunehaut*, décrite par MM. Bottin et Baast. — Turboing a un collège communal composé d'un principal et de trois régens.

(1) Elle en fournit aussi pour la manufacture des *Gobelins*.

(2) Que Carnot en un tems nommait *son cher Fabius*.

(3) L'empereur d'Autriche, Léopold, se trouvait dans cette ville. Il porta son quartier-général jusqu'à Templeuve; mais ce ne fut que pour un moment, et nos succès le contraignirent de retourner bientôt en arrière. Il mourut sans remettre le pied en France.

qu'ils regardaient comme si parfait, que ne doutant pas qu'il n'anéantît l'armée française, ils ne le désignèrent entr'eux que sous le nom de *plan de destruction*. Mais la ruine fut pour leur armée, et la honte pour eux-mêmes.

Pichegru avait le commandement de notre armée du Nord. Il disposa ses divisions de manière à tromper les calculs de l'ennemi, et sans même qu'il parût sur le champ de bataille, il suffit de ses seuls lieutenans pour faire taire la jactance des coalisés.

L'ennemi avait quatre-vingt-dix mille hommes, et nous n'en avions pas soixante mille. Cependant nous fûmes vainqueurs, et, se déplaçant du territoire français, la guerre portée au-delà des frontières, n'y rentra que trente ans après. Flers, Roubaix, Lannoy, Werwick, Bovines, Pont-à-Marque, furent témoins des efforts de chacune des deux armées pour mettre de son côté la fortune. Ce fut à Turcoing que furent portés les plus grands coups : le sang rougit la terre à une demi-lieue autour. La ville fut successivement occupée par les Hanovriens, les Hessois, les Anglais, les Français; enfin ceux-ci y restèrent les maîtres. L'ennemi fut taillé en pièces, et dans le pays on conserve encore la mémoire des *coups de sabre du général Souham*, qui d'un revers faisait voler la tête des plus intrépides houlans (1).

L'issue de cette affaire enfla le courage de nos troupes et déconcerta nos rivaux. Les généraux de l'armée ennemie, les ducs et princes, élèves des Landon et des Lascy (2), apprirent ce qu'il fallait attendre de nos jeunes capitaines à peine sortis de nos écoles militaires, ou plutôt échappés des écoles de droit ou des séminaires, du comptoir et de la

(1) Le prince de Cobourg faillit à être pris à Turcoing. Il ne dut son salut (comme il en convenait lui-même) qu'au rapide galop de son cheval.

(2) Feld-maréchaux renommés du dernier siècle.

charrue, mais qui, enflammés de l'amour de leur pays, combattaient en héros à la tête des légions nationales, et devaient avec elles enfanter des prodiges.

LANNOY (1).

Ce bourg, qui n'avait que quinze cents âmes, en a deux mille depuis quelques années. Il suit l'impulsion donnée par Roubaix et Turcoing : on y fabriquait de petites étoffes de laine ; on y a élevé des filatures.

Il est un commerce que l'on fait sur cette frontière, et qui, s'il n'est pas précisément en honneur, ne laisse pas que de profiter à ceux qu'il n'envoie pas aux bagnes : nous voulons parler de la contrebande. Les trois lignes de douanes ne peuvent empêcher la fraude. Il n'est pas de ruse que l'on n'emploie pour esquiver les vedettes et les droits : hommes, femmes, enfans, tous s'en mêlent, et il n'y a pas jusqu'à des chiens qu'on n'instruise au métier de fraudeurs. On leur met sur le dos une selle et des paniers, puis à certaines heures de la nuit, ou même du jour, on les lâche à travers champs. Ils savent qu'ils ne trouveront leur dîner qu'au lieu de l'arrivée, et l'appétit leur donnant des jambes, ils franchissent rapidement de grands espaces. Ils entrent chargés et sortent de même, faisant ainsi la fraude pour ou contre les deux pays de France et de Hollande ; car leurs maîtres n'ont pas de cocarde. Ces chiens se vendent fort cher. Les douaniers, qui les connaissent bien, les guettent au coin des haies,

(1) Chef-lieu de canton, à 2 lieues de Lille, 3 de Tournay.

— Longitude, 20 deg. 65 min. — Latitude, 50 deg. 40 min.

Cette ville, entourée d'étangs, a de trop ce qui manque à Roubaix. Pourquoi ne pas faire un canal de l'une à l'autre de ces villes ? — C'est à Lannoy que vit le jour François Raphelengues en 1539. C'était un imprimeur très-savant qui professa l'hébreu et l'arabe, et mourut en 1597.

T. I.

au détour des routes , et quand ils en peuvent attraper un , ils lui font bien vite son procès. Un jour un de ces messagers fut pris par une patrouille à pied ; on le mène chez l'inspecteur de la ligne , et l'on demande s'il faut pendre ou fusiller le délinquant. L'inspecteur était un amateur de chiens , il eut pitié de la pauvre bête , et , rabrouant rudement ses alguasils , il leur dit en leur fermant sa porte : *Faites-en ce que vous voudrez , je m'en lave les mains.* Les autres , voyant leur conscience à couvert , eurent l'idée de revendre l'animal à celui-là même à qui il appartenait. Par sous main ils le lui offrirent , disant qu'ils en voulaient cent écus. Le fraudeur , faisant mine de ne pas le reconnaître , et de n'y attacher que peu de prix , n'en voulait donner que cent francs , puis cent vingt , et puis cent cinquante. Mais les douaniers n'en voulant rien rabattre , et l'autre ne voulant pas élever sa somme , le chien fut condamné à mort , et il subit son jugement à la vue de son barbare maître , qui eut lieu de s'en repentir (1).

(1) Les chiens dans ce pays ne servent pas seulement à la fraude ; on les emploie aussi comme bêtes de trait. On a de petites voitures faites exprès où on les attelle par un et par deux. Deux gros chiens traînent six rasières de charbon pesant environ douze cents livres. Une grande partie des charrois , tant des hôpitaux que des bouchers , se fait de cette manière. D'autres villes , telles que Dunkerque , Hazebrouck , etc. , ont imité cet exemple. On nourrit ces animaux de pain de son en été , de chair de cheval en hiver , et à bon marché on a un roulage monté.

Le préfet de police de Paris a prohibé ces équipages , sous le prétexte qu'ils gênaient les wiskis et les phaëtons. Mais en Flandre , où l'on a moins de respect pour les *petits-maîtres* , et où l'on aime à tirer parti de tout ce qui peut devenir utile , on ne prend point de mesure de ce genre ; et , au contraire , il a été sérieusement question d'établir , de Lille à Tournai , une diligence qui devait être traînée par huit chiens.

Ajoutons que dans un manuscrit du treizième siècle , qui est à la bibliothèque du Roi , et qui , sorti du fonds de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés , est intitulé *Proverbes* , on nomme les chiens de Flandre comme les meilleurs connus pour la chasse.

Les choses ne se passent pas toujours aussi discrètement , et les captures ne se bornent pas à des lévriers ou à des caniches. Les hommes se rencontrent souvent au milieu des bois et des campagnes : alors la fusillade s'engage entr'eux , et elle ne se termine pas qu'il n'y ait quelqu'un de couché sur l'arène ; car voilà où nous mène le système de prohibition. La paix est en vain proclamée : la guerre est permanente dans tout ce qui touche au commerce ; cette branche de la fortune publique qui a tant besoin de calme et de tranquillité , reste dans les tourmens d'une lutte cruelle qui blesse tous les intérêts moraux , et renverse tous les calculs de la raison. Les droits trop forts imposés sur les produits étrangers , ou , ce qui est pis encore , l'exclusion absolue de ces produits , ont pour résultat (indépendamment de la contrebande , des désordres qu'elle occasionne , et des dépenses qu'elle nécessite pour sa répression) , ces mesures , disons-nous , ont pour effet de rassurer trop les manufacturiers sur la vente de leurs marchandises , et de leur donner tant de confiance , qu'ils ne font plus aucun effort pour améliorer leurs procédés. On crée en leur faveur un privilège qui fait stationner la fabrication , et qui cause plus tard la décadence. Quand le tems vient où les routes sont ouvertes , et où les limites sont franchies , ils se trouvent fort en arrière des manufacturiers du dehors , qui , pour soutenir la concurrence , pour forcer le débit des objets de leurs fabriques , mettent en jeu toute leur intelligence , et finissent par établir des prix qui , malgré la douane , donnent encore des avantages aux fraudeurs.

Que la liberté vaut bien mieux ! et que son influence garantit plus dignement la prospérité des empires ! Il y a toujours dans chaque contrée ou des produits spéciaux du sol qui sont dans tous les cas recherchés , ou des objets particuliers qui y sont mieux fabriqués , et qui obtiennent partout

la préférence. C'est à ceux-là qu'il se faut appliquer ; c'est d'eux qu'il faut attendre sa richesse et la compensation dans les échanges. Mais de prohiber par impuissance, de proscrire ce qu'on ne peut égaler ; c'est là une pauvre politique qui se retrécit et qui s'abaisse, au lieu que toujours elle devrait tendre à s'élargir et à s'élever (1) !

(1) Les environs de Lannoy sont cités pour la culture des tulipes. Cependant les vrais amateurs font encore une différence entre l'oignon de Hollande et celui de Flandre. Mais on peut y apporter remède en agrandissant jusques-là le cercle prohibitif. Il ne faut qu'un jardinier en crédit pour obtenir à ce sujet un bon article dans la loi des finances !

ARRONDISSEMENT DE DOUAI (1).

On ne peut suppléer en grand à l'olive pour avoir de l'huile que par quatre espèces principales de fruits : la faine, la noix, la graine de pavot et le colzat. Nous avons parlé de ce dernier dans le chapitre de Lille. Nous parlerons ailleurs de la noix et de la faine. Nous voulons ici entrer dans quelques détails sur l'huile de pavot. C'est le pavot blanc, pavot des jardins, qu'on cultive en grand pour en extraire de l'huile appelée mal à propos *huile d'aillette*; c'est *oliette* qu'il faut dire, *d'olietta*, petite huile, huile de qualité inférieure. Ce sont les Espagnols qui introduisirent en Flandre cette dénomination pour distinguer l'huile de pavot de l'huile d'olive (2). Le pavot des jardins (3) offre deux variétés principales, dont l'une a la semence blanche, préférée pour la vente des boutiques, et l'autre la semence noire dont on

(1) Quatre-vingt-dix mille habitants répartis dans six cantons, savoir :

Douai.	nord.	14,200	} 90,000.
	sud.	15,000	
	ouest.	16,600	
Arleux.		12,300	
Marchiennes.		15,500	
Orchies.		16,400	

Cet arrondissement offre quatre natures de terrain : argileux, marneux, sablonneux, tourbeux. Souvent les quatre espèces se trouvent réunies sur le même territoire. Sa superficie est de cinquante-un mille hectares.

(2) M. Hallette de Limal a obtenu une médaille au Louvre, pour avoir amélioré le travail des huiles qu'on obtient à présent en plus grande quantité et de meilleure qualité dans tout le département du Nord.

(3) On le cultive pour ornement, et l'on obtient des fleurs doubles superbes. En Orient, on fait de l'opium avec sa graine.

extrait l'huile. Cette huile est blonde, belle, d'une saveur agréable, et très-propre à préparer des alimens crus ou cuits. On disait en 1709 que l'*oliette* avait l'effet narcotique du pavot. Une ordonnance du roi de 1754 ne permit de l'employer que mêlée d'essence de térébenthine ; le préjugé durerait encore en 1773. Mais la chimie, qui fait constamment des progrès, a prouvé depuis que cette huile n'avait nulle qualité nuisible. Les Allemands et les Flamands, qui en font grand usage, vivent long-tems, et s'ils sont parfois un peu endormis, cela ne tient pas à l'*oliette*, mais au climat, à l'épaisseur de l'air, à l'humidité du sol et à des causes diverses dont le pavot est bien innocent.

On a dit que le pavot (1) altérerait les terres : autre erreur. Le secret de la culture est de faire alterner des *plantes pivotantes* et des *plantes traçantes* qui prennent le suc les unes de la surface, et les autres du fond. Or, le *papaver* qui pivotte, vient très-bien après les céréales dont les racines s'étendent à peu de profondeur (2). Le pavot blanc, déchargé de cette accusation, mérite qu'on fasse ressortir les autres qualités qu'il a. Non-seulement on fait de l'huile avec sa graine, mais avec le résidu de la pression, on fait des *pains* ou *tourteaux* qui sont très-précieux pour la nourriture des bestiaux et la fumure des terres ; enfin les tiges sèches et les racines de pavot peuvent être parfaitement employées à chauffer le four

(1) *Papaver somniferum*.

(2) Le *Journal d'agriculture* du département du Nord, qui s'imprime à Douai, insère dans ses numéros des *adages des champs*, mis en vers, et qui formeront à la fin comme une espèce de *Géorgiques*. Le quatrain de novembre 1824 se rapporte à notre sujet.

Grain sur grain est une hérésie
 Dans la rurale économie.
 Après les grains, à tes guérets
 Donne herbages, fèves, turneps.

et la lessive. Cette destination leur est en effet donnée dans tout le département du Nord, où l'on tire de cette plante au moins autant d'avantage que du colzat. On a compté que plus de trois mille hectares étaient semés chaque année en pavot dans les arrondissemens de Douai, Lille et Cambrai (1). :

DOUAI (2).

HONNEUR à cette ville de Douai, où l'on aime les sciences et les arts, où les établissemens d'instruction publique sont tous bien tenus et en bon ordre; où le bruit des armes et du polygone (3) ne dérange point l'homme appliqué à la recherche des vérités philosophiques; où l'hommage qu'on rend au commerce n'absorbe pas tous les momens, et laisse encore des heures libres pour l'étude des productions de l'esprit, les relations de l'amitié intime, et la contemplation des beautés de la nature!

(1) Cette plante veut de la terre douce et substantielle; elle craint peu le froid, et on la sème en deux saisons: en septembre ou en février. Les semis d'automne produisent de plus belles fleurs. La graine n'a pas besoin d'être enterrée, mais seulement recouverte. Il faut semer épais à cause des oiseaux qui en sont friands, et puis on éclaircit plus tard. On sème sur place. Le pavot ne souffrant pas la replantation, on laisse douze, quinze et vingt pouces d'espace entre chaque pied. On bine fréquemment, et l'on arrose si le tems est trop sec. La maturité s'annonce par le desséchement des capsules et des tiges qui deviennent jaunes. On penche alors la tête du pavot, on la secoue; la graine qui tombe est la meilleure; celle qui reste attachée aux parois du fruit n'est pas assez mûre, il faut la négliger. — Pour trouver toujours dans l'huile de pavot le goût de noisette qu'elle a sensiblement dans sa nouveauté, il faut conserver sainement les graines, et n'en faire extraire l'huile qu'à mesure du besoin. — On ne doit point transporter cette huile dans les tems chauds, et avant de la remuer, il faut la tirer au clair. — Les marchands de Paris, qui sont de fins spéculateurs, achètent de l'huile d'olive forte; ils y mêlent de l'oliette, et ils vendent le produit de cette mixture comme de belle et bonne huile de Provence.

(2) Cette ville doit son origine au château d'Étreux, qui existait au cinquième siècle, et dont une tour subsiste encore.

(3) Au nord de la ville, on va voir les exercices de l'artillerie.

La bibliothèque (1) et le musée sont dans l'ancien local des jésuites. Ces jésuites étaient partout, et leur compagnie avait pour tous ses bâtimens une parfaite uniformité qui les faisait reconnaître à la première inspection. Ce n'était ni du grec pur, ni du simple toscan, ni rien de ce qu'on désignait par une dénomination classique : c'était un genre à part qui indiquait une volonté de ne ressembler à rien, et d'avoir une physionomie spéciale qui tranchait avec tout ce qu'on rencontrait ailleurs : c'était un art de ne se point confondre même dans les objets extérieurs qui influent si puissamment sur les jugemens et sur les destinées. On parle aujourd'hui du retour de cette société ; mais qui donc peut faire que, malgré son adresse, elle n'ait point encore repris le rang qu'elle occupait autrefois ? C'est que les signes extérieurs lui manquent ; qu'elle n'a point son habit primitif ; qu'elle n'habite point dans ses maisons accoutumées, et qu'elle ne joint pas à ses intrigues secrètes ces forces patentes qui entraînent la foule et garantissent le succès.... S'il faut en croire l'opinion commune, *ce qui n'est point encore sera ; ce qui est commencé s'achèvera* ; et quant à nous, ne croyez pas que nous blâmons une association d'hommes de vouloir deux choses : *se rendre indépendante* d'une part, et de l'autre *s'emparer du pouvoir*. N'est-ce pas là où nous visons tous ? Dès que nous avons un peu de vigueur, n'est-ce pas à nous soustraire au joug d'autrui, et à maîtriser ce qui nous entoure, que nous employons nos facultés et notre intelligence ? Pourquoi reprendre en dehors de nous ce qui est inné en nous-mêmes ? Nous ne commettons point cette injustice ; nous ne tombons point dans une pareille inconséquence. Loin de blâmer ici les gens, nous leur vouons au contraire des éloges. N'est-ce pas

(1) Vingt-huit mille volumes.

en effet un grand et intéressant spectacle que celui d'un petit nombre d'individus, qui, sortis le plus souvent de ce qu'on nomme les classes inférieures, s'élèvent par l'application, la suite des idées, la persévérance et la finesse, à cette hauteur qui les égale aux chefs des nations, aux maîtres de la terre. Non-seulement les êtres audacieux qui débutèrent par l'obscurité, et qui finissent par jeter tant d'éclat, régissent les peuples et la *vile tourbe* ; mais encore ils gouvernent les rois, ils s'introduisent dans les congrès et les cabinets, se logent au Vatican, dominent au château Saint-Ange, se placent sous le dais à la chapelle Sixtine, montent jusqu'au Saint-Siège, et de là, dépêchant des courriers, des légats, des nonces, envoient des missionnaires dans l'ancien et le nouveau monde, soumettent le globe à leurs lois, et se montrent les dignes ministres du souverain des souverains.

Les combats qu'en tous lieux ils eurent à livrer prouvent l'étendue de leurs domaines. Les revers ne les peuvent abattre. On voit des dynasties s'éteindre et des trônes s'anéantir : les jésuites ne peuvent périr, et s'ils fléchissent d'un côté, de l'autre ils relèvent la tête. Ils n'ont point de limites étroites dans lesquelles se renferme leur ambition. Sur tous les points ils étendent leurs désirs, et là où ils sont, là ils règnent ! Reconnaissez donc leur génie ! Et vous tous, partisans de l'égalité, pourquoi n'adoptez-vous pas leurs principes ? L'égalité est la base de leurs statuts ; c'est leur article de foi. Ils vivent tous sous un régime égal : costume, enseignement, fonctions, rien chez eux ne diffère. Tout membre de leur ordre participe aux charges comme aux avantages ; et, après tout, leur institut n'est-il pas la seule ressource qui vous soit à présent laissée pour l'élévation de vos enfans, l'agrandissement de vos familles, l'accroissement

de vos richesses , la sûreté de votre bonheur ? Ceux qui ne se jeteront pas dans leurs bras rouleront dans la poussière ; tandis que ceux qui s'attacheront à leur char voleront à la fortune et à la gloire.... Lecteurs , c'est à vous de choisir !

Douai avait une université qui fut la rivale des jésuites , et qui triompha de leur défaite passagère (1). Cette ville est , depuis un décret du mois de mars 1808 , le chef-lieu d'une académie dont le ressort s'étend sur les deux départemens du Nord et du Pas-de-Calais. Elle a un collège royal , une école secondaire , une école d'enseignement mutuel (2) , une école de musique qui rivalise avec celle de Lille , et une école de dessin qui fait d'excellens élèves. Son jardin de botanique est trop resserré (3). On pourrait agrandir le local en achetant des jardins qui le touchent , et qui vont à l'ouest jusqu'au rempart. On pourrait en outre y faire , par un canal de dérivation , venir l'eau de la Scarpe (4) , et sans de grands frais ajouter beaucoup à la beauté et à l'utilité de l'établissement.

Douai , indépendamment d'une galerie d'antiquités où l'on remarque , entr'autres , un autel de Bacchus trouvé dans les fouilles de Bavaï , possède deux sociétés savantes qui ont rendu de véritables services (5).

(1) Cette université , sollicitée de Charles-Quint en 1530 , fut accordée par Philippe II , son fils , en 1562. Le recteur était qualifié de *magnifique*. Jérôme de France , né à Noyellégodault , près Douai , au quinzième siècle , a laissé une histoire de la fondation de cette université. Peu de tems avant la révolution , entre autres sujets donnés par le professeur d'histoire de l'université , on demanda si *Jeanne d'Arc avait été inspirée*.

(2) Il y en a six autres dans l'arrondissement.

(3) On y fait des cours qui sont très-suivis.

(4) Cette rivière passe dans la ville.

(5) La Société d'Agriculture (fondée en 1799) , toujours attentive à propager les bonnes doctrines par rapport à l'économie végétale , a encouragé par des primes l'emploi du gypse sur les trèfles : il est d'un effet rapide et admirable.

Tant de moyens (1) de devenir habile ne sont point négligés par la population. Une remarque généralement faite, c'est que les habitans de cette ville sont, de toute la Flandre, ceux qui paraissent avoir reçu la meilleure et la plus complète éducation.

La cour royale (2) contribue à apporter à Douai beaucoup de lumières. Les avocats et les plaideurs qui s'ingénient pour gagner leurs causes influent sur la tournure piquante et déliée des esprits (3). Les militaires qui forment la garnison habituelle, et qui appartiennent aux armes les plus instruites, c'est-à-dire celles du génie et de l'artillerie, ne laissent pas

M. Héricart de Thury a démontré, 1^o que la production brute d'un fonds exploité par les méthodes anciennes, est à celle du même fonds exploité par la méthode du plâtrage sans jachères comme un est à trois; 2^o qu'une dépense de deux cent mille francs rapporte autant de bénéfice qu'une dépense de deux millions en engrais ordinaire.— L'application de la minéralogie à l'agriculture a eu lieu d'abord en Allemagne. Son introduction en France ne remonte qu'à l'époque de la guerre de Sept Ans : elle est due à des militaires français qui, dans leurs campagnes de Prusse et de Saxe, avaient remarqué ses bons effets sur les prairies artificielles.

(1) Au tems passé, les hérétiques chantaient des vers contre la Vierge Marie. Les catholiques formèrent une confrérie de poètes pour la défense de la mère du Christ. Cette confrérie prit le nom du *Palinod*. Tous les ans, après une procession de ses membres, le 15 août, elle décernait un prix au meilleur chant en l'honneur de la Vierge. Il y avait encore à Douai une confrérie de Sainte-Barbe, à la fois littéraire et pieuse, établie chez les Trinitaires, et qui rivalisait avec celle du *Palinod*.

(2) On cite le proverbe :

Le Hainault et le Flamand
Font vivre le parlement.

Le premier et le sixième arrondissemens passent pour les plus processifs. Le troisième, le plus agricole, a le moins de procès.

(3) Cette cour succède au parlement, qui d'abord fondé à Tournai, puis transporté à Cambrai en 1709, avait été placé définitivement à Douai en 1713. Les autres cours souveraines nommaient celle-ci le *Petit Parlement*. Il contenait les provinces conquises, à l'exception de Gravelines et de Bourbourg, qui dépendaient du conseil supérieur d'Arras. Les appels des tribunaux de première instance et de commerce des départemens du Nord et du Pas-de-Calais se portent à la cour royale de Douai.

que de fournir leur quote-part aux élémens dont se compose l'atmosphère morale de la ville, et à précipiter (pour me servir de leur langage) le mouvement de rotation des idées (1).

La fonderie de canons est en face du jardin des plantes ; c'est comme l'instrument de dommage à côté de l'arbre de la vie. Il faut une organisation sociale comme la nôtre pour que les plantes et les canons fassent ainsi une sorte d'alliance. On vient de construire à la fonderie une voûte en fer qui fait honneur aux élèves de l'école polytechnique, devenus officiers et ingénieurs (2).

L'arsenal et les magasins d'artillerie ont à Douai de grands développemens. Ce n'est pas là le terrain qui peut manquer. Pour faire le tour de la ville par les remparts il faut une grande heure et demie. Mais, dans cette enceinte, il y a des jardins, des parcs et des fermes (3).

L'abbaye des Prés, entr'autres, achetée par la famille Paulée, forme un enclos superbe : quoique cette abbaye soit enfermée dans les murs et les bastions, on peut dire que c'est une charmante *maison de campagne* (4).

(1) Douai a une des huit écoles d'artillerie.

(2) Les aînés de la famille Bérenger furent de père en fils directeurs de la fonderie de Douai. L'un d'eux, Jean-François, né en 1725, et mort en 1802, se distingua par ses services, ses écrits sur l'artillerie et son dévouement patriotique.

(3) Une chose particulière aux remparts de Douai, c'est que le coucou vient se percher sur les arbres qui les ombragent. Cet oiseau, qui se tient ordinairement dans les forêts, s'approprie ici, et s'approche de la ville, faisant tous les printems entendre dès l'aurore, aux quatre coins de l'enceinte, ce chant monotone, qui plus d'une fois porta l'effroi dans certaines âmes superstitieuses. Du tems de Champier, on faisait beaucoup de cas du coucou. De tous les oiseaux qu'on pouvait servir dans un repas, il n'y en avait aucun que l'on comparât à celui-ci, quand il était jeune encore, et pris au moment où il sortait du nid, et où il commençait à voler.

(4) M. Paulée fils a épousé la fille de M. Vanderberghe, ce fournisseur fameux par les fêtes brillantes qu'il donna, et qui rappelaient celles des fermiers géné-

Sur la place d'armes, au milieu du quartier marchand, se tiennent les foires annuelles, vers lesquelles volent et s'abattent des nuées d'espions et de filous. Inconcevable état de l'homme en société, d'être entouré d'ennemis de son repos ou de sa bourse. Il faut absolument qu'on soit pillé ou dénoncé, et le système entr'autres de la délation va si loin désormais en province, qu'on ne sait plus à qui se confier. Les personnes qui semblent vous être les plus attachées, on vous les rend suspectes par des révélations indiscrètes ou perfides. L'homme qui vous serre la main, qui vous invite à ses repas de famille, qui s'offre de vous aider dans vos travaux, et de vous soulager dans vos peines, celui-là même, dit-on, vous trahit, et le profit qu'il peut y trouver, le traitement qu'il doit recevoir pour ce métier infâme fait balancer votre esprit à repousser cette accusation, dans un siècle où tout cède à l'intérêt, où tout fléchit devant l'or, où l'encens fume à toutes les heures du jour devant ces idoles.

Tout le tems que durent les foires, le *marché aux herbes* a lieu sur la place Saint-Jacques (1).

raux. Il règne dans cette maison un goût parfait ; les beaux-arts y sont à l'ordre du jour, et M. Cicéri et bien d'autres rendent témoignage de l'accueil qu'on y fait aux hommes de talent.

(1) Cette place est plantée d'arbres. C'est au milieu des légumes et des fruits, et dans les petites transactions du matin qu'on peut étudier les vertus et les vices domestiques. C'est là que les servantes font l'histoire critique de leurs maîtresses, et s'initient entr'elles aux secrètes intrigues des maisons qu'elles devraient s'appliquer à servir, et qu'elles ne s'appliquent qu'à dénigrer. Prêtez l'oreille, et voyez qu'ici les mœurs ont cette différence avec celles de quelques villes, qu'on met un peu plus de réserve dans ses propos et de prudence dans ses allures *. La coquetterie à Douai a ses coudées franches moins qu'à Lille, par exemple; et comme elle est moins couverte par le mouvement des affaires et des étrangers, elle se dissimule davantage sous le manteau d'une prudence qui va quelquefois jusqu'au ridicule. La nature ne perd pas ses droits ; mais l'éducation et la position mettent à son essor quelques entraves qui tournent au profit de la décence publique.

* A Douai, quand une femme arrive à quarante-cinq ou cinquante ans, elle échappe presque toujours aux inconvénients d'un passage qui ailleurs cause tant d'effroi.

A l'angle oriental est l'ancien collège des Anglais (1), où M. Demoustiers a sa filature. Un autre établissement du même genre est placé dans l'abbaye Saint-Vaast. L'un et l'autre marchent avec des pompes à feu. L'ancienne *école des Espagnols*, devenue maison particulière, est sur le parvis de l'église Saint-Pierre. Cette église, bâtie (quoiqu'en petit) sur le modèle de Saint-Pierre de Rome et de Saint-Paul de Londres, a un portail orné de deux tours, qui, dominant au loin la ville, sont aperçues à plus de dix lieues. Dans l'église, on voit les bas-reliefs qu'on y a transférés de Saint-Amand il y a peu d'années : ils ornaient le tombeau du comte de Lallaing, mort au quatorzième siècle (2). Dans le chœur sont deux statues, celles de saint Pierre et de saint Paul, faites et données par M. Bra (3), sculpteur plein de talent, auteur de la figure d'Aristodème, exécutée en marbre par ordre du gouvernement, sur le rapport de l'Académie des Beaux-Arts, et offerte à la ville de Douai, patrie de l'artiste. Cette ville a témoigné dignement sa gratitude, en faisant une pension viagère aux père et mère de M. Bra. Nous voudrions avoir souvent à citer des traits pareils. Quels nobles liens que ceux des villes avec les hommes de mérite qui naissent dans leur sein ! Ils s'illustrent les uns par les autres, et il reste d'eux des souvenirs que s'empressent de recueillir les voyageurs et les historiens (4) !

(1) Il y avait à Douai, collège des Anglais, des Écossais, des Irlandais. La fondation pour les Écossais fut faite par Marie Stuart, d'abord à Paris; puis elle passa à Pont-à-Mousson, vint en 1593 à Douai, fut transférée à Louvain en 1595, et revint à Douai en 1608.

(2) Ce monument était d'un sculpteur de Douai, nommé Jean de Bellegambe.

(3) Les deux pareilles ont été posées dans l'église Saint-Maurice, à Lille.

(4) Jean de Bologne naquit à Douai, et mourut à Florence. Puisse le jeune Bra égaler la renommée de son modèle, sans toutefois être obligé comme lui de quitter sa patrie et d'aller mourir en Toscane ! — A Douai aussi naquit François

En l'an XI, on découvrit dans l'église Notre-Dame un tombeau placé dans l'épaisseur du mur, et sur lequel une figure de pierre bleue était couchée. M. Guillemot, homme aussi savant que modeste, en examinant ce tombeau, pensa que c'était celui de Sasseval de Canteleu, clerc, fondateur d'une chapelle en 1319. En creusant pour avoir ce monument on avait, avec la pierre, tiré des ossemens. On les remit religieusement dans le cercueil, et l'on remplaça la statue au lieu où elle est en ce moment. Combien d'hommes généreux, et dont les services sur la terre ne se sont pas bornés à ériger des chapelles, n'ont pas vu pourtant leurs cendres recueillies en de si pompeuses sépultures !

Douai fait un grand trafic de blé, de lin, d'huile. Elle a une manufacture de *grès anglais* dont les bâtimens sont étendus (1), et qui ont l'air d'un palais. La verrerie de M. Chartier, près la porte de Lille (2), fait deux mille cinq cents bouteilles par jour (3). La fabrication de la dentelle et du tulle est à Douai en grande faveur. Malgré ces manufactures, il n'y a pourtant point de comparaison à faire de Lille à Douai sous le rapport de l'industrie (4). On pourrait

Regnard, compositeur, en 1595, et Cardon, célèbre musicien de la chapelle de Louis XV.

(1) Cet établissement date de 1782. Il est dû aux sieurs Laich, Anglais, qui furent accueillis et commandités par Georges Brès, de Douai. Un privilège de dix ans, équivalant à nos brevets d'importation, fut accordé par le Roi.

(2) Près de cette porte est une maison qui fut une habitation des Templiers.

(3) Cette verrerie date de 1788. Elle fut fondée par M. Debatkeri, qui, ayant émigré, vit sa propriété confisquée par la république. Elle passa depuis dans les mains du propriétaire actuel qui a su la faire prospérer.

(4) A Douai, jadis on fabriquait des étoffes de laine. Les rois d'Angleterre Henri III et Édouard II avaient accordé des privilèges aux marchands de cette ville, qui envoyaient leurs draps à Londres. — En 1355, le roi Jean étant à Douai, le commerce lui offrit en présent *quatre belles pièces de panne*. C'est le cadeau qu'on ferait aujourd'hui à un valet de ferme. — Cette fabrique tomba vers l'établissement de l'université et la révocation de l'édit de Nantes.

dire que Lille donne tout à la production, que Douai laisse davantage à la jouissance; que l'une a plus d'activité, l'autre plus de dignité; la première est ville de transit (1), l'autre est ville parlementaire: nous dirions presque que celle-ci est la plus agréable à habiter, si nous ne craignons de trop vives réclamations de la part de l'autre. Les rues de Douai sont larges, bien bâties; presque toutes ont des trottoirs. Dans les rues des Écoles et Saint-Jacques on voit les restes des anciennes fortifications. La ville n'était alors que le quart de ce qu'elle est aujourd'hui. Prise par Louis XIV (2) en 1667, elle fut reprise par les alliés en 1710, et revint à la France en 1712. Lille et Douai ne formèrent qu'une même *gouvernance* au moment de la conquête. Le gouverneur résidait à Lille. Ce ne fut qu'en 1693 que Douai eut un gouverneur particulier. Le *fort de Scarpe* eut le sien aussi. Ce fort est à une portée de canon de la ville, et il lui tient lieu de citadelle. Remarquez qu'il est à l'orient, ce qui est rare en ce pays. Ces provinces n'appartenaient pas à la France quand les fortifications furent élevées, et généralement les citadelles, tournées contre nous, sont à l'occident (3). La force de la place de Douai et du fort de Scarpe consiste principalement dans leurs inondations: on venait voir par curiosité celles qui avaient eu lieu lors des invasions dernières (4). Elles

(1) Commerce interlope, perdu au tems de la réunion à la Belgique, et retrouvé depuis.

(2) Le roi parut devant la ville, il descendit dans la tranchée, et les Autrichiens se rendirent le lendemain. Louis avait le pot en tête et la cuirasse sur le dos. C'était l'usage en ce tems-là. On perdait ainsi moins de monde, et l'on n'en venait que mieux à ses fins. Depuis on a moins épargné la vie des hommes.

(3) A Lille, à Valenciennes, à Arras.

(4) A cette époque, les demi-lunes et les courtines, les vieilles tours rondes et les ouvrages à cornes étaient garnis de canons. Les alliés ne jugèrent pas à propos de s'en approcher. Les militaires qui sont à Douai ne manquent pas d'aller

couvraient une lieue de pays ; c'était comme un fleuve débordé, sous lequel gémissaient les campagnes ; c'était comme une scène de déluge, où le peintre pouvait trouver des effets à rendre, et le philosophe des infortunes à déplorer.

Les avenues de Douai par Lille et par Lens sont vraiment remarquables. On voyage au milieu de belles plantations d'ormes ou de peupliers qui ombragent les routes sans les dégrader. Dans les bosquets d'un jardin au *Frais Marais* est une statue en marbre blanc, représentant un Pommereul qui fut gouverneur de la ville pour Louis XIV en 1683 (1).

La procession des géans, reste des vieilles superstitions, attire à Douai, au mois de juillet, une affluence considérable. Elle remonte aux coutumes payennes ; ce qui n'empêche pas les chrétiens de l'avoir en grande affection. Il faut au peuple de ces mascarades burlesques qui le délassent de l'état guindé de la vie commune, et qui sont comme les déversoirs du trop plein d'une imagination dont les écarts seraient peut-être sans cela en fermentation et fort dangereux.

Un ancien canal joignait la Scarpe à la Deule. Un canal nouveau joint à présent la Scarpe à l'Escaut. Son ouverture a fait une vive sensation ; il doit apporter des changemens notables et favorables dans la situation de ce pays. Le commerce y doublera de vigueur, et si des capitalistes intelli-

voir la *batterie cachée* qui est au sud, et près de Sin-le-Noble. L'infanterie y fait l'exercice, et c'est quelquefois un but de promenade pour les oisifs et les jolies femmes.

(1) Un autre Pommereul, général et préfet, administra long-tems le département du Nord ; né en Bretagne, il se fit mal aux mœurs flamandes ; brusque sans être franc, républicain pour lui, despote pour les autres, spirituel et grossier à la fois, se piquant d'une grande indifférence en matière de religion, et n'étant qu'en apparence exempt de préjugés, il fut dénigré par M. Michaud jeune, et défendu par M. Beuchot, dans deux articles biographiques opposés de ton et de couleur ; mais quoiqu'il prétendit avoir été regretté à Lille, à Douai, et dans tout le Nord, cela n'alla pourtant pas jusqu'à lui faire ériger des statues.

gens s'emparent des espaces vides qu'enceignent les murs de Douai, s'ils y viennent établir des fabriques (sûrs maintenant qu'ils seront d'avoir des débouchés faciles pour leurs produits), nul doute que la prospérité de la ville ne s'accroisse rapidement ; que sa population ne s'augmente en proportion , et que ses comptoirs ne finissent par donner de l'ombrage à ceux des villes environnantes , notamment de la ville chef-lieu du département (1).

Douai vit naître Jérôme Commelin , imprimeur , réputé le plus savant après Henri Étienne. Mais il alla hors de la Flandre faire valoir ses talens et son industrie : il était protestant, donc il fut proscrit, quel que fût son mérite, par le révérend père Letellier et toute sa suite (2). Le premier ouvrage imprimé à Douai fut celui de Dubois (Sylvius), en 1563 ; c'était un in-4°.

Au quinzième siècle, cette ville donna naissance à Guillaume Caoursin, auteur d'une histoire du tremblement de terre et du siège de Rhodes, en 1480 ; à Jacques Duclercq, qui, attaché à la cour du duc de Bourgogne, donna sur ce prince des mémoires qui font partie de la *collection Petitot* ; à Paul Lumont, savant philologue et traducteur ; à Gaguin, général de l'ordre des mathurins, l'un des auteurs de l'*Histoire de la France*, ouvrage écrit en latin, qui finit à Charles VIII. Ce prince, ainsi que Louis XII, employèrent

(1) Douai a 18,000 habitans, deux cantons, deux justices de paix, trois paroisses (Notre-Dame, Saint-Pierre et Saint-Jacques) ; elle est à 8 lieues de Lille, 49 de Paris, 5 d'Arras, 8 de Valenciennes, 5 de Bouchain, 6 de Cambrai, 4 d'Orchies, 4 de Marchiennes, 4 de Lens, 13 de Mons.

— Longitude, 20 deg. 44 min. 47 sec. — Latitude, 50 deg. 22 min. 12 sec.

(2) Commelin s'établit d'abord à Genève, mais plus tard l'électeur palatin l'attira à Heidelberg, et lui confia la garde de sa bibliothèque. Il publia des éditions grecques et latines très-correctes. De Thou l'a placé et célébré dans son *Histoire*. Sa marque était une figure de la *Vérité*.

dans plusieurs négociations notre général des mineurs , qui mourut en 1601 (1).

La famille Loys est une de celles qui firent le plus d'honneur à la ville de Douai , où elle résidait. Jean Loys fut avocat et poète , argumentateur et amplificateur. Ses vers français le firent élire *prince* de la confrérie de Sainte-Barbe ; singulière alliance des titres de la hiérarchie politique joints à l'invocation des saints du paradis et aux inspirations des nymphes du Parnasse. Il est des tems où tout se concilie , et où le goût ne se choque de rien. Les alliances les plus bizarres de mots et d'idées semblent naturelles ; à cela succède une époque où la philosophie qui analyse tout , rectifie , tempère , règle les pensées et le style ; puis on retombe dans la confusion des genres , qu'on nomme volontiers le romantisme , et enfin , par un chemin de féeries et d'extravagances , on retourne vers la barbarie. — Jacques Loys , fils de Jean , fut poète aussi comme son père : les œuvres de l'un et de l'autre furent publiées par Nicolas-Philippe , frère de Jacques , en 1612 (2).

Un savant jurisconsulte de Douai , Jacques Corduan , fut au dix-septième siècle appelé et employé par Louis XIV , quand ce prince voulut faire valoir ses prétentions sur la Flandre. Corduan rédigea les manifestes , ce qui ne prouve rien pour la justesse de son esprit ; car les écrits de ce genre sont presque toujours un entassement d'obscurités et de fanfaronnades , de puérilités et de mensonges.

Douai fut la patrie , 1^o de Mathieu Pinaut , seigneur des Jaunaux , président à mortier au parlement de Flandre ,

(1) Le jésuite Trigaut , qui mourut mandarin à la Chine , était de Douai.

(2) Ce Jacques Loys , couronné trois fois à la confrérie du Palinod , prit le titre de *poète lauréat*.

auteur d'une histoire de cette compagnie, et d'un recueil de ses arrêts (1) ; 2° de Laurent, auteur du *Compère Mathieu*, qui fut de l'ordre des trinitaires, mais qui, malgré le froc et la hère, nourrissant dans son ame des idées philosophiques, et les jetant à pleines mains sur le papier, fut obligé de se cacher et de prendre la fuite : ses poèmes de *la Chandelle d'Arras* et du *Balai* l'avaient fait connaître et redouter, mais son *Compère* mit le comble à la colère, et souleva contre Laurent tout le ban et arrière-ban des hypocrites et des dévots ; 3° de Dumoucheau, médecin, mort jeune à l'armée de Saint-Domingue, mais qui avant son départ avait donné un almanach de médecine, rempli d'anecdotes piquantes (2) ; 4° de Majault, excellent chirurgien, professeur d'anatomie, de chimie et de botanique, mais recommandable surtout par la persévérance avec laquelle il pratiqua l'inoculation contre les efforts que faisait le clergé pour repousser cette opération salulaire ; 5° de Lestiboudois (Jean-Baptiste), né en 1715, mort en 1804 ; il fut pharmacien en chef de l'armée française en 1739, et publia plusieurs ouvrages, entr'autres, une défense de la pomme de terre, qui était accusée d'une épidémie dont la Flandre avait été affligée : le premier, il fit connaître les avantages de ce *précieux tubercule*, qui depuis est devenu si à la mode, et qui a contribué à l'illustration de Parmentier. Lestiboudois fut nommé professeur de botanique à Lille en 1770. Il eut dans cette ville un fils qui lui succéda dans sa chaire, et qui, attaché dans le tems à l'école centrale, publia une botanographie belge, et a laissé dans le pays une belle réputation d'homme instruit, aimable, probe, et souverainement épris de tout ce qui intéressait la gloire nationale.

(1) Il mourut en 1723. — (2) Son fils fut sous-chef au ministère de l'intérieur.

Le général Cambrœi était de Douai ; il mourut des blessures qu'il reçut à l'affaire de la Trebia, après avoir servi dans les armées du Nord, de l'Ouest, des Pyrénées, et s'être signalé par la prise de Comenderi et celle de l'île de Noirmoutiers, sur deux points bien éloignés l'un de l'autre ; modeste autant que brave, il avait refusé le grade de général de division. A Douai aussi a vu le jour le général Durutte, qui fit les campagnes d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne, de Russie, se distingua aux passages de la Piave et du Tagliamento, sauva l'armée par sa bonne contenance à Leipsig, où il commandait la division contre laquelle les Saxons, qui nous trahissaient, tournèrent leurs canons ; fit mille traits de valeur et de prudence dans sa carrière militaire, et en a été récompensé par une bonne *mise en retraite*, ainsi que ses vieux camarades, les soutiens de cette gloire française aujourd'hui (par plusieurs) si follement dédaignée (1).

Nous terminerons cette nomenclature (qu'il nous aurait été facile d'étendre), par le ministre de Calonne, qui eut à Douai son berceau, et qui aurait dû puiser dans les premiers entretiens de son père, président du parlement de Flandre, des principes plus sûrs que ceux qu'il professa dans le cours de sa vie. Il fit ses études à Paris, fut nommé avocat-général à Arras, intendant à Lille, maître des requêtes, et enfin arriva au poste éminent de contrôleur-général. Les uns réussissent par la gravité, celui-ci prit la fatuité pour moyen de fortune ; et Versailles était monté à un tel diapason, que ce système lui réussit. Calonne fut l'idole de la cour, et l'on ne jurait que par ses finances. Ses grâces (ou ses dons) enchantaient tout le monde, et la vo-

(1) Le général-sénateur d'Harville était né à Villers-au-Tertre, non loin et dans l'arrondissement de Douai.

luptueuse corruption se glissait par lui et ses trésors dans tous les rangs et dans tous les cœurs. Elle a fait depuis bien des progrès, mais de son tems déjà elle était poussée à un point effrayant. Il brava tout, et se crut inébranlable précisément au jour où il allait être jeté par terre. Quand il ralentit ses cadeaux, on vit se refroidir le zèle; dès qu'on l'examina de près il fut perdu: il n'avait qu'un vernis qui s'envola au premier souffle. Ceux qui l'avaient encensé l'abandonnèrent. Il avait trompé le roi, offensé les états-généraux; son inconséquence hâta le développement des germes de la révolution; il ne résista pas à l'impulsion alors donnée, il émigra, se retira à Londres, y prit pour femme une Anglaise, et revint quelque tems après mourir en France, amnistié par Napoléon.

MANY (EN OSTREVENT).

Là est une tour gothique où l'on admire un escalier de la plus grande légèreté, et qui mérite que les voyageurs s'arrêtent un moment en allant de Douai à Valenciennes.

ÉVAÏN.

Petit village à deux lieues de Douai, qu'on suppose être le lieu (*Helena vicus*) où Clodion défit les Romains.

RACHE (1).

Au milieu d'une campagne sans maisons on aperçoit un cimetière entouré de retranchemens. Ce point fut une redoute aux premières guerres de la révolution, et les soldats tués pendant les combats n'avaient pas loin à aller pour être

(1) Route de Douai à Orchies. Près de là est le mont Écouvé, qui fournit du sable pour les verreries de Douai, etc.

inhumés en terre sainte. La chapelle qui était au milieu fut détruite par le boulet ; mais les tombes et les inscriptions sont restées. Quelquefois , au sein des travaux de la moisson, les bons paysans des environs vont faire leur repas de midi sur ces débris de la guerre et de la mort.

ANCHIN (1).

C'ÉTAIT une abbaye d'hommes de l'ordre de Saint-Benoît. Elle était dans une île de la Scarpe. Fondée en 1079 (2) , elle prit successivement une importance telle qu'elle fut jugée digne d'être donnée en commende à de grands personnages. Le cardinal d'Estrées en fut abbé commendataire en 1681 ; le cardinal de Polignac le fut en 1715 ; le cardinal d'York, second fils du roi Jacques III, et petit-fils de Jacques II, fut pourvu de l'abbaye d'Anchin en 1751. L'église, d'architecture sarrazine , était grande et majestueuse : il n'en reste plus rien aujourd'hui , tout a été démoli , tout a disparu.

FLINES (3).

DANS une autre île de la Scarpe , comme Anchin , était une riche abbaye de bernardines (4). Elle avait été fondée en 1234 par Marguerite , fille de Baudouin V, comte de Flandre et empereur de Constantinople ; deux couronnes qui devaient être étonnées de se trouver sur le même front. Établie d'abord près d'Orchies et nommée l'*Honneur de Notre-Dame*,

(1) Veut dire entouré d'eau. A 3 lieues de Douai , 6 de Lille , 4 de Valenciennes.

(2) Par *Sicher* et *Waller*, tous deux pieux et riches. Dédicée à saint Sauveur, Abeilard en fut le premier abbé.

(3) A 3 lieues de Douai , 5 de Lille , 2 d'Orchies , 2 de Marchiennes. Sept cents habitans en 1770, neuf cents en 1824.

(4) Les bois de cette ancienne maison, réunis au domaine national, contiennent de cinq à six cents hectares, moitié chênes, moitié bois blanc.

elle fut transférée par la suite dans cette île de Flines, où l'honneur des dames en effet était plus en sûreté pendant les guerres civiles et étrangères des quinzième, seizième et dix-septième siècles. La révolution a changé tout cela : à l'amour des anges, qui était ici le seul admis, a succédé un amour plus mondain, sans être moins tendre. Une famille vit en ce lieu, et fait fructifier le sol qu'avaient préparé les bonnes sœurs.

Près du village, est un lac singulier qui a trois hectares d'étendue, et qu'on nomme la *mer de Flines*. Il a dans certains endroits plus de cent pieds de profondeur. Dans les grands vents et les tempêtes, ses eaux soulevées apportent à la surface et jettent sur les bords des pièces d'or, d'argent et de cuivre. Nous en avons vu qui venaient d'être trouvées : les unes étaient romaines, les autres gauloises. Dans le pays on dit qu'au milieu de ce lac était un château fort où l'on battait monnaie. Mais il y a lieu plutôt de penser qu'au tems des troubles et du pillage, ceux qui avaient de l'argent en réserve, et qui craignaient de se le voir enlever, venaient le cacher dans ce lac, l'attachant dans des sacs et avec des cordes qui depuis se sont pourries, et que l'on n'a pu repêcher. Combien de trésors de ce genre ont été enfouis lors de la guerre de la Vendée, dans le *Marais* et le *Bocage*, et n'y seront retrouvés que par hasard, et dans des siècles (1)!

(1) Le 15 prairial an XI, on découvrit derrière l'abbaye, en cherchant de la tourbe, un bateau plat, creusé dans un seul arbre, comme ceux des Indiens sauvages. Ce bateau tombait en lambeaux, l'action de l'air le décomposa. Il était cependant fait d'un chêne, arbré presque incorruptible dans l'eau ; le bord en était noir comme de l'ébène. Un second bateau fut trouvé plus tard, mais en plus mauvais état encore que le premier. En fructidor, on découvrit un squelette de cerf entier, puis enfin une ancienne épitaphe. Tous ces objets, soumis à l'inspection des sçavans du pays, ont exercé leur imagination, et mis plus d'une fois leur jugement en défaut.

MARCHIENNES (1).

CE bourg est au milieu des marécages qui, de Douai, règnent le long de la Scarpe jusqu'à Mortagne, et, traversant le département du Nord, s'étendent même jusqu'à Condé dans une longueur de dix à douze lieues sur une largeur de deux ou trois. On a fait des travaux considérables pour les dessécher : des canaux, des fossés sont ouverts de toutes parts ; on arrache les joncs, on plante des arbres, on gagne tous les jours quelque chose au profit de l'agriculture. Mais trop souvent l'hiver renverse les conquêtes de l'été, et il faut recommencer au printemps le curage et les plantations. Heureuse longanimité flamande que ces obstacles ne rebutent point (2) !

Marchiennes fait le commerce d'arbres fruitiers aussi bien que d'asperges. Les routes qui y conduisent sont belles ; elles coûtent cependant peu d'entretien ; il y passe peu de voyageurs, quoique le pays soit fort curieux, et l'un de ceux qu'il soit, dans la belle saison, le plus agréable de parcourir. On descend de Sommaing (3) ; on remonte vers Bouvignies (4), mais tous ces chemins sont si commodes et si

(1) Chef-lieu de canton, à 4 lieues de Douai, 2 d'Orchies, 8 de Lille, 3 de Saint-Amand, 3 de Bouchain, 5 de Valenciennes. Une école secondaire est établie dans ce bourg. — La forêt de Marchiennes, contenant de sept à huit cents hectares, a été réunie au domaine public.

(2) Les ouvrages d'assainissement ne sont pas tout-à-fait vains, puisque la population de Marchiennes s'accroît chaque année. En 1771, elle était de quinze cents ames ; on en compte aujourd'hui deux mille trois, et même deux mille quatre à cinq cents.

(3) Joli village entre Marchiennes et Bouchain. C'est le pignon, non la façade des maisons qui est sur le chemin ; et entre chaque habitation, il y a une espèce de basse-cour d'où ne s'exhale pas toujours odeur de baume.

(4) Le garde-champêtre de ce village a découvert dans son jardin des tombeaux qui ont été reconnus remonter jusqu'aux Celtes. Il y eut à Bouvignies, sous les rois de la race Mérovingienne, un premier château fort, qui fut démoli et rem-

roulans, que pour traîner les lourds chariots, on n'emploie le plus souvent qu'un seul cheval. Ces chariots n'ont point de timon, les seuls traits du cheval suffisent. Il est vrai que par ce moyen il n'y a point de recul, mais aussi on tourne avec facilité dans la cour des plus petites fermes et dans les sentiers étroits d'exploitation (1).

Marchiennes avait une abbaye fameuse dont la fondation remontait aux premières années du septième siècle. Adobalde, qualifié de saint (2), et sa femme Rictrude, honorée du titre de sainte, dotèrent ce couvent, qui d'abord fut créé pour des moines seulement. Saint Jonat en fut le premier abbé. En ce tems-là ceux qui fondaient, dotaient et régissaient les monastères étaient tous chéris du Seigneur, et passaient pour grands ou petits saints selon l'importance de la somme et la puissance du couvent. Jonat et Adobalde étant morts, Rictrude appela des religieuses pour les mettre dans l'abbaye, mais sans en ôter les religieux : ceux-ci furent seulement tenus d'être aux ordres des religieuses, et soumis à tous leurs désirs selon le vœu exprès de la fondatrice. Les dames de Marchiennes jouirent sagement et honnêtement de ces biens et dignités pendant trois ou quatre cents ans. A la fin elles se relâchèrent. Les Normands qui rôdaient par-là avaient commis de grands ravages, dont on ne pouvait se relever. Il fallut pour faire cesser le désordre que saint Vaast (d'Arras) s'en mêlât et aidât Baudouin-le-Barbu, comte de Flandre, à expulser les religieuses pécheresses au onzième

placé par un château plus moderne d'une grande et belle architecture, mais qui n'en fut pas moins abattu pendant les troubles de la fin du dix-huitième siècle.

(1) On fait des chariots à deux roues pour les transports du jarduage. Ils sont également sans timon, mais ils ont par derrière un levier qui traîne à terre, et qui sert de point d'appui.

(2) Il était duc ou prince de Douai.

siècle , et à reconstituer le monastère par des moines qu'on y rappela (1).

Le comte de Hainaut qui était ligué avec l'Angleterre contre le roi de France , assiégea l'abbaye de Marchiennes en 1340. Des hommes d'armes s'y étaient renfermés et barricadés avec les moines sous le commandement de sire Aymes de Warimont. Il se défendit bravement avec sa garnison moitié de longs frocs , moitié de robe courte. A la fin les Français , qui étaient en moins grand nombre, furent forcés , et l'abbaye fut livrée aux flammes.

Ce malheur avait été oublié , et les revenus du monastère s'étaient accrus successivement jusqu'en 1789. Le seul abbé jouissait de cinquante mille livres de rentes (2).

Le bourg de Marchiennes servait d'entrepôt au prince Eugène lorsqu'en 1712, assiégeant Landrecies, il laissa le général Albermale perdre la bataille de Denain. A Marchiennes étaient les vivres et la maîtresse de l'ancien *abbé de Savoie*. Tout fut pris par Villars après sa victoire ; les vivres furent distribués à l'armée, mais la chronique ne dit pas ce qu'on fit de la dame.

Trois hommes fort connus dans l'armée avaient vu le jour à Marchiennes même : les trois frères Corbineau , Constant , Juvénal et Hercule. Ils y avaient leur père inspecteur des haras avant la révolution. Tous trois prirent du service dans des bataillons nationaux , tous trois par suite d'actions d'éclat parvinrent de grade en grade jusqu'au rang de généraux. L'aîné fut grand-écuyer , et tous trois aides-de-camp de l'em-

(1) Nous ne parlons de toutes ces choses que d'après des histoires authentiques. Le père André , prieur de cette abbaye en 1194 , composa une chronique des gestes des rois Mérovingiens , qui fut imprimée en 1633.

(2) On conservait à l'église le corps de sainte Rictrude dans un cercueil d'argent. Le cercueil a disparu dans la révolution , mais les reliques sont demeurées.

pereur. Le premier (Constant) fut emporté par un boulet de canon à Eylau : c'était un officier du plus haut caractère et de la valeur la plus distinguée (1) ; le troisième (Hercule), soldat intrépide, perdit la cuisse à Wagram, dans une charge à la tête des chasseurs de la garde, le même jour et au même instant que le général Dausménil perdit la jambe (2) ; le second (Juvénal), dont le sang-froid égale le courage, fut celui qui indiqua à Napoléon le passage de la Bérésina ; il se signala à Montmirail, à Brienne, à Waterloo, et il reste seul aujourd'hui de cette famille avec une sœur qui a épousé un officier du génie, M. Advenier de Fontenille (3).

ANICHE (4).

Ce lieu se recommande par une exploitation de charbon de terre bien dirigée (5), et par une verrerie à bouteilles et à vitres qui expédie au loin ses produits.

AUBERCHICOURT.

Ce village donna le jour à l'architecte Laurent, que célébrèrent et *Voltaire* et *Delille* : il dessécha des marais profonds, construisit des canaux importants, éleva des machines ingénieuses. Cependant il n'est pas question de lui dans la *Biographie universelle*. On trouve dans ce livre des Laurent

(1) Il avait fait partie de l'expédition d'Irlande avec le général Bigarré, sous le général Humbert. Il avait couru là les plus grands dangers. Le vaisseau qu'il montait s'était perdu, et il se sauva lui dix-huitième sur un radeau.

(2) Il est mort dans une place de finance que Napoléon lui avait donnée.

(3) Dans le dessin des armes de ces trois Corbinau, on voyait le *Serment des Horaces* de David, qui faisait allusion aux liens fraternels qui les unissaient, et à leur amour pour la patrie.

(4) Dix-huit cents habitants. Route de Douai à Bouchain. Un chemin de terre conduit à Valenciennes par Denain.

(5) Exploitation faite par une société dont la fondation date de plus d'un demi-siècle.

martyrs et capucins , mais ce Laurent-ci n'y a pas eu de place ; et voilà à peu près comment sont exécutés tous les prétendus dictionnaires universels (1).

ORCHIES (2).

CETTE ville n'a qu'un mur d'octroi , et ses portes sont à pilastres , comme celles d'un parc. Elle n'a jamais été bien forte. En 1340, elle fut prise et brûlée par le comte de Hainaut , qui , en guerre avec tout ce qui tenait le parti de la France , ravageait à plaisir les environs de Valenciennes , où il avait sa cour et son centre d'opérations.

En 1792 , le duc de Saxe-Teschen (le même qui se *signala* au siège de Lille), envoya de Mons cinq mille Autrichiens qui , au milieu de la nuit , vinrent attaquer Orchies. Desmarets y commandait avec six cents hommes , presque tous des volontaires de la Somme. Pris à l'improviste dans une ville mal fermée , il fit pourtant bonne contenance ; on se battit jusqu'à l'aube du jour (3). Les Autrichiens , durant l'obscurité , avaient quelquefois tiré les uns sur les autres ; mais quand le soleil eut fait juger de la différence des forces , l'ardeur redoubla du côté des assiégeans , et malgré tout le courage des assiégés , il fallut se rendre et capituler

Le général Marassé accourut avec des troupes sorties de Douai et des camps de Maulde et de Famars. Les Autrichiens

(1) Laurent de Villedeuil , fils de l'ingénieur , était secrétaire d'état à la révolution.

(2) Chef-lieu de canton ; trois à quatre mille habitans. Il n'y en avait que deux mille il y a cinquante ans : à 6 lieues de Lille , 4 de Douai , 7 de Valenciennes. — Le mets par excellence d'Orchies , c'est le cochon de lait qu'on y apprête avec de la sauge.

— Longitude , 20 deg. 55 min. — Latitude , 50 deg. 18 min.

(3) Un officier nommé Dutay se signala par sa bravoure et son sang-froid. Il allait de la porte de Lille à la porte de Douai , et il aidait le commandant Desmarets à soutenir le courage de la garnison.

à peine logés dans Orchies en furent chassés, et le drapeau national remplaça sur le beffroi l'aigle impérial écartelé. Ce beffroi, fort endommagé à cette époque, a été depuis bien restauré. Il est en brique, et au milieu de la grande place comme la maison commune qu'il surmonte. L'église tombait de vétusté; on l'a démolie pour en rebâtir une autre. En attendant on dit la messe dans la chapelle des casernes.

Dans le canton d'Orchies on fabrique beaucoup d'huile. Dans la ville particulièrement on fait du savon noir (1). On lave le linge avec ce savon, et le peuple n'en emploie pas d'autre; aussi ses draps et ses serviettes ont-ils toujours une odeur forte qui plairait peu à nos petites-maîtresses. Mais la classe aisée fait blanchir son linge avec une recherche qu'on ne connaît guères ailleurs qu'en Flandre (2).

L'hôtel de l'Aigle d'Or, le plus fréquenté d'Orchies, est tenu par un ancien officier qui a servi dans les bataillons envoyés contre la Vendée. Il a vu les bords de la Loire; il en est encore dans l'enchantement, et il trouve que les vins des coteaux de Saumur valent mieux que le genièvre et la bière. Dans tout ce pays on rencontre à l'heure qu'il est des ingénieurs géographes qui prennent des mesures pour l'exécution de la grande carte de France ordonnée par le Roi, et dont l'exécution est dirigée par une commission que préside M. de la Place. Il faudrait agir sur tous

(1) Orchies a, comme Séclin, des machines pour filer le lin. Ce fil, d'abord plat et poilu, ne pouvait faire de fil à coudre, et ne pouvait servir qu'à la fabrication de grosses toiles. Mais depuis on a obtenu des perfectionnements.

(2) D'abord on met le linge sale dans de l'eau fraîche. Puis on le jette dans l'eau bouillante avec des cendres épurées; ensuite on le nettoie avec le savon noir. On le remet dans une lessive de cendres; on le frotte avec du savon blanc; on l'étend sur l'herbe; on le passe à l'eau, et on termine par le coup de fer ou de cylindre, qui lui donne cet apprêt ferme et roide qu'on trouve dans toutes les maisons bourgeoises.

les points du royaume à la fois, et allouer plus de fonds qu'on n'en donne pour faire marcher avec rapidité cette opération importante. Mais avec les lenteurs qu'on y met, le peu de moyens qu'on y emploie, le peu d'encouragemens qu'on accorde à ceux qui se livrent à ce pénible travail, il est certain que dans cinquante ans cette carte ne sera pas faite, et que jusque-là on sera trop heureux d'avoir celle de Cassini.

Orchies était le chef-lieu du petit pays qu'on nommait la *châtellenie de Pévelle*. Dans le canton est *Contichies*, qui eut un château fort dont la construction était d'une date très-ancienne, mais qui a été jeté par terre (même avant la révolution), et dont on ne voit plus que les ruines.

ARLEUX (1).

AUTREFOIS fortifiée (2), Arleux n'avait pas il y a cent ans plus de six cent cinquante habitans. Il en a aujourd'hui près

(1) Chef-lieu de canton, à 2 lieues de Douai, 3 de Cambrai, 3 de Bouchain, 5 d'Arras, 10 de Lille. — M. le comte Merlin, dit Merlin de Douai (pour le distinguer de Merlin de Thionville), naquit à Arleux en 1751, d'un bon laboureur qui le fit entrer chez les moines d'Anchin comme enfant de chœur. Cet enfant grandit, s'instruisit, devint chargé des affaires de l'abbaye, s'enrichit, épousa une jolie femme, fut nommé à l'Assemblée constituante; à la Convention, marqua par ses opinions, ses discours, les rapports qu'il fit, les lois qu'il proposa, celle des *suspects* entr'autres, publia le *Répertoire de jurisprudence*, fut membre de l'Institut aussi bien que de la Cour de Cassation, et devint sous Bonaparte une puissance qui depuis s'est annihilée.

(2) Cette ville dépendait du Cambresis. Elle était citée dans les chroniqueurs pour son château du *Forestel*, qui, situé au sud-est de la ville, dans un terrain marécageux, et environné de ruisseaux, était d'un accès difficile. Charles-le-Mauvais y fut enfermé en 1356. L'origine de ce fort remontait à une origine très-reculée : il fut ruiné entièrement en 1711, après avoir été pris par le maréchal de Montesquieu. Il avait porté le nom de Chantereine, qui était celui d'un de ses plus célèbres gouverneurs. Le Carpentier parle de l'alliance de Colard de Chantereine avec Adèle Secade du Forestel.

de mille. Pris par les Français en 1645, il retomba au pouvoir des ennemis en 1711; mais il ne demeura que peu de tems en leur pouvoir, et réuni définitivement à la France par le traité d'Utrecht, il ne cessa plus depuis d'en faire partie (1). Sur les hauteurs d'Arleux nos troupes établirent un camp en 1793.

Le chemin qui de Douai conduit à Arleux est difficile pour les voitures; mais dût-on s'y rendre à pied, il ne faut pas manquer de visiter ce canton, l'un des plus curieux du département sous le rapport des sites et des antiquités. Tout le pays entre la Soarpe et la Sensée, aux environs d'Arleux, est entrecoupé de marais et de collines. Les collines sont chargées de bois et de villages; les marais sont renommés pour la grosseur de leurs poissons et la profondeur de leurs tourbières (2). Dans ces tourbes on découvre des débris appartenant à tous les siècles depuis les Celtes jusqu'à nous, et entr'autres des instrumens en bronze, des ustensiles romains, et des médailles sur lesquelles est l'effigie du cheval gaulois.

Le premier village qu'on trouve près d'Arleux est celui de Hamel, et dans un bois près de ce village est un monument qui remonte à des tems dont la date n'est pas marquée. Entre les arbres, sur un coteau dont la pente (au sud) est rapide, se voient six pierres colossales d'un grès commun dans le pays. Quatre d'entr'elles sont placées en rond et de champ (3). La cinquième posée sur les autres forme une espèce de voûte, et la sixième est comme le fond de cette

(1) L'occupation de 1792, et les invasions de 1814 et 1815 n'ont été que passagères, et n'ont rien changé à l'ordre *légal*.

(2) Ces marais fournissent aussi une quantité considérable d'aulx et d'oignons aux marchés de Douai, de Cambrai et autres villes.

(3) Le cercle est un peu allongé; les pierres sont à quelques pieds de distance l'une de l'autre.

grotte (au nord). A ne considérer que cette disposition , le monument serait de la nature de ceux que les antiquaires nomment tantôt *peulven* (pierres terrées) ou *dolmen* (tables de pierre) , tantôt *cromlech* (lieu courbe) ou simplement *lech* , *liach* (lieu par excellence).

Mais , au monument de Hamel , la pierre de dessus *porte à faux* , sur des arêtes peu saillantes , et cela peut la faire classer parmi celles qu'on désigne sous le nom de pierres branlantes.

Ces pierres avaient un tel équilibre , que du doigt on les mettait en mouvement sans les faire tomber par terre. Elles servaient aux druides dans leurs cérémonies mystérieuses ; et chez les Gaulois , passionnés pour les femmes , mais jaloux et fort susceptibles , elles indiquaient , au gré des prêtres , les épouses qui avaient trahi leurs maris , les jeunes filles qui avaient compromis leur honneur. Qu'on juge du respect que ces pierres inspiraient , de la terreur qu'imprimaient ces oracles dans les cœurs féminins , et de la douleur qu'aux amans bien épris causèrent souvent leurs révélations terribles ! Qu'on se figure , dans ce bois du Hamel , des familles rassemblées en silence , des êtres faibles et suspects , mis à l'écart et enchaînés ; des époux à la fois craintifs et furieux , invoquant et redoutant leurs divinités sombres ; les druides inexorables autant que fourbes et hypocrites , s'approchant de ces blocs informes qui formaient le sanctuaire sacré. On écoute , on attend , on interroge ces masses insensibles , et c'est d'idoles aussi grossières que vont sortir des arrêts irrévocables.... Hommes cruels et fanatiques , reconnaissez dans ces usages le type de ceux qui vous subjuguent ! Vos cœurs sont toujours enclins au soupçon , sujets à l'erreur , livrés à l'inquiétude , et vos jugemens ne s'appuient pas sur des signes plus certains et sur des fondemens plus solides !

Au pied du coteau sur lequel est planté le bois du Hamel, et à cinq cents pas au midi de la grotte des druides, est une fontaine abondante et limpide où l'on va puiser de tous les environs, et que les vieillards du pays appellent la *Cuisine des sorcières*. Là, disent-ils, se désaltéraient les *caramaras*; c'est le nom qu'ils donnent à des Bohémiens qui, courant l'Europe avec leurs enfans et leurs femmes, mettaient à contribution les campagnes, et se voyaient encore par troupes dans la Flandre et dans le Hainaut vers la fin du dix-septième siècle. Ces Bohémiens vivaient le plus souvent de farine et de lait. Ils se retiraient au fond des bois, et la grotte du Hamel était un de leurs séjours habituels. Aussi n'en approchait-on qu'avec réserve, et met-on encore un certain air de précaution à vous en indiquer la place (1).

L'Écluse est un village plus considérable que Hamel, sur les confins du canton d'Arleux, et qui tire son nom de travaux faits jadis pour dessécher le pays. Une voie romaine le traversait : on la retrouve (2) comme suspendue par l'effet des tourbes qu'on a extraites, et qui lui ont enlevé son support. Toute cette contrée fut très-peuplée au moyen âge, et le village de l'Écluse fut, comme poste militaire, entouré de remparts, soutenus par un château. On en voit les restes qui attestent une gloire éteinte dans les flots de sang qu'elle a coûtés. De quelque côté qu'on tourne ses regards, on peut se dire : Là furent données des batailles, là des hommes se déchirèrent, et, de ces événemens qui eurent tant d'importance, il ne reste aujourd'hui que des suppositions plutôt que des souvenirs.

(1) Les anciennes chartes du pays imposaient aux communes l'obligation de nourrir les sorciers et les sorcières.

(2) Au hameau d'Écourt, Saint-Quentin. Cette voie allait à Cambrai. C'était un embranchement de celle qui allait de Tournai à Arras.

A la cime du coteau de l'Écluse est une *aiguille* qui étonne par sa dimension. On fit fouiller au pied il y a cinquante ans, et l'on reconnut que la partie qui était enterrée égalait celle qui s'élevait au-dessus de la terre. Or ce qu'on découvre n'a pas moins de quinze pieds de haut. Voilà donc une pyramide de trente pieds sur une largeur de neuf à sa base, six au milieu, trois au sommet. L'épaisseur, d'abord de trois pieds, va en diminuant jusqu'à vingt-quatre et douze pouces. Dans cet endroit il n'y a point d'autre roche de cette nature, et il faut que celle-ci ait été apportée de fort loin, à moins qu'on ne veuille qu'elle ait été tirée des profondeurs de carrières qui depuis ont été fermées, et dont la tradition même n'offre plus de traces. Toutes ces pierres sont brutes et sans inscriptions. L'*aiguille* est connue sous le nom de *roche d'Épierre*. Elle fait face (quoiqu'à une assez longue distance) à la grotte de Hamel, et tout porte à croire que ces deux monumens appartenaient au même système de culte et de décoration qu'un troisième qui est près de là, dans l'ancien domaine de *Boiry-Notre-Dame*, dépendant autrefois de l'archevêché de Cambrai (1).

A Boiry, c'est encore un cercle de pierres comme au bois du Hamel, mais de pierres plus petites, et qui n'ont pas plus de deux à trois pieds. Elles sont plantées sur un cône tronqué de soixante à quatre-vingts pieds de circonférence, qui lui-même est élevé sur un tertre gazonné de cent pieds de long sur autant de large. Enfin le tout est élevé sur une langue de terre ou éminence qui s'avance au milieu des bas-fonds. Dans le canton, il passe pour certain qu'au milieu du cercle formé par ces six pierres il y en avait une septième

(1) Cette paroisse a été réunie au département du Pas-de-Calais ; mais nous ne la faisons pas moins entrer dans la description des antiquités du canton d'Arleux, avec lesquelles elle a de si évidens rapports.

qui, enlevée depuis, a laissé une excavation très-visible. On avait voulu creuser par le côté ce cône et ce tertre, dans l'espoir d'y trouver des médailles et des armes, ou peut-être même un trésor. Mais le génie protecteur de l'enceinte fit perdre le fruit de ce travail à ceux qui l'avaient entrepris, et s'élevant tout-à-coup du sein de ces ruines, il causa une telle frayeur à ces hommes ignorans et cupides, qu'ils renoncèrent à leurs projets, et que leurs fils, frappés de ces contes dont leur enfance avait été bercée, laissèrent subsister ces vestiges, dignes objets de nos études, et éternels sujets de méditations.

BUIGNICOURT.

ÉDOUARD II, roi d'Angleterre, n'avait pas trop bonne renommée. Quoiqu'il eût eu plusieurs enfans de sa femme Isabelle de France, il passait pour aimer trop Hugues Spencer, qui, abusant de cette faveur, persécutait et la reine et les princes et les grands et le peuple. Isabelle quitta le royaume, et emmena son fils aîné (qui se nommait Édouard comme son père) à la cour de France, où elle fut d'abord très-bien reçue. Mais l'or de l'Angleterre corrompit le conseil de Charles IV qui régnait alors; la cour de Rome, séduite aussi, poursuivit la reine fugitive; on voulait la renvoyer à Londres, et avertie par Robert d'Artois, frère de Charles, elle partit la nuit en toute hâte, et gagna les terres de Hainaut. « Elle s'arrêta à *Buignicourt*, au château d'un chevalier qui se nommait Aubercicourt, et qui lui fit l'accueil honnête qu'un preux devait à si grande dame, et cependant si malheureuse. »

Le comte de Hainaut (Guillaume) et son frère (Jean de Beaumont) qui étaient à Valenciennes, apprirent bientôt l'arrivée d'Isabelle, et l'un des deux, le sire de Beaumont,

alla au-devant de la reine, non-seulement pour lui faire honneur, mais pour lui promettre aide et secours. Il était beau, jeune et galant; il venait offrir ses services: il fut reçu avec un attendrissement qui alla jusqu'aux larmes. Isabelle, dans sa joie de se trouver un vengeur, se leva du siège où elle était assise, et voulut se jeter à ses genoux pour le remercier. Mais lui qui était debout devant elle, la relevant aussitôt, la prend dans ses bras et l'embrasse, lui jurant de mourir plutôt que de l'abandonner dans son infortune.

La nuit s'était fort avancée au milieu de ces complimens. Le seigneur de Beaumont se retire à Denain, et s'en va dans l'abbaye, où il se couche après avoir pris les rafraîchissemens nécessaires. Le lendemain, levé de bonne heure, il entend la messe, déjeûne, et puis, cela fait, il retourne au château de Buignicourt, où il trouve Isabelle qui, de son côté, sortait de table. On s'apprête alors à partir pour Valenciennes, où attendait le comte Guillaume, souverain de cette ville et environs. Les chemins étaient mauvais, mais la distance était courte, les chevaux étaient vigoureux, et l'on arriva de bonne heure. L'entrevue fut des plus touchantes. La reine raconta ses chagrins, la négligence de son mari, les outrages d'Hugues Spencer; et les promesses de la reconduire à Londres lui furent faites et renouvelées. Jean de Beaumont prit à cœur l'entreprise, et à peu de tems de là partant de Dordrecht avec peu de navires, il s'en alla avec la reine et à peine trois cents chevaliers tenter la conquête de l'Angleterre (1). Une tempête les accueillit en mer; jetés loin des ports et des rades, sur une côte difficile, ils durent leur salut à cette mésaventure: car, échappant aux assassins envoyés à leur rencontre aux lieux où l'on avait

(1) Ainsi vit-on depuis Napoléon revenant de l'île d'Elbe.

cru qu'ils débarqueraient, ils rallièrent autour d'eux leurs amis fidèles, ils traversèrent la Grande-Bretagne, voyant à chaque instant grossir leur cortège, et se renforcer leur parti. Ils vont droit à Bristol, où s'étaient à leur approche renfermés le roi et son favori. Ils prennent la ville, puis le château, s'emparent d'Édouard, et l'enferment dans une forteresse sur la Saverne; et quant à son favori Hugues Spencer, ils le font mourir dans d'horribles tourmens, ternissant leur triomphe par ces indignes cruautés (1).

Au monarque déchu de sa puissance, succède son fils aîné sous le nom d'Édouard III. Celui-ci, se souvenant alors du Hainaut, veut qu'on aille chercher à Valenciennes la jeune *Philippe*, belle princesse qu'il avait vue et remarquée durant son exil à la cour du comte Guillaume. Il la demande, l'obtient, l'épouse, et c'est par elle qu'avant qu'elle ne quitte le continent, « il fait remettre au chevalier de Buignicourt » (au château duquel (2) lui et sa mère avaient reçu l'hospitalité) de beaux présens, force joyaux. Plus tard il lui envoya l'ordre de la Jarretièrre qu'il lui prit fantaisie de créer. »

RAIMBEAUCOURT.

C'EST le pays aux allumettes (3). On en fait faire aux enfans quand ils ont à peine trois à quatre ans. Les femmes les mettent en paquets, les jeunes gens et les hommes les portent au loin sur des hottes. Les colporteurs vont quelquefois à dix et douze lieues vendre leur pacotille. Ils sont nourris dans les fermes où ils passent, car sans cela ils mangeraient le prix de la marchandise, et ne rapporteraient

(1) Son supplice, décrit par Froissart, ressemble à celui de Riégo.

(2) Buignicourt est à une demi-lieue d'Arleux, sur la route de Douai à Cambrai.

(3) On les fait ici avec du chanvre, non avec du bois comme en d'autres lieux.

rien au logis. Les *allumettiers* ont, comme les Auvergnats, la réputation d'une probité intacte. Ici *pauvreté n'est pas vice*, et la plus pure innocence règne au milieu des plus dures privations.

CUINCY.

Les Flamands ont été les maîtres des Anglais dans les manufactures et le commerce ; ils les ont aussi instruits dans l'agriculture. Ce fut des environs de Cuincy que sortit la colonie de cultivateurs qui alla donner à nos rivaux une grande partie des moyens qui ont fait d'eux une nation riche et puissante. Ce fut sous le règne de Henri VIII qu'eut lieu cet événement peu considérable en apparence, et qui devait avoir de si importants résultats. Avant cette époque, dit Chalmers, il n'y avait en Angleterre ni carottes, ni navets, ni choux, ni salades ; et dans le dernier siècle, dit le docteur Smith, la majeure partie des pommes de terre et des oignons consommés dans l'île venaient de Flandre.

Voilà donc des hommes qui, la bêche à la main, passent le détroit, et ne s'en vont pas moins en conquérans que Guillaume sur les bords orgueilleux de la Tamise. Leur conquête même fut plus sûre ou au moins plus utile que l'autre. Ils ne portèrent point avec eux de lois politiques toujours plus ou moins entachées de tyrannie, ou plutôt qui sont tyranniques, par cela seul qu'elles sont étrangères. Ils arrivèrent avec des pratiques, plus encore que des théories ; ils donnèrent des exemples plutôt que des règles, et ils firent sentir leur empire non par des tributs, mais par des bienfaits....

Antoine Blondel, baron de Cuincy (1), fonda en son château la société connue sous le nom de *Banc des Muses*,

(1) Né à Tournai en 1550, mort en 1628.

et qui fut *dédiée aux doctes sœurs* en 1593. Il fit des vers français qu'il accompagnait de son luth, et rassembla autour de lui tout ce qu'il put de savans et de poètes. Ses œuvres furent imprimées avec celles de Claude de Rosinbas, qui appartient aussi au département du Nord.

Blondel de Quincy descendait de Blondel de Nesles, l'un des plus féconds troubadours du douzième siècle, mais surtout connu par son dévouement à Richard I^{er} (Cœur-de-Lion), qu'il avait suivi en Palestine, dont il devint le favori, et qu'il délivra du château de Loweinstein, où Léopold d'Autriche le tenait enfermé. Sedaine a bâti sur cette anecdote (rapportée par Fauchet dans une chronique de 1455) un opéra-comique dont Grétry a fait la musique, et qui a eu un grand succès. M. Roquefort a voulu révoquer en doute cette aventure, mais on ne lui a point su gré de son érudition, et l'on s'est plu à demeurer persuadé qu'il y avait eu un roi qui avait su se faire un ami, et un favori qui était demeuré fidèle à son prince malheureux (2).

(2) En 1763, naquit à Quincy le brave Daoust, qui se distingua dans les armées de la république. Il fut maréchal-de-camp, chef de l'état-major de l'armée des Pyrénées-Orientales sous le général Flers, en 1793. Fait général de division devant Perpignan, deux fois il commanda en chef la même armée; vainqueur à Pérès-Tortès et à Bagnols, il n'en fut pas moins arrêté par l'ordre de la Convention, et, traduit au tribunal de Fouquier-Tinville, au mois de messidor an II, il fut traîné à l'échafaud. Il n'était pas encore guéri des blessures qu'il avait reçues au service de la patrie.... Quelle main invisible conduisait donc les bourreaux qui frappaient nos plus illustres défenseurs?....

ARRONDISSEMENT DE CAMBRAI.

EN 1359, le roi d'Angleterre (Édouard III), débarqué en Flandre, et allant faire la guerre au roi de France (Jean I^{er}), passa par le Cambresis, le ravageant et le ruinant. L'évêque et les magistrats allèrent lui demander pourquoi (puisqu'ils dépendaient de l'empire d'Allemagne, qui n'était point en guerre avec lui) il exerçait contr'eux ces cruautés. « Vous et vos villes avez quelqu'amour pour la » France, répondit Sa Majesté Britannique, et prêtez se- » cours à nos ennemis quand vous pouvez. Souffrez donc » mes gens avec patience, car ils vous font porter la peine » que vous méritez déjà ou *que vous mériterez.* » La Fontaine, notre fabuliste, avait apparemment lu ce trait-là quand il fit son apologue du *Loup et de l'Agneau*, dont la morale est du goût de celle des rois d'Angleterre.

Précédemment le Cambresis avait éprouvé (en 854 et en 1001) des secousses violentes de tremblement de terre qui firent écrouler un grand nombre de maisons de Cambrai et des villages environnans. — Les terres de cet arrondissement sont plus élevées et plus sèches que celles des six autres, mais elles ne sont pas moins fertiles. La culture, de tout tems fort soignée, s'y améliore tous les jours, et bientôt ne le cédera plus à celle des environs de Lille. La nourriture des chevaux et des moutons y est d'un grand rapport. Il faut que les céréales y soient d'une qualité supérieure, car la bière et le genièvre qu'on y fabrique avec les grains du pays, y sont particulièrement renommés. Dès le treizième siècle, la bière du Cambresis était citée comme une des meilleures

dans le dictionnaire des *Proverbes*, qui est en ce genre une importante autorité.

La bière, en gaulois, se nommait *cervisia*, et le grain qu'on y employait *brance*. Du premier de ces mots vient celui de *cervoise* qu'on donna long-tems à cette boisson, et du second est venu celui de *brasseurs*, qui est encore employé. La bière fut à divers tems d'un usage général, non-seulement en France et dans le nord, mais dans le midi de l'Europe. Cette coutume eut plusieurs motifs : les guerres et les dévastations y furent pour une part, et les ordres des souverains pour une autre. Domitien et Charles IX, également exécrés, voyant leur empire désolé et leurs peuples menacés de la famine, ordonnèrent, à des époques bien éloignées l'une de l'autre, que l'on détruisît les vignobles, afin de laisser de l'espace pour semer du blé. Quand il n'y eut plus de vin, il fallut bien se rejeter sur la bière, et ce fut le tems de son triomphe. Il y avait des brasseries dans tous les monastères ; il y en avait dans les domaines des rois (1).

La véritable *cervoise* se faisait avec l'orge ; mais dans la suite on employa d'autres grains. Une charte de Charles-le-

(1) Charlemagne, dans son capitulaire *de Villis*, prescrit de fournir ses métairies d'ouvriers et artisans, entr'autres, de *faiseurs de bière*. Quand Richard, roi d'Angleterre, vint en France épouser la fille de Charles VI, le beau-père et le gendre se firent des présens d'argenterie. Ceux du monarque anglais (dit Juvenal des Ursins), étaient *un vaisseau à mettre eau, garni de pierres précieuses, et un très-beau vase à boire cervoise*.

Auparavant eux, l'empereur Julien avait été plus délicat : car ce fut lui qui fit contre la bière une épigramme dont le grand d'Aussy nous donne ainsi la traduction : « Qui es-tu ? dit le poète à la bière, qui es-tu ?... Non, tu n'es pas le » vrai fils de Bacchus. L'haleine du fils de Jupiter sent le nectar, et la tienne est » celle du bouc. » Ces paroles, *tu n'es pas le vrai fils de Bacchus*, font allusion à une opinion populaire qui régnait parmi les Grecs, et que le prince, élevé dans Athènes, avait connue dans sa jeunesse, savoir que Bacchus était le père de la bière, comme il était le père du vin.

Chauve (882) accorde annuellement aux moines de St.-Denis quatre-vingt-dix medius d'épeautre pour faire de la cervoise. Étienne Boislève ordonna, en 1254, aux brasseurs de Paris de n'employer que de l'orge, du méteil et de la dragée (1). En Picardie on se servit de moitié orge et moitié froment. Dans le Cambresis et dans la Flandre on s'attacha pour faire de la bière à une sorte d'orge hâtif, nommé *surgeon*. Après l'avoir fait germer à l'eau, puis sécher et moudre, on y ajoutait une huitième partie d'avoine courte, moulue sans être germée, et l'on faisait bouillir le tout dans une chaudière pendant vingt-quatre heures. On entonnait ensuite la liqueur dans des demi-muids, où elle fermentait par le moyen d'une certaine quantité de levain pour pâte. Quinze jours après, elle était en état d'être bue. Quant à sa force, elle dépendait de la quantité d'orge qu'on y avait mis. C'est une addition moderne que celle du houblon dans la composition de la bière. Les brasseurs de Cambrai furent des premiers à s'emparer de cette découverte. La plante ne se borne pas à communiquer à la liqueur une légère amertume qui la rend plus saine, et en diminue la fadeur : elle l'empêche encore de s'aigrir, et l'aide à se conserver plus long-tems (2). Au reste, le secret de cette conservation, qui allait très-loin chez les Gaulois, n'est pas venu jusqu'à nous en entier, car notre

(1) Sous ce nom, on comprenait les menues graines dont on nourrissait les chevaux, telles que lentilles et autres semblables. Un article de ces statuts défend d'y faire entrer l'ivraie à cause du désordre que ce gramin porte dans l'économie animale.

(2) Les Belges et les Hollandais avaient une grande quantité de houblonnières dont la récolte était en grande partie expédiée pour la France. Ces expéditions ont été moins considérables à mesure que la culture du houblon s'est étendue et perfectionnée dans nos campagnes du Nord. A cette cause, il en faut joindre trois autres : l'usage de beaucoup de brasseurs de se passer de houblon, et de revenir aux anciennes méthodes ; l'habitude que le peuple a prise des boissons chaudes ; la consommation beaucoup plus forte chaque année de genièvre et de vin.

bière ne se garde point au-delà de quelques mois , ou tout au plus d'une ou deux années.

A Paris on ne veut que de la bière transparente et légère ; mais dans le Nord on la demande plus nourrissante et plus épaisse. Les sujets des comtes de Flandre , plus que tous les autres peuples chrétiens , prirent dans les croisades le goût des épices , et en mêlèrent jusqu'à leurs boissons. Ceux qui revinrent du Levant ne voulurent plus que des bières vigoureuses , bières de mars , doubles bières , et ils abandonnèrent la *petite bière* aux gens de bas-aloi et de mince condition (1).

Nous avons vu que Domitien avait fait arracher la vigne , et changé , par un despotisme effronté , toute l'hygiène de nos ancêtres ; mais Probus , deux siècles après , autorisa ce qui avait été défendu , et l'on comprend avec quelle ardeur on se remit à planter ces ceps qu'on avait vu détruire avec tant de regrets. On en étendit la culture à des pays auxquels elle avait été de tout tems étrangère ; et des bords de l'Hérault et de la Gironde , le culte des raisins s'éleva jusqu'aux rives de la Seine et de la Meuse. Chose singulière cependant ; dans cet engouement général , les *Nerviens* restèrent impassibles d'abord , et repoussant le bienfait qui leur était offert , ils exclurent la vigne de leur territoire , regardant

(1) Les Anglais mettaient dans leur bière du sucre , de la cannelle , du gérofle , et la faisaient ensuite clarifier. A Minden , en Allemagne , on salait la bière ; sur les bords du Rhin on avait de la bière forte qu'on nommait *good ael* , bonne bière , que les Français prononçaient *godale* , et d'où il firent *godailleur* , pour indiquer une façon de boire , abstraction de tout plaisir de société et de conversation. Les Allemands toutefois eurent aussi une sorte de bière mêlée de miel que les conciles de Worms en 868 , et de Tribur en 895 , défendirent aux pénitents , et ne leur permirent que le dimanche , parce qu'ils la regardèrent comme une Boisson trop voluptueuse. En Flandre et dans le Cambresis on y ajoutait des baies de laurier , de la gentiane , de la sauge , de la lavande , des fleurs d'ormin et d'autres fleurs ou plantes semblables.

le vin comme un breuvage également contraire à la santé , au courage et à la vertu.

Ce système adopté dans la contrée qui en partie forme le Cambresis dut corroborer la fabrication de la bière ; mais à la fin on se relâcha d'une rigueur qui était fondée sur des assertions injurieuses. On ne put pas regarder toujours le vin comme ennemi des sentimens généreux ; on lui rendit , au contraire , l'honneur de ses inspirations salutaires , et les collines d'Abancourt et d'autres villages voisins virent élever successivement des autels au dieu des vendanges. Sous Domitien les légions romaines avaient été employées à détruire les vignes , sous Probus elles furent occupées à les restaurer. Les soldats devinrent des vigneron , et ils réparèrent autant qu'ils purent le tort que leurs devanciers avaient fait au pays. La même culture qui avait été proscrite devint en quelque sorte sacrée. Des réglemens très-sévères furent faits contre ceux qui contrarieraient , gêneraient les propriétaires de vignes ou les fabricateurs de vins. Dans la loi salique et dans celle des Visigoths , il y eut des amendes décernées contre ceux qui arracheraient un cep ou qui voleraient du raisin. Plus tard , Chilpéric ayant manqué à cette protection que le gouvernement accordait aux vignobles , et s'étant avisé de taxer tout possesseur de vignes , dans son royaume , à lui fournir une amphore de vin pour sa table , il y eut des révoltes (dit Aimoin) dans plusieurs provinces , et des officiers , chargés de percevoir ce tribut odieux , furent poursuivis et massacrés (1).

(1) Chaque propriétaire vendait son vin en pots , le faisant crier par un homme *ad hoc* soit devant sa porte , soit par les rues de la ville. Les rois , les nobles , les abbés qui avaient des vignes dans leurs domaines , se réservèrent de faire crier leur vin avant celui de leurs vassaux. Le bourgeois ne se mettait à vendre que quand son seigneur avait tout vendu. Les crieurs , d'abord libres , furent réunis en

On est depuis devenu plus docile pour ce genre de contribution : depuis aussi de nouvelles idées ont remplacé celles qu'on s'était faites anciennement sur l'agriculture en général, et sur la division des terres entre les vignes et les céréales. Ces dernières l'emportent sur les autres. Les céréales sont partout multipliées ; les vignes sont en beaucoup de lieux défrichées. Ces variations ne se combinent pas sur les besoins réels ; elles tiennent à des calculs qui ont leurs phases, à des méthodes qui prévalent à une époque et sont répudiées à une autre. Les nations ne se conduisent pas par des observations bien nettes d'où seraient déduites des règles fixes. La raison ne préside pas nécessairement à toutes leurs déterminations : elles vont, d'un mouvement irréfléchi, et comme par un invincible entraînement, d'un projet à un projet différent, d'une position usée à une position neuve ; elles passent d'un principe à un autre sans pouvoir justifier cette inconstance autrement que par la loi de leur nature ; elles croient mieux faire parce qu'elles font différemment ; elles quittent avec dédain ce qu'elles avaient reçu avec admiration, et reprennent avec empressement ce qui avait été l'objet de leur antipathie. Ainsi s'expliquent les plus grandes et les plus

corporation : ils eurent des charges et des droits moyennant finance. Non-seulement ils criaient le vin, mais aussi par la suite les enfans et les effets perdus ; ils annoncèrent les morts, les enterremens, et eurent le privilège des funérailles. C'était joindre ensemble les choses les plus opposées ; ils allaient du cabaret au cimetière, et cette coutume s'est perpétuée dans les rangs des agens subalternes du service des inhumations.

Voici ce qui arriva à Cambrai en 1235, selon ce que rapporte Albéric de Trois-Fontaines : « Un jour que le crieur public annonçait *du bon vin, de très-bon vin, de l'excellent vin*, une femme de cette ville, renommée pour sa dévotion » et pour sa charité, lui donna de l'argent pour qu'il ajoutât à son cri : *Dieu est clément, Dieu est miséricordieux, Dieu est bon, très-bon*, et elle le suivit » en disant : *C'est la vérité*. On la prit alors, on l'arrêta ; elle fut accusée d'hérésie, et brûlée vive avec vingt autres hérétiques. »

petites choses. Ce que nous disons pour la vigne qui a été prise, abandonnée, reprise et arrachée encore, nous le dirions pour la politique, qui tous les dix ans se modifie, ou plutôt qui tous les dix ans brouille et bouleverse tous les états; nous le dirions pour la religion, pour ses formes, ses sectes diverses, la tolérance dont elle se fait un mérite, ou le fanatisme qu'elle tient fort souvent à honneur.

Voyez ce pays et ces cantons qui avoisinent Cambrai : ils furent peuplés tour à tour d'idolâtres, de payens, de chrétiens, d'ariens, de catholiques, de protestans; puis ceux-ci ont été chassés, puis leurs antagonistes sont restés les maîtres, et c'est tout au plus si les religionnaires, qui par momens levèrent une tête si fière, un front si assuré, reposent aujourd'hui paisibles sous le toit que nos institutions ont promis de faire respecter. En plus d'un lieu, ces familles surveillées ont perdu la sécurité dont elles jouissaient il n'y a que peu d'années encore; il semble qu'elles se croient à la veille de quelque grande persécution. Depuis un tems que l'on pourrait assigner, elles deviennent plus sérieuses, plus sombres.... Seraient-elles averties d'un prochain danger par quelques signes funestes? et la stupide superstition menacerait-elle notre patrie de nouvelles guerres intestines, de nouvelles spoliations, de nouveaux crimes (1)?

(1) La surface totale de l'arrondissement est de quatre-vingt-huit mille hectares. La population est de cent trente-quatre mille habitans qui sont répartis ainsi qu'il suit, entre les sept cantons :

Cambrai.	{ nord.	17,400
	{ ouest.	17,800
Carnières.		18,400
Cateau-Cambresis.		21,000
Clary.		20,000
Marcoing.		19,000
Solesmes.		20,400

Sur cent vingt villes ou villages que renferme l'arrondissement, le clergé en possédait jadis plus de la moitié.

CAMBRAI (1).

A cent toises des murs de Cambrai , à la porte du Nord , entre le chemin de la Belgique et celui des Ardennes , sont les *pierres jumelles* , qui suffisent , dans leur simplicité , pour attester l'origine ancienne de la ville. Ni les Francs ni les Romains ne virent placer ces pierres ; ils les trouvèrent , et nous les ont laissées , comme il sera juste que nous les laissions nous-mêmes à ceux qui viendront après nous. Aujourd'hui à peines visitées , ces pierres durent indiquer *le lieu des sacrifices*. Près de là , sur le *Mont aux Bœufs* , était la demeure des druides. Le peuple se tenait et habitait plus bas sur les bords de l'Escaut , et l'on remonte bien avant notre ère dans la connaissance des faits relatifs à ce lieu privilégié (2).

Il y a des villes qui se piquent de n'avoir jamais été prises. Cambrai ne prétend point à cet honneur. Aucune au contraire ne passa en de plus différentes mains et sous plus de diverses puissances. César l'occupa après la chute de Bavai , et il y tint la diète des Gaules. Les Suèves et les Saxons y assiégèrent les Romains , et les en firent déloger. Maxime accourut , reprit la ville (en 370) , et l'abandonna au pillage. Elle commençait à se rétablir , quand elle fut de nouveau ruinée par les Alains et les Vandales. Après eux , les Goths

(1) Chef-lieu de sous-préfecture ; deux justices de paix ; à 43 lieues de Paris , 6 de Douai , 7 de Valenciennes , 14 de Lille , 8 d'Arras. — Treize mille cinq cents habitants en 1771 ; dix-huit mille en 1825.

— Longitude , 20 deg. 53 min. — Latitude , 50 deg. 10 min.

(2) On rapporte que la veille d'un jour qui répondait à notre premier mai , les druides allumaient de grands feux , entre lesquels ils faisaient passer , pour les purifier , les hommes et les animaux qui devaient être sacrifiés. Cette fête était désignée sous le nom de *Bal* ou *Bel* , et nous n'avons pas besoin de faire remarquer la ressemblance de ce rite avec l'ancien culte du faux dieu qui était dénommé ainsi parmi les peuples de la Perse. — Ce culte était celui du *Soleil* , qui était désigné comme le *Seigneur (Baal)* ou le *roi du Ciel (Moloch)*.

arrivèrent. Ils avaient brûlé la Belgique et renversé toutes ses villes ; Cambrai seule restait debout : ils y placèrent le chef-lieu de leur domination passagère. Les Romains y reparurent en maîtres , mais ce ne fut que pour un moment. Clodion les y attaque et les en chasse malgré leur vive résistance. De part et d'autre on avait fait des efforts inouis ; trois cent cinquante mille hommes y périrent. L'imprudent vainqueur la quitte aussitôt pour marcher contre les Morins. Les Romains , profitant de son absence , rentrent dans la ville , et il faut un nouveau siège aussi périlleux que le premier pour mettre sans retour Cambrai en la puissance de Clodion.

Ce roi , qui s'était donné tant de peine pour la prendre , n'y régna que peu d'années , après quoi il y mourut et y fut inhumé. Cambrai devint ensuite impériale , ducal , épiscopale ; et , située sur la route des grands empires , elle fut souvent le rendez - vous des princes , soit pour la guerre , soit pour les alliances , pour la haine ou pour le plaisir (1).

En 1339 , Édouard , roi d'Angleterre , met le siège devant Cambrai , et ne peut s'emparer de cette place. Guillaume d'Auxonne était évêque , et la crosse bénite du prélat voit se

(1) Au commencement du treizième siècle , Pierre de Lewis de Mirepoix , étant prince-évêque de Cambrai , un grand tournois eut lieu aux portes de la ville , et plus de cinq cents chevaliers y parurent. Parmi eux était un neveu de l'évêque , qui , pressé par le sire de Mauny (dit le Borgne) , tomba et ne se releva plus. Cette mort mit le trouble dans la fête , et le prince en eut un grand deuil. Mauny fut obligé de s'enfuir , et , pour mieux expier sa faute , il fit le voyage de Saint-Jacques de Compostelle. Mais , en revenant de pèlerinage , il s'arrêta à la Réole , et un soir , comme il rentrait à son logis , il fut assailli par des hommes masqués qui le frappèrent de dix coups d'épée. Il resta sur la place , et l'on ne sut que long-tems après que le chef des assassins était un seigneur de Mirepoix , parent de celui que Mauny avait tué à Cambrai. Les biens de ce seigneur furent confisqués ; mais il en eut main-levée l'année suivante , et son crime fut mis en oubli.

briser l'épée du monarque. — Ce fut à Cambrai qu'en 1386 se célébrèrent les doubles noces du fils et de la fille du duc de Bourgogne Philippe-le-Hardi, avec le fils et la fille d'Albert, duc de Bavière. La cérémonie du mariage se fit à l'église Notre-Dame. Le roi de France, Charles VI, y assista, et fut logé au palais épiscopal. Jamais il n'y avait eu et jamais il n'y eut depuis fêtes si belles à Cambrai. Toute la fleur de la noblesse à cent lieues à la ronde y était réunie. Il y eut un tournoi où le roi jouta avec un chevalier du Hainaut qui se nommait *Nicolle d'Espinois*. Le vainqueur reçut une agrafe d'or et de pierreries que la duchesse Marguerite détacha gracieusement de sa ceinture. Charles VI fit, au grand dîner qui eut lieu, asseoir à sa table les mariés et les mariées ; les autres seigneurs le servirent *à cheval* (1).

En 1477, quand Marie, héritière de Flandre et de Bourgogne, eut épousé Maximilien d'Autriche, Louis XI s'empara du Cambresis ; mais l'heure n'était pas venue encore de la réunion de ce pays à la France. Il fallut sinon rendre, du moins mettre en main neutre ce qu'on avait trop légèrement occupé. Ces droits demeurèrent en litige pendant les règnes qui suivirent.

En 1508, fut signée dans cette ville *la ligue de Cambrai*, aussi injuste qu'impolitique, au moins pour ce qui concernait la France. Marguerite y stipula pour l'empereur son frère et pour Ferdinand, roi d'Espagne ; le cardinal d'Amboise était là plénipotentiaire pour le roi Louis XII et pour le pape (2).

Dans la guerre de la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint, Cambrai fut livrée à ce dernier par un évêque de la

(1) Cet usage a été conservé en Angleterre, où les grands dignitaires de la couronne ont servi Georges IV à cheval au dîner du couronnement.

(2) La princesse dit, en sortant de la conférence : « La discussion a été vive, et » nous avons manqué de nous prendre au poil. »

maison de Croï. Sur la butte dite le mont aux Bœufs , où les druides avaient eu un autel , où les Romains avaient ensuite apporté leur culte , saint Géry, renversant les idoles, avait en 394 fait bâtir une église sous l'invocation de saint Médard et de saint Loup. Charles-Quint jeta l'église par terre (1), et avec les pierres de la démolition , jointes à celles des châteaux et chapelles de vingt bourgs et villages du Cambresis qu'il fit abattre, il construisit en 1541 la forteresse telle que nous la voyons aujourd'hui , et dont le burgraviat fut confié à son fils.

En 1559 , par le traité de paix signé (au Cateau) entre le roi de France Henri II et Philippe II , roi des Espagnes, Cambrai retourna aux archevêques , sous la protection des deux rois , et devint une pomme de discorde pour les deux augustes rivaux. Le duc de Parme veut surprendre la ville en 1581 ; le duc d'Alençon la délivre. Turenne voulut de son côté y pénétrer en 1657 ; le prince de Condé , qu'égarèrent des intérêts frivoles , se jette dans la place et la sauve. Enfin, Louis XIV , au tems de sa jeunesse , et par conséquent de son bonheur , paraît sous les murs de Cambrai , et , après neuf jours de tranchée , il fait rentrer dans sa possession une ville et un beau territoire qui jamais n'auraient dû être détachés de la couronne des rois français.

Depuis lors Cambrai n'a plus changé de maîtres ; elle est demeurée à la France, et a été régie par nos lois générales. Le christianisme n'y fut établi que sous Clovis , par saint Vaast , qui réunit Cambrai à son diocèse d'Arras. Au dixième siècle , la ville eut son évêque particulier , qui resta (quoique devenu souverain) suffragant de l'archevêque de Reims jusqu'en 1559. A cette époque, Paul IV érigea l'évêché de Cam-

(1) Les chanoines se retirèrent à l'église Saint-Vaast, qui prit le nom de Saint-Géry , et qui a été abattue en 1794.

brai en archevêché, dont Arras fut à son tour suffragant, ainsi que Namur, Tournay et Saint-Omer. Aujourd'hui il n'y a plus d'archevêque à Cambrai, mais un évêque seulement, qui, de *prince du Saint-Empire*, est redescendu aux dignités ordinaires. Mais il est question de le faire remonter à son illustre rang, et de rendre à ce siège l'éclat dont jadis il a joui.

Il y a tout justement un siècle (en 1724), on disait que Cambrai n'était peuplée que de *prêtres, de moines et de marchands de toile*. Elle avait dix paroisses et quatre abbayes, sans compter les chapitres et les couvens qu'à chaque pas on rencontrait (1).

L'ancienne cathédrale était remarquable par sa décoration intérieure; l'autel était un tombeau d'argent, le chœur était revêtu de marbre; on voyait dans l'une des chapelles qui attiraient les pèlerins une quantité considérable de petits cœurs d'or et d'argent que des âmes pieuses avaient consacrés à la

(1) Le Saint-Sépulcre, abbaye de bénédictins, avait été fondée en 1064 par Saint-Lierbert, au retour d'un voyage de la Terre-Sainte. On y a mis l'évêque à présent, et l'église, bâtie en 1703, prenant le nom de Notre-Dame, après avoir eu un moment celui de Saint-Géry, est devenue la cathédrale. — Saint-Aubert, abbaye de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, fondée en 1068, a vu ses bâtimens changés en maisons de commerce. Son église a pris le nom de Saint-Géry, et est devenue la seconde paroisse de la ville, après avoir été quelque tems désignée pour être la cathédrale, au lieu du Saint-Sépulcre. — Saint-Jean, abbaye de bénédictins, puis de chanoines réguliers, puis de moines de Saint-Augustin, a reçu dans le vaisseau de son église la bibliothèque* et le musée. Ses autres bâtimens, d'abord transformés en hôpital, ont été affectés au placement du collège; mais on parle d'y mettre l'école des frères Ignorantins. — Les Augustins, très-favorisés à Cambrai, avaient encore une abbaye, celle de *Cantimpré*, qui leur a été enlevée comme les autres, et transformée tour-à-tour en établissemens tantôt d'un intérêt particulier, tantôt d'un intérêt général.

* On y comptait vingt-sept mille volumes. Mais depuis peu on a vendu des doubles pour acheter des ouvrages nouveaux. On a donc réduit le nombre et augmenté la qualité; mesure sage, qu'on devrait imiter partout. Une loi de germinal an IV autorise ces dispositions. Il faut se procurer par ce moyen des traités élémentaires et les dictionnaires, puis tous les ouvrages importants de la littérature et des arts. — Il y a à Cambrai un cabinet pour les livres rares. On y voit de précieux manuscrits, auxquels il ne manque (comme à ceux de Lille) qu'un catalogue raisonné.

Vierge (1). Tous ces cœurs ont été fondus ; l'église a été jetée par terre. Le clocher avait été conservé : élevé de cent quatre-vingt-dix mètres, il était aperçu de tous les points de l'arrondissement ; mais, privé de supports, et attaqué dans ses fondemens, il s'est écroulé en 1809, entre neuf et dix heures du soir. Au lieu de la flèche et de l'église, on a maintenant une grande place et de petits arbres (2). L'ancien archevêché, qui était le plus bel édifice de la ville, a été également démoli, et sur son emplacement on a fait des magasins, des cafés et une pauvre salle de spectacle. C'est là ce que sont devenus les lieux qui furent habités et décorés par Fénélon. Les restes de ce prélat généreux, de ce poète aimable, de ce tendre écrivain, de cet homme excellent, ont été retrouvés dans des caveaux d'où on les a transportés à la cathédrale actuelle, sous le monument qu'on élève à sa mémoire (3).

(1) L'image miraculeuse de Marie, apportée de Rome en 1440, est à la nouvelle cathédrale.

(2) Du chapitre Notre-Dame de Cambrai sortirent quatre papes, soixante-trois cardinaux, et plus de deux cents archevêques ou évêques, sans parler des abbés et des prêtres célèbres dans tous les genres. On appelait ce chapitre le *séminaire des évêques*.

(3) Que de débats ce monument a causés ! Les uns le voulaient sur la *place Fénélon*, les autres le voulaient dans l'église. La passion s'emparant des esprits, on oubliait l'objet principal pour ne plus s'occuper que des accessoires. Les querelles étaient venues à la place des hommages. On se battait sur un tombeau, et les manes de l'onctueux orateur en étaient affligés. Mais il était dit que celui qui, dans ses ouvrages, avait le mieux emprunté les formes grecques, verrait se renouveler sur son monument ces luttes qui jadis avaient lieu pour honorer les héros grecs. — A la fin les gens d'église ont eu le dessus. MM. Gauthier, architecte, et David, sculpteur, tous deux anciens pensionnaires de l'école de Rome, ont été chargés des travaux, qui s'exécutent à Cambrai sous la surveillance supérieure de M. Servois, grand-vicaire, homme d'esprit, de goût et de bon conseil ; prêtre dans lequel on trouve toute la tolérance que permet sa robe ; négociateur intelligent, et dans lequel il faut reconnaître une franchise que semblait exclure son petit manteau.

Mais quel est, dans le siècle passé, cette singularité frappante ? Sur le même siège, l'un après l'autre, et comme par une sorte de gageure qui insultait à la raison, ce fut le cardinal Dubois qui vint succéder à Fénélon !.. C'est le complaisant infame du régent qui remplace le vertueux précepteur du dauphin ; c'est l'audacieux ministre de l'immoralité qui officie au même autel que le vénérable apôtre d'une religion sainte ; l'un va faire haïr ce que l'autre faisait aimer ; et rien que la présence de celui qui n'est pas digne de vivre, va détruire l'effet des exemples que chaque jour avait donnés celui qui n'aurait pas dû mourir !

Du cardinal Dubois, nous passons aux jésuites, que nous retrouvons ici comme à Lille, comme dans toutes les villes du Nord. Les bâtimens qu'ils occupaient à Cambrai, et où des prêtres séculiers avaient après eux tenu le collège, ont été achetés par le maître de la poste aux chevaux. Non loin de là est la place Sainte-Croix, avec des tilleuls à l'endroit où était l'église de ce nom. Sur le milieu de la *place au Bois* (1) est le bâtiment des boucheries. Sur la *place d'Armes* est l'hôtel-de-ville, beau bâtiment dont la reconstruction date de 1786 (2).

Le poète Young a dit : « Nous folâtrons sur des ruines, » et les danseurs foulent d'un pied léger les cités ensevelies. » Ces paroles, qui pourraient avoir si souvent leur

(1) On y vend des andouillettes qui rivalisent avec celles de Troyes.

(2) Les tribunaux y siègent avec la mairie. Il est un peu trop dans l'angle ; il faudrait abattre la prison qui est au centre des maisons voisines. On la reporterait du côté des casernes à l'ouest, et sur son emplacement actuel on élèverait un grand bâtiment sur la ligne de l'hôtel-de-ville, laissant une large rue entre deux. Alors la place d'armes de Cambrai serait l'une des plus belles de la France. — Auprès du cadran de l'horloge sont deux figures peintes de mauvais goût, en costume moresque, et que le peuple, qui y tient fort, nomme *Martin* et *Martine*. On n'aurait pas fait une description complète de Cambrai si l'on omettait ces figures.

application, ne s'ajusteraient nulle part mieux qu'au cimetière Saint-Martin de Cambrai, sur lequel on a élevé des estaminets et des guinguettes. L'église a été démolie, et avec les pierres on a fait un magasin de charbon. La tour est demeurée; elle servait dès long-tems, et elle sert encore de beffroi. Ce beffroi de Cambrai fut jadis un grand objet de discussion. C'était le signe de la puissance populaire, et sa cloche avertissait les citoyens quand leurs libertés étaient en péril. Un de leurs évêques, Jean de Béthune, mécontent des habitans, voulut renverser cette tour gênante, où veillait nuit et jour le *guetteur municipal*. Appuyé par l'empereur Othon, il exécuta son dessein; mais les bourgeois se mutinèrent, et, de leurs deniers, ils construisirent en 1207 un autre beffroi qui fut encore abattu par ordres supérieurs en 1216. Ces querelles se prolongèrent pendant des siècles, tantôt le peuple, tantôt l'autorité ayant le dessous. Enfin, en 1730, on fit rebâtir la tour actuelle de Saint-Martin, qui consacra de nouveau les droits de la cité, et où l'on sonne pour répéter les heures de l'hôtel-de-ville, pour courir au feu, pour les fêtes publiques, pour annoncer le couronnement ou la mort des rois.

Cambrai avait huit portes : la porte de Selles, celle de Cantimpré, du Saint-Sépulcre, de Notre-Dame, de Saint-Georges, de Saint-Lazare, de Berlaincourt, de Pierre Robert. Il ne reste plus que les quatre premières (1).

(1) La porte du Saint-Sépulcre, près de l'église de cette abbaye, se nomme plus communément aujourd'hui *porte de Paris*. — La porte de Cantimpré se dit *porte d'Arras*; elle conduit au port sur le canal. Enlevée par l'Escaut débordé, elle fut rebâtie en 1390. La rivière se divise en plusieurs branches pour passer dans la ville. Près de cette porte est une belle caserne d'infanterie bâtie en 1789. — La porte de Selles est la porte de Douai et de Lille. On la nommait aussi la porte Saint-Jean. Au-dessus est un pavillon qui sert de caserne et d'hôpital, mais qui fut jadis un château fort dont l'érection est attribuée par les uns à l'évêque Nicolas

Comme il y a deux paroisses actuellement à Cambrai, il y a aussi deux cimetières, tous deux en bas des glacis, l'un au nord, à la porte de Valenciennes, et l'autre au sud, à la porte de Paris. On y élève des monumens, mais en bois peint, et il ne faut pas mesurer sans doute à ces formes économiques la douleur qu'éprouvent les Cambresiens quand la mort leur enlève des amis ou des proches. Un vieil auteur, parlant de l'esprit des habitans de Cambrai, s'exprimait ainsi : « Ils sont ambitieux et déloyaux à leurs princes.... » Hommes à cœurs d'argile, et ayant la foi à fond percé... » En effet, sous la domination ecclésiastique, ils se signalèrent par des révoltes fréquentes, et ils pouvaient alors passer pour indisciplinables. Ils étaient insoucians, versatiles, capricieux, turbulens, toujours rebelles à payer l'impôt *aux robes noires*. . . . Mais aussi, pourquoi donner aux citoyens des gouvernemens de chanoines ?

Les Cambresiens sont, à l'heure qu'il est, plus industriels et plus souples. Les hommes de la classe élevée sont instruits et amis des arts. La société d'émulation qu'ils ont formée (1), s'est fait un nom par le bon esprit de ses questions et la saine critique qui règne dans ses mémoires. Au lieu de se jeter dans les abstractions et les généralités oiseuses, elle se renferme dans les recherches relatives aux intérêts de loca-

des Fontaines, par les autres au roi romain Servius Hostilius. Ces derniers remontent peut-être un peu haut, et l'amour des antiquités les entraîne. A cette porte, jusqu'au douzième siècle, on payait un droit de passage qui fut racheté par un honorable citoyen nommé Virembald. — La porte Notre-Dame ou de Valenciennes, eut aussi le nom de *Mail* ou *Mal*, comme étant contiguë à la rue des Marteaux ou des Ferrons, ou parce qu'on sortait par-dessous pour aller en dehors des murs jouer au mail dans les champs voisins, au lieu où sont les *jardins de Flore*, de belles allées et des blanchisseries. Cette porte fut refaite à neuf par les Espagnols.

(1) La société décerne tous les ans un prix qui, plus d'une fois, a été remporté par M. Arthur Dinaux, jeune littérateur et savant de Valenciennes.

lité. Ses membres visitent les lieux voisins ; ils les examinent , les étudient , rendent compte de leur situation et des découvertes qu'on y a faites. Cela produit des rapports très-curieux , très-exacts , très-utiles (1).

Le peuple de Cambrai a un goût marqué pour les travestissemens et les mascarades. Les riches même se mêlent à la foule quand il s'agit de plaisirs bruyans , de spectacles et de représentation. L'air vif qu'en ces lieux on respire porte à la gaîté. On s'aperçoit de cette influence de l'atmosphère au marché , à l'époque des foires , et surtout à la grande fête de Cambrai , où l'on a remplacé les processions pesamment grotesques des autres villes , par des cavalcades brillantes , et par des concerts ambulans , dont les programmes , à l'avance distribués , font accourir de vingt lieues à la ronde les amateurs des vers et de la joie (2).

Où il y a beaucoup de gaîté , il n'y a pas ordinairement beaucoup de prévoyance. D'un autre côté , où il y eut beaucoup de couvens , on vit presque toujours beaucoup de pauvres. De ces deux causes réunies , et de quelques autres encore (parmi lesquelles il ne faut pas oublier l'affluence des pèlerins , et le vagabondage qui en fut la suite) , il faut conclure que l'on dut sentir à Cambrai le besoin d'avoir de nombreuses maisons de refuge et de secours. Il y en avait

(1) Si toutes les sociétés de province suivaient cet exemple , nous aurions dans un tems donné d'excellens matériaux pour la composition de nos annales nationales. Tous les mémoires particuliers pourraient être rassemblés à Paris comme en un centre commun ; ils y seraient mis en ordre par un ou plusieurs membres de l'Institut royal de France , et ce travail , dans son ensemble comme dans ses parties , serait digne de la protection des ministres du roi et de la reconnaissance publique.

(2) Ces fêtes , renouvelées des saturnales ou plutôt des panathénées , avaient lieu à Cambrai au jour de la Sainte - Trinité ; mais on les a remises au 15 août , pour en joindre la solennité à celle de l'accomplissement du vœu de Louis XIII.

effectivement dans chaque rue , et ce ne fut qu'au tems où la police se fit avec plus d'ordre , où les traces de la superstition s'effacèrent que l'on put réduire le nombre des hôpitaux , et fermer un grand nombre de maisons où la paresse trouvait un abri , et le vice souvent un moyen de justification. Le peuple , plus instruit , plus jaloux de son indépendance , s'ennuya à la fin de mendier ; il entra dans les ateliers , et l'on supprima les *ladrerries*. A l'époque de la révolution , il n'y avait plus à Cambrai que trois hôpitaux : celui de Saint-Jean , celui de Saint-Julien et l'hôpital général. Depuis , on a réuni Saint-Jean à Saint-Julien. Il n'y a donc plus que deux hôpitaux , mais vastes , et parfaitement administrés , où l'on reçoit , dans l'un , les malades civils et militaires ; dans l'autre , les vieillards infirmes et les orphelins.

Un homme charitable , et dont la mémoire est ici vénérée , Vanderburck , fonda au commencement du dix-septième siècle un mont-de-piété , qui a reçu depuis une organisation conforme à celle des monts de Paris et des autres villes du royaume. Le pauvre y vient emprunter sur ses hardes.... Malheureusement , dans l'état actuel des choses , ce secours offert à la misère n'a trop souvent d'autre effet que d'alimenter la *roue de Paris* , la *roue de Lille* , et toutes les roues de la loterie royale.

Le commerce est une ressource meilleure que le mont-de-piété , et le travail est préférable aux emprunts. Le commerce de Cambrai consistait presque uniquement en *toilettes* , et sous cette dénomination l'on comprenait les batistes , les linons unis ou mouchetés. C'est encore à présent une forte branche des richesses de la ville. Mais on a élevé des filatures de coton et des fabriques de mouchoirs qui donnent une direction nouvelle à l'industrie de ces contrées. Qu'on y joigne les progrès faits dans la culture , l'abondance des produits

agricoles, la fabrication des huiles, du savon, de l'amidon, les tanneries, brasseries, genièvreries, et l'on pourra se faire une idée du développement des intérêts commerciaux dans cette belle et antique cité (1).

A Cambrai, comme dans toutes les places fortes, l'esplanade est une des principales promenades publiques. Tout le terrain que les ingénieurs militaires jugent à propos de laisser vague entre la citadelle et la ville pour faciliter le jeu des projectiles et empêcher les coups de main, est en tems de paix abandonné à la population. Hors la ville sont les *allées Vertes*, entre les portes de Selles et Notre-Dame (2). *L'allée de Fénélon* est entre les portes de Paris et de Cantimpré : c'était sous ces rians ombrages que l'immortel auteur du *Télémaque* allait rêver aux réglemens de Salente ou bien aux charmes d'Eucharis (3).

(1) Nous citerons, dans des parties différentes, 1^o la maison veuve Delloye et fils, fabricans de mouchoirs façon madras, d'un beau tissu, remarquables par leur finesse, par la solidité des couleurs, le bon goût des dispositions ; 2^o M. Palfrène, pour ses procédés de teinture, dont le perfectionnement a été signalé aux expositions du Louvre ; 3^o la maison François Cancel, pour ses fabrications de pompes portatives, à incendie, ne pesant que cent livres, et qu'un seul homme peut manœuvrer. Elles sont si petites qu'on peut les introduire dans les escaliers et les passages étroits.

(2) La fontaine Notre-Dame, nouvellement restaurée, est très-jolie.

(3) L'amour, dit M. Villemain, brûle dans le cœur d'Eucharis comme dans les vers de Théocrite. — . . . La résidence de Fénélon à Cambrai fit beaucoup de bien à cette ville. Tout le tems de la guerre, il fit respecter son diocèse, et le préserva autant que possible des horreurs et des cruautés que l'occupation armée entraîne après elle. Fénélon obtint du prince Eugène des concessions et des adoucissements. — Dans l'hiver de 1709, ce fut l'archevêque qui nourrit l'armée française. . . — Son palais épiscopal fut incendié, il perdit sa bibliothèque, et, en voyant les flammes qui dévoraient ses richesses, il dit avec sa bonté naturelle : « Il vaut mieux que le feu ait pris à mon palais qu'à la chaumière d'un pauvre » laboureur. » Toutes ses vues étaient patriotiques, et dans ses mémoires adressés à M. de Beauvilliers, sur l'administration du royaume, il était toujours pour les mesures qui tendaient à la plus grande indépendance de la nation. Il provoquait

Cambrai vit naître les deux Marsy (1), tous deux frères, tous deux sculpteurs (2), et qui, débarqués à Paris sans appui et sans protection, réduits d'abord à des travaux subalternes, se firent connaître et apprécier dans la décoration de l'hôtel de la Vrillière (3), et bientôt s'illustrèrent ensemble dans les grands et beaux ouvrages des jardins de Versailles (4).

Mais, parmi les hommes singuliers nés dans les murs de Cambrai, il faut signaler Dumouriez : il y vint au monde le 26 janvier 1739.

C'est, après Bonaparte, un des personnages les plus extraordinaires qu'ait produit l'époque de la révolution. Nous ne rapprochons pas sans motif ces deux noms. Il y eut entre ces deux fortunes, surtout entre ces deux esprits, plus de rapports qu'on ne l'a fait jusqu'ici apercevoir. Dumouriez et Bonaparte eurent tous deux une étonnante activité, jointe à une ambition démesurée. Dumouriez avait peut-être une imagination plus inventive, mais Bonaparte avait le jugement

la réunion des assemblées de notables, et son idée favorite était la création d'états provinciaux établis sur de larges bases, qui eussent fait de la France une espèce de gouvernement fédératif dont le roi restait le chef suprême, mais dont les citoyens avaient des droits de suffrage et d'action très-beaux, très-étendus, très-justes.

(1) Balthazar en 1624, et Gaspard en 1628.

(2) Élèves de leur père.

(3) La banque de France y est à présent établie.

(4) Cette ville aussi donna le jour au chanoine Baudri, qui écrivit les histoires des églises de Cambrai et d'Arras; à Jean Bezelin, jésuite (né en 1571), qui écrivit sur l'histoire de Flandre; au savant médecin Boudon; à Enguerrand de Monstrelet, continuateur des *Chroniques de Froissard* (jusqu'en 1667); à Jean Le Carpentier, qui fit en 1650 imprimer, à Leyde, deux volumes in-4^o, sur l'histoire du Cambrésis *. Au milieu d'un fatras de minuties, il offre des pièces intéressantes, et donne, entr'autres, l'acte d'un tournoi d'Anchin en 1096. — Mlle. Favier, actrice du Théâtre-Français, qui excellait dans les *soubrettes*, était née à Cambrai.

* Une imprimerie avait été cependant fondée à Cambrai en 1620.

plus sûr ; l'un faisait naître les circonstances , et l'autre savait en profiter. Le premier ne fut en quelque sorte que le précurseur , et pour parler ainsi , le diminutif du second. Dumouriez eut l'idée de se faire le Cromwell ou le Monck du tems ; Bonaparte ne balança point à prendre le premier de ces rôles ; mais, se trompant dans ses calculs , il n'agit sur le trône dont il s'était emparé , que comme s'il avait voulu seulement y passer , pour le remettre ensuite plus brillant et plus fort aux mains de ceux qui le réclamaient par le droit d'une usurpation , de bien des siècles antérieure : ce n'est que le baptême du tems qui légitime la puissance (1)....

CRÉVECOEUR.

AUTREFOIS Vincy (*Vinciacus*), connu déjà au sixième siècle, pris et repris souvent par les Romains, les Francs, les Bourguignons, et marqué au huitième siècle par une victoire que remporta Charles Martel. Charles était né de Pépin et d'Alpaïde, concubine ou femme légitime, chose peu importante en ce tems-là, et sur laquelle les historiens ne sont pas d'accord. Pépin était maire du palais, et régnait sous le nom

(1) Il faut expliquer par des vues d'intérêt personnel les apparentes contradictions qui se trouvent dans la vie de Dumouriez. Il combattit pour la soumission de la Corse et pour la délivrance de la Pologne. Il dressa le plan d'une descente en Angleterre, qui dès-lors était méditée, et plus tard il offrit aux Anglais ou aux Russes de les guider dans un débarquement sur les côtes de France. Commandant de Cherbourg, il y reçut Louis XVI, et se confondit en témoignages de dévouement ; puis ensuite, devenu ministre, il engage le roi dans la guerre étrangère, et le laisse en butte aux fureurs des troubles civils. Il marcha contre les vendéens et les émigrés, et ce fut lui qui remporta la victoire de Jemmapes ; mais ce fut lui aussi qui perdit la bataille de Nérvinde, et qui se jeta dans les bras de Cobourg, pour le conjurer de renverser la république. Traître envers ceux dont il avait long-tems défendu la cause, il n'inspira nulle confiance à ceux dont il était allé grossir les rangs, mais à la tête desquels on ne consentit pas à le placer. Trahi donc lui-même dans ses espérances, il dépose les armes, et s'en

des rois qu'il voulait bien laisser sur le trône. Quand il mourut, Plectrude, sa femme (celle-là bien légitimée), s'empara du pouvoir, qu'elle exerça comme tutrice de Théobald, son petit-fils, qui, à peine âgé de sept ans, n'en hérita pas moins de la charge de maire du palais. Charles Martel, oncle de Théobald, avait alors vingt-quatre ans. Il donnait de l'ombre à Plectrude : aussi le fit-elle arrêter et renfermer en un château fort. Mais bientôt il s'échappa de sa prison, aidé par les seigneurs français qui rougissaient d'obéir à une femme. Il se rend en Austrasie, où il est déclaré duc et prince ; puis, revenant contre Plectrude, il s'empara d'elle à son tour, et la relégua à Crévecœur même, *où elle vécut*, disent les historiens amis de Charles (du vainqueur), *dans un état plus conforme à son sexe et à son âge, qu'elle ne l'eût pu faire dans la position qu'elle avait usurpée.*

Henri II, assiégeant Cambrai, fit la revue de son armée dans les champs de Crévecœur. Trois fois il offrit la bataille à Philippe II, qui était campé à Arcon, près le Catteau, puis à la Neuville, et trois fois Philippe la refusa. Entouré d'un conseil de moines et d'évêques, le roi d'Espagne était

va errant en Suisse, en Allemagne ; paraît à Saint-Pétersbourg, vient à Londres, et pendant ces courses, et dans sa retraite, il publie brochures sur brochures, et couvre l'Europe de ses apologies. Il était jaloux de remplir le monde de son nom, et de son vivant même, il ne peut échapper à l'oubli. Il offre des services qu'on repousse, des conseils qu'on dédaigne. Les événemens se passent désormais loin de lui, sans lui, et il meurt enfin, laissant les esprits impartiaux convaincus de son égoïsme, qui seul, dans sa longue carrière, avait dirigé ses actions. Par-là s'expliquent toutes ses démarches opposées, cet emportement, ces retours, ces oscillations politiques qui toutes ne tendaient qu'à un but, son agrandissement particulier : tout a été sacrifié à ce principe ; peuples et rois, rien n'a été ménagé. Cependant qu'a-t-il obtenu ? Que reste-t-il de ces jours si pleins d'agitations, et dans lesquels il n'a manqué ni de traits de génie, ni même d'héroïsme ? Ce qui reste, c'est une réputation incertaine, qui n'est assurément pas de la gloire, et un souvenir qu'on est tenté de confondre avec celui de tous les intrigans qui ont fatigué de leurs trames et de leur impuissance le demi-siècle qui vient de s'écouler.

plus sûr de gagner du terrain par les négociations que par les armes (1).

THUN-L'ÉVÊQUE.

DES médailles à l'effigie des empereurs, qu'on trouve à Thun-l'Évêque, et des circonvallations qui entourent ce village aussi bien que ceux d'Étrun et de Thun-St.-Martin, justifient les habitans, qui ne désignent ces lieux que sous le nom de *Camp de César*. C'est dans cette position, et dans le camp même de César, que l'armée française se retira lors du blocus de Valenciennes en 1793.

Thun-l'Évêque prit son nom d'un château fort que les évêques de Cambrai y possédaient. Au quatorzième siècle, ce château fut pris par les Anglais sous la conduite de Gauthier de Mauny, l'un des plus beaux et plus braves chevaliers du tems. Il avait suivi à Londres *Philippe de Hainaut* quand elle alla épouser Édouard III. En s'embarquant avec le prince pour repasser sur le continent et guerroyer contre la France, il jura à la dame de ses pensées d'être le premier à entrer sur les terres ennemies, et à faire quelque glorieux fait d'armes.

Pour tenir son serment, dès que les clairons de guerre eurent sonné, il partit de Malines, où était le quartier-général anglais, et s'en vint surprendre le château de Thun, où il laissa pour gouverneur l'un de ses trois frères, Grignart de Mauny. Celui-ci, jaloux de marcher sur les pas de son aîné, courut et ravagea le pays, et, se portant jusque sous les murs de Cambrai, il en insultait et provoquait la garnison.

Un Gascon, nommé Guillaume Marchant, se piqua de ces fanfaronnades, et se fit baisser le pont-levis pour aller com-

(1) Il y avait jadis à Crévecœur une fabrique assez considérable de serges; mais on ne va plus aujourd'hui dans ce village que pour y acheter de la chaux.

battre Grignart. Il s'élance sur lui , et le jette en bas de son cheval , après lui avoir percé le cœur de son épée. Les Anglais , voyant cela , prirent la fuite , et bientôt ils furent assiégés dans le château qui leur servait de retraite. Dès ce tems-là , un grand arsenal était à Douai ; on en fit venir des machines qui lançaient , non-seulement des pierres pour enfoncer les combles des tourelles , mais aussi des chevaux morts pour empoisonner la garnison. Ce singulier moyen d'attaque produisit un prompt effet. Ces choses se passaient au milieu de l'été , et l'infection qui se manifesta dans la place contraignit les assiégés à demander grâce. Une trêve leur fut accordée ; pendant les quinze jours qu'elle dura , l'armée de Hainaut put s'approcher , et venir au secours du château. Cette armée se logea entre *Ivuy* et *Naves* , et sa présence , qui détourna l'attention des Français , mit ceux de la forteresse à même de sortir par l'Escaut dans de petites nacelles qu'on approcha au bas des tours. Les chevaliers se précipitaient dans les barques , et ils étaient conduits en lieu de sûreté ; mais avant de quitter le donjon , le dernier d'entr'eux y mit le feu , et l'évêque , en rentrant dans ses possessions , n'y trouva plus que des morts et des cendres.

ESCAUDOEUVRES.

A U village de ce nom était un château fort qui appartenait au sire de Saussignies. Le duc de Normandie l'assiégea pour son père , le roi de France , en 1340 , après avoir levé le siège de Valenciennes. Ce château , qui aurait dû se défendre , fut rendu au bout de six jours , sans avoir été entamé. On soupçonna de la trahison de la part de Saussignies , qui fut décapité à Mons. Le château qui gênait Cambrai fut démoli par les Français , et ses briques servirent à réparer les fortifications de la ville.

CANTAING (1).

PETIT bourg près de Cambrai. Ce fut à un nommé *Ba-tiste*, né dans ce lieu, que l'on dut la première fabrication des toiles fines qui prirent son nom, et qui ont fait la fortune et la réputation des villes de Cambrai, Saint-Quentin et Valenciennes.

MARCOING.

A deux lieues de Cambrai, sur l'Escaut. On y hongroie et l'on y tanne les cuirs pour les troupes. C'était sous Bonaparte un immense commerce, qui depuis s'est fort ralenti. A Rumilly, près de Marcoing, l'on voit de fort belles carrières, et non loin de là encore, à la ferme de *Famars*, on a trouvé des fragmens de colonnes de marbre qui, joint au nom de cette ferme même, font penser qu'il a existé dans ce lieu un *fanum Martis*, temple de Mars, comme à côté de Valenciennes.

MASNIÈRES.

VILLAGE charmant sur l'Escaut et le canal : magasins considérables et entrepôt de marchandises et de charbon de terre pour tout le canton. Il y a là une verrerie à bouteilles et à vitres qui prend tous les jours de nouveaux développemens. On a trouvé à Masnières un vase de terre rempli de médailles romaines, et les débris d'un casque.

AUNEUX.

VILLAGE au nord-ouest de Marcoing, sur la route de Bapaume à Cambrai. On y voit des restes de monumens gothiques et romains.

(1) En creusant le canal de navigation près le moulin de Cantigneul, entre Cantaing et Proville, on a découvert une voie romaine.

VAUCELLES (1).

TRES-RICHE abbaye sur la droite de l'Escaut, fondée en 1132 : elle a été transformée en filature (2). La vallée est là fort agréable : vous avez d'un côté la route de Paris par Flins et Péronne ; de l'autre la route par le Catelet et Saint-Quentin. La rivière est au milieu , coulant mollement entre des sites pittoresques. Que les moines savaient toujours bien choisir le lieu de leur habitation ! Notez qu'autrefois ce pays était infiniment plus boisé qu'il ne l'est aujourd'hui. A ne remonter qu'il y a cinquante ans , les plus beaux arbres décoraient ces vallons et ces collines ; mais la guerre et les invasions ont bien déparé ces campagnes. L'administration a quelquefois donné des primes pour les plantations : c'était un utile emploi de ses fonds et de son influence (3).

HONNECOURT (4).

UNE abbaye y fut fondée en 660 par Amabert ou Amalfrique, seigneur du Cambresis. Les seigneurs fondaient des abbayes ; les abbés faisaient bâtir des forteresses.

Cette abbaye fut ruinée par les Normands au neuvième siècle , et elle fut rétablie par Eudes , châtelain de Cambrai,

(1) A deux lieues de Cambrai.

(2) Charles-Quint , peu de tems avant son abdication , voulut donner la paix au monde , que son ambition avait bouleversé. Il commença par une trêve de cinq ans , qui fut signée à l'abbaye de Vaucelles , et dont Coligny fut le négociateur pour la France. Les peuples en reçurent la nouvelle avec cette joie imprévoyante qui leur faisait aisément croire que la trêve durerait toujours. Mais les cinq ans n'étaient pas révolus , que le sang avait recommencé de couler. Les intrigues des neveux de Paul IV en furent la cause.

(3) Le bois de l'abbaye de Vaucelles , réuni au domaine public , est de la contenance de huit cents hectares , et peuplé de chênes , de hêtres et de frênes , peupliers ou bouleaux.

(4) Sur l'Escaut , à trois lieues de Cambrai.

au dixième (1). Les moines se signalèrent par leur belle défense au tems où le roi Édouard III, suivi de Brabançons et d'Hennuyers, se jeta (comme nous l'avons déjà dit) sur les terres de France, où régnait alors Philippe VI.

Édouard était à Saint-Martin, près le Catelet (Aisne). Jean de Beaumont, qui marchait sous ses ordres, prit avec lui quelques centaines de lances, et s'en alla vers l'abbaye d'Honnecourt, bien résolu à faire main-basse sur les richesses qu'elle renfermait : mais l'abbé s'est palissadé et retranché derrière ses fossés et ses murs ; ses moines et ses vassaux le secondent. En vain chevaliers et soldats font des efforts, et livrent assaut sur assaut, l'abbé ne se veut point rendre. On se battait alors de près, la dague au poing, l'armet en tête. Or, il advint que messire Henri de Flandre s'étant approché des palissades, fut saisi au bras par l'abbé et attiré en dedans jusqu'à mi-corps. Jean de Beaumont le retenait en dehors. L'un tirait par la tête, l'autre par les pieds ; la position était cruelle, le danger imminent. A la fin l'abbé lâcha prise, mais il retint l'épée du chevalier, et cette lame tranchante et pointue fut long-tems montrée dans le trésor de l'église comme une relique glorieuse, et à laquelle les bons religieux attachaient pour le moins autant de prix qu'aux os vermoulus d'un de leurs saints.

CATEAU-CAMBRESIS (2).

Le château de Sainte-Marie, qui appartenait aux évêques

(1) Elle était de l'ordre de Saint-Benoît ; elle est devenue le centre d'une exploitation rurale. A une lieue d'Honnecourt commence le canal souterrain de *Picardie*.

(2) Chef-lieu de canton. En 1770, quatre mille habitans ; en 1825, quatre mille cinq cents ; à 20 lieues de Lille, 6 de Cambrai, 2 de Landrecies, 2 de Catillon.

— Longitude, 21 deg. 12 min. — Latitude, 50 deg. 6 min.

de Cambrai, fut, avec les maisons qui l'entouraient, érigé en ville dans les premières années du onzième siècle : de là Castel, *Castel-Cambresis*, qu'on nomme à présent le *Cateau*. Cette ville est sur la petite rivière de la Selles qui a sa source un peu au-dessus, et qui, jusqu'au Cateau, est couverte de moulins. Elle fournit des truites excellentes.

En 1133, Gérard de Saint-Aubert, dit Mauvilâtre, se rendit maître de la ville. Mais elle ne tarda pas à rentrer au pouvoir des évêques, qui toujours y eurent une maison de campagne, dont les jardins passaient, dans le siècle dernier, pour magnifiques. Ces jardins sont aujourd'hui assez négligés. On y vise à l'utile plus qu'à l'agréable, et les fruits y abondent plus que les fleurs. La maison et ses dépendances sont transformées en filature de coton et en fabrique de calicots. M. Ladrières, de Saint-Quentin, qui l'avait achetée, y avait fait faire un portail superbe. A peine cette construction était-elle achevée, que le propriétaire mourut. La veuve mit son neveu, M. Boullée, à la tête de cette grande manufacture. Mais depuis peu elle s'est remariée à M. Cesbron, fils d'un célèbre manufacturier de Chemillé, qui va donner un élan nouveau à cette maison.

Sur la rive gauche de la Selles on a construit tout récemment des bâtimens considérables, dans lesquels MM. Pature-Lupin, de Paris, ont une filature de laine et une fabrique de mérinos. Ces établissemens, joints à des raffineries de sel et à des tanneries, donnent un grand mouvement au commerce du pays. Le peuple y vit dans l'aisance, et ses vêtemens, sa nourriture, se ressentent des profits qu'il fait tous les jours (1). L'industrie se porta de tout tems vers le Ca-

(1) Beaucoup d'ouvriers logent ici dans les caves comme à Cambrai, Lille, Dunkerque ; mais du moins les caves du Cateau sont plus saines, plus sèches, ce qui n'empêche pas que cet usage devrait être partout réprouvé.

teau , et cela par une raison toute simple : la ville , avant la révolution , jouissait d'exemptions de toute espèce.

Quand on arrive de Cambrai au Cateau , on laisse à droite une briqueterie , après avoir traversé l'ancienne voie romaine qui va de Bavai à Vermand (1) , et quand on se trouve dans une excavation de cent pieds , formée pour le passage de la grande route , on aperçoit le Cateau dans une position pittoresque , en amphithéâtre sur le coteau de la rive droite de la Selles , incliné au couchant. Sur la rive gauche , en face du Cateau , était le *Mont-Plaisir* ou *Mont-Paisible* , ancienne butte gauloise , puis château du moyen âge , appartenant aux évêques , et qui a été abattu , ainsi que le bois qui l'entourait.

Le Cateau-Cambresis est célèbre par le traité qui fut passé en 1559 entre le roi de France Henri II et le roi d'Espagne Philippe II. Par ce traité , on remettait aux ennemis deux cents places ou forteresses , mais éloignées et difficiles à garder , tandis qu'on recouvrait plusieurs cités et parties de provinces de la France même qu'il était important de posséder. Si cet échange n'était pas glorieux , il avait du moins ses côtés utiles. Mais comme l'opinion était en ce tems-là dirigée par les *Guises* , qui jugeaient des choses par l'orgueil plus que par le profit , la paix du Cateau-Cambresis fut appelée la *paix malheureuse* , et Montmorenci , qui l'avait fait signer , encourut le blâme de la cour , et aussi le blâme de la ville , qui se piquait de singer la cour.

En 1793 , le Cateau fut pris par les armées coalisées. En 1815 (le 24 juin) , le roi Louis XVIII , rentrant pour la seconde fois sur le territoire français , passa par le Cateau , après avoir longé la forêt de Mormal. La population courut au

(1) Sur cette chaussée au village de Reumont , on a découvert les tombeaux de cinquante guerriers , avec de petits vases de terre cuite , un stylet de cuivre , et des débris d'armures.

devant de S. M. , et ce fut au Cateau même que fut rédigée la proclamation qui , imprimée le 28 (à Cambrai) , parut à cette époque pour annoncer à la nation le retour du monarque (1).

CATILLON (2).

MALGRÉ les efforts qu'on fait pour filer le lin à la mécanique , on n'est pas encore parvenu à égaler par ce moyen ce que les fileuses du département du Nord ont fait jusqu'ici à la main. Les fileuses de Catillon sont surtout renommées.

(1) Elle était conçue en ces termes : « J'accours , disait le roi , pour me placer » une seconde fois entre les armées alliées et les Français , dans l'espoir que les » égards dont je peux être l'objet tourneront à leur salut. C'est la seule manière » dont j'aie voulu prendre part à la guerre. Je n'ai pas permis qu'aucun prince » de ma famille parût dans les rangs des étrangers , et j'ai enchaîné le courage de » mes serviteurs , qui avaient pu se ranger autour de moi... » — C'était condamner l'armée de Condé... Placardé dans Paris , cet acte de l'autorité royale fut partout arraché et lacéré...

Le maréchal Mortier , duc de Trévise , naquit à Cateau en 1768. Il entra au service en 1791, et fut nommé capitaine à l'un des bataillons de volontaires du département du Nord. Il eut un cheval tué sous lui au combat de Quiévrain , le premier fait d'armes de la révolution , et il s'éleva de grade en grade jusqu'au plus éminent de tous par des actions d'éclat sur les champs de bataille. En 1814, il fut nommé pair de France , et en 1815 , du 5 au 20 mars , il fut désigné pour commander le *camp de Péronne* , que des circonstances opposées donnèrent l'idée et firent voir l'impossibilité de former. Gouverneur de Lille au moment où le roi y passa lorsqu'il eut fallu quitter Paris , le maréchal Mortier ne vit pas de sûreté pour S. M. à se renfermer dans la place. Ce fut lui qui , bien instruit des dispositions de l'armée , engagea Louis XVIII à quitter le territoire français dans le moindre délai , et l'accompagna jusqu'au pied des glaciés.... Il accepta des fonctions actives dans les nouveaux corps réunis pour combattre les Anglais , les Prussiens , les Russes.... Après la seconde rentrée du roi , il fut nommé gouverneur de Rouen , et fit partie de la commission spéciale qui se déclara incompétente pour le jugement du prince de la Moskwa.

(2) Près Catillon , entre ce bourg et les villages d'Ors et de Pommereuil , est le bois *l'Évêque* , provenant de l'archevêché de Cambrai , et contenant huit à neuf cents hectares plantés en chênes , hêtres , frênes , bouleaux , coudriers.

On a vu aux expositions du Louvre des fils d'une finesse prodigieuse qui venaient de ce canton. Une gratification extraordinaire fut donnée pour ces femmes en 1823, tant pour les récompenser de leurs travaux que pour les dédommager de la perte que pouvait leur causer l'établissement des mécaniques.

Ce bourg de Catillon a plus de trois mille habitants. Il est dans une situation agréable. On voit à l'entour des plaines et des pâturages, de riches vergers et de jolis jardins. Ce pays a toutes les espèces de culture. Les forêts qui l'avoisinent, et la Sambre qui passe au pied, ajoutent au charme de sa position.

En 1794, le Catillon, Faylville et Priches furent le théâtre de combats sanglans entre les Français commandés par le général Chapuis et les coalisés sous les ordres du duo d'York, du prince de Cobourg et du prince Schwartzemberg. Celui-ci faisait ses premières armes contre nous à la tête des cuirassiers. Nos volontaires opposèrent à l'ennemi une résistance opiniâtre ; mais à la fin le champ de bataille resta aux étrangers. Un petit bois qui se trouve dans la vallée, sur la route de Landrecies à Guise (au-dessous de Favril), fut criblé de balles et de boulets : pris et repris cinq fois en un même jour, on y voyait le soir plusieurs hommes morts au pied de chaque arbre.... Et quand, après trente années, on vient à passer sous ces bocagès qui, arrosés d'un sang généreux, ont vu tant de fois leurs feuillages se renouveler ; on croit entendre les voix gémissantes des ombres qui errent sous ces voûtes de verdure, et l'on sent aussitôt son cœur vivement ému de pitié (1).

(1) Beaucoup de femmes s'étaient réfugiées dans les maisons de Priches. Atteintes par les soldats autrichiens, elles furent, pour la plupart, outragées et égorgées.

SOLESMES (1).

CETTE petite ville sur la Selles, et dans un joli pays, est un centre de fabrication pour les linons et les batistes. On y fait aussi des mouchoirs blancs à filets et en couleur comme à Cambrai.

A Saint-Pithon, sur la rivière, au-dessous de Solesmes, il y avait autrefois un château fort : on y a établi une fabrique de papier.

— A peu de distance, dans le territoire de Saulzoir, on cultive en grand la chicorée. Dans le village, il y a une fabrique pour réduire en poudre cette plante, de laquelle on tire une liqueur, ou si l'on veut une infusion qu'on pourrait nommer l'Hypocrène des poètes du *Pont-Neuf*, et l'ambrosie des femmes de chambre.

— Sur la hauteur, au village d'Haussey, était un vieux château que brûla Philippe d'Alsace en 1185. Au pied de la colline, on a retrouvé les restes de l'ancienne *Hermoniacum*, dont la découverte a été l'objet de discussions intéressantes dans la société d'*émulation de Cambrai* (2).

— A Montigny était un autre vieux donjon que l'on a changé en ferme. On y voit encore (en une vieille tour) un cachot et un instrument de supplice, dignes de la barbarie du régime féodal (3).

(1) Chef-lieu de canton ; quatre mille six cents habitants ; à 4 lieues de Cambrai.

(2) Quelques-uns ont vu les ruines d'*Hermoniacum* dans le lieu d'*Herménage*, près *Vendegies-au-Bois* (canton du Quesnoy). On y a trouvé des débris d'édifices considérables, des briques rouges, et les restes de la voie romaine qui allait de Bavai à Cambrai. Près de ces ruines est la ferme d'Orchivaux (*Orcus vallis*), vallée sombre, où était un vieux château avec son pont-levis. Il n'y reste à présent que quelques arbres ; à peine quelques saules bordent la petite rivière qui passe au pied.

(3) M. Dieudonné, dans sa *Statistique du Nord*, en a donné la description.

WILLERS-PLOUICH.

Les guerres de tous les tems et de toutes les espèces qui ont désolé le Cambresis, la Flandre, le Hainaut, ont dû, aux époques les plus reculées, donner l'idée aux habitans de se faire des refuges contre les insultes des soldats. Un des moyens employés dans beaucoup de communes a été le système des souterrains creusés à de grandes profondeurs, et qui règnent quelquefois sous de grands espaces. Ces souterrains, qui furent destinés à servir de retraites à l'innocence, sont depuis, en plus d'un endroit, devenus les repaires du crime. Aux vierges timides, aux mères éplorées qui y trouvaient un asile, ont succédé des brigands farouches et d'odieus assassins.

Il n'en est pas ainsi toutefois des caves de *Willers-Plouich*, dans l'arrondissement de Cambrai. On y descend par une entrée qui est au milieu du village, près du lieu où était une tour seigneuriale démolie au commencement de la révolution. Cette entrée est voûtée, étroite et oblique. Elle conduit à un corridor taillé dans le roc d'environ dix pieds de haut sur six de large. Des rues partent à droite et à gauche, bordées de cellules. Au bout du corridor est un puits qui ouvre à l'extrémité du village, et qui sert à renouveler l'air. Une des rues transversales aboutit à un autre puits. On compte en tout quatre-vingt-seize chambres, dont quarante-quatre plus grandes et cinquante-deux plus petites. On courut encore, dans ces catacombes, chercher un refuge lors de l'arrivée des *cosaques*, qui firent tant de peur et tant de mal, et qu'avec une volonté ferme on aurait pu exterminer !

ARRONDISSEMENT D'AVESNES (1).

La Sambre coupe en deux l'arrondissement. Les terres qui sont au nord de la rivière sont les meilleures, et diffèrent peu de celles de l'arrondissement de Cambrai. Les terres qui sont au sud sont moins bonnes en général, et produisent peu de blé et de plantes oléagineuses. Mais, en revanche, elles offrent de beaux pâturages, de belles forêts; et, de leurs parties rocheuses même, on tire du fer, des marbres, qui forment d'amples dédommagemens (2).

Cet arrondissement fournit aux six autres des bois de charpente et de menuiserie. L'arsenal de Douai y trouve des jantes et des raies de première qualité; la marine y fait des enlè-

(1) Cet arrondissement contient cent cinquante mille hectares, et renferme cent quinze mille habitants, distribués ainsi qu'il suit dans dix cantons :

Avesnes.	{	nord.. . . .	10,600
		sud.. . . .	11,000
Trélon.			11,500
Solre.. . . .			7,800
Maubeuge.			17,700
Bavai.. . . .			12,600
Berlaimont.			7,000
Landrecies.			13,800
Le Quesnoy..	{	est.. . . .	11,700
		ouest.	11,300

(2) Les coteaux ont le fond de pierres calcaires de deuxième et troisième formations. Il en faut conclure qu'il n'y a point là de marbres statuaire, puisqu'on n'en trouve que dans les formations primordiales. Les carrières des environs d'Avesnes donnent en général des marbres gris et noirs qui tendent à remplacer le *Sainte-Anne* et le *petit granit de Mons*. Elles ont le grand avantage d'offrir des masses puissantes, continues, et d'une facile exploitation; considération qui a, sur le succès des carrières de marbre, plus d'influence que les qualités qui résultent de la couleur, de la finesse du grain, et même de l'éclat du poli.

vemens considérables ; il faut dire même que les coupes ont été faites avec si peu de ménagement que , si l'on n'y met ordre , on épuisera dans ce pays les bois de construction. Il faudrait semer , replanter , et réparer enfin les brèches que firent à la forêt de Mormal les dévastations de l'ennemi pendant les différentes occupations. Cette forêt , qui est au centre de l'arrondissement , n'a pas moins de seize ou dix-sept mille arpens. Elle fut célèbre au commencement de la révolution par les retranchemens que le prince de Cobourg y avait faits , et dont on voit encore les traces. Ces redoutes , que l'on jugeait inexpugnables , furent tournées en un seul jour par nos généraux improvisés.... (1).

AVESNES (2).

UN seigneur jadis très-puissant , mais dont le nom n'en est pas moins aujourd'hui tout-à-fait ignoré , fit jeter sur les bords de l'Helpe les fondemens d'une tour qui devait ser-

(1) Outre la forêt de Mormal , où croissent le chêne , le hêtre et toutes sortes d'essences d'arbres , il y a encore dans l'arrondissement la haie de Fourmies (douze cents arpens) ; les bois l'Abbé , de Châtenière et de Beaussard (trois mille arpens) ; le bois de Barbançon (quatre mille arpens) ; la fayne de Trélon (six mille arpens) ; la haie d'Avesnes (douze cents arpens) ; la fayne de Sains (deux mille arpens) , qui alimentent les usines et verreries , et facilitent le développement de l'industrie particulière à la contrée. Tous ces bois faisaient partie de la grande forêt charbonnière , qui , aux siècles passés , couvrait le pays de ses vastes rameaux.

(2) Chef-lieu de sous-préfecture sur l'Helpe-Majeure , à 40 lieues de Paris , 22 de Lille , 4 de Maubeuge , 12 de Cambrai. Population , en 1770 , deux mille six cents âmes ; en 1821 , trois mille. — Collège communal composé d'un principal et de quatre régens.

Antoine-François-Joseph Dumées , né en 1722 à Avesnes , fut avocat au parlement de Douai , et subdélégué de l'intendant du Hainaut. On a de lui un livre médiocrement écrit , mais qui a le mérite de l'exaetitude ; il a paru sous le titre d'*Annales Beligiques*. Dumées mourut en 1765. — L'établissement de la première imprimerie qui ait existé à Avesnes ne remonte qu'à l'an III (1795).

vir de chef-lieu à ses domaines. Au pied de cette tour, les vassaux du maître bâtirent leurs modestes demeures. Une chapelle fut érigée, et le tout, entouré de murailles vers le onzième siècle, forma la ville d'Avesnes, dont les comtes régnèrent sur le Hainaut et la Hollande (1).

Échue à la maison d'Autriche, ou plutôt usurpée par elle, cette ville passa à la branche espagnole, et demeura attachée à sa couronne jusqu'en 1637, que les troupes françaises la reprirent. Elle fut cédée à Louis XIV définitivement par le traité des Pyrénées. Ses fortifications furent à plusieurs reprises restaurées par le chevalier Deville et par le maréchal de Vauban.

Tour à tour occupée et abandonnée par les coalisés et par nos soldats dans les dernières campagnes de la révolution, elle n'était plus depuis vingt ans qu'une place de quatrième et cinquième ligne. Nos frontières s'étaient éloignées, et les remparts d'Avesnes avaient été négligés. Après la malheureuse guerre de Russie et la retraite de Leipsick, on songea à remettre nos forteresses en état, et des ordres en ce sens furent donnés de toutes parts, mais peu de fonds furent envoyés; il était impossible de pourvoir à tous les besoins. En 1814, on n'avait encore eu que la volonté, non les moyens, de mettre Avesnes à l'abri d'un coup de main. Une compagnie de vétérans formait la garnison de cette ville, et suffisait à peine à la police. Les alliés, bien informés de l'état des choses, se présentèrent devant la place au mois de février, dans la journée du 9. Les ponts-levis furent aussitôt baissés, et le général Wintzingerode qui, à la tête de l'avant-garde russe, venait de Namur par Sombref, Binche, Beaumont et Solre, évitant Le Quesnoy, Maubeuge et Philippe-

(1) De vieux bâtimens dépendant du château des comtes d'Avesnes existaient encore en 1815; mais l'explosion du magasin à poudre en a achevé la ruine.

ville, qui n'éclairèrent pas ses mouvemens, s'empara sans coup férir de l'une des grandes communications de la capitale.

Construite sur la pente nord d'un coteau assez rapide, Avesnes a des rues hautes et basses qui ne sont pas d'une exploitation facile. On y tombe comme en un trou en arrivant au midi, tandis qu'il faut grimper à la place d'armes quand on arrive par le septentrion (1) ; mais, du reste, les maisons, qui étaient autrefois d'assez laide apparence, sont à présent mieux bâties, plus agréables, et surtout beaucoup plus commodes ; les magasins y sont remplis de tous les objets de fantaisie ; les coiffeurs y montrent de l'adresse ; les marchandes de modes y ont de la réputation, et les dames de la ville n'ont de ce côté rien à envier aux élégantes de Paris (2).

Les dehors d'Avesnes sont charmans en arrivant par la route de Paris. On laisse à droite, avant d'entrer, l'*Amidonnerie*, jolie maison ordinairement affermée à un prix élevé à des familles anglaises. Du même côté, plus à l'orient, est *Avenelle*, petit village qui a des carrières de marbre, et où l'on va danser le dimanche (3). Plus à l'est encore, sur une butte qui domine l'Helpe, sont les restes d'un camp romain.

(1) Sur cette place est l'église principale, où l'on remarque un monumtnt de l'amitié tendre : c'est l'építaphe de deux Espagnols qui servaient dans l'armée de l'archiduc Jean, au siège de la Capelle, en 1650. L'un d'eux étant tombé frappé du coup de la mort, l'autre se jeta sur le corps de son compagnon d'armes, et y expira de douleur.

(2) Dans la ville, et aux environs, on a très-fort l'amour du plaisir. On s'y montrait jadis très-friand de pâtisserie ; on en mangeait dans toutes les bonnes maisons à la veillée, et il faut voir à ce sujet les détails agréables donnés par le *Roman de Jean d'Avesnes*, manuscrit du quinzième siècle, qui existe à la Bibliothèque du Roi.

(3) Dans ce lieu beaucoup de femmes ont des goîtres, ce qu'on attribue à la mauvaise qualité des eaux. Dans l'arrondissement d'Avesnes, il y a des rachitis et des scrofules qui se propagent de génération en génération depuis le quinzième siècle.

On a voulu, il y a quelque tems, cultiver l'espace que ces vestiges occupent; mais la charrue n'a pu y mordre, et il a fallu y renoncer. On voulait du moins en extraire de la pierre, mais la dépense de ce travail excédait le produit. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'abattre les buis qui en couvraient la partie septentrionale, et qui, à l'heure où nous arrivons, ont presque entièrement disparu.

Beaucoup de villes du Nord ont des portes qu'on nomme *portes de France*. Avesnes en a une de ce genre, celle qui est tournée du côté de Paris. Il semble qu'il serait tems de changer les dénominations de ce genre. Il convient de faire oublier les signes de démarcation que la victoire a effacés. Avesnes est française aujourd'hui; ses habitans sont nos compatriotes, et c'est plus loin qu'il faut aller chercher la *porte de France*....

Les bourgeois d'Avesnes avaient jadis la permission de prendre dans la forêt de Mormal les bois de charpente et de chauffage dont ils avaient besoin pour leur maison et leur famille; ils avaient de plus le droit de pêche et de chasse, et ils pouvaient aller tuer des lièvres sans encourir, comme en d'autres lieux, la peine de mort et des galères; ils chassaient même la grosse bête, et c'est d'une époque reculée que date la réputation de la ville pour les hures de sanglier.

Hures de sanglier et de cochon sont ici apprêtées à merveille. On y engraisse l'animal immonde avec les restes de lait qu'on ne peut employer aux fromages.

Le houblon est une des branches principales du commerce d'Avesnes: il est cultivé avec succès dans les environs. La ville a de belles scieries pour les marbres du pays. L'un de ces établissemens ne compte pas moins de quatre-vingts lames (1).

(1) L'ingénieur des mines disait que, dans l'espace de cinq années, plus de douze

LIESSIES (1).

CE bourg, qui touche Avesnes au levant, mérite une mention particulière. Une abbaye fameuse y fut fondée en 751. En 1096, on y mit des bénédictins. Depuis 1815, une école d'enseignement mutuel y a été établie. Il y a loin d'une époque à l'autre. Nous connaissons des gens qui voudraient les rapprocher.

Dans ce lieu il y a de belles forges, d'où il sort d'excellente fonte (2).

DOURLERS.

A une lieue d'Avesnes, sur le chemin qui de la grande route d'Avesnes à Maubeuge va au Quesnoy par Berlaimont. Ces passages sont difficiles en hiver ; mais en été le voyage est agréable à faire : vous êtes constamment au milieu d'arbres touffus dont les ombrages vous préservent de l'ardeur du soleil, et entretiennent dans l'air une fraîcheur délicieuse.

A Dourlers sont des fabriques de clous, et aussi des fabriques de chaînes en fonte et en fer, petites et grosses et de toutes les espèces : c'est l'arsenal des prisons.

Entre Dourlers et Avesnes, à l'ouest, est le village de Dompierre, où l'on a ouvert des carrières de marbre. Dans le même canton est *Saint-Hilaire*, renommé pour l'activité de ses clouteries, et Taisnières en Tiérache, joli pays, rempli des maisons de campagne des riches particuliers du chef-lieu d'arrondissement.

cents lames avaient été établies pour scier le marbre dans l'arrondissement d'Avesnes.

(1) On demande que la navigation de l'Helpe soit assurée depuis Liessies jusqu'à la Sambre.

(2) Les bâtimens de l'abbaye sont en partie démolis. Ce qui reste de la basse-cour sert à loger des cultivateurs. La maison de l'abbé a été employée au casernement des troupes.

FELLERIES.

L'ARRONDISSEMENT d'Avesnes étant couvert de bois, offre de grandes ressources pour le commerce de la boissellerie. Felleries est le centre de cette fabrication, qui s'étend ensuite dans plus de trente à quarante communes aux alentours. Il n'est sorte d'ustensiles que les boisseliers n'exécutent, depuis les cuillers, les écuelles, les égrugeoirs, les livrettes ou machines à mesurer le beurre, les éclissons ou moules pour les fromages, jusqu'aux boîtes à poivre, gobelets d'enfans, pièges pour les souris, robinets, etc., etc. On compte plus de cinquante objets différens fabriqués à Felleries : pelles à remuer le grain, manches d'alènes et de faucilles, attelles pour harnois, ellettes pour filer le lin et la laine, bobines, fuseaux, rouets de toutes qualités, cercles de tambours, sabots ordinaires, sabots flamands, sabots longs dits *incroyables*. Ces produits et tous ceux de la même nature obtenus dans le Nord sont consommés pour moitié dans le département même; l'autre moitié s'expédie dans les provinces voisines, soit françaises, soit belges et hollandaises : il en est fait aussi des pécotilles pour l'Amérique.

MARBAIS.

SUR la route d'Avesnes à Landrecies, à moitié chemin à peu près de l'une à l'autre, on trouve le village de Marbais. Il est sur le roc, et entouré de carrières d'où l'on tire des pierres (calcaires) grises qui sont employées pour construction dans tout le pays. Les maisons sont couvertes en ardoises des Ardennes ou en tuiles. Marbais est renommé par sa propriété; on y a de la recherche en ce genre. Les serrures, les marteaux et les poignées des portes sont en cuivre comme en Hollande. Les murs des salons et des chambres, chez de

très-petits bourgeois, sont couverts de papiers peints, et toutes ces pièces sont plafonnées, quelquefois même parquetées.

CARTIGNIES.

Sur la Petite-Helpes est le village de Cartignies, aussi bien que ceux de Fay et de Boulogne. On y fabrique des clous en quantité ; toute la population y est appliquée. L'enfant fait mouvoir le soufflet, la femme met le fer au feu, l'homme fait agir les tenailles et le martinet, et le travail de toute la famille assure l'aisance de la maison.

MAROLLES.

On écrit et l'on prononce quelquefois *Marouilles*. Dans de vieux titres, on trouve même ce bourg indiqué sous le nom de *Maricole*. Au septième siècle, une abbaye fut fondée en ce lieu, sur les bord de la Petite-Helpes qui se jette dans la Sambre, à une lieue de là.

L'abbaye a été jetée par terre ; on en a dispersé les matériaux : il ne reste plus des anciens bâtimens qu'un corps de ferme, des granges et un moulin à eau. De ce moulin, qu'on voulait acheter, on avait le dessein de faire une filature ; mais le prix demandé par le propriétaire a effrayé ceux qui désiraient se rendre adjudicataires. Ce n'est sans doute que partie remise, car dans ce pays tous les cours d'eau sont employés à des usines ou à des mécaniques. Les moulins à moudre du blé disparaissent tous les jours, et pour nourrir les habitans on fait venir de la farine de Laon et de Soissons.

Marolles est à une lieue de Landrecies et à trois lieues d'Avesnes. Il n'avait pas plus de sept à huit cents ames il y a cinquante ans : il en compte à présent plus de mille. Il est bâti sur la pente d'une colline qui regarde le sud-ouest ; son

aspect est fort pittoresque, et en arrivant par Landrecies un peintre observateur trouve un tableau tout composé ; il n'a qu'à saisir ses pinceaux. A l'orient, sur la route d'Avesnes, il y avait un terrain embarrassé de décombres : on l'a débarrassé, nivelé ; on y a fait un réservoir, on y a semé du gazon et planté des arbres, et l'on a disposé ainsi une place verte fort jolie. Au sud, à l'angle de cette place, est un arc de triomphe dont l'entablement n'est pas achevé. Commencé sous le règne de Napoléon, il n'était pas achevé lors de sa chute, et il paraît qu'aujourd'hui on aurait le projet de le démolir. L'homme ne peut rien laisser sur pied ; il faut qu'il suive cet instinct secret de destruction qui le domine. A ce penchant naturel se joignent ici de petites querelles de localité... Espérons que l'arc de triomphe de Marolles échappera au marteau des barbares.

Ce pays fournit du fromage à tout le *nord-est* de la France. Marolles est le centre de cette fabrication qui s'étend à douze ou quinze communes à la ronde. Ce canton est tout en pâturages ; on a un soin tout particulier des bestiaux, notamment des vaches, qui sont la source de la prospérité de l'arrondissement (1).

Marolles, indépendamment de ses fromages, a des clouteries et des fabriques de café-chicorée. Son église est en briques, et nouvellement construite. Nous doutons que dans les pays industriels il y ait autant de dévotion qu'ailleurs,

(1) On les enferme en novembre pour ne plus les laisser sortir qu'en avril. Pendant toute la mauvaise saison elles restent dans les étables, où on les nourrit de foin, de trèfle, de pois, de fèves, de tout ce qu'on nomme *hivernage*. Ces vaches donnent de bon lait pendant huit à neuf mois de l'année. On laisse la crème dans ce lait pour que le fromage en soit meilleur, et l'on ne fait que peu de beurre dans ces contrées. Le fromage mis dans son moule avec soin, salé avec mesure, et déposé dans les caves avec précaution, peut se garder un an et quinze mois, surtout s'il est fait dans les deux saisons favorables, le printemps et l'été.

mais pourtant on y donne pour l'entretien du culte bien davantage que dans les pays où la mécanique est peu en honneur. Si la piété est moins vive, le cœur plus libre est aussi plus généreux. On ne craint pas de donner une partie de cet argent qu'on gagne avec facilité, et les curés avec lesquels nous avons eu des relations nous ont confirmé dans ces idées : ils sont partisans du commerce, et pousseraient presque la tolérance jusqu'à se réconcilier avec les juifs.

LANDRECIES (1).

JE TONS un coup d'œil sur la route de Cambrai à Landrecies. A deux lieues de Cambrai on trouve Inchy-Beaumont sur le point élevé qui sépare les eaux de la Selle des eaux de l'Escant. Le clocher de village s'aperçoit au milieu de la route à laquelle il sert de *jalón*, soit qu'on arrive par le nord, soit qu'on entre par le midi. Jusqu'au Cateau, et même jusqu'au bourg de Catillon, tout est plaines et terres en culture, sans autres arbres que ceux du grand chemin, ceux des vergers qui entourent les villages, ceux qui croissent dans les vallées étroites de la Selle et des ruisseaux qui tombent dans cette rivière. Si l'on voulait planter des arbres dans les plaines, ils y viendraient à merveille ; mais on craint que leurs racines ne gênent le passage de la charrue, et quoique de l'état actuel de nudité des campagnes il résulte de grandes difficultés pour le chauffage, on ne peut se déterminer à semer et aménager des bois.

De Catillon à Landrecies les idées sont différentes : c'est que le terrain a changé. Il est moins bon, il est plus bas, l'on ne voit partout que pâturages, enclos remplis de vaches

(1) Le général Clarke, duc de Feltre, et le conseiller d'état préfet Shée, étaient de cette ville.

et de moutons , pommiers comme dans la Normandie , et futaies particulières ou taillis qui vont rejoindre la forêt domaniale de Mormal.

Sur les hauteurs du Cambresis , à Bonnavie , entr'autres , l'air est vif et sec ; mais dans le Hainaut l'atmosphère est brumeuse et lourde , et quand on arrive à Landrecies , on sent l'humidité qui vous pénètre , et passe à travers vos habits. Cette ville est située sur la Sambre , qui commence là à être navigable. Beaucoup de bateaux amènent du charbon de terre que l'on importe de Charleroi. Près de la ville , à l'ouest , est une verrerie considérable , et qui s'augmente tous les jours.

Le gros bétail et les fromages sont les branches principales du commerce du pays (1).

Landrecies n'a que deux portes : celle du Quesnoy , au nord ; celle de Guise et d'Avesnes , au sud. C'est une ville triste et peu animée (2). Les marchands et les aubergistes voient à regret que la garnison ne se compose que d'une ou deux compagnies d'infanterie (3).

La ville est divisée par la Sambre en quartiers *haut* et *bas*. Ses fortifications ne l'ont pas préservée des assauts de l'ennemi et de l'occupation étrangère. François I^{er} s'en rendit maître , et Charles-Quint , qui vint l'y attaquer , fut obligé d'en lever

(1) On commence à tisser pour Saint-Quentin. On avait fait aussi construire à Landrecies une pompe à feu pour mettre en mouvement un moulin à farine ; mais l'entreprise a été abandonnée. — La charcuterie de cette ville mérite d'être signalée à l'attention des amateurs.

(2) En 1771 , deux mille habitants ; en 1825 , deux mille huit cents ; à 46 lieues de Paris , 4 d'Avesnes , 6 de Maubeuge , 8 de Cambrai. École secondaire dépendante de l'université.

— Longitude , 21 deg. 18 min. — Latitude , 50 deg. 4 min.

(3) Le village de Ferre tient lieu de faubourg sur la route d'Avesnes. Là on voit un hôpital de vieillards immédiatement auprès du cimetière ; et les malheureux , à côté de leur lit de douleur , peuvent incessamment contempler le lieu qui verra finir leur misère.

le siège en 1543 (1). Mais l'année suivante il fallut consentir à la lui céder avec le reste du pays. Les Français la reprirent en 1637. Les Impériaux s'en emparèrent de nouveau en 1647; mais Louis XIV la conquit en 1655, et elle fut cédée pour jamais à la France par le traité des Pyrénées en 1659. Le prince Eugène qui s'amusa à en faire le siège en 1712, fut obligé de s'en départir pour voler vers Denain, où l'attendaient la défaite et la honte.

La ville de Landrecies est dominée par les hauteurs sur lesquelles la forêt de Mormal est assise. C'est toujours de ce côté qu'elle est assiégée et bombardée. Les Autrichiens l'enveloppèrent en 1793. Aussitôt accoururent à son secours les habitants d'Avesnes et lieux circonvoisins; mais que pouvait une population mal armée contre cent bouches à feu qui vomissaient de toutes parts la terreur et la mort? La levée en masse fut dispersée: la ville n'en résista pas moins. Elle avait une garnison de huit mille hommes, et c'était ce nombre même qui l'embarrassait. Il n'aurait fallu que deux mille soldats bien déterminés. Les volontaires couchaient sur les remparts à cause de l'insuffisance des casernes, et les obus qui éclataient au milieu d'eux en tuaient à la fois des compagnies entières. Les habitants montrèrent une constance au-dessus de tout éloge; les femmes, bravant les périls, relevaient, pansaient les blessés, et se signalèrent par les traits multipliés du plus admirable dévouement. Le magasin à poudre sauta, et les membres palpitans des victimes furent portés jusque dans la tente du général autrichien, afin qu'il en pût rassasier sa fureur. Notre perte fut énorme. L'ennemi jeta en une seule nuit jusqu'à cinq cents bombes sur une ville si

(1) Charles-Quint avait cependant cinquante mille hommes et cinquante pièces de canon.

petite et si ramassée. L'église et la plupart des maisons furent brûlées. On voit encore quelques traces de cet épouvantable incendie , et plusieurs mesures non encore relevées attestent la colère et la haine de l'étranger (1).

La ville avait capitulé le 30 avril , quand elle n'avait plus eu de munitions , plus de vivres et plus d'espoir d'être secourue. La garnison fut prisonnière de guerre et les habitants cruellement rançonnés (2).

Condé , Valenciennes , le Quesnoy , attaquées par les Autrichiens à la même époque , étaient , comme Landrecies , tombées en leur pouvoir. Ils en furent chassés l'année suivante , et nos troupes rentrèrent dans ces villes après la victoire de Fleurus. La Convention , fière de cette victoire , avait décrété que *les quatre grandes places françaises seraient sommées de se rendre à discrétion , et qu'en cas de refus , après un délai de vingt-quatre heures , les garnisons seraient passées au fil de l'épée*. Ce décret étonna les plus braves , et son effet tint de la magie ; les villes que l'on nous avait prises nous furent tour-à-tour restituées , et de long-tems les étendards de l'ennemi ne flottèrent plus sur leurs remparts (3).

(1) Les architectes sont en mauvais renom dans la ville. Voici pourquoi. Après le siège et la destruction par les Autrichiens , deux lois ordonnèrent que la ville serait rebâtie aux frais de la république. Des architectes furent envoyés de Paris. Ils se logèrent dans le peu de maisons qui restaient ; mais ils passèrent leur tems à faire des plans et des écritures , demandèrent cent mille francs d'honoraires sans avoir posé une seule brique , et effrayèrent si bien le gouvernement , qu'on fut obligé de les rappeler. — En 1825 , une église nouvelle a été inaugurée.

(2) Barrère monta en cette circonstance à la tribune de la Convention , et ce fut en ces termes qu'il annonça la prise de Landrecies : « Que les rois taisent la » vérité ; les républicains ont intérêt de la divulguer tout entière. La nouvelle » de la prise d'une ville va susciter aux coalisés plus d'ennemis qu'ils n'ont fait » de prisonniers dans cette place !... »

(3) Il faut citer ici un trait qui fait honneur à nos ennemis. Serrés de près , et hors d'état de résister davantage , ils n'avaient plus qu'à offrir de rendre la place ;

BONSIES.

Nous donnons un article spécial à ce village qui est particulièrement renommé pour la culture du houblon dans l'arrondissement d'Avesnes. Cette plante a la réputation d'être d'une qualité supérieure. Les gourmands en font mettre les pointes en ragoût, et les font servir avec une sauce blanche, dans leurs plus grands repas, comme entremets.

BERLAYMONT (1).

IL n'y a que peu d'années qu'on y a ouvert des carrières de marbre, et déjà elles ont donné des produits très-considérables ; on y fabrique aussi du café-chicorée ; on y voit enfin des clouteries et des poteries. La vallée de Berlaymont est préservée des vents du nord et de l'ouest par la forêt de Mormal, et l'on y peut vivre loin du mouvement des hommes et des élémens dans une tranquillité parfaite. *Pont-sur-Sambre* est à côté, également agréable et industriel. Près de là encore est *Aimeries*, où sont les traces d'un ancien fort qui assurait le passage des convois pour Lapdrecies. C'était une masse imposante bâtie en briques, avec tours et fossés. Autour de cette première enceinte il y en avait une seconde, comme l'autre difficile à prendre. La rivière, en baignant tous ces murs, en rendait l'abord d'autant plus incommode à l'ennemi.

mais nos généraux, enchaînés par le décret de la Convention, n'osaient accorder la capitulation demandée. Les Autrichiens avaient résisté pendant plus de vingt-quatre heures à nos sommations, et, suivant les ordres suprêmes, ils devaient être passés par les armes. On écrit cependant au Comité de salut public pour obtenir des adoucissements. La réponse arrive ; elle est ainsi conçue : « Recevoir » les soldats à discrétion, mais fusiller les officiers. » Ceux-ci ne balancent pas un moment. Ils signent tous qu'ils se livrent pour sauver leurs compagnons, et ce noble dévouement, qui touche le cœur de nos guerriers, émeut la Convention elle-même, qui fait grâce à ces hommes généreux, et leur accorde à tous les honneurs de la guerre.

(1) Chef-lieu de canton sur la Sambre, à 3 lieues d'Avesnes.

Ce fort fut assiégé par le duc de Candale et le comte de Guiche en 1637 ; mais leurs troupes furent remplacées, non sans dépit, par celles de M. de la Ferté, qui entra dans le château le 27 du mois d'août.

LE QUESNOY (1).

C'est au père des quatre fils Aymon qu'on fait remonter l'origine du Quesnoy. Il y a peu d'inconvénient à adopter les traditions de ce genre. Ces fables, qui se perdent dans la nuit des tems, amusent les peuples qui sont toujours un peu enfans. Les habitans du Quesnoy sont du moins des enfans aimables : ils sont francs, vifs et généreux ; aussi y a-t-il un proverbe qui les désigne sous le nom de *jolis gens*. Ils vivent dans un pays qui, abondant en pâturages, est agréable quoiqu'un peu froid ; ils ont moins de mal que dans les pays de grande culture ; ils sont aussi plus doux et plus polis. Les habitudes de l'existence, les travaux pénibles ou légers font tout dans le caractère de l'homme.

Le Quesnoy, en partie sur une éminence, en partie dans la plaine, est dans une situation aussi riante que saine. Cette ville, bâtie en briques, a toujours eu de l'aisance ; mais cette aisance s'accroît encore par le développement d'industrie qui se fait remarquer depuis quelques années. On y fabrique de la dentelle et de petites étoffes. On y a élevé une filature de coton ; mais le commerce de chevaux et de bétail est celui auquel on se livre ici de préférence. Les environs produisent du lin et du chanvre (2).

(1) Chef-lieu de canton : en 1720, deux mille six cent quatre-vingts habitans ; en 1770, trois mille ; en 1825, trois mille trois cents : distance de Paris, 50 lieues ; 17 de Lille, 7 d'Avesnes. — Le collège, ruiné dans les guerres de la Succession, fut rétabli par Louis XIV. C'est un des meilleurs du département.

— Longitude, 21 deg. 18 min. — Latitude, 50 deg. 14 min.

(2) C'est particulièrement au village d'Orsainville, près le Quesnoy, que l'on

L'histoire ne fait guères mention du Quesnoy avant le dixième et le onzième siècle. En 1020 fut fondée l'église Notre-Dame. Baudoin V, qui avec la Flandre possédait le Hainaut, fit entourer le Quesnoy de murailles ; il y fit construire un château et creuser de larges fossés. L'Escaillon et la Ronelle coulent à l'est et à l'ouest de la ville. Ils la défendent par les inondations.

Une abbaye fut fondée dans la ville au treizième siècle par Jeanne, comtesse de Flandre, et dotée par Marguerite, sa sœur, qui lui succéda. C'était une abbaye de femmes de l'ordre de saint Augustin (1).

Louis XI fit le siège du Quesnoy en 1447, et s'en empara. Raoul de Lannoy, qui, d'abord au service de Charles-le-Téméraire, était passé au service du roi de France (2), se distingua à ce siège, montant le premier à l'assaut, et entrant dans la ville au milieu du feu et des flammes. Le roi, qui avait été témoin de cette intrépidité, fit appeler Raoul, et lui dit en lui passant au cou une chaîne d'or de cinq cents écus : « Par la pâques Dieu, mon ami, vous êtes trop fuyieux : il vous faut enchaîner pour modérer votre ardeur ;

cultive et qu'on file le lin. On y fait de la dentelle et de la toile. La Ronelle coule en ce canton, et se dirige sur Valenciennes, où elle se jette dans l'Escaut. Non loin de là sont les villages de Poix et de Vendégies, cités pour leurs clouteries, et le bourg de Jolimetz, où l'on fabrique du bleu d'azur.

(1) Le baptême d'un fils de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, y eut lieu. Le neveu de l'empereur tint l'enfant sur les fonts baptismaux. *Le parrain était nue tête lui et ses gens, malgré le froid, et chacun avait un chapel vert sur son chef, en signification qu'il était chaste.*

Ainsi, pour les hommes, la chasteté était représentée par un chapeau couvert de branches vertes, tandis que pour les femmes, à cette époque, on les coiffait à leurs noces d'un chapeau de roses. Cela tenait à des raisons de convenance et de toilette. L'habillement de l'épouse nouvelle étant tout blanc, en signe de la pureté virginale qu'elle apportait à son mari, on avait cru qu'il fallait quelque ornement d'une couleur tranchante pour relever cette grande blancheur si uniforme.

(2) Après la capitulation du château d'Hesdin, dont il était gouverneur.

» car je ne vous veux point perdre , désirant me servir de
» vous plus d'une fois. » Il lui donna une compagnie de cent
hommes de pied.

Cependant Louis XI, qui eut bientôt à reconnaître que ce pays qu'il avait pris il ne pourrait le conserver, le voulut faire ravager du moins, et il écrivit froidement à Dammartin : « Monsieur le grand-maître, je vous envoie quatre
» cents faucheurs pour faire le dégast que vous opérez. Je
» vous prie, mettez-les en besogne, et ne regrettez pas cinq
» ou six pièces de vin à les faire bien boire et à les enivrer,
» puis après mettez-les à l'œuvre, tellement que j'en oye
» (entende) parler. » Dans une autre lettre du même jour, le roi ajoute : « Je vous prie qu'il n'y faille pas retourner
» à une autre fois pour faire le *gast*, car vous êtes aussi
» bien officier de la couronne comme je suis, et si je suis
» roi, vous êtes grand-maître, et adieu. Le 23 juin 1477. »

L'Autriche fut en possession du Quesnoy depuis le mariage de Maximilien avec Marie de Bourgogne jusqu'à la mort de Charles-Quint. A cette époque, Henri II s'empara de cette ville ; ses troupes en furent délogées par les Espagnols ; ceux-ci en furent chassés par Turenne en 1654 ; le prince Eugène y rentra en 1712 au mois de juillet ; mais, au mois de septembre de la même année, il en retira ses troupes après la victoire remportée à Denain par Villars.

Depuis lors la ville se reposait (1), et comme son nom vient du latin *quercus*, *chêne*, elle avait pris pour devise ces mots qui faisaient allusion à l'arbre : *Il fleurit au sein de la paix*. La révolution vient ; la France veut changer ses lois, et les étrangers s'y opposent. Les Autrichiens et les Hongrois veulent s'initier dans nos affaires, ou mieux c'est

(1) Sous Louis XIV furent bâtis l'hôtel-de-ville (en 1700) et l'hôpital.

leur empereur et roi qui , pour ressaisir d'anciens fiefs, crie aux armes et croit marcher à une victoire certaine. En effet , le Quesnoy, assiégé des premiers, est pris en 1793. L'ennemi répare les fortifications ; mais les Français n'y rentrent pas moins en 1794, après un siège mémorable (1).

Le Quesnoy fut occupé en 1815 par les alliés. Ils y restèrent jusqu'en 1818 ; mais quelque discipline qu'ils y observassent, ils n'en plièrent pas pour cela davantage les habitants à leur honteuse domination. *Hair l'étranger* est ici une maxime fondamentale....

JALLAIN.

Au village de ce nom se réunissent les routes de Maubeuge et du Quesnoy pour aller à Valenciennes (2). Le terrain est là excellent , et c'est de ce côté qu'en venant de Paris , d'Orléans , du midi , on s'aperçoit du grand perfectionnement de la culture. A mesure qu'on approche de la Belgique, l'amé-

(1) Sommé de se rendre à discrétion , d'après les décrets de la Convention nationale , le gouverneur autrichien répondit : « Une nation n'a pas le droit de déroger le déshonneur d'une autre. Quels que soient les succès des armées françaises , mon intention est de défendre mon poste de manière à mériter l'estime de celui qui me l'a confié et du peuple français lui-même. » On continua de se canonner. Le feu prit au beffroi ; la ville, brûlée un an auparavant par les ennemis, le fut cette fois par les Français , et l'on attendit qu'elle fût en ruines pour signer la capitulation. — Ce fut au siège du Quesnoy que l'on fit le premier essai des lignes télégraphiques pour la correspondance des armées. Ce moyen avait été inventé par le physicien Amontons vers le milieu du siècle dernier. Il fut renouvelé et perfectionné en 1793 par l'ingénieur Chappe , qui mit une année entière à établir sa ligne de Paris à Lille. La Convention nationale sut la reddition de la place du Quesnoy une heure après la signature de la capitulation. On va bien plus vite aujourd'hui. Au reste , la famille Chappe vient , après trente ans de jouissance, d'être dépossédée de son brevet et de sa propriété. — Il a paru , en 1824 , un livre sur la télégraphie, qui en fait remonter l'origine jusqu'à la tour de Babel.

(2) Jallain est à 2 lieues de Valenciennes , 2 du Quesnoy, 3 de Bavai, 6 de Maubeuge.

lioration est plus sensible. Combien nous serions heureux d'avoir à dire dans la suite de nos voyages que tous les jours les différences diminuent, et qu'enfin en quelques lieux elles ont tout-à-fait disparu. La pensée du bonheur de la France nous émeut profondément ; rien que l'espérance d'en être un jour les témoins nous jette dans de délicieuses rêveries ; c'est là notre délassement dans nos travaux, notre soutien dans nos entreprises ; nous courons après le tableau de la fortune publique, et sur quels fondemens se peut-elle mieux asseoir, cette fortune, que sur les progrès de l'agriculture, du premier des arts, non-seulement par sa date, mais par son utilité, et par l'influence qu'il exerce sur ceux qui le pratiquent en grand : il dégage leur ame de tous les liens d'une société tracassière, il élève leur esprit au-dessus des petites passions de la ville, il les met en état de jouir de ces biens précieux qui naissent de l'aisance et de la sécurité ; de ces biens qui s'accroissent par le sentiment que dans leur source il n'y a rien que d'honnête et de pur !

FLAMENGRIE.

Ces lieux-ci furent témoins au quatorzième siècle d'un spectacle extraordinaire. (Mois d'octobre 1339.)

Édouard III avait usurpé la couronne d'Angleterre sur l'auteur même de ses jours ; ou plutôt sa mère, Isabelle de France, son oncle, le comte de Kent, et son favori Mortimer, l'avaient avant le tems élevé sur le trône. Il les récompensa de la manière suivante : Kent et Mortimer, livrés aux bourreaux l'un après l'autre, souffrirent les plus affreux supplices, et sa mère fut enfermée dans un château fort pour le reste de ses jours.

Tranquille dans sa souveraineté après ces expéditions, le jeune roi s'imagina que du chef même de sa mère qu'il outra-

geait, il avait à la couronne de France des droits plus incontestables que Philippe de Valois, qui cependant, à la mort de Charles IV (dit le Bel), avait reçu le serment des grands du royaume et du peuple. Ligué avec Édouard, le duc de Brabant, le comte de Hainaut, et avec Artevelle même, le chef des révoltés de Flandre, Édouard s'avance vers Cambrai, dont la possession était alors disputée entre la France et l'Allemagne. Jean Chandos, à la suite d'Édouard, se signala au siège de cette ville; mais Philippe avait jeté de braves gens dans la place, et les Anglais n'y purent entrer. Renonçant à cette entreprise, les ennemis, pénétrant dans la Picardie, se présentent aux portes de Saint-Quentin, s'emparent de Guise; les Allemands et les Brabançons qui les suivent, passent à Origny-Sainte-Benoiste; ils en pillent l'abbaye, ils en outragent les religieuses, et enfin toute cette armée, ravageant le pays de *Tiérache*, vient se poster à Flamengrie pour y attendre de pied ferme Philippe de Valois et ses gens qui les suivent de près et vivement.

Philippe s'avance jusqu'à Buironfosse, à deux lieues au plus d'Édouard. Les deux armées se mettent en ligne et des héraults sont échangés pour se proposer et accepter le combat. Le jour est pris; tout annonce que l'on va en venir aux mains; de part et d'autre on dit la messe, on se confesse, on se met en règle, et chacun se promet d'y faire de son mieux. Les deux grands rivaux sont en présence; la proie que l'un attaque et que l'autre défend, vaut la peine d'être disputée: il s'agit du royaume de France. Plus de cent mille hommes sont sur le terrain, soixante mille de notre côté, quarante mille du côté contraire. La mêlée va être furieuse, et le résultat est incertain. Mais tout cet appareil de guerre, toutes ces menaces, toutes ces bravades se terminent par une scène burlesque. Un lièvre part des bois de Flamengrie,

il court vers ceux de Buironfosse. Nos sentinelles qui l'aperçoivent s'élancent après, et font grand tapage. Les éclats de rire sont pris de loin pour des cris d'alarmes. Tout le camp est debout, tous nos guerriers sont en mouvement, tous font bonne contenance et se rangent promptement au poste qui leur est assigné. A l'instant même et pour récompense de leurs courageuses démonstrations, de jeunes gentilshommes reçoivent les éperons et l'accolade de chevaliers; mais ce fut là tout ce qui en arriva. Les deux rois n'en voulaient pas davantage pour le moment. Édouard se retira le premier; Philippe suivit bientôt son exemple; les hommes d'armes furent de part et d'autres remerciés et renvoyés; les combats furent remis à une autre époque, et quant aux chevaliers créés au milieu de cette apparence de trouble, on les appela les *chevaliers du lièvre*.

BAVAI (1).

SUR un plateau qui s'élève sensiblement à mesure qu'on s'éloigne de la Sambre, et qui n'est coupé que par des ruisseaux qui passent à Louvignies (2) et à St.-Vaast (3), étaient des cabanes et des remparts de terre qui formaient le Bavai des Gaulois. Ces peuples s'y défendirent contre les Romains, et Jules-César, pour les punir de leur courage, ayant pris leur ville, la brûla et la renversa de fond en comble. Elle fut rétablie par Auguste. Elle n'avait point suffisamment d'eau :

(1) Ambiorix, roi des *Éburons*, ayant vaincu Sabinus et Cotta, qui voulaient passer l'hiver dans la ville de Tongres, sa capitale, traversa la ville de Namur, et alla le lendemain chez les *Nerviens*, dont la capitale était Bavai. » (*Commentaires de César*.)

(2) A un quart de lieue de Bavai, à l'ouest. Un chemin bordé d'arbres y conduit. Louvignies a une manufacture de faïence. Les habitans filent le lin, et font de la toile et de la dentelle.

(3) Des scieries de marbres y sont établies.

il en fit venir de Floursies par des aqueducs qui traversaient la Sambre. Il fit construire des palais, des thermes, des arènes. Une enceinte nouvelle fut élevée, des voies publiques furent ouvertes, et toute la magnificence impériale fut déployée dans cette métropole d'un pays dont on avait appris à connaître l'importance.

De tant d'ouvrages exécutés à cette époque, qu'est-il demeuré jusqu'à nous ? quelques débris de tours et de murailles où le lierre couvre le ciment et la brique, et qui ne donnent qu'une idée bien imparfaite de la situation du château, des temples et des édifices qui devaient décorer une cité devenue la favorite des maîtres de la terre. Ces vestiges sont au nord de Bavai. Dans toute la plaine de ce côté on a trouvé et l'on trouve encore chaque jour des médailles, des vases, des armes qui attestent l'antiquité de ce lieu, inscrit sur l'*Itinéraire* d'Antonin et sur la *Carte* de Pettinger. Jamais illustre origine ne fut mieux prouvée ; jamais chute ne fut plus complète, et décadence plus rapide. Les Huns, avides de pillage, mirent le siège devant Bavai, et ce que César avait fait au tems de la ville naissante, les barbares le renouvelèrent aux jours brillans de la cité. Bavai fut prise par eux et réduite en cendres, en l'an 385 ; ses monumens furent démolis, ses remparts démantelés, sa puissance fut anéantie. Les villes voisines s'enrichirent de ses dépouilles, héritèrent de ses droits. Il ne resta plus à Bavai que le souvenir de sa splendeur et la douleur de ses désastres.

Trois cents ans s'étaient écoulés depuis ces malheurs, lorsque, sous le règne de Brunehaut, on répara les voies romaines qui traversaient dans tous les sens le royaume d'Austrasie. L'intelligence de cette restauration dut égaler la solidité des fondations, puisque depuis lors, sans réparation, sans mesures prises pour empêcher les dégradations, ces chaussées

antiques se sont encore en beaucoup d'endroits conservées. Au milieu de la place de Bavai on a posé une pierre, une espèce de petite pyramide sur laquelle sont gravés les noms des villes où aboutissaient les routes qui partaient de ce lieu. L'une se dirigeait sur Montreuil par Amiens ; une autre sur Soissons ; la troisième sur Reims ; la quatrième sur Maestricht et Cologne par Tongres ; la cinquième sur Utrecht ; la sixième sur Gand ; la septième sur Mardyck par Valenciennes et Tournai. L'un des derniers curés de Bavai avait découvert un monument sépulcral dont il avait cru par de bonnes mesures assurer la conservation ; son successeur a mis en pièces ce tombeau, comme un reste du paganisme, propre uniquement à scandaliser les chrétiens.

L'enceinte actuelle de Bavai ne consiste qu'en un mur au pied duquel sont à peine tracés des fossés dont une partie est en jardinage. Il y a un siècle, cette ville (jadis si superbe) n'était plus qu'une simple bourgade de vingt ou trente feux. Elle est maintenant chef-lieu de canton, et compte en son sein quinze cents habitants (1). L'air y est sain. On y voit peu de malades, si l'on en croit les pharmaciens du lieu : seulement les paysans des environs sont assez souvent atteints de maladies cutanées, et l'eau de Mettemberg serait en ce cas-là d'un grand secours.

A deux lieues de Bavai, à Bellignies, Honbelgies, Houdain et Gassignies (sur la frontière), sont des scieries de marbres très-importantes. Les principales ont appartenu ou appartiennent encore à MM. Bourienne, Morel, Thiébault. Ces messieurs sont en relation très-active avec Paris pour ce genre de commerce. A Bavai même, on réduit aux dimensions

(1) Sa distance de Maubeuge est de 3 lieues, d'Avesnes 5, de Valenciennes 4, du Quesnoy 3, de Douai 12, de Cambrai 10, de Lille 17.

convenables , et l'on polit les blocs et les tables que l'on a sciés dans les usines prochaines, et toutes les semaines cinq ou six grands chariots flamands, conduits par des rouliers, à la tête desquels se trouve un ancien officier de la garde (qui était du bataillon de l'île d'Elbe), vont porter les produits de ces ateliers aux marbriers de la capitale (1).

MALPLAQUET.

ARRÊTE, voyageur!... c'est ici le lieu d'une de nos défaites : ne crois pas que les Français n'aient été grands que dans leurs victoires ; ils sont restés glorieux encore quand les destins ont trahi leur valeur ! Le nombre des soldats, des canons, des moyens de défense, à Malplaquet, tout était moindre de notre côté que du côté des ennemis. Villars et Boufflers n'avaient que quatre-vingt mille hommes ; Eugène et Marlborough étaient à la tête de cent mille combattans. Les alliés avaient investi Mons, et nous marchions pour débloquer cette place ; mais ils vinrent au-devant de nous, et alors le sang dut couler sur cette terre toujours disputée, et l'objet de tant de batailles.

Villars range ses bataillons derrière des retranchemens à la hâte élevés. Il occupe toute la ligne entre Malplaquet et Blangies. Ses rivaux s'élancent contre lui à la tête de leurs meilleures troupes, mais long-tems leurs efforts sont vains : ils balancent, ils reculent ; les Hollandais sont écrasés, et les Anglais ainsi que les Allemands semblent frappés de terreur. Marlborough ne partage pas leurs craintes, il redouble d'audace au contraire. Pour s'opposer à sa furie, Villars

(1) *Bavai* a des fabriques de platine en fer et d'instrumens aratoires. Près de cette ville sont *Taisnières-sur Hou*, qui a de bonnes genièvreries, et la *Longueville*, où l'on fabrique du café de chicorée, et où l'on célèbre avec emportement les fêtes annuelles dites *kermesses*.

appelle dix escadrons ; son centre se trouve dégarni , et c'est par cette issue funeste que va s'échapper la fortune. Les ennemis se précipitent sur ce centre affaibli. Nos deux ailes sont séparées : l'une et l'autre font des prodiges, et les affaires vont peut-être se rétablir ; mais Villars tombé , il est blessé, un cri retentit dans nos rangs , le deuil a couvert notre armée, l'effroi pénètre dans les cœurs ; Boufflers, désespérant de vaincre , ordonne de sonner la retraite , et comme autrefois Fabius à la tête des légions romaines , il fléchit avec ses guerriers , il leur conserve l'estime d'eux-mêmes en accusant le ciel , et non pas eux , du sort fatal de la journée : *Tous ont fait leur devoir*, dit-il, *tous un jour prendront leur revanche*. La nuit vient et cache nos revers. L'armée se retire entre le Quesnoi et Valenciennes, et quand le soleil du lendemain vint éclairer le champ de carnage , trente mille morts étaient sur l'arène étendus : dix mille Français , vingt mille ennemis.

MAUBEUGE (1).

AVANT l'invention de la poudre , il était indifférent que les forteresses fussent dans un fond ou sur une hauteur ; car on ne pouvait les attaquer que de près , et leur défense était infiniment plus facile à organiser. Placées dans un vallon , elles avaient leurs fossés , leurs eaux , et on les regardait comme imprenables. Maubeuge eut un château de cette es-

(1) Chef-lieu de canton ; cinq mille habitants ; à 4 lieues d'Avesnes , 4 de Mons , 7 de Valenciennes , 20 de Lille , 50 de Paris.

— Longitude , 21 deg. 35 min. — Latitude , 50 deg. 15 min.

La première imprimerie qu'il y ait eu ici date de 1647. — Un collège y fut fondé par les jésuites , puis régi par des prêtres séculiers. Il fut détruit en 1792. Il a depuis été rétabli. Il a un principal et deux régens. Par un décret du 3 brumaire an IV , Maubeuge avait été désignée pour avoir l'école centrale du département ; mais , le 8 prairial suivant , il fut décidé que l'école centrale serait à Lille. — Maubeuge a donné naissance au général Lacour.

pèce , et quand la tactique changea par l'effet des nouvelles découvertes , au lieu de quitter cette position qui était dominée de toutes parts , on étendit les fortifications et l'on éleva des bastions et des cavaliers qui durent empêcher les approches et préserver les vieux ouvrages. Ce ne fut point assez : on imagina de couvrir la ville par des camps retranchés et des redoutes qui régnerent sur les hauteurs. Il en arriva ici comme on a pu voir qu'il en était arrivé partout ailleurs. Malgré les travaux et les précautions , la ville fut prise par Turenne sous Louis XIII, reprise par les Espagnols, emportée de nouveau par Louis XIV , et enfin cédée à la France par le traité de Nimègue.

Les alentours de cette ville si souvent le théâtre de la guerre , offrent des campagnes fertiles et des sites extrêmement variés. La Sambre passe au milieu de Maubeuge et de la vallée ; elle sert au transport des charbons de terre et des marbres qui sont exploités dans ces cantons. Ces exploitations ne sont pas anciennes , et long-tems cette terre recéla des trésors que les hommes n'allaient pas fouiller. Maubeuge, indépendamment de ses granits et de ses lumachelles , a des fabriques de toile et de linge de table , et de plus une belle manufacture d'armes , qui pourrait à la vérité être mieux placée (1). Comme elle est non loin de la frontière , il arrive des tems où il faut cesser les travaux , suspendre les communications , et courir les risques d'une destruction de toutes manières déplorable. C'est dans l'intérieur du royaume , derrière la Loire , que devraient être toutes les fonderies et platineries. Des canaux ou des routes en fer faciliteraient les transports , et dût la dépense ordinaire être de quelque chose

(1) La fonderie de canons est au hameau de la *Machine* , sur la route de Solre-le-Château.

augmentée, on éviterait du moins les pertes immenses qui sont faites quand la guerre est longue et malheureuse.

Maubeuge fut assiégée en 1793 par les Autrichiens ; mais bloquée et cernée de toutes parts, elle jura de ne se pas rendre. Il y eut des combats terribles sous ses murs. Les bois et la redoute du Tilleul furent plus d'une fois jonchés de cadavres. Dans une sortie de la garnison, une partie de nos braves qui s'était portée en avant fut mitraillée par nos propres artilleurs. Ces méprises cruelles, qui ont lieu souvent à la guerre, étaient surtout fréquentes au commencement de la révolution. Les officiers et les soldats avaient plus de valeur que d'expérience, et l'impétuosité de leur courage leur était souvent à eux-mêmes fatale.

La redoute du Loup existe encore sur le chemin d'Avesnes. Occupée par nos volontaires (1), elle était en face de la *Cense du Château*, ancienne ferme où étaient les ennemis. La ferme et la redoute se livrèrent plus de vingt assauts, et l'on retrouve, en creusant un peu la terre, dans les champs, autour des talus, des ossemens et des tronçons d'armes, qui attestent la fureur de ces engagemens. Ce n'était pas assez du nombre des troupes qui entourait Maubeuge, il fallait que, pour ajouter au danger de la situation, les vivres vinssent à manquer dans la ville : ce fut en effet ce qui arriva. On craignit la famine, on la ressentit même, et l'on n'eut de pain pendant un tems que celui qu'apportaient les soldats ennemis eux-mêmes, excités par l'énormité du prix qu'on mettait à ces secours précaires. Les privations décourageaient le soldat ; les généraux commençaient à désespérer du salut de Maubeuge, lorsque Jourdan, qui, après le rappel d'Houchard,

(1) On appelait ainsi, au commencement de la révolution, les Français de dix-huit à vingt-cinq ans qui formèrent les bataillons que la France régénérée opposa à la vieille Europe.

avait été mis à la tête de l'armée du Nord , rassembla des troupes à Guise , et arrivant par la Capelle , établit son quartier-général à Avesnes , prêt à s'élancer sur Wattignies , où l'ennemi était en position (1).

Le prince de Cobourg , témoin de ces mouvemens , se flatta de les rendre inutiles , et il se crut en un poste si sûr , qu'à la veille d'en venir aux mains , il dit tout haut : « Les Français sont de fiers républicains ; mais s'ils me délogent » d'ici , je me fais républicain moi-même. » Ces paroles furent répétées à Jourdan ; il eut soint de les recueillir et de les faire courir dans tous les rangs de l'armée. Ils excitèrent l'ardeur de nos soldats , qui s'écriaient en riant : « Jurons de nous conduire de manière à rendre républicain le » prince de Cobourg ! » Ce prince fut délogé , et ne tint pas parole. On s'attaqua et l'on se battit avec acharnement ; le terrain fut disputé pied à pied ; mais enfin les soldats de l'indépendance l'emportèrent sur ceux de la coalition , et les divisions ennemies virent le déblocus de Maubeuge s'opérer pendant qu'elles se repliaient par échelons sans pouvoir y apporter remède.

Les représentans Carnot , Bar et Duquesnoy étaient à cette bataille ; ils marchaient au milieu des bataillons , et ne s'épargnaient pas en ces jours de péril (2).

La présence des conventionnels électrisait nos volontaires : ces commissaires à panache tricolore étaient les monarques du tems ; ils soutenaient la faiblesse , empêchaient la trahison , et les généraux , qui , toujours jaloux d'exercer le pouvoir sans réserve , réclamaient avec amertume contre la gêne de cette surveillance , durent plus d'une fois leurs victoires

(1) Au levant de Maubeuge , à une lieue.

(2) Nous renvoyons , pour avoir des détails curieux sur cette affaire , aux *Mémoires de Carnot* , publiés par M. Tissot , chez les frères Baudouin.

aux efforts qu'ils firent pour mériter les éloges de ceux dont ils savaient que la censure pouvait devenir un arrêt de mort.

Du *camp de Maubeuge*, on avait entendu le canon de Wattignies. Les soldats, honteux de rester inactifs dans leurs redoutes, manifestaient le désir d'aller combattre, et le général Chancel demandait à marcher à leur tête. Mais le commandant en chef de ce camp, qui ne pouvait croire à l'arrivée si prompte de Jourdan, et qui prenait la canonnade pour le bombardement d'Avesnes (que pourtant on n'assiégeait pas), resta dans ses lignes, ne parut point à Wattignies, fut accusé, se défendit, ne fut point jugé condamnable, et ce fut le malheureux Chancel qui paya de sa tête les conseils donnés dans l'ardeur d'un patriotisme qu'on traita d'insubordination. Les affaires de ce tems sont obscures. La victoire et la démesce étaient parfois du même côté. On adorait la liberté; il fallait du sang à cette idole: celui des ennemis ne suffisait pas; on répandait celui des Français mêmes; et sans cet égarement cruel qui ordonnait les exécutions de la même voix qui tonnait contre le despotisme, ces tems, qui inspirèrent de si nobles pages à l'auteur du *Génie du Christianisme* (1), eussent été les premiers peut-être entre les siècles des héros....

Cependant la *sainte alliance* vint à son tour bombarder Maubeuge en 1815, et, entr'autres édifices, elle mit le feu à l'église qui fut consumée et détruite. On vient de la rétablir. Jusque-là on disait la messe aux Cordeliers, où est le collège. Derrière l'église est une place verte où était le cloître des chanoinesses de Maubeuge. C'était une compagnie célèbre qui jouissait de grands privilèges. Sainte Aldegonde avait fondé là un monastère d'hommes au septième siècle. Les moines furent remplacés par des religieuses de l'ordre de

(1) Dans son *Essai sur les révolutions*.

saint Benoît. Mais quand les Normands eurent ravagé le pays et mis le désordre dans les couvens (au neuvième siècle), on s'occupa de la réforme. L'archevêque de Cologne, frère de l'empereur Othon, fut chargé par le pape de cette restauration monastique, et quand il vit les biens dont il pouvait disposer, et qu'il considéra d'un côté l'état de fortune ou plutôt de misère dans lequel un grand nombre de familles nobles étaient tombées; quand il reconnut (disent les chartes), la difficulté qu'éprouvaient les filles de condition *pour se marier, ou pour vivre honnêtement quand elles ne se mariaient pas*, il institua les maisons de *chanoinesses*, dont la plupart existaient encore dans le Hainaut et dans la Flandre au commencement de la révolution. — Les dames de Maubeuge étaient des plus illustres. Il fallait faire preuve de trente-deux quartiers en ligne paternelle et maternelle pour obtenir une prébende. Le gouvernement de la maison était confié à une abbesse assistée de quatre anciennes ou *atnées*. Quand la première charge, celle d'abbesse, venait à vaquer, il fallait un ordre du roi pour procéder à l'élection nouvelle. Sa Majesté envoyait des commissaires qui présidaient l'assemblée. Trois candidats étaient désignés, et le monarque faisait entr'eux un choix. On se donnait plus de soins en ce tems-là pour la désignation d'une abbesse, qu'on n'en a eu depuis pour la nomination d'un préfet (1).

L'église principale de Maubeuge, sous l'invocation de saint Quentin, avait des chanoines qui, nommés en partie par les dames de Sainte-Aldegonde, n'étaient en quelque sorte que leurs chapelains. Chaque dame avait son corps-de-logis et ses domestiques à part. Ceux de ces bâtimens qui restent de-

(1) Les chanoinesses avaient un manteau noir plissé et attaché sur les épaules, et plus ou moins long, selon l'âge ou la dignité. La queue du manteau de l'abbesse était doublée d'hermine.

bout sont envahis par l'artillerie , le génie , l'état-major de la place , et les trophées du dieu des batailles sont à la place des amulettes du dieu des chérubins et des anges.

GLISUELLE.

PETIT village à l'est de Maubeuge , qui donna son nom à un combat du 23 juin 1793 , entre Clairfait et le général Gouvyon. Clairfait était sorti de Mons avec des troupes nombreuses ; Gouvyon commandait l'avant-garde de La Fayette. Les deux généraux se rencontrèrent à Glisuelle. Il sembla que le ciel ce jour-là voulut combattre contre nous. Un orage terrible survint au milieu du combat , et le vent , qui était violent , jetant la pluie dans le visage de nos soldats , contribua à leur défaite , moins pourtant que la mort de leur général , qui fut tué l'épée à la main auprès d'une ferme rapprochée du village , et qui existe encore aujourd'hui. La Fayette vint au secours de son avant-garde ; il recueillit les fuyards , rétablit l'ordre , soutint le choc des soldats de Clairfait ; mais l'heure n'était pas arrivée d'engager une bataille générale , et , quand la nuit vint , les deux armées rentrèrent dans leurs camps respectifs , l'une sous les murs de Mons , l'autre sous les murs de Maubeuge (1).

VILLERS-SERNICOLLE.

C'EST un bourg de douze cents habitants dans le canton de Maubeuge , à deux lieues de cette ville , sur la frontière. Il faut le visiter à cause de ses forges , de ses platineries en tôle , de ses marbres , de son *tordoir* pour faire de l'huile , de

(1) Ce fut dans cette armée de La Fayette , que Victor de Latour-Maubourg , qui n'était que colonel , commença à se faire connaître , et promit à l'armée un général distingué.

sa filature de coton. Cette filature fut montée par un Anglais sur la petite rivière de la Troule. Elle n'a pas d'abord réussi ; l'Anglais a fait des pertes , et est mort insolvable. Un Lillois a pris sa place , et fait prospérer l'établissement.

Près de Villers est *Jeumont* , également à l'extrême frontière. Ce village se distingue par ses fonderies , ses carrières et son commerce de lin. Tout le canton de Maubeuge montre depuis quelque tems une industrie bien dirigée , et qui croît tous les ans d'une manière prodigieuse. Autour de la ville , on trouve , 1° *Rousies* , à l'est , sur un ruisseau : nous citerons sa fabrique de broches , de cylindres et d'autres objets pour les filatures. 2° *Saint-Remi* , surnommé *Malbati* : ce village s'embellit tous les jours , et il méritera bientôt une épithète contraire à celle qu'on lui a donnée ; on y exploite des marbres qui valent ceux de *Sainte-Anne* (Belgique) , et qu'on appelle de ce nom à Paris , où tout se débite et se dénature. 3° *Beaufort* a une tour romantique construite en 1173 par les comtes de Hainaut. D'autres en font remonter l'origine jusqu'aux Romains. 4° *Hautmont* , où était une belle abbaye dont l'église a été démolie. Dans les bâtimens qui restent on a mis une verrerie à bouteilles , et des forges d'armureries. 5° *Ferrière-la-Petite* compte sept cents habitans ; on y exploite des marbres et des granits. Ce lieu se recommande surtout par une manufacture de faïence commune , mais solide , blanche , bien vernie , et par des poteries de grès , au nombre de vingt ou trente , qui sont auprès les unes des autres , et qui rendent des services essentiels par les produits qu'elles offrent à bon marché pour les jardins et les cuisines. 6° *Ferrière-la-Grande* fournit des marbres et des pierres bleues. Toute cette activité est merveilleuse , quand on songe à ce qu'était l'espèce d'inertie de la plupart de ces peuples , il n'y a pas un demi-siècle.

COURSOLRE.

ICI nous changeons de canton , puisque de celui de Maubeuge , nous passons dans celui de Solre-le-Château ; mais nous ne changeons pas d'arrondissement , puisque nous sommes toujours dans celui d'Avesnes. C'est le pays au fer , au marbre ; on ne voit partout que fonderies , scieries et exploitations de toutes matières lourdes et compactes. Le feu et le frottement sont employés comme auxiliaires des forces humaines pour la réduction de ces masses en objets de consommation. Les procédés divers que chaque jour on invente à l'envi l'un de l'autre pour arriver aux mêmes résultats avec de moindres peines et des avances moindres , excitent l'étonnement et l'admiration.

Coursolre , sur le ruisseau de *Thuire* , a neuf cents habitans , dont une grande partie est employée aux forges et aux carrières. *Pont-de-Solre* , près de là , a des marbres que l'on compare au *noir antique* et au *Sainte-Anne*. *Hestrude* a de bons marbres aussi , de même que *Bossus-les-Walcourt* , *Erpian* , *Barbençon*.... Il faudrait nommer tous les villages , car tous ont , ou ont eu , ou auront , quand on voudra , des carrières de marbres propres au commerce , et pour lesquels , vu la proximité de Paris , on aura toujours des débouchés prompts et faciles , quoiqu'à vrai dire ils soient inférieurs , pour leurs nuances et leurs qualités , à ceux de Campan , d'Ilhet , de Férancolin , et de toute la chaîne des Pyrénées.

SARS-POTERIES.

Ce village , peu considérable par lui-même , doit sa réputation à des veines de cendres fossiles qui y furent découvertes en 1777 , et que l'on peut employer comme engrais. L'exploitation commença aussitôt , et s'est toujours continuée

depuis , enrichissant les particuliers qui se livrèrent à cette entreprise , et tous les pays d'alentour qui en profitèrent. Les filons sont séparés les uns des autres par de la *terre-potasse* , dont les potiers de Sars se servent utilement dans leurs fabriques. Parmi les cendres , il se rencontre par intervalle de petites couches d'une matière qui ressemble à du bois pourri ou consommé par la durée des tems , recélant des pyrites ferrugineuses.

L'exploitation annuelle des cendres végétaives de Sars-Poteries a roulé sur trente , quarante , cinquante , soixante mille pieds cubes , pesant un , deux ou trois millions de livres (1).

SOLRE-LE-CHATEAU (2).

SOLRE avait un château qui passait pour être des plus forts qu'il y eût dans la province. Le château de Solre fut pris et brûlé en 1473 par le comte et connétable de Saint-Pol , pendant que le duc de Bourgogne était à Amiens. Ce fut une des causes de la haine du duc contre le comte : haine qui , jointe à celle du roi de France , mena Saint-Pol à l'échafaud. Solre alors appartenait à Baudouin de Lannoy , dit le Begh , seigneur de Molembais , chevalier de la Toison d'Or , qui mourut en 1474 , peu de tems après la prise de son château. Cette ville tomba par la suite au pouvoir de la maison de Croï , à laquelle elle appartenait quand arriva la révolution ; le château ne tarda point à être démoli : sur quoi nous ferons re-

(1) Indépendamment des cendres et des poteries , il y a des verreries très-belles à Sars.

(2) Chef-lieu de canton , qui portait il y a vingt-cinq ans le nom de Solre-Libre ; quinze cents habitans ; à 25 lieues de Lille , 3 d'Avesnes , 4 de Maubeuge , 3 de Beaumont , 5 de Chimai , 18 de Douai : fabrique de dentelle , commerce de bois et de laine ; culture du lin , carrières et scieries de marbre.

marquer que nous aimons la liberté, mais que nous n'aimons pas la destruction. Nous n'invoquons pas les vieilles coutumes qui ne s'accordent plus avec nos idées, mais nous regrettons les vieux châteaux, qui du moins décoraient le paysage. Nous nous plaignons de voir la main des hommes se porter sur les monumens, non pour les réparer, mais pour les renverser, effaçant ainsi les souvenirs, et sapant notre histoire par la base. La cupidité brise et dévore tout; avec les débris des demeures de nos pères on bâtit des maisons légères qui n'ont l'air que de châteaux de cartes, et il arrivera un moment où une secousse imprimée au sol par le Vésuve et l'Etna, jettera d'un seul coup par terre tous ces petits édifices modernes, qui semblent n'être érigés que pour un jour....

La conquête du château de Solre fut faite en 1637, au profit de la France, par un général encore étranger, mais à qui ses nobles services allaient bientôt valoir des lettres de grande naturalisation. Plus haut, nous avons vu que sous le règne de Louis XIV, le refus d'un régiment fait à *l'abbé de Savoie* (le prince Eugène), priva nos armées d'un capitaine qui fut sur le point de causer la ruine du royaume; mais sous le règne de Louis XIII (on pourrait dire sous le règne du cardinal de Richelieu), un régiment offert au vicomte de Turenne, alors à Paris comme otage pour l'exécution des traités passés avec la duchesse de Bouillon, donna un défenseur à la couronne, et promit à la France un sauveur.

Les Allemands pénétraient de toutes parts dans nos provinces, sans presque rencontrer d'obstacles, et le guerrier le plus habile, ou du moins le plus en crédit, était le cardinal Lavallette. Ce fut une singularité de l'époque de voir les ecclésiastiques régir les affaires civiles, et même aussi les intérêts militaires, courir les champs, assiéger ou défendre les citadelles; exciter les troupes et le peuple, semer autour

d'eux la terreur , et offrir dès ce tems-là le modèle de ce que plus tard on appela *les représentans en mission*.

Lavallette éprouvait souvent des échecs , et le déshonneur des revers retombait sur le cardinal de Richelieu. Turenne changea la face des choses , et les deux prêtres ambitieux comprirent bientôt tout le parti qu'ils pourraient tirer d'un jeune courage qui ne demandait que des occasions de se faire connaître et de se signaler. A une première affaire , celle du château de *La Mothe* , en Lorraine , il avait joint le succès à l'audace ; il fut donné pour second à Lavallette dans la guerre de Hainaut et de Flandre , et dès-lors le prince de l'église vola de triomphes en triomphes. Turenne , son maréchal-de-camp , lui épargnait toutes les fatigues , et gardait pour lui tous les dangers. Il prit Landrecies , puis Maubeuge , et ensuite il alla devant Solre , qui ne tint pas à son aspect. En un moment les barrières , les portes furent ouvertes ; la ville fut mise au pillage. Les soldats amenèrent à Turenne , pour sa part de butin , une femme jeune et jolie ; les larmes et le désordre de sa toilette augmentaient encore ses charmes. Turenne eut pitié de son sort , et faisant chercher son mari , qui parut tout pâle et tremblant : « Rassurez-vous , lui dit-il , » je vous rends celle qui vous est chère , et vous la rends » pure et sans tache. Si mes braves compagnons l'ont mise » un instant en ma puissance , c'était pour être plus certains » que sa vertu fût sauvée , et qu'elle fût remise en vos mains » digne de votre estime autant qu'elle l'est de votre amour. » Le mari reprit donc sa femme , et la foule alors d'applaudir. Le jeune officier confessa que c'était un des sacrifices qui dans sa vie lui avaient le plus coûté. Noble exemple pourtant que Scipion avait donné le premier , que renouvela le chevalier Bayard , et qui , par Turenne imité , fit à ces trois héros autant d'honneur que leurs victoires !

TRÉLON (1).

DANS le territoire de ce bourg on trouve des marbres , des affineries de fer , des verreries , et même une manufacture de cristaux.

Trélon a un vieux château qui appartient à la maison de Mérode de Westerloo depuis 1444 , et qui , assiégé et pris par Louis XI , fut ressaisi par les Espagnols , puis enfin repris et brûlé par Henri II.

Dans ce canton , le plus méridional de tous ceux du département , on trouve le village de Fournies sur un ruisseau qui tombe dans la Petite-Helpe. On y compte deux mille habitans pour la plupart employés à deux filatures de coton , une blanchisserie et une verrerie , établies et florissantes dans ce lieu reculé.

Anor est dans un val étroit , au milieu des bois , entouré de forges , de fonderies et d'affineries. On ne compte pas cinq cents habitans dans le lieu même ; mais les ouvriers des usines augmentent cette population , et donnent de la vie à ces cantons éloignés. La nature y est agreste et sombre. Le peintre y peut aller chercher des sites sauvages , et le poète des inspirations mélancoliques. *Anor* touche la frontière ; encore quelques pas , et vous êtes sur le sol étranger , ou plutôt vous arrivez au milieu d'un peuple qui est régi par des lois étrangères , mais qui conserve religieusement des souvenirs et des sentimens tout français !

(1) Chef-lieu de canton ; quinze cents habitans ; à 3 lieues d'Avesnes , 3 de Chimai , 7 de Maubeuge , 4 de Solre. — Les écrevisses de Trélon sont recherchées comme le sont aussi celle de Solre-le-Château.

ARRONDISSEMENT DE VALENCIENNES.

Ce pays est un des plus variés du département. S'il y a de grandes plaines découvertes à l'ouest, elles sont du moins coupées par les vallées nombreuses de la Scarpe, de la Sensée, de la Selle, de l'Escaut (1). Toutes ces rivières coulent vers l'est, et se réunissent à la dernière avant qu'elle ne passe en Belgique. Le fond du sol est, du côté du nord, d'un argile mêlé de sable et de tourbe; du côté du sud l'argile est grise et rougeâtre, mêlée de silex (qu'on nomme dans le pays *cail-loux-bis*), et entrecoupées de terres marneuses dites *mar-lettes*. Au centre, la terre est argileuse, noire et forte. La profondeur de la couche végétale est tantôt de six à huit pouces, et tantôt d'un ou plusieurs pieds. Dans la partie qui touche les arrondissemens de Douai et de Cambrai, il y a des carrières de grès d'où l'on tire annuellement deux à trois millions de cubes de six à sept pouces pour le pavage des routes, et de pierres calcaires blanches avec lesquelles on

(1) Quelques-unes des vallées du Hainaut donnent un fourrage trop humide qui cause des épizooties. On corrigerait les vices de cette nourriture en donnant du sel aux troupeaux. Mais l'impôt qui pèse sur cette substance arrête les fermiers et nuit à l'agriculture. La découverte de la mine de sel gemme de Vic pourra mettre le gouvernement à même de diminuer ces charges, et rendre plus d'un genre de service aux départemens de l'Est. Il y a trente ans on ne donnait point de sel aux bestiaux en Angleterre, suivant Arthur Young; mais, depuis, on a imité la France en beaucoup de comtés, et l'on s'en est bien trouvé. Il faut voir, pour se fortifier dans cet usage, ce que M. Michaux fils dit dans son *Voyage à l'ouest des monts Alléghanis*, sur l'avidité avec laquelle les troupeaux de bœufs sauvages de l'Amérique recherchent l'herbe des plaines qui sont situées de manière à recevoir l'influence des sels de l'Atlantique.

fait les constructions , ou qu'on réduit en chaux pour les besoins de l'agriculture. Mais ce qui distingue cet arrondissement , et lui donne une physionomie particulière , c'est l'exploitation des houillères et la culture en grand du lin. Nous donnerons là-dessus quelques détails aux chapitres d'Anzin et de Saint-Amand (1).

L'habitant des campagnes de Valenciennes fut de tout tems, plus qu'un autre , livré à la crainte des sortilèges. Les charlatans y firent toujours nombre de dupes. Comment cette espèce de gens n'aurait-elle pas pullulé et prospéré ? le gouvernement du pays leur prêtait jadis appui et secours. Les chartes générales du Hainaut imposaient aux communes l'obligation de nourrir et héberger les sorciers et sorcières. Les rituels du culte catholique étaient à la vérité remplis d'exorcismes contre ces devins et contre les démons ; mais ceux qui étaient chargés de ces opérations avaient intérêt à faire naître les dangers pour y apporter les préservatifs. C'était eux qui tour-à-tour alarmaient les peuples et les rassuraient ; ils faisaient et chassaient les revenans , toujours payés et remerciés pour ces mystérieux services , que toutes les rigueurs de la révolution menacèrent et ne détruisirent pas. On dit que ces

(1) La superficie de l'arrondissement est de cinquante-sept mille hectares ; sa population est de cent seize mille habitans , répartis de la manière suivante entre les sept cantons qui le composent :

Valenciennes . . .	{	nord	18,200
		est.	16,300
		sud.	15,500
Saint-Amand.. .	{	est.	14,300
		ouest.	15,200
Condé.. . . .			19,300
Orchies.			17,400

Les propriétés sont dans cet arrondissement , comme dans tout le Nord , extrêmement divisées : *raison*, dit Bernardin de Saint-Pierre , *pour que l'agriculture s'y perfectionne , et pour que le peuple soit heureux.*

usages reprennent avec plus d'intensité, que les farfadets rentrent en faveur, et que les campagnes tendent à s'infecter de nouveau de toutes les vieilles sottises du fanatisme.

Les Hennuyers et leurs seigneurs passaient généralement pour braves et loyaux chevaliers. Cependant l'histoire a consacré le souvenir d'un trait de la vie de Guillaume de Hainaut, comte d'Ostrevend, qui n'était pas tout à sa gloire. Une coutume avait été établie lorsqu'on voulait faire affront à quelque gentilhomme. Elle consistait à envoyer un héraut ou un roi d'armes couper la nappe devant lui et mettre son pain à l'envers. Cette pratique avait été inventée par Duguesclin pour conserver l'honneur des preux, et pour exciter leur vaillance. Or, il arriva qu'un jour d'Épiphanie, Charles VI ayant à sa table plusieurs illustres convives, entr'autres le comte Guillaume, un héraut vint tout-à-coup *trancher la nappe* devant ce seigneur, en lui disant qu'un prince qui ne portait pas d'armes n'était pas digne de manger à la table du roi. Guillaume surpris répond qu'il porte le heaume, la lance et l'écu, ainsi que les autres chevaliers. « Non, sire, cela ne » se peut, reprit le plus vieux des hérauts. Vous savez que » votre grand-oncle a été tué par les Frisons, et que jusqu'à » ce jour sa mort est restée impunie. Certes, si vous aviez » des armes, il y a long-tems qu'elle serait vengée. » Cette leçon opéra son effet. Depuis ce moment, le comte ne songea plus qu'à laver sa honte, et bientôt il en vint à bout.

Les cygnes étaient autrefois très-abondans sur les rivières et les canaux du Hainaut et de la Flandre. On en nourrissait des compagnies entières que les différens corps bourgeois adoptaient et marquaient de certains signes avec des cérémonies que le grand d'Aussy a décrites très au long. On chassait ce gibier comme aujourd'hui nous chassons le canard sauvage, et il y en avait une si grande quantité sur

l'Escaut, autour de Valenciennes, que cette ville, suivant Liébaut, en était nommée *Val des Cygnes*.

VALENCIENNES (1).

MERCURE avait en ce pays de zélés adorateurs. On a trouvé des figures de ce dieu dans les fouilles de Saint-Amand ; on en trouve dans les fouilles de Famarç, et de plus, on lui a attribué la fondation de Valenciennes. C'était toujours à des dieux ou à des saints que les villes autrefois devaient leur établissement, soit que les habitations fussent construites autour des temples, soit qu'on les élevât auprès des monastères. Il vint un tems où les hommes ayant perdu de leur superstition ou de leur foi, et ne se voyant plus en sûreté sous la seule protection du ciel, bâtirent leurs villes et leurs maisons sous les remparts des châteaux forts. Enfin, lorsque la civilisation eut fait des progrès, et qu'un meilleur ordre eut commencé à se montrer partout, on mit des villes en rase campagne sans tourelles et sans pont-levis.

Valenciennes n'est pas une de ces villes ouvertes bâties dans la confiance des peuples. Elle est bien fermée au contraire, et quelques auteurs ne font remonter son origine que jusqu'à Brunus, chef des Bourguignons, quatre cents ans avant J.-C. : c'est déjà sans doute assez haut. Rien n'est venu jusqu'à nous de ce qui se passa dans ses murs à cette époque ; mais cela ne veut pas dire qu'il ne s'y soit pas fait des choses

(1) Chef-lieu d'arrondissement ; trois cantons ; population, en 1724, vingt-cinq mille habitants ; en 1770, dix-sept mille ; en 1789, vingt-deux mille ; en 1801, dix-huit mille cinq cents ; en 1824, vingt mille : distances, de Paris, 50 lieues ; de Lille, 13 ; de Douai, 7 ; de Bouchain, 4 ; de Cambrai, 7 ; de Bavai, 6 ; de Condé, 3 ; de Saint-Amand, 3 ; d'Orchies, 6 ; de Mons, 8 ; de Tournai 7, — Les *goyères* (espèce de pâtisserie), et les tartes à la crème de Valenciennes sont renommées.

— Longitude, 21 deg. 44 min. 50 sec. — Latitude, 50 deg. 21 min. 27 sec.

considérables. Combien de mémorables événemens se sont effacés du souvenir des hommes, et que d'exemples n'avons-nous pas de l'oubli où tombent rapidement et les plus étonnans triomphes, et les plus désastreux revers !

Les uns assurent que Valens agrandit la ville, d'autres que ce fut Valentinien I^{er}, et d'autres Valentinien II, vers l'an 386. Ce fut l'un ou l'autre de ces empereurs qui lui donna le nom de *Valentia* qu'elle porta long-tems, et d'où lui vient celui de Valenciennes qu'elle porte aujourd'hui (1). Clodion, vainqueur des Gaules belgiques, habita à *Valentia* le palais des empereurs qui était devenu le sien. Ses successeurs y séjournèrent, et Charlemagne, après la mort de Carloman, y tint les états généraux de la nation.

Aux premières années du onzième siècle, Valenciennes fut ravagée par la peste. Les habitans étaient en des transes mortelles. Femmes, enfans, vieillards

..... Tous en étaient frappés.
On n'en voyait plus d'occupés
A chercher le soutien de leur mourante vie.
Nul mets n'excitait leur envie. ● .

La consternation était à dix lieues à la ronde, lorsqu'un ermite, du petit village de Fontenelle (2), ayant prié dévotement la Vierge, reçut d'elle un cordon miraculeux dont il vint enceindre la ville. Aussitôt la peste cesse, la santé re-

(1) Les Valentiennois, surnommés *les heureux*, figuraient avec honneur dans les légions romaines.

(2) A une lieue de Valenciennes. — Il possédait une abbaye à laquelle, au neuvième siècle, saint Anségise donna une constitution réglant que les moines tueraient annuellement quarante cochons gras pour se fournir de graisse et de lard pour les *jours maigres*.... Cette abbaye, qui, au quatorzième siècle, appartenait à madame de Valois, sœur du roi Philippe VI, fut brûlée par les troupes françaises ; mais ceux qui y avaient mis le feu furent pendus par l'ordre du duc de Normandie, neveu de la princesse.

vient, la gaité brille, les amours renaissent, la terreur se dissipe, et, en mémoire de cette délivrance, une procession solennelle est instituée pour avoir lieu tous les ans le 8 septembre, afin d'y promener le précieux lacet, que l'on gardait religieusement dans la chapelle Notre-Dame. Rien que sa possession rassurait les esprits, et quand un peuple est sans inquiétude, il est sauvé du plus grand de ses maux.

Vers la fin de la seconde race, Valenciennes eut des comtes particuliers jusqu'en 1051, qu'elle passa aux comtes de Flandre, et tomba successivement entre les mains des ducs et archiducs de Bavière, de Bourgogne et d'Autriche. En 1656, elle résista au maréchal de Turenne; mais, en 1677, Louis XIV la prit d'assaut, ou plutôt ce furent ses mousquetaires (1), et elle fut cédée ou mieux elle rentra à la France par la paix de Nimègue en 1678.

Les fortifications, déjà fort irrégulières, le devinrent davantage encore par les ouvrages qu'on y ajouta. On entassa bastions sur bastions. La citadelle eut trois parties : le *réduit*, le *pâté*, la *citadelle* proprement dite. Cependant Valenciennes fut prise en 1793 par les Autrichiens, et reprise en 1794 par les Français. En 1793, le général Ferrand commandait la place, et quoiqu'âgé de soixante-onze ans, il ne la rendit

(1) Les assauts s'étaient jusque-là donnés la nuit. Vauban, à qui il appartenait de renverser tout le nouveau système militaire, comme Carnot et Bonaparte l'ont encore changé depuis, Vauban fit décider qu'à Valenciennes on donnerait l'assaut en plein jour, afin d'éviter les pertes et le désordre qui suivaient les attaques nocturnes, où les assiégeans bien gardés ont évidemment l'avantage. Les mousquetaires étaient désignés parmi ceux qui devaient marcher; ils se précipitent les premiers sur les redoutes et les palissades. Ils franchissent tous les obstacles, arrivent à un pont-levis, le baissent, pénètrent de retranchemens en retranchemens jusque dans la ville, se barricadent dans les rues avec des charrettes, et imposent tellement par leur audace aux Espagnols et aux habitans, que bientôt le corps municipal, après avoir donné et reçu des otages, députe vers le roi pour traiter de la reddition de la place.

qu'après l'avoir défendue pendant près de trois mois. La garnison était de dix mille hommes : plus de six mille y périrent. La ville était cernée, et le bombardement eut lieu pendant quarante-trois jours sans discontinuer (1). Tous les édifices furent incendiés ou endommagés : églises, magasins, casernes, hôpitaux, tout brûlait ou s'écroulait. La tour Saint-Nicolas, embrasée par les obus, s'élevait au ciel comme une colonne de flammes qui allait demander vengeance. Les habitans, épouvantés de ces désastres, murmuraient contre le général Ferrand, et surtout contre les conventionnels Briez et Cochon de l'Apparent qui prolongeaient la résistance, dans l'espoir que l'armée de Custine les viendrait secourir, et par ce généreux point d'honneur qui ne cède qu'à la dernière extrémité aux sommations d'un insolent ennemi. Quand il n'y eut cependant plus moyen de tenir, on envoya des parlementaires au duc d'Yorck qui commandait l'armée austro-anglaise ; il répondit : *Il est bien tard !* Il n'était pas content d'avoir réduit la ville en cendres, et son désir le plus cher était de la livrer au pillage, après avoir passé la garnison au fil de l'épée (2). Sa fureur à la fin se calma, la capitulation fut signée ; mais les commissaires de la Convention n'y furent point compris, et, pour sauver leurs jours, il fallut qu'ils sortissent de la place, la nuit, furtivement et déguisés (3).

(1) Il fut jeté dans la place deux cent mille boulets, trente mille obus, quarante-deux mille bombes. Les assiégeans finirent par dépaver les routes pour en lancer les pavés sur la ville.

(2) La garde nationale n'eût pas été épargnée, car elle s'était mise sous les armes, et ses canonniers n'avaient pas quitté les remparts.

(3) Le régiment ci-devant *Dauphin*, et les bataillons de la *Nièvre* et de *Maine-et-Loire* se distinguèrent à ce siège. Delage (d'Angers), depuis baron et général, mais qui n'était alors qu'adjudant de grenadiers, sortait un matin de sa tente lorsqu'une bombe venant à tomber dessus, la réduisit en poudre. Un moment plus tôt il était mort, et l'état aurait perdu un de ses plus zélés défenseurs.

En 1794, les Autrichiens avaient réparé les brèches, et mis la place de Valenciennes dans un état formidable : trois millions y avaient été employés. Tous ces frais furent en pure perte : Schérer, Duquesnoy, Marescot, sommèrent le gouverneur de se rendre ; et, effrayé par les menaces dont cette sommation était accompagnée, averti d'ailleurs des succès de nos armées sur d'autres points, qui lui ôtaient tout espoir de secours, il signa les conditions qu'on lui voulut imposer, et remit la ville avec trois cents pièces de canon entre les mains de nos généraux : c'était là le tems de notre gloire !

Froissart était de Valenciennes : il y vit le jour en 1333, et l'on peut juger, par ce qu'il raconte de sa jeunesse, que dans ce tems-là on faisait marcher d'un pas égal la galanterie et la dévotion. Froissart était clerc, il était prêtre, ce qui ne l'empêcha pas de tomber éperdument amoureux d'une belle dame de la cité, qui, par singularité, lui tint rigueur, et plus que lui se montra sage. — Pour se distraire de cette passion malheureuse, il quitta le pays, et il eut par le chemin une vingtaine de jolies maîtresses qui l'aidèrent à supporter les peines que lui causait sa dame. Dans le siècle de la chevalerie errante, Froissart fut le modèle des poètes vagabonds. Il n'est contrée digne alors d'être connue qu'il n'ait visitée. Traversé dans ses amours de Hainaut, il passa la Manche, et se rendit à Londres, auprès de la reine, femme d'Édouard III, qu'il fit confidente de ses chagrins. Cette princesse les adoucit de son mieux et le combla de toutes sortes de biens ; puis elle lui fournit des chevaux pour aller tenter un nouvel effort contre la beauté rebelle qui tenait son ame asservie. N'ayant pas été dans ce voyage plus heureux que par le passé, Froissart s'embarqua pour l'Écosse, et s'enfonça dans ces montagnes, où depuis Walter Scott a vu le jour. Quelle rencontre eût été que celle de ces deux hommes,

s'ils avaient vécu au même tems , et combien l'Écossais , malgré son esprit raisonneur , eût été charmé de connaître notre chroniqueur naïf , trouvant le mot piquant sans le chercher , et récitant avec un imperturbable sang-froid les plus déplorables aventures ! Tous deux babillards et caustiques , ils auraient eu des entretiens qui , s'aiguissant par l'émulation , auraient été recueillis par les Ladvocat et les Gosselin , et auraient fait et feraient encore les délices de nos soirées.

Quittant l'Écosse pour l'Espagne , Froissart suivit le *prince Noir* dans ses guerres de Galice et de Castille. Il passa ensuite en Italie , où il assista aux fêtes données par le *comte Vert* au duc de Clarence. Rappelé au sein de sa patrie , il fut nommé à la cure de Lestines , et l'on crut ses courses finies. Il avait dans son presbytère *bons paroissiens et gaie servante*. Des festins joyeux s'y donnaient , et la vie doucement s'y écoulait. Mais ce bonheur trop uniforme ne convenait guère à notre pèlerin. Pasteur inconstant , et plus propre à conter fleurette aux jeunes filles qu'à écouter leur confession , il ne tarda pas à quitter son troupeau , et il s'en alla chez le duc de Brabant , aux vers duquel il mêla ses vers. C'était une communauté intéressante de sentimens et de plaisirs entre deux poètes de divers rangs , de mérite divers , mais dont les cœurs étaient faits pour s'entendre. Le duc meurt , et Froissart va se consoler à la cour du comte de Blois , qui l'envoya , à peu de tems de là , chez son ami le comte de Foix. Dans ce trajet , mille scènes plaisantes et mille histoires , qui à elles seules feraient la matière de vingt agréables romans. Des Pyrénées , notre volage écrivain se transporte en Auvergne , puis de là à Avignon , où il se laisse voler son argent ; il retourne en Angleterre , il y est témoin des malheurs de Richard II , et , dans ses mémoires , il peint ces infortunes royales avec des couleurs qui attendrissent ; car il sait quitter , quand il

veut, le ton de la légèreté et de l'indifférence. Enfin, il rentre dans le Hainaut, revient à Valenciennes (d'autres disent à Chimai), chercher un cercueil où il avait eu son berceau, et il cesse d'écrire quand il cesse d'exister, aux premiers jours du quinzième siècle (1).

(1) Froissart méritait bien ces lignes que nous lui avons consacrées, et nous ne pouvions pas rendre à cet écrivain moins d'hommage que les Prussiens nos ennemis; ils conservent à Breslau, dans la bibliothèque publique, un manuscrit de Froissart qui fut l'objet d'un article spécial lors de la prise de cette ville par nos armées.

Valenciennes a produit d'autres hommes plus ou moins célèbres dans divers genres. Voici l'indication des principaux : Baudouin, empereur de Constantinople, et Henri son frère; Jean de la Fontaine fit au quinzième siècle un traité en vers sur l'alchimie; Louis de la Fontaine, dit Vvicart, né en 1522, mort en 1587, fit le voyage de la Terre-Sainte, fut chevalier du Saint-Sépulcre, titre depuis si décrié, écrivit l'histoire de sa ville natale, et laissa des commentaires sur les troubles civils de 1566; Henri d'Outreman, seigneur de Rombies, né en 1546, mort en 1605, prévôt et historien de Valenciennes; Jean Lemaire, historiographe de Louis XII; Paulmy, Levasseur, et une foule d'écrivains théologiques, dont les œuvres, long-tems dédaignées, pourront bientôt reprendre faveur; les peintres Watteau et Poter, le premier renommé surtout par ses tableaux de scènes villageoises, le second disciple de l'autre et moins fameux, mais non pas toujours moins habile; Lefèvre (mort en l'an III), cité pour ses portraits en miniature; Pujol, chef des magistrats de la ville à l'époque de la révolution, amateur distingué des arts, qui publia par souscription une *Galerie historique universelle*: il adopta et traita comme son fils notre Abel de Pujol, peintre qui, après avoir remporté le grand prix à l'Institut, et avoir passé plusieurs années en Italie aux frais de l'état, s'est fixé à Paris, où il honore sa profession par son caractère et par ses talents.

A ces noms il faut joindre celui du général comte d'Espinois, qui, né à Valenciennes en 1764, fut fait de bonne heure officier, se distingua aux armées d'Italie et des Pyrénées, et se fit chérir à Milan, où il fut nommé gouverneur. Moins heureux à Paris et à Nantes, où il eut depuis des commandemens, il s'est jeté pour se consoler et se distraire dans le sein des muses, et, successivement, il a imité Ossian et publié des odes...

La première imprimerie qu'ait eu Valenciennes date de 1614. On a dit que la première édition du *Télémaque* avait été donnée à Valenciennes, chez Gabriel-François Henry. Mais comment accorder cela avec ce qu'on sait, que Louis XIV suspendit à Paris l'impression quand on en fut à la page 208?

Valenciennes a une société savante *qui fait parler d'elle*, une bibliothèque de

Froissart, tout Froissart qu'il était, aurait eu, s'il eût vécu de notre tems, plus d'un assaut à soutenir. Affublé de son habit de clerc, s'il eût mené cette vie joyeuse, dont ses chroniques font parade, il aurait été signalé, censuré, et probablement enfermé. Chez nous, et par le tems qui court, la folie passe pour suspecte, et le rire pour sédition.

A Valenciennes, comme ailleurs, on se pique aujourd'hui de plus de rigidité dans sa conduite qu'on ne le faisait aux quatorzième et quinzième siècles, ou du moins on a plus de gravité et de réserve à l'extérieur; mais le fond des mœurs n'est pas si austère que l'apparence, et il règne dans les habitudes une certaine mollesse native qu'on n'a pu vaincre entièrement les préceptes et les circonstances (1).

Valenciennes était sur la route la plus fréquentée par ceux qui allaient à Bruxelles, en Hollande et dans les états du nord. Toutes nos troupes, tous les étrangers, et des marchandises de toute espèce passaient par ce chemin; il fallait que la ville se ressentît de ce mouvement et s'animât de cette nouvelle vie. Il y avait en effet dans ses murs des citoyens adroits et actifs qui exploitaient cette mine féconde, et qui s'en trouvaient à merveille pour leur fortune et leurs plaisirs. Mais, en dehors de ces spéculations, il restait un grand nombre de personnes et une bonne part de la population qui ne suivait pas l'impulsion donnée. Quand donc les limites de la France se sont resserrées, quand les déplacements des na-

huit mille volumes, et un collège communal; elle avait même un jardin de botanique qui fut détruit par les Autrichiens en 1793. M. Hécart a un jardin d'amateur que les curieux vont visiter*; il possède aussi une collection d'ana, que l'on regarde comme très-précieuse; elle est au moins très-considérable.

(1) Les jeunes filles passent ici surtout pour paresseuses, monotones.... Elles mènent une vie sédentaire qui engendre chez elles plus d'une maladie.

* Il est auteur d'une Botanographie du Hainaut.

tions se sont arrêtés , quand Valenciennes a cessé d'être un entrepôt aussi nécessaire et un lieu de passage aussi considérable , elle a repris son ancienne allure et cette sorte d'esprit routinier qui remue peu , avance peu , et demeure volontiers en arrière au risque de ce qui peut en arriver.

Ce n'est point ici que vous verrez tout le monde occupé d'une industrie bruyante , dévorée du besoin de produire et du désir de faire parler d'elle. Une vieille réputation est acquise , on se borne à la conserver ; c'est peut-être le moyen de la perdre. Et déjà n'a-t-on pas perdu la fabrique des étoffes de laine , qui était jadis importante ? Elle a presque entièrement disparu , parce qu'en d'autres lieux il a été fait dans cette partie des progrès qu'on n'a voulu ni reconnaître , ni du moins imiter. On ne peut se résoudre à changer de système , et si , à Valenciennes , il apparaît quelque invention , ce n'est que rarement , de loin en loin , non pas dans la branche essentielle de l'industrie de la ville ; et souvent encore est-ce par des hommes qui viennent du dehors , ou par des maisons qui , récemment créées , ont besoin de se signaler de quelque manière , et d'attirer vers elles l'attention.

La vieille fabrique est stationnaire. Le commerce est là comme un moribond qui , ne faisant rien pour se relever , se contente de ne pas mourir. Après les étoffes de laine , deux grands objets d'achats et de ventes étaient renommés à Valenciennes , la *dentelle* et la *batiste*. L'une et l'autre de ces parties ont eu moins de faveur , sans que la ville les ait pour cela abandonnées ; et sans qu'elle ait tourné ses vues d'un autre côté. Valenciennes ne veut entendre parler que de *batiste* , et le *calicot* lui fait peur. Il semble qu'il y ait un pacte entre tous les négocians pour ne jamais sortir du cercle où ils se sont strictement renfermés. Ils attendent , ils espèrent un retour vers les productions *indigènes* ; ils font des vœux pour

la victoire du lin sur le coton, et jusque-là ils se contentent d'alimenter les ateliers par des expéditions lointaines, qui à la vérité font rentrer quelques fonds de l'étranger, mais qui sont loin de présenter les bénéfices qu'elles devraient produire si l'on secouait quelques préjugés qui, pour avoir une source pure, n'en ont pas moins des effets dangereux. On ne varie ni sur la matière employée, ni sur la mise en œuvre, ni sur les prix, et ce *tems d'arrêt* mal combiné est voisin de la décadence; car, en fait de manufacture, tout ce qui n'avance pas périlite.

Au surplus, une circonstance qui influera malgré tout sur le sort de la fabrique de Valenciennes, et qui amènera avec des réductions de prix une plus grande rapidité dans les placemens, c'est le filage du lin par mécanique : nous en avons parlé à l'article *Séclin*, et voici l'occasion de rappeler que c'est à madame la marquise d'Argens que l'on doit à cet égard les premières tentatives. Elle y mit son zèle et ses soins. Depuis elle, et par elle-même, des perfectionnemens ont été apportés aux procédés d'abord mis en pratique, et tout porte à croire que d'ici à peu de tems le problème qui consiste à donner, *aux prix les plus favorables, du fil assez fin pour la dentelle et la batiste*, sera complètement résolu.

Les Anglais, qui prétendent à tout, ont voulu essayer d'imiter nos batistes; mais ils n'y ont que très-médiocrement réussi, et l'un de leurs compatriotes établi à Valenciennes leur expédie tous les ans des produits de nos ateliers, qui les désenchangent des leurs (1).

(1) MM. Mestivier, Hamoir, Hazard, ont eu des mentions honorables aux expositions du Louvre pour des batistes envoyées par eux. MM. Denimal et Méniscloux se sont signalés par la fabrication de leurs tissus métalliques. — Une expérience cent fois répétée a prouvé que l'atmosphère de Valenciennes contribuait beaucoup à la beauté des dentelles. Des pièces commencées dans cette ville, cou-

Au milieu de la ville est la place d'armes à laquelle on ne donne pas moins de six cents pieds de long sur cent cinquante de large. Dix rues y aboutissent, et elle sert le plus souvent de promenade. Le plus grand côté, au nord, est formé par un rang de maisons à quatre étages, dont la façade est régulière. Vis-à-vis, au sud, est le théâtre (1) et l'hôtel-de-ville. Cet hôtel, d'architecture espagnole, n'est pas fini; mais il doit l'être, et l'on veut pour cela démolir un vieux bâtiment dégradé qui dépare en effet la place. Le beffroi est au couchant, derrière un petit bâtiment neuf qui n'est nullement en rapport avec le surplus de la décoration. Au levant, sont des maisons particulières dont plusieurs datent de cinq ou six siècles, mais qu'on remet à la moderne au fur et à mesure qu'il faut les réparer et les rebâtir. Sur cette place avait été érigée en 1772 la statue de Louis XV. Elle était, ainsi que le piédestal, en marbre d'Italie. Le sculpteur Sailly, né à Valenciennes, avait été chargé de ce travail, dont il se tira avec honneur. Ce monument fut renversé au fort de nos troubles civils. Le corps municipal a manifesté l'intention de le rétablir.

Valenciennes a une école de dessin très-suivie. M. Abel de Pujol y reçut ses premières leçons. Cette école a des expositions publiques de tableaux, qui attirent un concours assez

tinuées dans d'autres communes par les mêmes ouvrières, avec le même fil, les mêmes fuseaux, le même carreau, ont toujours présenté une différence sensible entre la partie fabriquée à Valenciennes et celle fabriquée dehors.

(1) La salle de spectacle est jolie; il n'y manque que des escaliers commodes et un foyer bien disposé. Sur l'avant-scène sont deux bustes, ceux de Talma et de Duchesnois, originaires ou natifs de Valenciennes. L'hommage est à bonne intention, mais il va peut-être un peu loin. On voit ailleurs des bustes d'auteurs et d'acteurs dans les foyers et les galeries; mais sur le théâtre même, cela nous paraît un peu fort, et c'est peut-être à de plus grands services que ceux que peuvent rendre des comédiens que devraient être réservés les honneurs d'un culte public. — La célèbre actrice Levasseur était née aussi à Valenciennes.

grand, et prouvent le goût de la population pour tout ce qui tient aux beaux-arts. Le musée est riche des dépouilles de l'abbaye de Saint-Amand, et afin d'ajouter encore au mérite de la collection on a fait venir de l'atelier de moulage du Louvre des *plâtres-modèles* qui sont un véritable bienfait pour les amateurs et les élèves.

On a tiré peu de parti des eaux qui passent dans la ville. Il n'y a point de quais et que trop peu de ports à Valenciennes. Sous le dernier gouvernement il avait été question d'une navigation transversale qui eût pu faire beaucoup de bien. Pourquoi ce projet est-il abandonné, et qui empêche qu'on ne le reprenne ?

Il y avait en 1789 à Valenciennes vingt abbayes, communautés ou couvens d'hommes et de femmes. Une des plus célèbres était l'abbaye de Saint-Sauve, dans le faubourg de l'est (1). L'abbaye Saint-Jean avait été fondée en 849 par Pépin-le-Bref. Les dominicains furent établis dans la ville en 1233; dans leur église, Charles-le-Téméraire tint le chapitre de la Toison d'Or, où il fut réglé que le manteau de l'ordre serait cramoisi; objet bien digne d'une telle solennité (2)! Des dominicaines furent appelées et logées en 1312 dans le palais même de Béatrix, comtesse de Luxembourg, et de Henri VII, son fils.

Dans l'un de ces couvens on a mis la poste aux chevaux. Dans d'autres sont des ateliers ou des écoles. Il y en a un où l'on a ouvert un bal public. Les églises démolies ont servi à former des places que l'on a eu soin de planter d'arbres, et dans l'enclos des *Capucins* on a fait un joli boulevard.

(1) Les choux de Saint-Sauve sont les meilleurs du département.

(2) Il faut lire dans Bayle (tome IV, page 59, 1^{re} colonne), ce qui est dit sur le fait plus *curieux qu'honnête* de la création de l'ordre de la Toison, et sur ce qui se passa à Bruges entre le duc Philippe-le-Bon et une certaine dame de cette ville.

Les anciennes rues de Valenciennes sont tortueuses comme celles de toutes les places de guerre. Les nouvelles rues sont mieux alignées, et l'on redresse chaque année les autres. Toutes sont un peu humides le matin et le soir. Cela tient à l'abondance des eaux, qui affluent de toutes parts. L'humidité serait plus grande si la ville n'était pas sur un plan incliné qui facilite l'écoulement (1). Il y a des fontaines sur plusieurs places publiques et dans beaucoup de maisons particulières. Trois fois par mois il y a de très-forts marchés à Valenciennes. On y amène beaucoup de chevaux. Les fermiers des environs en élèvent au-delà de leurs besoins, et, quand le moment est favorable, ils les placent à de très-bons prix.

L'hospice civil et militaire (Hôtel-Dieu) fut fondé en 1430, et l'hôpital général en 1751. Ce dernier est plus considérable qu'il ne le faut en tems de paix. M. Lefèvre, fabricant de tapis de Tournai, avait demandé d'y transporter son industrie; on était disposé à lui ouvrir les portes, mais des difficultés faites par le gouvernement de Hollande ont suspendu l'exécution de ce projet. Pourquoi des spéculateurs français ne s'empareraient-ils pas de cette idée, et ne réclameraient-ils pas des autorités de Valenciennes la permission d'établir (de préférence à un étranger), dans les bâtimens libres de l'hôpital, une fabrique de tapis ou toute autre manufacture?

(1) Il y a un ancien aqueduc qu'on nomme la *Fausse rivière*. Cet aqueduc est destiné à conduire à l'Escaut les eaux pluviales quand elles tombent par torrens, et qu'elles descendent du plateau d'Étreux. Cet aqueduc est aussi entier que s'il venait d'être construit; le pavé seulement est défectueux en quelques endroits. Il est probable que c'est un ouvrage des Romains, car le ciment est de telle qualité que les eaux ne se sont infiltrées depuis des siècles ni par les voûtes, ni à travers les parois.

FAMARS (1).

ON voulait des réformes, et l'on eut des batailles. Ceux qui complotèrent la révolution ou plutôt qui en développèrent le germe, comprirent bien qu'elle coûterait du sang. Mais à quelle époque l'homme a-t-il été arrêté par l'idée du sang à répandre ? Ce fut d'abord sa propre vie qu'on ne balançait point à exposer ; l'humeur belliqueuse se montra de toutes parts, et l'on envoya des fuseaux à ceux qui, aux premiers jours de cette crise, refusèrent de payer de leur personne, soit pour reconquérir des droits, soit pour conserver des privilèges. Il fallait opter pour ou contre, et l'on se faisait alors un jeu des résolutions les plus graves. La raison en cela put faillir, mais non pas du moins le courage.

Ce fut du cabinet de Versailles que (par le conseil de Dumourier) sortit la déclaration de guerre. On se disputa l'initiative dans cette grande lutte qui allait bouleverser l'Europe. Des camps étaient formés sous Maubeuge, Lille, Valenciennes. Trois généraux, Luckner, Lafayette et Rochambeau, étaient chargés du commandement des armées... Les Impériaux et les Prussiens, les Anglais et tous leurs alliés s'avancent et bordent nos frontières : mais c'est le duc général Biron qui va porter les premiers coups. Il commandait sous Rochambeau, et, de Famars où il était campé, il reçoit l'ordre de se jeter sur Quiévrain, la première ville de la Belgique. Ce poste est enlevé, on pousse jusqu'à Mons ; mais bientôt les ennemis prennent leur revanche, et soit trahison comme on le disait alors, soit (comme il est plus probable) incurie ou fatalité, ce ne fut qu'après que tous les gé-

(1) A l'ouest de Valenciennes. — Près de Famars est le mont Joui (*mons Jovis*), d'où l'on jouit d'une vue charmante sur la vallée de l'Escaut, et dont le nom rappelle un lieu consacré au souverain des immortels.

néraux élevés au sein de la cour eurent été remplacés par des officiers de *fortune*, que nous fîmes cette suite de campagnes heureuses qui reportèrent les limites de la France au-delà même de ce qu'elles avaient été au tems de César et d'Auguste.

Famars fut le point de départ (1)!... Son nom était déjà célèbre; c'était en ce lieu, qu'après la ruine de Bavai, les Romains avaient transporté leur préfecture militaire. Là existait un temple de Mars (2). Un château y fut bâti au moyen âge (3), et ruiné dans les guerres de la rivalité de François I^{er} et de Charles-Quint (4).

Le seigneur qui était propriétaire du terrain y fit faire, mais infructueusement, des fouilles il y a quarante à cinquante ans; mais dans ces dernières années on a renouvelé les recherches, et les travaux ayant été dirigés avec plus d'intelligence, on a recueilli une infinité d'objets précieux, des frises, des sculptures et un nombre prodigieux de médailles (5). Quelques-unes de ces médailles ont été jugées *rare*s; d'autres sont réunies par la fusion et réduites en lin-

(1) Ce fut le 28 avril 1792 que les premiers cris de guerre en sortirent. En 1793, les Français en furent délogés par les Autrichiens après la perte de la Belgique. Ce fut alors que Valenciennes fut bloquée et bombardée. Mais on a vu plus haut qu'en 1794 nous reprîmes l'offensive, et rejetâmes l'ennemi au-delà du Rhin.

(2) *Fanum Martis*, d'où l'on a fait *Famars*.

(3) Un souterrain partant de ce château allait jusqu'à Bavai, à 5 lieues de là: il n'existe plus.

(4) Le camp de Famars fut occupé par l'armée de Charles-Quint. François I^{er} n'était pas loin avec la sienne. Placé à Rougemont, il épiait les desseins de son rival, et cherchait des moyens d'attaque. Les Allemands s'aperçurent du mouvement qui se faisait autour du monarque français, et l'on tira sur lui quelques volées de canon qui le contraignirent à porter un peu en arrière son point d'observation.

(5) Entr'autres objets, on a trouvé un chapiteau qui indique une colonne de trente-six pieds, et les fondemens d'un vaste édifice. On a découvert des pavés mosaïques et des tuyaux de chaleur qui devaient appartenir à des bains.

gots de manière à laisser peu d'espoir d'y reconnaître des types et des légendes. Mais, plus ou moins bien conservés, ces monumens suffisent pour attester la haute antiquité du lieu.

Les journaux ont retenti de ces découvertes. Une société d'actionnaires s'est formée à Valenciennes pour en poursuivre les travaux. Un peu de spéculation (car aujourd'hui elle se mêle à tout) vient exciter ici le zèle et se joindre à la science. Famars est exploité comme une mine d'or, et, si rien ne contrarie ces projets, nul doute qu'on ne tire abondamment de cette terre des matériaux intéressans pour notre histoire, et des échantillons précieux pour nos musées.

MARLY, ONAING.

Nous nommons auprès l'un de l'autre deux villages également, quoique différemment industriels. A Marly était une tour célèbre dans les vieilles guerres, et qui défendait les approches de Valenciennes : dans ce village à présent est une fabrique où l'on prépare des boyaux pour expédier du beurre aux colonies. Là aussi sont des clouteries, regardées long-tems comme étant les meilleures du pays. — Onaing est le lieu où l'on a, pour la première fois, en France, fabriqué du café-chicorée. On craignit d'abord que la plante n'amalgât les terres, et les hospices, dans leurs baux, défendirent qu'on en cultivât. Mais on a reconnu depuis qu'il n'y avait aucun risque en faisant alterner la chicorée avec des plantes traçantes.

SÉBOURG.

AUTREFOIS dans ce lieu était un château renommé qui fut habité par les comtes de Hainaut et de Flandre. De là ils commandaient sur l'Escaut, la Haine et la Sambre, et après

avoir , à la mode du tems , rançonné les petits seigneurs leurs vassaux dans les terres voisines , ils venaient jouir de leurs richesses , et passer le fort de l'hiver en galas , faisant au dessert le récit des exploits de l'été passé , ou le plan des courses du printemps attendu.

Le pays est encore fort joli. Au milieu de belles et fertiles plaines sont des vallées riantes où coulent des ruisseaux bordés de beaux arbres : mais le bourg en lui-même est peu de chose aujourd'hui. On y trouve à peine quelques vestiges de l'ancienne demeure de ses maîtres. L'église n'est plus décorée comme elle l'était au tems des comtes , et le lieu n'est plus renommé que par les chevaux qu'on y fait passer , venant de la Belgique , pour être vendus aux fermiers de la campagne et aux loueurs de carrosses de Paris.

Verchain n'est pas loin de Sébourg. Là était le château du sénéchal de Hainaut qui , s'il faut en croire Voltaire (dans son *Essai sur les mœurs*), fut le modèle de don Quichotte.

Maing et Quérinaing sont auprès , tous deux ayant eu des forteresses dont les murs furent teints de sang dans les guerres féodales , et ont servi d'avant-postes dans les guerres de la liberté. Des recherches récemment faites autour de ces villages y ont fait trouver des vestiges d'antiquités.

ANZIN (1).

VILLAGE à peine cité il y a cent ans , aujourd'hui devenu le centre d'un immense commerce de charbon de terre. L'exploitation commença en 1733. Pendant six années on fit des travaux inutiles ; on était sur le point de les abandonner lorsque la veine enfin fut découverte , et la fortune du pays assurée. Les ouvriers affluèrent de toutes parts , les fosses

(1) Cinq mille habitans ; à la porte de Valenciennes , au nord.

se multiplièrent, et toutes les provinces du Nord vinrent se fournir aux mines d'Anzin.

Les puits par où l'on descend dans les mines sont à distance de huit, neuf, douze et quinze cents pieds les uns des autres ; ils ont deux, trois et jusqu'à six et huit cents pieds de profondeur ; ils se communiquent par des galeries souterraines. Les eaux qui filtrent de toutes parts, et qui menacent à tout moment les ouvriers de ce royaume sombre, sont enlevées par l'action continuelle des pompes à feu. Ces mines, malgré la dépense énorme qu'exige l'exploitation, donnent des bénéfices considérables. La compagnie qui en est propriétaire, tremblante d'abord et incertaine, est ferme et puissante aujourd'hui. La direction, après avoir passé par des mains plus ou moins expertes, est échue à M. Casimir Périer, tout à la fois député courageux, habile financier, sage administrateur, et, depuis qu'il gère l'entreprise, les actions des mines d'Anzin ont toujours été à la hausse (1).

RAISMES.

Jusqu'à une lieue de Valenciennes, sur la route de Saint-Amand, on trouve des maisons, des fabriques, des ateliers de toute espèce qui forment comme un faubourg de la ville. Auzin se montre d'abord avec ses mines de houille (2), Raismes vient ensuite et se prolonge jusqu'au bois de Vicogne (3).

(1) Les charbons d'Auzin sont excellents pour les verreries, les fonderies, les laminoirs, les brasseries, etc. A Auzin même on a créé des verreries à vitres et à bouteilles, et des fonderies au creuset.

(2) On trouve dans les couches schisteuses qui forment les toits de ces houillères des empreintes végétales dont les plus communes sont celles des fougères. Il s'en trouve qui sont applaties, dont l'épaisseur est d'un pouce environ, et dont la longueur est quelquefois de plusieurs pieds.

(3) C'est dans ce bois que, le 8 mai 1793, le général Dampierre eut la cuisse emportée d'un boulet de canon. Il mourut peu d'instans après l'amputation. Ses

Vicogne était le nom d'une ancienne abbaye où l'on fabrique à présent des clous aussi bien que dans le bourg de Raismes. L'un des établissemens les plus intéressans de ce lieu est la fonderie de M. Regnault-Piaulet. On y met en œuvre de vieilles bombes et de vieux boulets que l'artillerie vend à l'enchère quand elle ne peut plus s'en servir. Dès l'aube du jour tous les fourneaux sont allumés, tous les marteaux sont en mouvement, et ce peuple noir du faubourg qui s'enfonce dans ses cavernes sombres où se distribue dans les forges enflammées, fait un contraste singulier avec les marchands de Valenciennes, qui attendent l'acheteur dans leur comptoir, et tout le menu peuple de la ville qui travaille aux tissus légers dont le fil de lin est la base.

En 1793, nos troupes, qui avaient eu de grands avantages en Belgique, furent contraintes de rétrograder. La perte de la bataille de Nervinde porta le désordre en nos rangs, et l'ennemi, reprenant l'offensive, pénétra en France de toutes parts. Nos soldats ne battaient pas seulement en retraite, ils étaient en pleine déroute, et ils revenaient aussi vite en arrière qu'ils s'étaient portés en avant. Trois bataillons de volontaires, battus en flanc par des batteries autrichiennes, à l'issue du village de Raismes, se dispersaient à la hâte et se jetaient à travers champs. Le général Ihler qui les commandait ne perd pas cependant la tête; il court, se place au-devant d'eux, et de son épée montrant l'ennemi, il crie d'une voix imposante : « Soldats, à vos rangs. . . . Vous fuyez ! »

restes furent déposés au *Panthéon*. L'armée lui éleva un monument sur le mont Joui. — Pendant qu'il était dans les Gardes-Françaises, où il entra de bonne heure, il portait une très-longue queue; Louis XVI s'en étant aperçu, dit : « Voyez donc ce fou avec ses manières prussiennes. » Depuis lors mille dégoûts pour le jeune officier, qui se vit contraint de quitter le service, et ne le reprit qu'aux jours de la révolution.

Ils se reforment aussitôt, et si la retraite continue, c'est du moins *au pas, l'arme au bras*.

BEUVRAGES.

La était un château qui fut fondé, si la tradition est fidèle, par Brennus, chef des Bourguignons. Avec ses débris on a fait une habitation *à la moderne* qui ne permet plus de retrouver de traces de la demeure de l'ancien guerrier. Les vieux monumens de notre histoire disparaissent de tous les côtés, et d'ici à peu d'années on ne trouvera plus rien de *gothique* dans nos campagnes que ce qu'on y aura rebâti exprès pour figurer dans le paysage.

SAINT-AMAND.

Les coureurs d'eaux thermales et de bains ne sont pas nécessairement des malades. La plupart sont des désœuvrés qui ne cherchent qu'à se distraire et à dépenser leur argent. Ce sont des rentiers célibataires qui ont un revenu portatif, et qui veulent à toute force s'en débarrasser; ce sont des gens qui n'ont pas de rentes, mais qui veulent s'en faire aux dépens de qui il appartiendra; ce sont des femmes dissipées, qui, lasses des coquetteries de la ville, ne sont pas fâchées de changer de scène et de faire du romantisme loin de leurs maris incommodes ou de leurs adorateurs blasés.

Pour toutes ces personnes, la qualité des eaux et le genre de maladies qu'elles sont propres à guérir, importent assez peu; ce sont des salles de bal, des salles de jeu, des jardins bien fleuris, des environs bien faciles à parcourir qu'ils désirent, et quand on les leur a procurés, ils vous tiennent quittes des douches et du médecin.

A Saint-Amand, il n'y a rien ou presque rien pour ces sortes d'amateurs. Les logemens sont peu agréables, les res-

taurateurs ne sont pas autrement habiles, et nous n'avons pas ouï dire que jamais *roulettes* ou *passe-dix* y aient eu de vogue ou d'accès, en sorte que l'on y est réduit aux remèdes et aux soins de sa santé, ce qui est fort insipide et fort ennuyeux.

Il faudrait régénérer tout cela et fonder un établissement dans le genre de ceux de Bath ou de Spa, de Bourbonne, d'Aix ou de Bagnères (1). Alors on y verrait accourir les hommes de la bonne compagnie, les femmes de la haute société; on aurait des maisons agréables pour eux, et l'on conserverait à part les bâtimens actuels pour les moribonds et les infirmes qui pourraient faire leurs immersions et se gonfler de leurs breuvages tout à leur aise, sans que jamais leur aspect morne et triste gênât la vue de ceux qui ne viendraient que pour se divertir.

Ici on vivrait dans la joie, là on mourrait en silence, sans se rencontrer et sans s'incommoder le moins du monde. Les fêtes ne troubleraient point les agonies; les enterremens ne dérangeraient pas les parties de promenade, et de cette manière, avec ces divisions bien entendues, on flatterait tous les goûts, on satisferait tous les besoins, et l'on remplirait toutes les conditions d'un établissement qui veut réussir. Mais dans l'état actuel des choses il est impossible que les fermiers ne se ruinent pas. Entrons là-dessus dans quelques détails. L'objet en vaut la peine: il s'agirait d'attirer en France les habitués d'Aix-la-Chapelle, et de faire refluer chez nous l'argent qui est porté ailleurs.

D'abord, il faut rappeler que les eaux et boues de Saint-Amand sont depuis fort long-tems connues. Il nous serait facile de faire remonter leur illustration, par une série de

(1) Le pays est boisé, et déjà on y a fait quelques percées, mais insuffisantes. On remarque dans ces bois une espèce d'arbre qui se voit peu dans nos forêts: c'est l'érable, qui est précieux, et dont il est bon d'encourager la culture.

témoignages authentiques, jusqu'au tems des Romains et des Celtes (1). Mais, pour ne remonter qu'aux Romains, tout démontre que non-seulement ils eurent connaissance des eaux minérales qui nous occupent en ce moment, mais qu'ils les avaient en honneur, et qu'ils décorèrent les lieux où elles se trouvaient avec toute la pompe de leur magnificence. En fouillant pour des réparations jugées nécessaires, en divers tems, on a trouvé un nombre considérable de statues de leurs divinités et de médailles de leurs empereurs; des autels, des marbres et toutes sortes d'objets enfin qui attestaient leur séjour dans cet endroit, aussi bien que les motifs qui les y avaient conduits. Parmi ces débris sont ceux de canaux, de mosaïques et de salles étroites qui indiquent l'emplacement des bains, et parmi les figures on distingue, ce qui est remarquable, plusieurs fois celle de Cupidon (2). Or, les fontaines de Saint-Amand sont de nos jours propres à la guérison des maux que les passions, surtout celle des femmes, engendrent et amènent à leur suite. Le mal qui de Vénus a reçu son nom trouve ici de prompts soulagemens. Les statues votives de l'Amour n'indiquaient-elles pas des prières pour la guérison de souffrances de la même espèce, et cette circonstance ne doit-elle pas donner à penser aux médecins observateurs dont notre école abonde. Des maladies que nous appelions récentes, datent peut-être chez nous de plusieurs siècles, et nous reprochions au Nouveau-Monde de nous les

(1) Les peuples primitifs comme les peuples modernes eurent des maux, et cherchèrent des remèdes. Toutes les fois que vous découvrez quelque part un moyen curatif naturel, soyez certain que les hommes s'en sont servi dès les premiers âges du monde.

(2) On découvrit, en 1697, plus de deux cents figures, dont plusieurs avaient douze et quinze pieds, mais toutes en mauvais état. En 1745, on trouva une statue du dieu Pan, et un petit autel en bronze avec les traits principaux de l'histoire de Rémus et de Romulus.

avoir communiquées , tandis qu'elles nous auraient été léguées par l'ancien (1) !...

Après les Romains , ce furent les évêques de Maestricht qui reçurent en don de Clovis les *thermes* , auxquels saint Amand , l'un d'eux , donna par la suite son nom (2). Ce saint , en 639 , se rendit sur les lieux pour consacrer sa puissance par le renversement des idoles vaincues. Il fit bâtir un monastère , non loin des boues et des fontaines , sur une élévation appelée dans les chartres la *Haute-Rive* , et sur les fondemens mêmes d'un temple de Mercure , dont l'image fut trouvée dans les décombres. Autour de ce temple (dédié au conducteur des ames) étaient des tombeaux , des ossemens calcinés , des lampes , des urnes , et tout ce qui pouvait rappeler le culte que les Romains rendaient aux morts.

Le monastère de Saint-Amand , doté par Dagobert , s'accrut et s'enrichit promptement. Mais , pillé au tems des Normands ,

(1) Trois fontaines sont citées à Saint-Amand : celle de *Bouillon* , celle du *Pavillon* , celle de l'*Évêque d'Arras*. La première est la plus anciennement connue. La seconde ne surgit que pendant les réparations qu'on faisait à l'autre. La troisième dut son nom à un prélat d'Arras , qui y vint (comme disait *Vervet*)

• Réconforter ses entrailles sacrées •

On nomme parfois fontaine de *Vérité* cette fontaine de l'Évêque , et cela tenait à un conte de grand'mère , qui voulait que quand un menteur ou une menteuse buvaient de cette eau , il leur prenait un tremblement qu'ils ne pouvaient faire cesser qu'en revenant sur leur mensonge , et en déclarant la vérité.

Les qualités des eaux de ces fontaines diffèrent peu entr'elles , et pourvu qu'elles soient (ainsi que les bains et les douches) prises avec quelque précaution , elles guérissent des maux de reins et de nerfs , des dartres , des maladies cutanées ; elles débarrassent les intestins , amollissent les parties trop rigides , donnent du ressort à celles qui sont trop lâches , produisent des effets opposés , mais toujours salutaires quand elles sont administrées avec prudence et habileté. — Ces eaux ne conviendraient pas toutefois dans le cas de marasme général , dans la phthisie , dans les cancers soit occultes , soit ulcérés , dans les maladies syphilitiques , accompagnées d'inflammation , et en un mot , dans toutes les maladies chroniques.

(2) Le village auprès duquel étaient ces thermes s'était nommé jusque-là *Elnon*.

il fut pillé de nouveau dans les guerres du quatorzième siècle. Des chevaliers du parti de la France sortirent de Lille et de Douai, et vinrent s'emparer de la forteresse qui appartenait à l'abbaye. Ils firent accord avec les moines, et, se répandant sur les campagnes voisines, ils ravagèrent l'abbaye rivale de Hasnon (1). Le comte de Hainaut, instruit de ces désordres, quitte le siège de Tournai où il était, et accourt avec douze mille hommes assiéger Saint-Amand. Les chevaliers français tiennent bon : ils étaient commandés par le seigneur Hugues Roques, de Carcassonne, qui fit toutes ses dispositions pour arrêter tant qu'il pourrait les effets de l'ennemi. Il y réussit le premier jour ; mais le lendemain l'assaut fut donné, les murs furent enfoncés de toutes parts, les Français *occis* ou chassés, et l'abbaye consommée par les flammes (2).

Le monastère fut restauré au quinzième siècle ; mais, en 1648, il fut rebâti en entier sur un plan somptueux et vaste. L'église était surtout renommée : elle avait deux nefs, l'une sur l'autre, et la hardiesse des voûtes ainsi que l'élégance des colonnes frappaient les regards des connaisseurs. Nous n'en avons vu que les ruines. Vendue à des spéculateurs, cette abbaye n'a plus été considérée que comme une carrière

(1) Hasnon, ancienne abbaye fondée en 670 par un seigneur du pays, nommé Jean, et par Eulalie, sa sœur. Les deux sexes y étaient reçus, et l'office s'y faisait à deux chœurs séparés qui se répondaient. Hermentrade, sœur de Charles-le-Chauve, en fut abbesse au neuvième siècle. — Les Normands pillèrent la maison, chassèrent les moines, outragèrent les religieuses. — Baudouin de Mons, en 1070, rétablit le couvent, mais seulement pour des moines qu'il tira de l'abbaye des bénédictins de Saint-Amand. — Cette maison, brûlée au quatorzième siècle par les deux partis des Français et des Hennuyers, fut rétablie au quinzième, et subsista jusqu'à la révolution.

(2) On brisa les cloches et le carillon : *ce fut ce que le peuple regretta le plus*. Un moine, nommé Froissart, se signala en cette affaire ; sur la brèche où il se tenait, il tua de sa main, avant de songer à la retraite, dix-huit ou vingt des assiégeans.

où il fallait aller puiser. L'administration des domaines a mis sans regret à l'encan un des chefs-d'œuvre de notre architecture, et les acquéreurs, trop justifiés par l'indifférence du gouvernement, ont fait jouer le marteau destructeur sur les frontons et les corniches.... La tour de l'horloge est encore debout. Il a été fait défense d'y toucher. C'est le parti qu'on prend volontiers de laisser tomber les églises et de conserver seulement les flèches. Si ces aiguilles peuvent se soutenir privées d'arcs-boutans et d'appuis, elles resteront au milieu des champs et des villes comme des jalons indiquant la route qu'auront suivie d'une part le noble amour des arts, et de l'autre le vandalisme. En face de l'abbaye, sur une petite place plantée d'arbres est l'école, où quatre-vingt-dix enfans du peuple vont assister aux leçons qui leur sont données d'après le système de Bell et de Lancastre. Cette école se maintient malgré bien des contrariétés.

Dans la ville sont des manufactures de faïence *façon Tournai*. Celle de M. Dorchies-Herbo prend tous les jours de l'extension. Il vient de faire élever un moulin à vent pour broyer les matières sur lesquelles il doit opérer. Il vend sa faïence à tout le Nord aussi bien qu'à Paris, à Bordeaux, et même il commence à en faire des envois en Italie (1). La rivière de Scarpe ou plutôt le canal qui passe à Saint-Amand y amène un grand nombre de bateaux de Douai, de Condé, de Valenciennes. La ville ne comptait que cinq mille âmes il y a cinquante ans; elle en a maintenant neuf mille. La plaine basse où elle est placée est partout humide et spongieuse (2).

(1) Les bas de laine de Saint-Amand ont une réputation méritée. On vend en gros dans cette ville des fils de dentelle et de *mulquinerie* (toile très-fine.)

(2) Dans cette plaine croît le plus beau lin du département, et peut-être de toute l'Europe. On fait quelquefois venir de la semence de Riga, où elle est d'excellente qualité. Le lin est une des plantes les plus utiles. Avec la graine on fait

Mais, au-dessous de la *Croisette* (1), et un peu plus loin dans les bois, est un quarré long de cent pieds environ qui est formé de trois couches de terrain ; savoir : couche première et superficielle, *terre noire et tourbeuse* ; seconde couche, *marne* ; troisième couche, *sable*. C'est à travers ces trois différens lits que filtrent les eaux , qui , en arrivant à la surface , ont un goût acide et une odeur sulfureuse qui augmente ou diminue selon l'état de l'atmosphère et le degré plus ou moins grand de chaleur. La température des eaux elles-mêmes est de vingt-cinq degrés (2). Quant aux boues , elles se composent des terres que baignent les eaux des sources , et qui s'imprègnent des substances qu'avec elles entraînent ces eaux.

La réputation des boues de Saint-Amand a dépendu des médecins qui les ont su *ordonner* à propos , ou des personnages qui les ont prises. Au moyen âge , les seuls habitans du pays en firent usage , et il semblait que leur renommée ne dût plus s'étendre au-delà d'un rayon de cinq à six lieues. Mais l'archiduc Léopold s'y rendit au dix-septième siècle par le conseil de son docteur. Atteint d'une maladie grave ,

de l'huile pour l'éclairage et pour la cuisine. On emploie cette graine dans la pharmacie aussi bien que sa farine. De cette farine on a voulu faire du pain , mais on s'en est mal trouvé , et la mort en plusieurs cas a suivi ces malheureux essais. Avec l'écorce de lin préparée et filée , on fit de tout tems des vêtemens si légers et si transparens , que Varron les appelle des robes de cristal , et que Pétrone les compare à des nuages et à des vents tissus. Quand ce tissu est usé , on le broye pour le réduire en pâte et en faire ce papier sur lequel s'impriment et se griffonnent ces lois qui régissent et ces histoires qui divertissent le monde civilisé. En tems de guerre , on fait de la charpie avec le linge usé ; et combien de nos élégantes ont déchiré leurs chemises fines pour panser les blessures de nos braves !

L'art de préparer le lin , qui d'Égypte passa en Grèce , et de la Grèce en Italie , ne fut point (comme le remarque M. de Théis) introduit dans le Nord par les peuples du Midi. Il est à présent reconnu que toutes les nations sorties des forêts de la Germanie et de la Scandinavie étaient vêtues de toile au moment de leur migration.

(1) Petit hameau à un quart de lieue de la ville.

(2) Thermomètre centigrade.

il eut le bonheur d'en guérir. C'en fut assez pour remettre les eaux en faveur. Il n'y eut marquis ou bourgeois qui ne voulût essayer d'un lénitique qu'un prince avait trouvé si bon. L'affluence fut grande, et les moines songèrent à faire restaurer les bâtimens dans lesquels se logeaient les baigneurs. Un local fut en même tems préparé pour les militaires, et Saint-Amand fut à cette époque plus fréquenté qu'il ne l'avait jamais été. C'était au tems de Louis XIV, où, si l'on usait beaucoup de soldats, on prenait du moins quelque soin des estropiés et des invalides. Mais ce règne n'eut qu'un tems. La grande prospérité de l'établissement finit avec lui, et tous les ans on vit décliner la fortune des fontaines thermales.

Aujourd'hui ces thermes languissent et se traînent avec un inspecteur qui réside à Valenciennes, et qui touche un traitement fixe, que les malades viennent ou ne viennent pas. C'est le gouvernement qui paie, c'est lui qui est propriétaire des eaux, comme héritier des bénédictins. Il a vendu l'abbaye, il devait la garder; il a gardé les boues, il devait les vendre. Dans les mains d'une société intelligente ou d'un homme entreprenant, ces fontaines auraient fructifié, elles auraient contribué puissamment à l'éclat de la ville de Saint-Amand, et la négligence qu'on se plaint de voir en cette affaire se serait changée en une activité féconde qui eût ramené dans ces lieux tout le luxe, la parure, et tous les bienfaits de l'antiquité (1).

(1) Saint-Amand, chef-lieu de canton, a un collège communal composé d'un principal et de trois régens. Cette ville est à 53 lieues de Paris, 3 de Valenciennes, 3 de Condé, 4 d'Orchies, 7 de Douai, 5 de Tournai. On y fabrique beaucoup d'huile. Les navets sont délicieux dans les campagnes environnantes.

— Longitude, 21 deg. 7 min. 42 sec. — Latitude, 50 deg. 27 min. 11 sec.

CONDÉ (1).

Les cités et les citadins étaient jadis la propriété des princes. Condé et ses habitants appartenaient en propre à la

(1) Chef-lieu du canton. *Condé* signifie *confluent*, et, en effet, la ville est au confluent de la Haine et de l'Escaut. On y mange d'excellentes *couques* au sucre. Elle a six à sept mille habitants, et une école secondaire dépendante de l'Université; à 12 lieues de Lille, 53 de Paris, 3 de Valenciennes, 3 de Saint-Amand, 6 de Mons, 6 de Tournai, 16 de Bruxelles.

— Longitude, 21 deg. 15 min. — Latitude, 50 deg. 26 min.

Mademoiselle Clairon naquit à Condé pendant le carnaval de 1733. « Tout le monde alors dans cette ville (dit madame Necker, au tome I^{er} de ses *Mélanges*), aimait le plaisir. Le curé et son vicaire étaient masqués, l'un en arlequin et l'autre en gilles. On apporta l'enfant qui était venu à sept mois, et qu'on croyait mourant. Le curé, vu l'urgence, l'ondoya sans changer d'habit. » Le père était un sergent du régiment de Mailly, la mère se nommait Marie-Claire Scanenpech; on l'appelait *Clairon*. L'enfant fut baptisé sous les noms de Claire-Josephe Lérés de la Tude, et par la suite on lui donna le même surnom qu'à sa mère. Elle avait en horreur le travail des mains, et fort souvent pour cela sa mère la battait. A onze ans elle savait à peine lire. Elle vit danser M^{lle} Dangeville, et s'efforça de l'imiter. Elle entra à douze ans à la Comédie-Italienne; elle y eut du succès, et prit des maîtres de langue et de musique. L'envie qu'elle excita la fit partir pour la province. Elle parut dans l'opéra et les ballets à Rouen, puis à Lille, à Gand, à Dunkerque. La réputation qu'elle s'acquit lui valut un ordre de début au Grand-Opéra en 1743. De là elle passa au Théâtre-Français pour jouer les soubrettes; mais bientôt elle obtint de jouer dans la tragédie, et elle débuta par le rôle de Phèdre, où elle enleva tous les suffrages.... Elle était généreuse, mais hautaine. Ses ennemis firent courir contre elle une *Histoire de Frétillon*, qui lui causa mille chagrins, quoique ce ne fût qu'un tissu de calomnies. Elle refusa la main d'un homme puissant qui, après l'avoir abandonnée, fut heureux de la trouver pour le soutenir dans des revers imprévus. Ruinée par les mesures prétendues financières de l'abbé Terray, elle se retira à la cour d'Anspach, où, après dix-sept ans d'une vie douce et honorée, quelques dégoûts vinrent l'assiéger. Elle quitta l'Allemagne, et revint à Paris, où elle vécut au milieu d'un petit cercle d'amis jusqu'à sa mort, qui arriva (rue de Bourbon) en l'an XI-1802. — Elle avait publié, en l'an VII, un volume in-8° intitulé : *Mémoires d'Hippolyte Clairon, et Réflexions sur la déclamation théâtrale*. Elle eut avec Lekain l'idée de la réforme du costume tragique; mais c'est à Talma que l'honneur de la révolution en ce genre est due, ainsi que Millin le prouve dans sa *Description d'une mosaïque antique du Musée Pie Clémentin*.

maison d'Auvergne. Ils passèrent à celle de Châtillon-Saint-Pol , puis à celle de Bourbon-Montpensier. La branche aînée de cette maison prit le nom de Condé pour se distinguer de la branche cadette , qui portait le nom de Conti.

Condé était aux Espagnols quand Louis XIV s'en rendit maître en 1676. La cession définitive à la France eut lieu en 1678. Cette ville se rendit aux Autrichiens en 1793 ; mais Schérer et Lacoste la reprirent en 1794 (1).

Pour rendre plus difficiles les approches de la place , les Espagnols en avaient inondé les environs. Le prince de Croi , qui en eut après eux le gouvernement pour la France , fit de grands travaux pour dessécher les marais qui entouraient la ville ; et par le moyen d'un canal qui , venant de la rivière de Blaton , passe dans les fossés sous les remparts du Nord , et va se déverser dans l'Escaut , il rendit à la culture plus de cent vingt mille arpens de terres.

Ce prince fit bâtir , à une lieue de Condé , dans la forêt de ce nom , un château du plus bel aspect. Les bois, les pelouses, les allées , les garennes , les campagnes , tout , à plusieurs milles à la ronde , est disposé pour l'embellissement de ce séjour. Rien n'a été épargné pour le rendre à la fois agréable et superbe. Le bâtiment principal est construit à l'italienne au milieu des plus belles verdure et des plus magnifiques points de vue (2).

On nomme ce lieu l'Ermitage , et, en visitant son enceinte, on est tenté de s'écrier : *Moi aussi, que ne suis-je ermite , et que ne puis-je passer en ces lieux le reste de ma vie !...* Le propriétaire actuel (descendant du fondateur) y vient peu. Il a d'autres biens en Belgique , où il a pris son domicile. Il

(1) Condé prit alors le nom de *Nord-Libre* , qu'elle perdit sous l'empire.

(2) A trois lieues de là , mais en Belgique , est le château de Beleuil , qui fut la demeure du prince de Ligne.

pouvait demeurer Français ; et il a préféré se faire Belge !... O France ! depuis quand , hélas ! te fait-on des affronts pareils (1) ?

A un quart de lieue de l'Ermitage, et sur la route de Leuze et de Bruxelles, est *Notre-Dame de Bon-Secours*. Ce n'était d'abord qu'une chapelle sur le sommet de la colline qui séparait les Pays-Bas français et autrichiens. Cette chapelle, dédiée à la Vierge, vit accourir les dévots et les pèlerins. Des hôtelleries s'élevèrent autour, et par la suite cela fit un important village. L'église, chaque jour dessinée par quelque artiste, est, ainsi qu'une grande partie des maisons, sur le territoire étranger ; mais l'auberge du *Grand Salon* est française, et du haut d'une galerie qu'on y a pratiquée on a une vue très-agréable. La grande route est alignée sur l'église, et le clocher sert de point de mire au midi comme au septentrion. Le ruisseau sépare les deux douanes, et des gardes, en uniforme bleu ou vert (2), font des visites scrupuleuses de tout ce qui entre et de tout ce qui sort. Les prohibitions sont là en présence, et c'est à qui des deux législations sera la plus minutieuse et la moins libérale. Les maisons belges, récrépies en blanc et couvertes en tuiles, éparées dans la plaine et sur le versant (nord) de la colline, offrent le coup d'œil le plus pittoresque. Quant à la chapelle

(1) Ce fut un des seigneurs de Croix qui, favori de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, excita la jalousie de Charles, depuis nommé le Téméraire, et le détermina à se retirer en Hollande. Quand Charles eut succédé à son père, le rival qui l'avait bravé dut à son tour quitter Dijon, et chercher en Brabant un asile : il n'y a jamais toute sûreté avec les princes, et il est rare qu'on ne paie pas tôt ou tard sous un règne le crédit dont on a joui sous un autre.

Il existe à la bibliothèque de Valenciennes un in-folio écrit de la main du créateur de l'Ermitage, et qui retrace en détail toutes les circonstances de cette fondation.

(2) Les douaniers français sont en vert, les belges sont en bleu.

de Bon-Secours, elle est à présent même, et en dépit du siècle des lumières, pleine de superstitieuses personnes qui y brûlent des chandelles, y accrochent de mauvais tableaux, et y paient un tribut journalier, venant tout exprès de dix, quinze et vingt lieues à la ronde.

La ville de Condé par elle-même est un assez triste séjour (1) ; mais les environs ne manquent ni d'intérêt, ni de charme. Son vieux château fort subsiste encore avec ses tours rondes et ses fossés ; les fortifications ont été restaurées par le chevalier de Ville. Deux statues posées à la *porte de France* (celle de Valenciennes), sont loin d'être d'un goût parfait : elles rappellent pourtant celles de Lille. Un calvaire très-fréquenté est au bout de la ville (au sud), et c'est là qu'on garde le saint que le peuple, toujours niais et grossier, porte en procession aux foires du lieu et aux kermesses.

A une demi-lieue est le *Vieux-Condé* (sur la droite de l'Escaut), qui a des vinaigreries, et surtout des mines de charbon de terre (2).

FRESNES (3).

Le château de Fresnes a un très-joli parc (4). Là est une verrerie intéressante et par le nombre des ouvriers qu'elle

(1) L'hôtel-de-ville est moderne, et sa façade est à colonnes.

(2) Deux poètes célèbres du treizième siècle étaient de Condé : Jehan et Baudouin. Ce dernier surtout ne manquait ni de facilité, ni d'invention. Ses œuvres sont à la Bibliothèque du Roi. On y trouve, entr'autres, le *Conte des trois morts et des trois vivans*. « Trois jeunes seigneurs riches et puissans y reçoivent, de » trois corps morts rongés de vers, des leçons terribles sur la vanité des grandeurs humaines. »

(3) A deux lieues de Valenciennes, à demi-lieue de Condé, et une lieue du Vieux-Condé.

(4) Notre célèbre Horace Vernet y est allé à la chasse. Cette maison appartient à ses cousins.

emploi et par la qualité des produits qui en sortent. Fresnes a aussi des mines de charbon de terre. Ce charbon, non plus que celui du Vieux-Condé, ne paraît pas avoir la qualité de celui d'Anzin ; mais il est néanmoins employé avec succès dans la cuisson des briques, du plâtre, de la chaux, et même du verre (1).

Près de ce village est le hameau de Notre-Dame-des-Bois, qui touche à la forêt de la Vicogne et de Saint-Amand. Ce lieu fut témoin d'un combat d'Allemands et de Français au quatorzième siècle : les Français enfermés dans Mortagne avaient fait une sortie, et ayant à leur tête Jean de Frellay, seigneur Bourguignon, ils avaient pris et ils emmenaient plus de deux cents bêtes à cornes et à laine. Deux des trois frères Courart, chevaliers d'Allemagne, qui venaient de Bouchain pour aller au siège de Tournai, et qui passaient par *Escout-Pont* (2) et Fresnes, virent les paysans qui fuyaient et pleuraient : ils coururent à leur secours, se précipitèrent sur les maraudeurs, et cette fois, ayant l'avantage, ils firent des nôtres une grande boucherie, ressaisirent les bestiaux, et les rendirent aux villageois, qui allèrent tout de suite vouer des cierges à Notre-Dame-des-Bois, dont la petite chapelle subsiste encore dans les bas-fonds entre Fresnes et Nivelles (3).

(1) C'est à Fresnes, qu'en 1716, eut lieu la première exploitation de houillères sur les terres de France. Elle fut tentée par un officier de dragons nommé Jacques Desandrouin, dont la famille existe encore honorablement dans le pays ; elle en eut jadis la seigneurie. Les travaux furent dirigés par un ingénieur nommé Mathieu ; et par-là nous fûmes délivrés des tributs que nous payions à l'étranger pour ce combustible.

(2) Le *pons scaldis* des Romains.

(3) Ce Nivelles-ci n'est pas celui d'où est venu le proverbe de *Jean de Nivelles*, ni celui où demeurait la bienheureuse qui sauva Marie, reine de France, de l'effet des intrigues de la Brosse sous Philippe III.

MORTAGNE (1).

PETITE ville au confluent de la Scarpe et de l'Escaut. Entre la ville et la pointe où s'unissent les deux rivières était le *Château - l'Abbaye*, plusieurs fois pris, détruit et reconstruit durant les guerres successives qui ont désolé ce pays. Mortagne, qui avait garnison française en 1340, fut assiégée par le comte de Hainaut. Le gouverneur de la place (sire de Beaujeu), fit piloter les rivières afin d'empêcher les barques de l'ennemi d'approcher. Les assiégeans firent venir de Valenciennes des machines pour enlever les pieux, et ils commençaient à agir, lorsqu'un ingénieur français fit une autre machine propre à lancer de lourdes pierres qui, tombant sur les *engins* ennemis, les brisèrent, les enfoncèrent, et forcèrent la levée du siège. On est bien aise de voir dès ce tems-là cette supériorité de nos procédés et de nos arts sur ceux des peuples qui suivaient les méthodes allemandes.

C'est à Mortagne que virent le jour deux femmes qui se signalèrent par leur valeur lors des guerres de la liberté à la fin du dix-huitième siècle. Les sœurs Fernig, toutes deux jeunes et jolies, revêtirent l'habit d'homme, et, imitant les Jeanne d'Arc et les Jeanne Hachetté, elles se vouèrent à la défense de leur patrie. Dumourier les prit pour aides-de-camp, et elles le suivirent dans ses campagnes jusqu'à ce qu'il fût passé à l'ennemi. Couchées sous la tente, et souvent à la belle étoile, elles se soumettaient à toutes les rigueurs des bivouacs; puis, à cheval dès l'aube du jour, elles étaient toujours des premières dans les marches et les combats. Leur humanité

(1) A une lieue de Saint-Amand, 3 de Condé, 4 de Valenciennes. Près de là est *Maulde*, à l'extrême frontière, où les Français eurent un camp fameux aux premiers tems des guerres de la révolution.

égalait leur courage, et elles contribuaient tour-à-tour au gain des batailles et au soulagement des prisonniers (1).

BOUCHAIN.

QUAND on va de Cambrai à Valenciennes, on laisse à gauche Bouchain, et l'on peut n'y pas entrer : la route passe à l'extrémité sud des faubourgs.

On aperçoit la ville au milieu des arbres, et comme en un bocage. Bouchain fut bâti au huitième siècle par Pépin, en mémoire de la victoire par lui remportée sur Théodoric, roi des Goths : on voit encore dans la haute ville, à l'est, de vieux murs qui doivent dater de ce tems.

J'ai parlé de haute ville, et, en effet, Bouchain se divise en ville haute et ville basse. Celle-ci est au milieu des eaux, qui sont retenues au-dessus du sol par des digues et des écluses. Celle-là est sur le penchant d'une colline, et moins malsaine.

La ville basse est entourée de jolis jardins ; les fossés de la ville haute peuvent être remplis d'eau à volonté par le moyen des grandes écluses.

Ces deux villes ont été fortifiées par Vauban, et elles ont cela de bizarre que, séparées par la rivière et par un boulevard, elles ont, en tems de guerre, des canons braqués l'une contre l'autre ; si bien que la ville basse venant à être prise, elle serait bombardée par la ville haute, ou la haute ville par la ville basse : car Bellone n'a pas de pitié.

(1) Long-tems elles manquèrent d'un historien digne d'elles ; mais enfin elles l'ont trouvé dans M. Mahul, auteur de l'*Annuaire necrologique*. Nous engageons les amis des femmes généreuses à recourir au livre de cet écrivain judicieux pour avoir des détails sur deux personnes que les Delavigne et les Viennet célébreront un jour peut-être comme ils ont noblement chanté les vierges du Péloponèse et l'héroïne de Vaucouleurs.

Bouchain , comme tant d'autres cités , se nomma long-tems la *pucelle*. Comme elles cependant elle fut prise dès qu'on voulut bien l'assiéger avec vigueur. Au mois de mai 1676 , Philippe , duc d'Orléans , l'emporta en six jours. Réunie à la France par la paix de Nimègue en 1679, elle fut reprise par les alliés en 1711, et enfin cédée à Louis XIV par les traités d'Utrecht et de Rastadt en 1713 et 1714.

En 1792 , elle fut attaquée par les Autrichiens ; mais alors elle ne fut pas prise , et les batteries qu'ils avaient établies sur la hauteur , au sud , à la ferme qui appartient aujourd'hui à M. Soyer , furent en un moment démontées par le feu de la place.

On fait peu de commerce à Bouchain. C'est une ville *retirée du monde* , et où l'on n'entend que de loin le roulement des diligences.

La dentelle est ce qu'on y fabrique. L'embranchement que l'on vient de faire avec les canaux de Douai et de Cambrai pourra imprimer quelque mouvement à l'industrie de ce pays.

Tous les fermiers ont leur troupeau de moutons : ils en vendent la laine pour Lille , ou plus loin pour Amiens. Cette industrie en vaut bien une autre. Chaque bête donne quatre à cinq livres de toison , qui , toute lavée , se réduit à deux ou trois.

Philippe Petit , dominicain , né à Bouchain en 1590 , fit une histoire de cette ville , dont le style fut sévèrement censuré , mais dont on ne peut nier l'exactitude... Eh ! que ne doit-on pardonner à un écrivain quand il est guidé dans ses travaux par l'amour de son pays et de la vérité !

AZINCOURT.

A l'angle formé par les routes de Marchiennes et de Douai , qui se réunissent en une seule pour entrer à Bouchain , est

une ferme très-considérable au sommet d'un immense plateau. Près de cette ferme dont le nom rappelle un autre lieu (situé dans le Pas-de-Calais), et célèbre par un grand désastre, est une butte fort remarquable qu'on appelle le *Mont d'Azincourt*. C'est un tertre de deux cents pieds de diamètre au sommet et de douze cents pieds de circonférence à sa base. Il est entouré de fossés encore très-bien marqués à l'ouest, et pleins d'eau. Dans ces fossés, à l'est, sont des noyers de deux ou trois cents ans d'existence. Sur ce tertre était une tour, ou plutôt ce monticule s'est formé des débris d'un château fort dont on ignore l'origine. Par les fouilles qu'on y a faites on a reconnu de la maçonnerie intérieure, et peut-être qu'en y faisant une galerie latérale, profonde, on reconnaîtrait que cette motte n'était dans le principe autre chose qu'un tombeau gaulois. Non loin de cette butte et de la ferme étaient une église et un petit village, dont on indique encore la place, et qui, ayant été ruinés pendant les guerres de Louis XIV, ont fait réunir la commune au territoire d'Emerchicourt.

C'est une des plus belles expositions du pays. Azincourt domine les vallées de la Scarpe et de l'Escaut ; l'air y est vif et pur, et un château placé en ce lieu jouirait d'une vue magnifique. Les terres qui l'entoureraient sont légères mais fertiles, et l'on s'étonne qu'un si bel endroit soit laissé à des laboureurs qui, peu soigneux de la cour de leur ferme, vivent au milieu du fumier, dans un lieu qu'il serait si facile de tenir propre et de transformer en une agréable habitation.

DENAIN.

Le prince Eugène, à la tête de cent mille hommes, ravageait les provinces françaises. Ses lignes s'étendaient depuis la mer jusqu'aux Ardennes, et ses coureurs allaient jeter l'alarme jusqu'aux portes de Laon et de Reims.

Mais cette étendue même de terrain qu'il saccageait affaiblissait son armée. Il était partout, mais nulle part en forces, et ses bataillons qui, réunis, pouvaient sous ses ordres passer pour mal aisés à dompter, devenaient par ce morcellement faciles à surprendre et à vaincre.

Ce qu'il eût dû prévoir arriva. Depuis long-tems Villars, qui semblait inactif, cherchait une occasion d'agir avec succès. Derrière lui la Cour était désolée, et l'on avait agité dans le conseil la question de savoir si les ministres se retireraient à Chambord. Vendôme était mort en Espagne, le duc de Bourgogne avait péri à la fleur de l'âge; la France était dans le deuil et la crainte, et le grand siècle menaçait de finir par d'épouvantables catastrophes. Villars seul espérait encore; mettant la main sur son épée, il dit *Je sauverai la France!*

Une nuit, à la lueur des étoiles, assis à l'entrée de sa tente, et rêvant aux destins de l'état, il voit venir à lui deux hommes, que conduit le maréchal de Montesquiou.

Montesquiou commandait sous Villars, et c'était à lui qu'avaient parlé d'abord un curé et un conseiller, tous les deux de la ville de Douai, tous deux ministres de justice et de paix, mais aussi tous deux patriotes, et jaloux de se signaler par quelque généreuse action.

Ils connaissent le pays, ils l'ont parcouru en secret, ils ont su que le prince Eugène était devant Landrecies qu'il assiégeait; que Marchiennes était l'entrepôt mal gardé de toutes les munitions de l'ennemi; et qu'entre deux, le général Albermale, ayant ses troupes campées aux environs de Denain, vivait en toute sécurité dans l'abbaye des chanoinesses.

Denain donc, au milieu de la ligne, est le poste qu'il faut attaquer; mal appuyé, il sera mal défendu, et si l'on enfonce le centre toute l'armée alliée est perdue. Voilà ce que le curé

dit au juge , et l'on pourrait croire que l'homme de Dieu est inspiré par son souverain maître.

Les deux citoyens courageux se rendent au camp français ; ils expliquent à Montesquiou , et développent devant Villars ce qu'ils ont appris de l'état des choses et ce qu'ils ont projeté dans leur ame. Le maréchal est frappé comme d'un trait de lumière ; il fait réveiller les chefs des corps ; tous se lèvent en silence ; les soldats prennent les armes avant le jour , et l'on marche avec cette confiance qui toujours promet la victoire. Albermale entend les coups de feu qui partent à ses avant-postes ; il sort du réfectoire et monte à cheval ; mais déjà ses bataillons sont enfoncés , ils plient devant la furie française ; ils jettent leurs fusils et leurs sacs ; leur général en vain les rappelle, ils fuient et le laissent prisonnier lui et tout son état-major entre les mains de nos guerriers.

Eugène arrive alors ! Trompé par des marches de dragons que Villars avait envoyés vers Landrecies , le prince reconnaît trop tard sa faute , et quand il apprend la défaite d'Albermale , il essaye de la réparer. Il fond sur les ponts de Denain , qu'il veut à son tour emporter ; mais nos gens font bonne contenance ; tous les assauts sont inutiles , Villars a repris le dessus , Eugène a trouvé un vainqueur , et neuf ans de succès et de gloire sont ternis par cette journée qui va délivrer nos provinces et amener la paix d'Utrecht.

Les combats les plus vifs eurent lieu sur le territoire d'Escaudain et d'Hellesmes. Cet événement mémorable fut consacré par un monument pyramidal qui fut élevé sur la grande route de Valenciennes à Cambrai , à l'embranchement de la route de Denain.

Ce monument assez mesquin avait été détruit pendant nos troubles , et dans le tems où la haine des rois réjaillissait jusque sur les victoires de leurs maréchaux. On l'a depuis

rétabli, ou plutôt sous le ministère de M. de Cazes on en a érigé un nouveau qui même n'est pas encore achevé. Sur un socle en pierre blanche, on a élevé un obélisque de vingt-quatre pieds de haut d'un seul bloc. Mais la grille qui devait l'entourer n'est point encore posée; les pavés mêmes ne sont pas remis, et cet hommage, bien faible encore, on n'a pas su le rendre complet!

Cet obélisque, il y a trente ans, devait être élevé dans la cour de l'abbaye. Le bloc avait été apporté exprès des carrières qui sont près de Maubeuge; mais il était resté gisant dans un coin et dédaigné, lorsque le propriétaire actuel du couvent, dont il a fait une jolie maison de campagne, a offert de le céder au gouvernement pour une somme assez modique, et qui lui a été aussitôt payée.

Cette abbaye de Denain devait sa fondation à une circonstance singulière. Aldebert, comte d'Ostrevent, ayant de sa femme, nièce de Pépin, dix filles et pas un garçon, résolut de bâtir une maison pour faire élever ces princesses. A mesure qu'elles trouvaient à se marier, elles sortaient de leur réclusion, et toutes ainsi partirent tour-à-tour. Après elles, d'autres filles nobles furent admises au même lieu, aux mêmes conditions, de n'y rester que tant qu'elles n'auraient pu rencontrer de galans ou plutôt d'épouseurs. Le nombre de ces demoiselles fut par la suite porté à dix-huit, et, pour obtenir l'admission, il fallait faire preuve de dix-huit quartiers de noblesse. Elles avaient le titre de chanoinesses, et se qualifiaient de comtesses d'Ostrevent. Leur habillement était coquet; il consistait en une robe, un surplis et un manteau doublé d'hermine, le tout aussi blanc que la neige. Il n'y avait que le manteau de l'abbesse qui fut doublé d'hermine mouchetée. Abbessse et chanoinesses rentraient dans le monde quand elles en avaient la volonté, et se mariaient quand elles

en avaient le pouvoir. — Au tems des Normands , ruiné par leurs courses , le couvent de Denain fut déserté par les chanoinesses , et ensuite peuplé de chanoines. Mais , plus tard , il fut rendu à sa première destination , et le beau sexe en chassa les moines.

Le parc est arrangé maintenant de la manière la plus pittoresque. De beaux gazons et de belles fleurs y entremêlent leurs couleurs nuancées , de beaux arbres vous y prêtent leur ombrage ; et quand vous errez dans ces détours , jouissant des biens présens , et reportant votre souvenir vers les tems qui ne sont plus , il semble que vous respiriez , avec la douce odeur de roses , je ne sais quel parfum de gloire , mêlé avec l'encens de la cour.

HASPRES.

EN 1340 , le comte de Hainaut , quoique neveu du roi de France Philippe , s'était ligué avec l'Angleterre , ce qui autorisait nos armées à courir par ses villes et campagnes , et à tout brûler et ravager. Haspres , qui était alors une ville forte avec remparts et fossés , fut cependant aisément prise , car , mal avertie de nos desseins , elle avait laissé ses portes ouvertes , et à peine nos soldats y furent-ils entrés , qu'on vit les flammes et la fumée s'élever par torrens jusqu'aux cieux. Il ne resta des maisons que les murs. Un couvent de bénédictins qui était là fut réduit en cendres , et le butin aussitôt enlevé fut transporté à Cambrai et à Douai , qui tenaient pour le parti de nos rois.

Le comte de Hainaut , qui résidait à Valenciennes , apprenant cette échauffourée , monte à cheval avec ses gardes , et accourt , mais trop tard , pour défendre ses sujets. S'il ne peut les défendre , il veut du moins les venger. Il appelle autour de lui les plus braves de ses chevaliers , et , s'élançant

contre le petit nombre de Français restés à Haspres, il y rentre en vainqueur, et va à son tour mettre le Cambrésis à feu et à sang. Aux troupes du Hainaut se joignent celles du Brabant, et il fallut que le roi de France, pour empêcher une invasion, opposa à cette nombreuse armée une armée semblable, dont il donna le commandement à son fils aîné, duc de Normandie. Mais comme si ce n'eût pas été assez de nos soldats pour combattre les princes du Nord, le roi invoqua la puissance du pape, qui, en effet, le seconda de ses foudres apostoliques. Flamands, Hennuyers, Brabançons, tous en masse, furent excommuniés, et si violente fut la bulle, qu'aucun prêtre n'osait donner les sacremens et célébrer le service divin. Les Flamands se montrèrent singulièrement affligés d'une telle privation, et ils s'en plaignaient et lamentaient, quand le roi d'Angleterre leur fit dire qu'ils ne s'en missent pas trop en peine, et que si le pape ne revenait pas sur son bref, il leur enverrait d'outre-mer des prêtres moins timorés qui leur chanteraient messe et vêpres. On voit là le commencement des dissensions entre Londres et Rome; la résolution qu'Édouard était disposé à prendre fut le germe des grands changemens qui s'accomplirent sous Henri VIII. Quant aux habitans du Hainaut, les rigueurs ecclésiastiques ne les émuèrent que modérément. Ils n'étaient dévots que dans de certaines limites, et avec un juste calcul. Leur esprit se manifesta davantage en 1378, à l'époque où les deux papes Urbain et Clément se virent élus à la fois. Le Brabant était pour le premier, la France pour le second; mais le Hainaut seul resta neutre (le clergé aussi bien que le peuple) suspendant, par provision, et jusqu'à ce que le débat fût vidé entre leurs saintetés, le paiement des droits temporels qu'ils devaient à l'église romaine.

TABLEAU GÉNÉRAL

DES COMMUNES ET DE LA POPULATION

DU DÉPARTEMENT DU NORD.

ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE.

Armabouts-Cappel.	540	Leffrinckhouke.	269
Bambeckue.. . . .	1,143	Looberghe.	1,305
Bergues.	6,000	Loon.	1,356
Bierne.	509	Mardick.	649
Bissezele.	524	Merckeghem.	664
Bollezele.	1,588	Millam.	834
Bourbourg (Ville).	2,000	Moères (Les).	458
Bourbourg (Campagne).	2,100	Momelin (Saint-).	251
Brouckerque.. . . .	757	Oost-Cappel.	547
Broxeele.. . . .	395	Pierre-Brouck (Saint-).	418
Cappel.	286	Pitgam.. . . .	1,724
Cappellebrouck.	1,010	Quaëdypre.	1,867
Coudekerque.	487	Rexpoëde.. . . .	1,939
Coudekerque-Branche.	1,343	Socx.	678
Craïwick.	234	Spycker.	541
Crochte.	711	Steene.	714
Dringham.	258	Synthe (Grande-).	598
Dunkerque.. . . .	25,000	Synthe (Petite-).	1,198
Eringhem.	661	Téteghem.	1,879
Esquelbecq.. . . .	1,771	Uxem.. . . .	404
Georges (Saint-).	234	Volkerinckhove.	950
Ghyvelde.	1,334	Warhem.	2,427
Gravelines.	3,000	Watthen.. . . .	955
Herzeel.. . . .	1,942	WVest-Cappel.	975
Holque.. . . .	312	Wormhoudt.. . . .	3,775
Hondschoote.. . . .	3,823	Wvulverdinghe.	436
Hoymille.	480	Wvylde.	344
Killem.	1,394	Zeggere-Cappel.	1,823
Lederzele.. . . .	1,453	Zuydecoote.. . . .	283
Ledringhem.. . . .	704		

ARRONDISSEMENT D'HAZEBROUCK.

Arnèke.	1,447	Hardifort.. . . .	564
Bailleul.	10,000	Haverskerque.	1,428
Bavinckove.	931	Hazebrouck.	7,354
Berthen.	546	Hondeghem.	1,399
Blaringhem.	1,815	Houtkerque.	1,370
Boeschèpe.	1,862	Jans-Cappel (Saint-).	939
Boeseghem.. . . .	978	La Gorgue.. . . .	3,224
Borre.. . . .	756	Lynde.	778
Buyssechere.. . . .	926	Marie-Cappel (Sainte-).	957
Caestre.. . . .	1,669	Merris.	1,219
Cassel.	4,500	Merville.	6,000
Ebblinghem.	761	Meteren.	2,228
Eecke.. . . .	1,345	Morbeck.	3,806
Estaires.. . . .	7,000	Neuf-Berquin.. . . .	1,302
Flêtre.. . . .	1,131	Nieppe.	2,916
Godewaersvelde.. . . .	1,980	Noordpeene.	1,256

Ochtezeele..	562	Strazelee..	497
Oudezeele..	1,031	Sylvestre-Cappel (Saint-)..	1,158
Oxelaere..	526	Terdegghem..	623
Pradelles..	339	Thiennes..	1,023
Renescurc..	1,657	Vieux-Berquin..	3,317
Rubrouck..	1,496	Vallon-Cappel..	631
Sercus..	574	Wemaers-Cappel..	533
Staple..	1,176	Winnezele..	1,457
Steenbecque...	1,068	Zermezele..	404
Steenvoorde..	3,629	Zuytpeene..	913
Steenwerck..	4,580		

ARRONDISSEMENT DE LILLE.

Allennes-lès-Marais..	733	Frelin..	1,849
André (Saint-)..	457	Fromelles..	1,137
Annappes..	1,356	Genech..	974
Annœullin..	3,020	Gondécourt..	1,524
Anstaing..	388	Gruson..	347
Armentières..	7,000	Hallennes-lès-Hautbourdin..	418
Ascq..	1,343	Halluin..	3,242
Attiches..	894	Hantay..	368
Aubers..	1,431	Haubourdin..	2,000
Avelin..	1,599	Hellemmes..	524
Bachy..	831	Hem..	1,732
Baisieux..	1,674	Herlies..	1,074
Bassée (La)..	2,500	Herrin..	290
Bauvin..	753	Houplines..	1,909
Beauchamps..	711	Houplin..	1,010
Bersée..	1,530	Illies..	1,164
Bondues..	2,573	Lambersart..	852
Bourghelles..	1,040	Lannoy..	1,428
Bousbecques..	1,883	Leers..	1,357
Bouvines..	480	Lesquin..	980
Camphin-en-Carambault.. . . .	937	Lezennes..	869
Camphin-en-Pévèle..	2,202	Ligny..	141
Capinghem..	288	Lille..	62,000
Cappelle..	1,271	Linselles..	3,369
Carnin..	261	Lomme..	1,767
Chapelle-d'Armentières.. . . .	1,877	Lompret..	573
Chemy..	613	Loos..	1,160
Chéréng..	1,107	Louvil..	564
Cobrieux..	375	Lys-lès-Lannoy..	903
Communes..	5,000	Madeleine (La)..	657
Croix..	1,158	Maisnil (Le)..	647
Cysoing..	2,400	Marcq-en-Barœul..	2,925
Deùlémont..	2,032	Marquette..	1,024
Emmerin..	1,016	Marquillies..	1,057
Englos..	340	Mérignies..	826
Ennetières..	1,722	Monceaux..	887
Ennevelin..	1,487	Mons-en-Barœul..	738
Erquinghem-le-Sec..	266	Mons-en-Pévèle..	1,696
Erquinghem-le-Lys..	2,073	Mouchin..	1,170
Escobecques..	272	Mouveaux..	1,710
Esquermes..	1,475	Neuville-en-Ferrain..	1,720
Faches..	1,442	Neuville (La)..	362
Fives..	1,147	Noyelles..	326
Flers..	2,503	Ostricourt..	861
Forest..	516	Pérenchies..	803
Fournes..	1,305	Péronne..	534
Frelinghien..	2,165	Phalempin..	1,149

DÉPARTEMENT DU NORD.

365

Pont-à-Marcq..	624	Tourcoings..	12,000
Prêmesques.	917	Tourmignies.	407
Provin.	827	Tressin..	362
Quesnoy-sur-Deule.	4,296	Vendeville.	348
Radinghem.	1,119	Verlinghem.	1,678
Roubaix.	14,500	Vvaghagnies.	587
Ronchin.	1,007	Vvambrechies.	3,066
Roncq.	2,731	Vvannenhain.	327
Sailly.	799	Vvarnéton (Bas).	361
Sainghin-en-Mélantois.	1,413	Vvarnéton (Sud).	96
Sainghin-en-Vveppes.	1,919	Vvasquehal.	1,322
Salomé.	625	Vvattignies.	1,414
Santes.	1,447	Vvattrelos.	4,901
Seclin.	2,700	Vvavrin.	2,327
Sequedin.	533	Vvazemmes.	5,800
Templemars.	682	Vvervick.	1,489
Templeuve.	2,755	Vvicres..	206
Thumeries.	771	Vvillems..	1,476
Toufflers.	525		

ARRONDISSEMENT DE DOUAI.

Aix.	939	Hamel	552
Alnes.	281	Hornaing.	775
Anhiers.	348	Lallaing.	1,389
Aniche.	1,800	Lambres.	678
Arleux.	1,839	Landas.	2,167
Auberchicourt.	1,077	Lauwin-Planque.	411
Aubigny-au-Bac.	1,024	Léclure.	1,536
Auby.	887	Lewarde.	1,086
Auchy.	1,251	Loffre.	141
Beuvry.	1,946	Marchiennes (Ville).	2,456
Bouvignies.	1,726	Marchiennes (Campagne).	469
Bruille-lès-Marchiennes.	606	Marcq.	475
Brunémont.	517	Masny. l.	850
Bugnicourt.	662	Monchecourt.	564
Cantin.	725	Montigny.	841
Courchelettes.	147	Nomain.	1,943
Coutiches.	3,334	Orchies.	3,086
Cuincy.	748	Pecquencourt.	1,304
Dechy.	1,158	Raches.	909
Douai.	18,000	Raimbeau-court.	1,899
Ecaillon.	703	Rieulay.	364
Esquerchin.	511	Roost-Vvarendin.	823
Erchin.	453	Roucourt.	309
Erre.	896	Saméon.	1,572
Estrées.	912	Si.	2,452
Féchain.	1,057	Somain.	2,274
Fénain.	1,890	Tilloy.	480
Férin.	536	Villers-au-Tertre.	431
Flers.	794	Villers-Campeau.	164
Flines-lès-Marchiennes.	900	Vred.	934
Fressin.	782	Vvandignies et Hamage.	623
Gœulzin.	894	Vvarlaing.	283
Guesnain.	460	Vvaziers.	668

ARRONDISSEMENT DE CAMBRAI.

Abancourt.	580	Audencourt.	165
Anneux.	383	Avesnes-lès-Aubert.	2,444
Aubeuchaul-au-Bac.	377	Awoingt.	425
Aubert (Saint-).	1,968	Banteux.	592

Bantigny.....	417	Lesdain.....	801
Bantouzel.....	811	Ligny.....	1,391
Bazuel.....	559	Malincourt.....	801
Beaumont.....	546	Marcoing.....	1,260
Beaurain.....	304	Maretz.....	1,687
Beauvois.....	799	Martin (Saint-).....	585
Benin (Saint-).....	374	Maisnières.....	1,245
Bermerain.....	1,053	Mauroy.....	590
Bertry.....	1,332	Mazinghien.....	567
Béthencourt.....	850	Mœuvres.....	814
Bévillers.....	933	Montay.....	333
Blécourt.....	367	Montigny.....	742
Boursies.....	721	Montrécourt.....	305
Boussières.....	616	Morenchies.....	108
Briastre.....	680	Naves.....	885
Busigny.....	1,936	Neuville-Saint-Remi.....	656
Cagnoncle.....	796	Neuvilly.....	1,577
Cambray.....	17,621	Niergnies.....	417
Cantain.....	658	Noyelles.....	497
Cappelle.....	350	Ors.....	1,231
Carnières.....	1,115	Paillancourt.....	1,085
Carteau (Le).....	4,229	Python (Saint-).....	1,463
Catillon.....	3,010	Pommereuil.....	1,003
Cattenières.....	688	Proville.....	424
Caudry.....	2,646	Quiévy.....	2,083
Caullery.....	532	Raillencourt.....	676
Cauroir.....	578	Ramillies.....	428
Clary.....	1,844	Reumont.....	627
Crévecœur.....	1,811	Ribécourt.....	645
Cuvilliers.....	276	Rieux.....	1,529
Dehéries.....	79	Rumilly.....	1,399
Doignies.....	679	Romerics.....	700
Elincourt.....	1,304	Sailly.....	453
Escarmain.....	909	Sancourt.....	393
Escaudœuvres.....	1,086	Saulzoir.....	1,839
Esne.....	1,149	Selvigny.....	608
Estourmel.....	503	Séranvillers.....	509
Etrun.....	539	Solesmes.....	4,611
Ewars.....	484	Sommaing.....	385
Flesquières.....	699	Souplet (Saint-).....	1,583
Fontaine-au-Pire.....	996	Thun-Lévéque.....	631
Fontaine-Notre-Dame.....	1,300	Thun-Saint-Martin.....	814
Forenville.....	28	Tilloy.....	186
Fressies.....	782	Troisvilles.....	1,380
Gonnelieu.....	710	Vaast (Saint-).....	1,198
Gouzeaucourt.....	1,485	Vendegies-sur-Écaillon.....	847
Haucourt.....	374	Vertaing.....	1,048
Haussy.....	2,245	Viesly.....	1,938
Haynecourt.....	460	Villers-en-Campeau.....	1,201
Hem-Lenglet.....	675	Villers-Guislain.....	1,721
Hilaire (Saint-).....	1,628	Villers-Outréau.....	2,247
Honnechy.....	854	Villers-Plouich.....	861
Honnecourt.....	1,249	Vvalincourt.....	1,563
Inchy.....	1,152	Vvambaix.....	548
Iwuy.....	3,118		

ARRONDISSEMENT D'AVESNES.

Aibes.....	284	Assevent.....	141
Amfroipret.....	280	Aubin (Saint-).....	781
Anor.....	1,606	Audignies.....	183

Aulnoye.....	134	Floyon.....	1,419
Avesnelles.....	635	Fontaine-au-Bois.....	977
Avesnes.....	3,129	Fontaines (Les).....	266
Aymeries.....	189	Foret.....	1,233
Bachant.....	612	Fourmies.....	1,935
Baives.....	272	Frasnoy.....	485
Bas-Lieu.....	341	Ghissignies.....	399
Baudegnies.....	818	Glageon.....	1,009
Bavay.....	1,617	Gognie-Chaussée.....	521
Beaufort.....	778	Gommegnies.....	2,604
Beaurepaire.....	553	Gussignies.....	351
Beaurieux.....	220	Hargnies.....	517
Bellignies.....	483	Hautmont.....	765
Berelles.....	226	Haut-Lieu.....	357
Berlaymont.....	1,827	Hecq.....	467
Bermeries.....	257	Hilaire (Saint-).....	557
Bersillies.....	156	Hon-Hergies.....	1,035
Bettignies.....	136	Houdain.....	833
Betrechies.....	255	Jenlain.....	783
Beugnies.....	441	Jeumont.....	647
Boulogne.....	359	Jolimetz.....	876
Bousies.....	1,416	Lameries.....	138
Boussières.....	136	Landrecies.....	3,819
Bousignies.....	593	Larouillies.....	666
Boussois.....	292	Leval.....	451
Bréaugies.....	98	Liessies.....	963
Bry.....	254	Limont-Fontaine.....	423
Buvignies.....	86	Locquignol.....	797
Cartignies.....	1,570	Longueville (La).....	1,101
Cerfontaine.....	214	Louvignies-Bavai.....	375
Choisies.....	74	Louvignies-Quesnoy.....	842
Clairfayts.....	298	Louvroil.....	549
Colleret.....	781	Mairieux.....	462
Cousolre.....	910	Marbaix.....	726
Croix.....	473	Maresches.....	695
Damousies.....	215	Maroilles.....	2,245
Dimechaux.....	195	Marpent.....	406
Dimont.....	266	Maubeuge.....	6,000
Dompiere.....	878	Mecquignies.....	840
Doullers.....	779	Monceau.....	619
Eccles.....	180	Moustier.....	193
Eclaihes.....	264	Neuf-Mesnil.....	193
Ecuelin.....	128	Neuville.....	166
Ellesmes.....	425	Noy lles.....	470
Englefontaine.....	1,378	Obies.....	964
Fpinoy.....	67	Obrechies.....	265
Eppe-Sauvage.....	718	Offies.....	54
Estrud.....	220	Ohain.....	815
Eth.....	277	Orsinval.....	436
Étrœungt.....	2,062	Ostergnies.....	92
Favril.....	828	Poix.....	1,500
Fayts (Les).....	964	Pont-sur-Sambre.....	931
Feignies.....	1,462	Potelle.....	175
Felleries.....	1,599	Preux-au-Bois.....	1,127
Féron.....	566	Preux-au-Sart.....	422
Ferrière (Grande).....	903	Prisches.....	1,471
Ferrière (Petite).....	613	Quesnoy (Le).....	3,320
Flamengrie (La).....	315	Quiévelon.....	206
Flaumont et Vaudregies.....	305	Rainsars.....	288
Floursies.....	181	Ramousies.....	503

Raucourt.....	231	Tainières-en-Tiérache.....	981
Recquignies.....	145	Taisnières-sur-Hon.....	1,353
Remy-Chaussée (Saint-)...	626	Trelon.....	1,381
Remy-mal-Bâtit (Saint-)...	291	Vendegies-au-Bois.....	1,007
Robersart.....	216	Vieux-Mesnil.....	302
Rocq.....	101	Vieux-Reng-Salmagne.....	591
Rousies.....	365	Villereau.....	754
Rouesnes.....	41	Villers-sire-Nicole.....	1,172
Saius.....	1,046	Villers-Pol.....	1,286
Salesches.....	488	Vvaast (Saint-).....	509
Sars-Poteries.....	778	Vvillers.....	417
Sassegnies.....	344	Vvargnies (Le Grand-).....	631
Semeris.....	575	Vvargnies (Le Petit-).....	644
Semousies.....	217	Vvattignies.....	198
Sepmeries.....	649	Vvignehies.....	1,947
Solre-le-Château.....	2,120	Vvillies.....	399
Solrinnes.....	171		

ARRONDISSEMENT DE VALENCIENNES.

Abscou.....	675	Mastaing.....	580
Anzin.....	3,863	Maulde.....	1,269
Artres.....	259	Millonfosse.....	437
Aubry.....	602	Monchaux.....	341
Aulnoy.....	960	Mortagne.....	1,303
Avesnes-le-Sec.....	1,516	Neuville-sur-l'Escaut.....	531
Bellaing.....	338	Nivelle.....	1,335
Beuvrages.....	751	Noyelles-sur-Sambre.....	629
Bouchain.....	1,198	Odomez.....	125
Bousignies.....	347	Oisy.....	148
Brillon.....	733	Onnaing.....	2,048
Bruay.....	1,716	Petite-Forêt-de-Raismes.....	532
Bruille-Saint-Amand.....	1,730	Préseau.....	1,062
Château-l'Abbaye.....	911	Prouvy.....	616
Condé.....	7,000	Quarouble.....	1,690
Crespin.....	1,340	Querenain.....	359
Curgies.....	758	Quiévrechain.....	328
Denain.....	1,262	Raismes.....	1,855
Douchy.....	1,337	Rœulx.....	1,745
Écaudain.....	975	Rombies et Marchipont.....	371
Écaupont.....	613	Rosult.....	1,279
Émerchicourt.....	42	Rouvignies.....	182
Etrœux.....	407	Rumegies.....	1,631
Famars.....	412	Saint-Amand.....	9,000
Flines-lès-Marchiennes.....	1,746	Sars et Rosières.....	530
Fresnes.....	3,446	Saultain.....	587
Hasnon.....	2,337	Saulve (Saint-).....	1,076
Haspres.....	2,416	Schbourg.....	1,306
Haulchin.....	439	Thiant.....	873
Heveluy.....	607	Thivencelle.....	390
Hellesmes.....	658	Thun.....	770
Hergnies.....	1,937	Thrit-Saint-Leger.....	1,153
Herrin.....	811	Valenciennes.....	55,555
Hordain.....	1,001	Verchain et Maugré.....	1,016
Lecelle.....	2,013	Vicq.....	810
Lieu-Saint-Amand.....	491	Vieux-Condé.....	3,616
Lourches.....	180	Vvillers.....	2,693
Maing.....	1,396	Vvasnes-au-Bac.....	613
Marly.....	757	Vvavrechain-sous-Denain.....	163
Marquette.....	1,439	Vvavrechain-sous-Faulx.....	531





